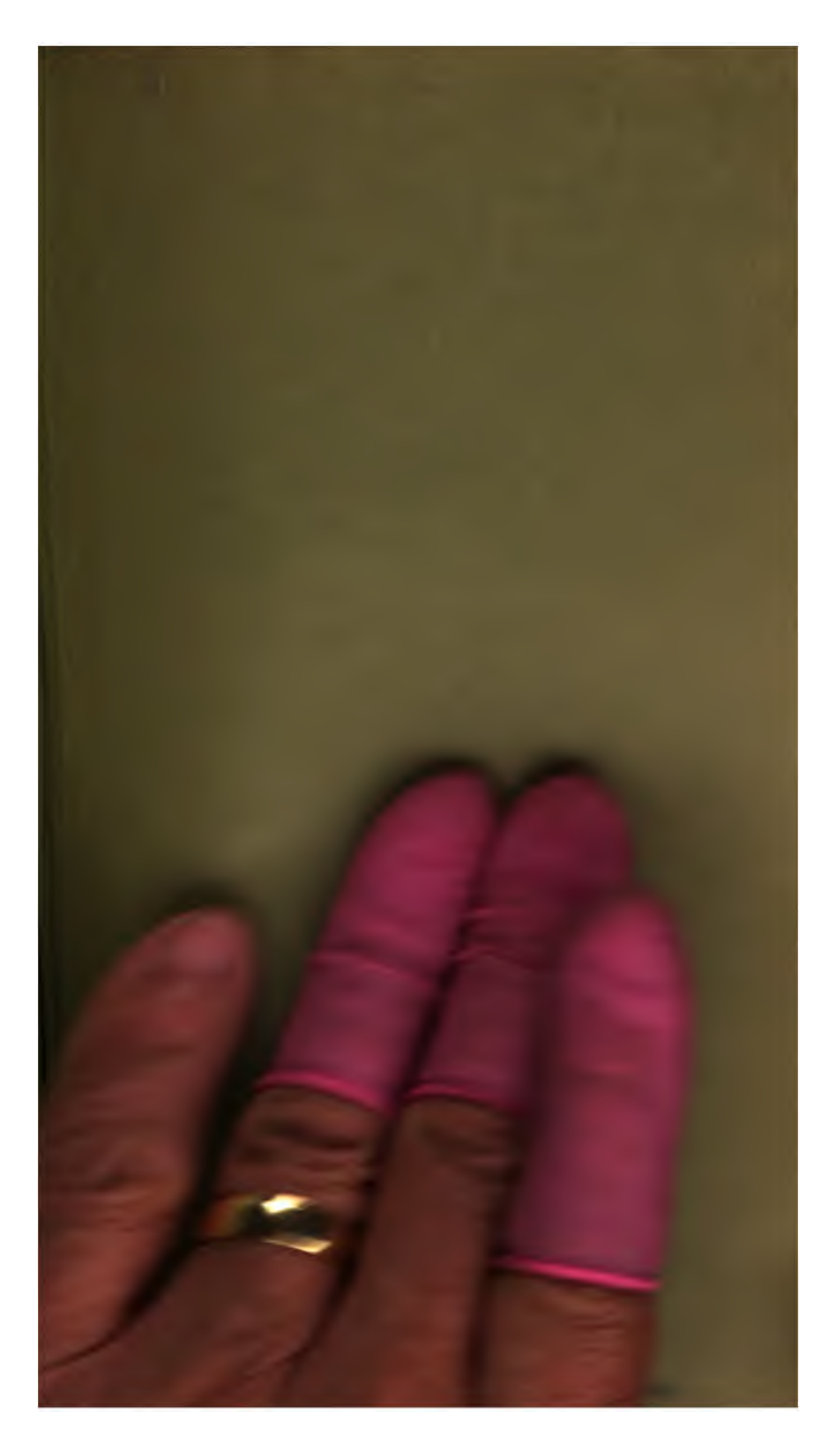


LA PRUSSE

LITTÉRAIRE

SOUS

FRÉDERIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Précédée d'une Introduction, ou d'un Tableau général des progrès qu'ont faits les arts & les sciences dans les pays qui constituent la Monarchie prussienne.

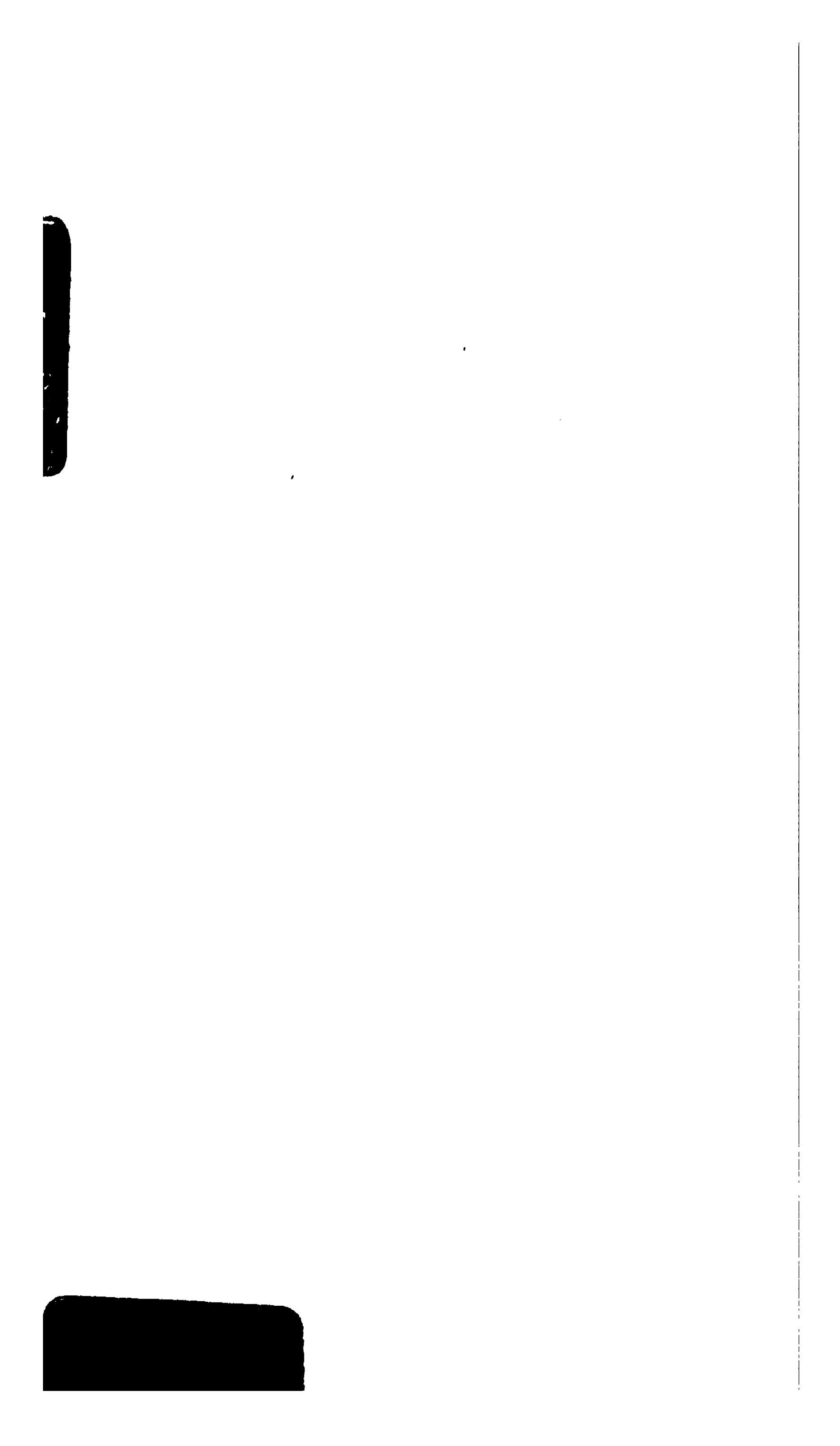
Par Mr l'Abbé DENINA.

TOME SECOND.

A BERLIN,

Chez H. A. ROTTMANN, Libraire du Roi.

MDCCXC.



LA PRUSSE
LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDERIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Précédée d'une Introduction, ou d'un Tableau général des progrès qu'ont faits les arts & les ſciences dans les pays qui conſtituent la Monarchie pruſſienne.

Par Mr l'Abbé DENINA.

TOME SECOND.

A BERLIN,
Chez H. A. ROTTMANN, Libraire du Roi.
MDCCXC.

LA
PRUSSE LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDERIC II

Pour ſervir de continuation à l'Eſſai ſur la vie & le régne de ce Roi.

ÉBERHARD — MAYET.

LA PRUSSE

LITTÉRAIRE

SOUS

FRÉDERIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Précédée d'une Introduction, ou d'un Tableau général des progrès qu'ont faits les arts & les sciences dans les pays qui constituent la Monarchie prussienne.

Par Mr l'Abbé DENINA.

TOME SECOND.

A BERLIN,

Chez H. A. ROTTMANN, Libraire du Roi.

MDCCXC.

commencé à se faire imprimer par des traductions du françois ou de l'anglois, comme ont fait les trois quarts des écrivains allemands; mais il se chargea de cette occupation dix ans après qu'il se fut fait connoître par un ouvrage original. Mais la seule traduction qu'on a de lui jusqu'à présent, c'est *la bonté divine justifiée & défendue contre les attaques des anciens & des nouveaux*, par Thomas Balguy. Le traducteur y fit des additions & des notes très-savantes, avec un discours préliminaire. Il fit aussi une préface aux Dissertations ou Leçons (*Vorlesung*) de David William. Il ne se mêle point d'auteurs grecs ou latins, & il ne donne pas même des dissertations académiques en langue latine. Il tâche pourtant de remettre en vogue la métaphysique, écrite en latin, de Baumgarten. Comme les professeurs des universités allemandes ne sont point bornés par des règlemens à donner des leçons dans leur genre ou leur classe particulière, Mr Éberhard donne des instructions sur les beaux arts, & il imprime pour cela un précis de réflexions aussi fines que curieuses, sous le titre de *Théorie des beaux arts*. On accuse Mr Éberhard d'inconséquence & de

jaloufie, en fuppofant qu'il ait travaillé avec fon collégue Semler pour faire défendre au fameux Bahrdt de donner des leçons publiques de théologie à Halle, où cet hérétique en tout fens s'eft établi. Quel que foit le motif ou l'intérêt particulier qui l'a porté à faire les démarches dont on l'accufe, on ne fauroit défapprouver que dans une ville où l'on compte prés de mille étudians on ait défendu à un homme auffi décrié que l'eft Mr Bahrdt de faire des profélytes. Le talent qu'a ce profeffeur de communiquer fes idées, étoit une raifon de plus pour l'en empêcher. Eft-on obligé, parce qu'on a écrit que Socrate n'eft pas dans l'enfer avec les Bufiris & les Néron, de fouffrir tranquillement, lorsqu'on a le droit de s'y oppofer, qu'on enfeigne une doctrine extrêmement dangereufe à nos éléves? L'Apologie de Socrate de Mr Éberhard a été traduite en françois. Sa philofophie morale mériteroit de l'être. Il a fourni en 1783 & 1784 des articles au *Monatsfchrift* berlinois. Le ftyle de ce philofophe élégant a peut-être contribué autant que celui des rédacteurs (Gedicke & Biefter) à donner de la vogue à ce journal.

ÉBERHARD (Jean Pierre) né en 1723 à Altona. Après avoir étudié la théologie à Gœttingue, il alla étudier la médecine à Halle, où il devint professeur de philosophie. Ses ouvrages appartiennent plutôt à l'histoire naturelle qu'à la médecine. Cependant il traduisit la Physiologie de Boerhaave en allemand, & il donna en latin un abrégé de l'art qu'il exerce, exposé en des tables. La plupart des professeurs allemands depuis deux siècles sont dans l'usage de faire de tels livres, qui ont quelque utilité sans doute, mais qui peuvent facilement faire de leurs disciples des hommes superficiels. M. en 1779.

ÉBERT (Jean Jaques) né à Breslau en 1737, professeur à l'université de Wittenberg. Quoiqu'il ait aussi traduit quelque chose de l'anglois, on ne le confond pourtant pas avec le chanoine Ébert, professeur au collége Carolin de Bronswic qui s'est rendu célèbre par sa traduction de Young & du Léonidas de Glover. Celui dont nous parlons a fait des ouvrages élémentaires pour l'instruction de la jeunesse. Il a traduit du hollandois de Martinet le *Catéchisme de la nature*. Parmi ses programmes latins, il y en a de

curieux. Dans un de ces programmes, il prouve que les géometres naissent tels, *Geometræ nascuntur.* Il est aussi l'auteur de deux feuilles périodiques; l'une intitulée *Fidibus*, l'autre *Tapeten*, ou Tapisseries. Quel est le mot qui ne soit devenu le titre d'un journal?

Un autre Ébert de Breslau, intitula une feuille périodique l'*Extrapost*.

ECKARD (Jean Fréderic) né à Quedlinbourg, bibliothécaire à Eisenach. Ses dissertations latines sont en assez bon style. Les premiéres, qui sont de l'an 1761, peuvent beaucoup servir à tout professeur chargé de faire des parénéses à la rentrée de quelque université que ce soit, ou de ces discours qu'on appelle *prælectiones*.

ÉDELMANN (Jean Chrétien) fameux partisan de la religion naturelle, né à Weissenfels en 1698, mort à Berlin en 1768, étoit fils d'un musicien de la chambre du duc de Saxe-Weissenfels. Il étudia à Altenbourg la philosophie & les belles lettres, ensuite la théologie à Jéna. Il entra comme précepteur dans la maison des

comtes Kornfeil & d'Auersberg; il alla avec eux à Vienne, où il prêcha dans la chapelle de l'envoyé de Suède. De la maison de ces comtes il passa dans celle d'un curé de village dans le cercle de Freibourg, en la même qualité de précepteur domestique. Ce fut chez ce curé luthérien, nommé Werstler, à ce qu'il assuroit lui-même, qu'il commença à concevoir les idées irréligieuses qu'il débita dans la suite. Il sortit de chez le pasteur de Bockendorf, pour entrer, toujours comme précepteur, chez le comte de Callenberg à Dresde; & ce fut là qu'il commença à persiffler les théologiens protestans & à se moquer de leur doctrine. Ayant fait connoissance avec le fameux comte de Zinzendorf, il devint hernouthien; mais il ne resta qu'une seule année dans cette communauté. Le premier ouvrage où il étala ses idées singulières, a pour titre *Vérités innocentes* (*unschuldige Wahrheiten*). Il en donna quinze cahiers successivement en 1735—1743. En même temps il publia *Christus & Belial*, ouvrage encore plus impie. Dès-lors il dut quitter toute espérance d'avoir une place dans l'église. Il eut même de la peine à trouver un endroit où il pût vivre en particulier & insi-

nuer ses maximes à ceux qui le fréquentoient. Après avoir cherché un asile à Bronswic & à Hambourg, il se retira à Berlin, où non seulement on ne l'inquiéta point, mais où il fut entretenu par Mr de Steinberg, qui de fils d'un chapelain étoit devenu baron & libertin. Les ecclésiastiques néanmoins prêchoient violemment contre Édelmann, jusqu'au point d'exciter une espèce d'émeute ([a]). Mais sa nouvelle théologie étoit assez conforme à celle de Fréderic II, qui d'ailleurs ne démentit jamais les principes d'une parfaite tolérance qu'il avoit adoptés. Édelmann n'écrivoit qu'en allemand. Tout ce qu'il publia tend à infirmer l'autorité des saintes écritures. Mr le comte de Mirabeau a fait l'éloge ou du moins l'apologie de cet écrivain ([b]).

EICHMANN (Otton Louis de) né à Berlin en 1726. Son aïeul paternel, député d'une des villes de la Poméranie aux états de la province, avoit été anobli par Fréderic I, lorsque cet électeur prit le titre de roi. Par le crédit de son père, qui étoit conseiller à Ber-

(*a*) Voyez l'art. SUSSMILCH.

(*b*) *Monarchie prussienne.* Tom. V. p. 40.

lin, Eichmann obtint une chaire de professeur à l'université de Duisbourg en 1751. Il tint cette place jusqu'en 1776, & il donna quelques dissertations en latin sur des sujets de jurisprudence. Après avoir été vingt-cinq ans premier professeur en droit, dans une université de Westphalie, il devint bailli de village dans la nouvelle Marche à Schievelbein, commanderie de l'ordre de St Jean; c'étoit apparemment pour mettre en pratique ses connoissances de police & d'économie rurale sur laquelle il avoit écrit à Duisbourg. Quatre ou cinq ans après il alla donner des leçons à Halle comme simple maître, & il imprima un recueil de petits ouvrages sur la jurisprudence, l'économie & la philosophie. Un de ses livres latins offre des réflexions juridiques & économiques sur *les désavantages qui résultent des communautés*, c'est à dire des corps de métier qui ont des priviléges exclusifs. M. en 1783. *Meusel*, *Adelung*.

EINEM (Jean Auguste Christophe de) fils d'un curé d'Osterwedingen dans le Magdebourg; d'abord précepteur à l'école réelle de Berlin, devenu en 1757 pasteur principal à Gentheim

& Refsdorff, dans le même duché de Magdebourg. Il a publié quelques sermons & donné une traduction allemande de l'histoire ecclésiastique de Mosheim.

Einem (Jean Christophe de) père du précédent, chapelain (*Hofprediger*) d'une princesse douairière d'Anhalt-Kœthen. On a de lui une dissertation épistolaire en latin de l'an 1718, sur la dignité & l'utilité du mariage, contre ses ennemis anciens & modernes. C'est une preuve que le libertinage avoit déjà fait des progrès, même dans les petits états de l'Allemagne avant le règne de Fréderic II. *Adelung.*

Einem (Jean Juste de) frère de Jean Christophe, est plus connu que les deux précédens. Il étoit panégyriste de Martin Luther & de Mélanchthon, desquels il a publié des ouvrages qui n'avoient pas encore paru, & il a fait des notes sur quelques autres. Il donna trois instructions en allemand; l'une sur la manière d'étudier, une autre sur la manière de traduire; la troisième sur celle de prêcher; toutes trois directement tirées des ouvrages de Luther. En latin

il a donné une introduction au Traité de Grotius sur le droit de la guerre & de la paix, & deux autres pareils ouvrages sur la bibliothéque grecque & la bibliothéque latine de Fabricius. Tout zélé luthérien qu'il étoit, il écrivit contre l'art critique de Jean le Clerc, comme ont fait tant de catholiques, & entr'autres le célébre Muratori. Son dernier ouvrage est de l'an 1743. Jean Juste d'Einem est mort curé d'un village, nommé Osterwedingen, dans le Magdebourg, aprés avoir été recteur de l'école de Klosterberge. Son père avoit été maître d'école ou professeur dans un collége de Gœttingue. Nous trouvons constamment tous ces Einem qualifiés nobles, avec la préposition *von*, *de*, qui est en Allemagne le distinctif ordinaire de noblesse. Cette qualité n'est guère commune chez les ecclésiastiques protestans. Nous ignorons par quelles circonstances ces gentilshommes, Einem, se sont destinés à l'étude & à la théologie, pour être maîtres d'école ou curés de village, plutôt que d'embrasser la profession militaire.

EISFELD (Martin Fréderic Louis) médecin, a écrit sur les eaux de Quedlinbourg, sa pa-

trie. Il n'eſt pas le ſeul qui ait fait l'éloge des eaux, des bains, & de l'air de ſon pays. Il n'a plus rien imprimé depuis 1766.

ÉLISABETH CHRISTINE, reine douairière de Pruſſe, née à Bévern en 1715, huitième des treize enfans de Ferdinand Albert, duc de Bévern, & d'Antoinette Amélie de Wolfenbuttel, tous les deux de la maiſon de Bronswic-Lunebourg, dont les héritages ſe réunirent en la perſonne de ce même duc Ferdinand Albert en 1735. Le nom d'Éliſabeth ſemble être de bon augure pour les lettres dans les maiſons ſouveraines. Dans les dictionnaires hiſtoriques on compte, ſans y comprendre la reine d'Angleterre, quatorze princeſſes allemandes de ce nom ([a]). La plupart ſont ſorties de la maiſon de Bronswic, ou elles y ont été mariées. Le grand-père de la reine dont nous parlons, Louis Rodolphe, qui vivoit encore lorsque la princeſſe commençoit à acquérir quelques connoiſſances, ne fut pas auteur comme le duc Antoine Ulric; mais il aimoit les lettres & ceux qui les profeſſoient. Il aſſembloit tous les ſamedis régulié-

([a]) Voyez *Jacher* & *Adelung*.

rement chez lui les professeurs & les pasteurs les plus instruits de son pays, qui disputoient, dissertoient, discutoient différens points de doctrine; c'étoient-là exactement les conférences que les canons prescrivent aux ecclésiastiques. Les princes, quoique fort jeunes, étoient obligés d'y assister. Ils s'y ennuyoient, ils s'y endormoient souvent; mais ces entretiens répandoient dans la famille une sorte d'érudition, & réveilloient la curiosité pour en acquérir de plus en plus. Lorsqu'Élisabeth Christine fut mariée à Fréderic II, alors prince de Prusse, elle ne fut point surprise de trouver des savans, des dissertateurs à Rheinsberg, où elle alla vivre avec son époux; mais les beaux esprits & les gens de lettres admis à la table du prince royal étoient d'une autre espèce que ceux que l'aïeul d'Élisabeth avoit coutume d'assembler chez lui une fois par semaine. La princesse n'avoit pas lu Bayle, à peine avoit-elle entendu parler de Voltaire. Cependant elle se mit à portée de savoir de quoi disputoit le prince avec Jordan, Algarotti, Kayserling & Suhm. Le fameux la Croze, qui en assistant à ses lectures particulières continuoit à lui donner des leçons de langue françoise,

françoiſe, lui faiſoit connoître les auteurs dont elle entendoit tant parler. La Croze lui marquoit ſurtout ce qu'elle pouvoit lire dans le dictionnaire de Bayle, ſans ſcrupule; & l'on diſoit dans ce temps-là que Fréderic & ſon épouſe ſavoient entr'eux deux tout ce gros ouvrage par cœur; parce que les articles que la princeſſe de Pruſſe ſavoit le mieux, étoient ceux que le prince liſoit le moins. Les lectures de la princeſſe étoient au reſte très-conformes à celles que le roi Fréderic Guillaume ſon beau-père ſouhaitoit qu'on fît. Après la mort de ce roi religieux, la princeſſe devenue reine & maîtreſſe abſolue de ſes loiſirs & de ſes occupations particulières, ne démentit point l'opinion qu'elle avoit donnée au public de ſa piété, & d'une piété éclairée & tolérante. Quoique élevée dans la religion luthérienne, qu'elle continua de profeſſer, elle goûta beaucoup un prédicateur réformé que le roi ſon beau-père peu avant ſa mort avoit fait venir de Magdebourg, pour être prédicateur de la cour ([a]). Elle traduiſit même un volume de ſes ſermons, qui fut imprimé.

([a]) Voyez l'art. SACK A. J. G.

Elle a aussi traduit plusieurs autres ouvrages ([a]), & nommément *la Dame en solitude* de Christophe Sturm. Cette traduction est fort répandue dans les pays protestans françois, où elle est aussi généralement estimée que l'original l'est des Allemands. La reine ne faisoit point revoir à Voltaire ses écrits, comme faisoit le roi. Elle ne laissa pourtant pas de connoître cet homme extraordinaire, dont la méchanceté & les vilainies la dégoûtoient autant que son esprit la charmoit. Cette princesse, qui se fait généralement estimer par son bon esprit, son caractère humain & bienfaisant, a toujours aimé les gens de lettres, & a fait très-souvent l'honneur à plusieurs académiciens & à quelques savans ecclésiastiques de les inviter à sa table. Sa bienfaisance s'étend à toutes les personnes qui ont le bonheur d'être connues d'elle, sans distinction de naissance, de nation & d'état. Mais nous nous bornerons à ne parler de cette respectable princesse qu'autant que son caractère & ses talens intéressent la littérature. Nous venons de voir une traduction des *Hymnes & Cantiques sacrés* de Gellert, qu'on annonce sous le nom de cette reine.

(a) Voyez les art. HERMÈS & SPALDING.

ELLER (Jean Théod.) né à Plœzcau dans le pays d'Anhalt en 1689, mort à Berlin en 1760, directeur du collége de médecine & de la classe de philosophie à l'académie des sciences. Il étoit grand médecin en théorie & en pratique, quoique ses livres ayent essuyé de fortes contradictions. Les disputes, les querelles scandaleuses qu'il eut avec Pott, qui n'étoit pas moins habile que lui en chimie, firent du tort à l'un & à l'autre, & à un certain Brandes, créature d'Eller, qui en fut la cause. Ses ouvrages les plus connus, outre les mémoires qui se trouvent dans le recueil de l'académie, sont la *Physiologia & Pathologia medica*, & les Observations pour connoître & guérir les maladies, que Mr le Roi a traduites du latin en françois.

ELSNER (Christophe Fréderic) né en 1717 dans la Podolie. Il est pasteur des bohémiens de l'église de Bethléhem à Berlin. Les bohémiens, qu'on appelle aussi moraviens & hernouthiens, & qui s'appellent chez eux fréres unitaires, n'ont pas d'aussi grands établissemens dans les pays prussiens qu'ils en ont dans la Lusace & la Saxe, surtout à Herrenhouth & à Barby. Cependant

ils en ont plusieurs, un assez considérable près de Magdebourg, & un autre à Berlin. Elsner a donné un essai d'histoire de la bible à l'usage de ses confrères, & quelques catéchismes. Il a traduit en allemand le *Martyrologium bohemicum*, ou l'histoire des persécutions que les bohémiens ont souffertes depuis 874 jusqu'à 1682, lorsque le Martyrologe fut compilé.

ELSNER (Jacques) né à Saalfeld en Prusse l'an 1692, fut quelque temps co-recteur d'une école de réformés dans sa patrie. Il voyagea en Hollande, & s'arrêta a Lingen. Ses *Observationes sacræ* l'ayant fait connoître à Berlin, il y fut appelé par le roi Fréderic Guillaume, & fait recteur du collége de Joachimsthal. Comme il étoit bon philologue, au renouvellement de l'académie, il y fut d'abord agrégé, & précéda le marquis d'Argens dans la direction de la classe de belles lettres. On prétend que dans sa nouvelle description de l'état des Grecs chrétiens en Turquie il s'en est laissé imposer par un archi-mandrite grec, nommé Athanaze d'Orostamas. Mais cet ouvrage dans des circonstances particulières pourroit être de quelque utilité à la cour de Russie.

ENGEL (Jean Jaques) né à Parchim dans le Mecklenbourg en 1741, eſt établi à Berlin depuis 1776. Après les premières études faites dans ſa patrie, il les avoit continuées à Leipſic dans le temps que Gellert vivoit encore, & que la belle littérature nationale commençoit à fleurir. Il y fut gradué maître ès arts, ou *magiſter*. Ce grade, qui dans quelques univerſités d'Italie prouve à peine qu'un étudiant n'eſt pas tout-à-fait inepte en ſortant de la rhétorique & de la philoſophie, & qui dans d'autres pays indique un brailleur de chœur ou le pédagogue des enfans de la paroiſſe, eſt en Allemagne ce que le mot ſignifie. Car c'eſt après avoir été créé *magiſter* qu'un jeune homme littérateur ou philoſophe acquiert réellement le droit de donner des leçons. Mr. Engel en donnoit à Leipſic, & traduiſoit en même temps quelques ouvrages d'auteurs étrangers, comme ont fait ſans exception tous les auteurs allemands les plus célèbres. La réputation dont jouiſſoit alors Éphraïm Leſſing, & l'eſpérance que la nation commençoit à concevoir de ſe former un théâtre, tournèrent les études de Mr Engel de ce côté-là. Il donna quelques pièces qui ſe ſont conſtamment ſoutenues ſur le

théâtre allemand, & qui ont réuſſi également ſur le théâtre françois pour lequel on les a traduites: l'une eſt intitulée *le Fils reconnoiſſant* (*der dankbare Sohn*), l'autre *le Page* (*der Edelknabe*). Il donna *l'Apothicaire*, opéra comique, & différentes autres pièces dans la ſuite. Après la dramaturgie de Leſſing, rien n'a paru de plus profondément raiſonné que les lettres de Mr Engel ſur la déclamation théâtrale. Il intitula cet ouvrage *Mimik*: c'eſt une inſtruction pour les acteurs. Les diſpoſitions qu'il ſe ſentoit à travailler pour le théâtre, ne le rendirent pourtant pas infidelle à la philoſophie. C'eſt même en qualité de philoſophe que ſous Fréderic II il fut appelé à Berlin & fait profeſſeur extraordinaire au collége de Joachim. Le choix fut généralement approuvé; quoique étant luthérien on eût pu lui oppoſer que par la conſtitution de ce collége tous les profeſſeurs doivent être de la religion réformée. Fréderic II, paſſionné pour les anciens, ſouhaitoit qu'on enſeignât la dialectique aux étudians ſur quelqu'auteur grec ou latin. Mr Engel choiſit le dialogue de Platon, intitulé *Ménon*, & compoſa un eſſai ſur la méthode de raiſonner tirée de ce philoſophe; & c'eſt une fort bonne

logique. Quoique ſimple profeſſeur extraordinaire de philoſophie, il a fait le plus bel éloge de Fréderic II qu'on ait encore fait en Allemagne. Il en a fait un autre non moins beau du ſucceſſeur (a). Dans ſon genre favori, qui eſt le dramatique, Monſieur Engel eſt d'avis qu'il n'eſt aucunement beſoin de verſification; c'eſt ce qu'il tâche de prouver dans la lettre trentième de ſa *Mimique.* Il eſt vrai que la verſification de Plaute & de Térence ne s'éloigne guère de la proſe. Il eſt vrai auſſi que les pièces italiennes en vers ſoutiennent plus difficilement la repréſentation que celles qu'on donne en proſe. Si les François ont adopté le vers, c'eſt que les vers françois ne ſont guère que de la proſe rimée. Enfin l'expérience a prouvé en Allemagne que la verſification dans les pièces de théâtre eſt non ſeulement inutile, mais nuiſible au ſuccès; & que les vers ne réuſſiſſent que dans les opéra que l'on met en muſique. Dès les premières ſemaines du nouveau règne, plus décidément favorable aux gens de lettres allemands, Mr Engel fut regardé à Berlin comme un homme claſſique, ſoit pour la belle littérature,

(a) Ils ſont imprimés à Berlin. 1780—1786.

ſoit pour la philoſophie. Dans l'une & dans l'autre il a des idées neuves, dont le ſuccès prouve la juſteſſe & la ſolidité. Il fut fait membre de l'académie pour la claſſe de philoſophie ſpéculative en 1786; & presque en même temps il fut deſtiné directeur principal du théâtre national. Fréderic Guillaume régnant ne crut point pouvoir choiſir un meilleur maître pour enſeigner la philologié morale & le droit de la nature & des gens au prince de Pruſſe deſtiné au trône. Madame la princeſſe Anne Éliſabeth, tante du roi, ne crut pas non plus pouvoir trouver à Berlin un meilleur profeſſeur pour perfectionner le goût de la belle littérature dans une jeune princeſſe dont l'Europe admire les talens autant que la figure. Nous ne prononcerons ſur le ſtyle de Mr Engel que d'après l'avis du public, & ſurtout des perſonnes très-capables d'en juger. Il ſuffira de dire que tous les Allemands qui ont parlé des auteurs de leur nation le louent ſans exception. Pour s'acquitter de la tâche dont on l'a chargé, de diriger le théâtre, il faudroit peut-être qu'il eût été de profeſſion comme Shakespear, Lope de Véga, & Molière.

Erman (Jean-Pierre) né à Berlin en 1735 d'une famille originaire de Muhlhausen qui s'étant établie à Genève, s'allia avec des réfugiés françois, & se transféra dans la suite à Berlin. Il étudia au collége françois sous Pierre Naudé, & sous Mr Formey particulièrement. En 1755 il commença à prêcher à l'église du Werder du temps que les célèbres Achard & Pelloutier y prêchoient encore. A la mort de Naudé il fut fait professeur d'éloquence & principal du collége, qui prit sous sa direction une nouvelle face. Mr Erman sollicita & obtint l'établissement d'un séminaire de théologie, où il donne des leçons entièrement gratuites. Il a fait & il continue de faire en latin & en françois des discours & des livres élémentaires pour l'instruction de la jeunesse. Son style latin est plus ressemblant à celui du père la Porée qu'à celui de Lagomarsin, dont le premier à Paris, l'autre à Florence, enseignoient également la rhétorique. L'ouvrage le plus considérable auquel il travaille depuis dix ans, & pour lequel il a d'immenses matériaux, est l'Histoire ou les Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés françois dans les états prussiens. Il avoit pris pour co-opérateur

ſon confrère Réclam, qu'on vient de perdre. On a déjà ſix volumes in-8° de ces mémoires; le ſeptième va paroître dans l'année courante 1789. Quelques voyageurs françois trouvent cet ouvrage trop diffus. Sans doute il y a bien des choſes qui ne peuvent intéreſſer que les Brandebourgeois, & même les ſeuls deſcendans des réfugiés. Les rédacteurs de ces mémoires le ſavoient bien : le titre même de l'ouvrage avertit qu'il eſt fait pour fournir des renſeignemens à ceux qui voudroient écrire l'hiſtoire de la révocation de l'édit de Nantes & de ſes ſuites. Mr Erman a deux fils, dont l'aîné eſt paſteur de l'égliſe françoiſe à Potsdam; l'autre profeſſeur au même collége que régente le père.

ERXLEBEN (Dorothée Chrétienne) née à Quedlinbourg en 1715. Son père Polycarpe Leporin, qui étoit médecin, connut dans cette fille des talens pour l'étude, & les cultiva. Il l'envoya ſoutenir des thèſes à l'univerſité de Halle, où elle fut reçue docteur en médecine aprés l'examen ordinaire. Elle épouſa enſuite un paſteur de Quedlinbourg, & y exerça la médecine. Elle mourut en 1762, & laiſſa un fils

qui fut professeur. Avant que d'être créée docteur, elle avoit imprimé à Berlin des Recherches sur les motifs par lesquels on empêche le beau sexe d'étudier; & ensuite des *pensées raisonnables sur l'étude du sexe.*

ERXLEBEN (Jean Chrétien Polycarpe) fils de la précédente, né à Quedlinbourg en 1744. A vingt-quatre ans il étoit professeur de philosophie à Gœttingue; il se distingua surtout dans l'histoire naturelle; à trente-deux ans il avoit déjà fait plus de douze ouvrages, tous estimés par les naturalistes; outre quantité de mémoires insérés dans des magasins. Il est mort en 1777, âgé de trente-trois ans ([a]).

EULER (Charles) né à Pétersbourg en 1740, porté l'année d'après par ses parens à Berlin, où il fut élevé. S'étant voué de bonne heure à l'histoire naturelle & à la médecine, il fit en 1756 un voyage botanique & minéralogique dans la Thuringe & sur la fameuse montagne qu'on appelle le *Harz.* Il fit après cela le cours ordinaire de médecine à Halle; il y prit le do-

([a]) V. les art. PUTTER, ADELUNG.

ctorat en 1762, & fut ensuite nommé médecin de la colonie françoise à Berlin. Il en partit avec son père en 1766, pour retourner à Pétersbourg, où il est médecin de la cour & de l'académie impériale. Mais rien n'a paru sous son nom depuis qu'il a quitté Berlin.

EULER (Christophe) né à Berlin en 1743, étudia les mathématiques, & prit service dans l'artillerie prussienne. Il fit bientôt voir qu'il n'étoit pas indigne du nom qu'il portoit. Lorsque son père quitta Berlin & transféra toute sa famille à Pétersbourg, le roi voulut absolument garder un des fils, & refusa à celui-ci plusieurs fois le congé qu'il demandoit. Il ordonna qu'on le gardât à vue, pour qu'il ne pût s'échapper. Enfin il le laissa partir. Il est actuellement général d'artillerie au service de Russie.

EULER (Jean Albert) né à Pétersbourg en 1734, fut conduit à Berlin à l'âge de six ans. Il fit ses humanités & son premier cours de philosophie comme les autres aux colléges de cette ville; mais il reçut de son père les premières instructions dans les mathématiques. Il ne pou-

voit certainement pas avoir un meilleur maître. Ce grand géomètre étoit un père de famille qui unissoit d'une façon fort rare la tendresse, la patience, la bonhomie même d'un père de famille à la profession de la plus sublime des sciences humaines. Ce même père ayant été chargé par le roi Fréderic II de la direction du canal de Finow, qu'on entreprit de creuser en 1749, pour joindre l'Oder à la Sprée, voulut avoir pour adjoint son fils Jean Albert, qui n'avoit alors que quinze ans, & qui même à cet âge se fit connoître capable de soutenir la réputation de son père & maître. Associé à l'académie des sciences comme membre ordinaire en 1755, il fournit plusieurs bons mémoires, qui se trouvent dans onze volumes successifs, depuis 1755 jusqu'à 1766. Il fut même chargé de faire les observations météorologiques, comme le fut après lui Mr de Béguelin, âgé alors de cinquante-deux ans. Il eut en 1763 quatre cents écus de pension; ce qui étoit beaucoup dans ce temps-là, vu l'état des finances de cette compagnie. Lorsque son père accepta les conditions que l'impératrice de Russie lui offrit pour l'attirer de nouveau à Pétersbourg, on destina à

Jean Albert, qui étoit l'aîné des trois fils vivans, une chaire de professeur de physique, avec deux mille roubles de pension; & on en assura la moitié en survivance à son épouse en cas de veuvage. Car il s'étoit marié à Berlin avec la fille d'un conseiller du château royal, nommé *Hagemeister* A Pétersbourg il eut différentes places aussi honorables qu'utiles. Il a le titre de secrétaire de l'impératrice; il est membre du collége économique, directeur de l'école militaire des nobles, & secrétaire perpétuel de l'académie. Mr Albert Euler a fait tous ses mémoires en françois lorsqu'il étoit à Berlin; depuis qu'il est à Pétersbourg il les donne en latin, & il rédige en cette langue pareillement les actes de l'académie impériale. En 1780 il avoit neuf enfans, quatre fils, & cinq filles, dont deux sont déjà mariées.

EULER (Léonard) né à Bâle en 1707, mort à Pétersbourg en 1784, a passé vingt-cinq ans à Berlin d'abord comme membre, ensuite comme directeur de la classe de mathématique à l'académie des sciences & de belles lettres. On raconte que ce grand géomètre, à l'âge de qua-

tre ans environ, ayant obſervé que les poules faiſoient éclore leurs petits des œufs en ſe mettant deſſus, il raſſembloit des œufs dans un coin de la maiſon, & ſe tenoit aſſis deſſus très-conſtamment; de ſorte que les parens ne le voyant point paroître à l'heure du dîner, le cherchérent, non ſans inquiétude. On le trouva aſſis ſur les œufs; lui ayant demandé ce qu'il faiſoit là, il répondit qu'il vouloit faite de petits poulets. Les compatriotes d'Euler ont imprimé cette anecdote de ſon vivant ([a]) comme une marque décidée d'un génie extraordinaire né pour la phyſique & les ſpéculations. Mais de pareils traits de naïveté annonceroient également un eſprit très-ordinaire, & même de la ſottiſe. La réflexion que fait Mr Fuſs ([b]) me paroît plus juſte & plus eſſentielle, en parlant de l'enfance de ce grand homme. "Il paſſa les „premières années de ſon enfance dans un vil-„lage, nommé Riechen, à une demi-lieue de „Bâle; & c'eſt à ce ſéjour champêtre, dans un

(a) *In Append. Athen. Rauric.* p. 33. Baſil. 1780.

(b) Éloge de Mr Euler, dans les Actes de l'académie de Pétersbourg, de l'an 1783; & le même en allemand, imprimé à Bâle. 1786. in-8°.

„ pays où les progrès de la corruption ont tou-
„ jours été lents, joint à l'exemple de ses pa-
„ rens, qu'il a dû probablement cette simplicité
„ de caractère & cette pureté de mœurs, dignes
„ du premier âge, qui l'ont distingué toute sa
„ vie, & qui ont probablement contribué à le
„ mettre en état de fournir la carrière longue &
„ brillante qui a immortalisé son nom". Léonard Euler, le plus grand géomètre qui fut jamais, à en juger par ses succès étonnans, né pour être tel, fût dans sa jeunesse destiné à la théologie; à vingt ans il risqua de devenir médecin, & à vingt-quatre d'entrer dans la marine. Les circonstances qui pensérent le faire embrasser ces trois professions, servirent cependant à le placer où son génie le portoit. Paul Euler son pére, quoiqu'il n'ait été que théologien toute sa vie, & qu'il ait été curé de village pendant quarante ans, avoit étudié les mathématiques sous le célèbre Jaques Bernoulli, un des créateurs de la géométrie sublime, & en enseigna lui-même les principes à son fils, tandis qu'il le destinoit aux emplois ecclésiastiques. Les germes des sciences démonstratives commencérent à éclore au moment que Léonard Euler fut envoyé à l'univer-

sité

ſité de Bâle, pour y étudier la théologie. Il fit connoiſſance avec Jean Bernoulli, & il ſe lia d'une amitié intime avec deux de ſes fils, Nicolas & Daniel. Ceux-ci ayant été appelés à Pétersbourg en 1725 ſous Catherine I, Euler les pria de lui procurer un pareil ſort. Les Bernoulli ne l'oubliérent pas. Mais ne voyant point d'apparence de lui trouver une place comme mathématicien, ils lui mandèrent qu'il devoit s'appliquer à la phyſiologie. Euler ſe fit ſur cela inſcrire à l'univerſité comme étudiant en médecine (a), & s'appliquant à la phyſiologie, dans la vue d'aller en Ruſſie. Cette étude risqua de le fixer pour jamais dans ſa patrie. La chaire de phyſique devint vacante par la mort de Jean Rodolphe Beck; Euler la demanda. Comme le ſort devoit décider de l'élection, ſelon les lois du pays, Euler fut exclu, & quitta Bâle pour la même raiſon que d'autres en partirent avant & aprés lui (b). Il alla donc à Pétersbourg,

(a) *Hoc nuncio circa initium hyemis a. 1726 accepto, ad iſtam ſcientiam* (phyſiologiæ) *diligentius ſe adplicuit, & medicas lectiones frequentare cœpit, nomenque ſuum ſacræ medicinæ d. 2. Apr. 1727 ſolenniter dedit.* Append. Athenis Rauricis addita. p. 34.

(b) Voyez l'art. MERIAN.

où il fut effectivement, comme les deux Bernoulli le lui avoient annoncé, professeur de physique. Mais à peine avoit-il reçu cette destination que Nicolas Bernoulli mourut à la fleur de son âge; & sa mort procura à son ami & compatriote la chaire de mathématiques qu'il désiroit, & une place à l'académie que Catherine I venoit de fonder. Cette fondation, toute nouvelle dans un pays qui ne faisoit que de naître, risqua de tomber sous la régence orageuse qui succéda au règne de Catherine. Euler, qui ne vouloit plus retourner à Bâle ni à Riechen sans avoir rien obtenu en Russie, pensoit à se procurer un emploi dans la marine, & il fut sur le point de l'obtenir: car il avoit de l'habileté pour cet emploi, & pour tout. Mais avant que cela fût réglé, l'académie qu'on craignoit de voir mourir à peine née, reprit une nouvelle vie; & Mr Euler y eut une place convenable. Jacques Hermann & Bilfinger, que Pierre I avoit attirés l'un de Bâle, l'autre de Canstadt, voulurent se retirer en leur patrie; & Euler fut alors fait professeur de physique, en 1730. Deux ans après, Daniel Bernoulli quitta aussi Pétersbourg; & son ami Euler fut nommé son successeur comme profes-

ſeur de mathématiques. Il étoit ainſi abſolument à ſa place, & s'y diſtingua d'une manière, que ſept ou huit ans après il étoit connu en Europe comme le premier géomètre. Fréderic II attira Euler à Berlin en 1740, d'abord comme ſimple profeſſeur. L'académie ayant éte renouvelée quelques mois après, il y fut fait directeur de la claſſe de mathématique. On le conſultoit auſſi ſur les entrepriſes qui paroiſſoient être de ſon reſſort; & il étoit très-bien vu de tout ce qu'il y avoit de diſtingué à cette cour. Le margrave Henri de Schwedt l'engagea à donner des leçons à ſes filles; & ce fut alors que le géomètre écrivit ſes lettres à une princeſſe d'Allemagne ſur la phyſique & la philoſophie. Cette princeſſe eſt l'abbeſſe ſouveraine de Herford. Il ne publia cependant ces lettres qu'après avoir quitté Berlin. Parmi les fauſſetés innombrables qui ſe trouvent dans une compilation informe de la Vie de Fréderic II, on lit que Léonard Euler retourna à Pétersbourg parce qu'il mépriſoit l'académie de Berlin. C'eſt plutôt parce qu'il lui étoit trop attaché. Voici les motifs qui le décidèrent à accepter les conditions que lui offroit la cour de Ruſſie. En qualité de dire-

ſteur d'une des claſſes, Mr Euler étoit chargé, avec les trois autres directeurs, des affaires économiques de l'académie. L'on ſait que ſes revenus ſont fondés ſur le monopole des almanachs. L'activité & l'habileté d'un commis, appelé Kœhler, avoit porté le produit de ce monopole à douze mille écus. Le roi voulut le mettre à ferme, tant pour augmenter le revenu de ſon académie que pour l'avoir plus ſûr & plus fixe. Trois des directeurs entrèrent aiſément dans la vue du roi. Mr Euler s'obſtina à s'y oppoſer, & il vouloit qu'on laiſſât les choſes ſur le même pied, confiées à l'adminiſtration de Kœhler. On ne l'a jamais ſoupçonné de partager le profit de la vente privilégiée des almanachs avec le régiſſeur, à qui on accordoit un tantième du débit qu'il procuroit. Mais qui croiroit que ce fameux géomètre ait eu ce qu'on appelle l'eſprit de corps, juſqu'au point d'alléguer pour motif de ſon oppoſition, que quand les revenus de l'académie augmenteroient, comme on le ſuppoſoit, en mettant la ferme à l'enchère, le roi diſpoſeroit alors d'une partie de ces revenus pour faire des penſions à des ſujets qui ne ſeroient point du corps, au lieu que les douze

mille écus suffisoient pour les pensions de tous les membres qui s'y trouvoient alors? C'est cependant ce que nous assura une personne respectable ([a]), qui étoit depuis près de vingt ans membre de l'académie lorsque ce changement se fit. Du moins il est sûr que Mr Euler croyoit de bonne foi que l'académie étoit ruinée par un tel arrangement, & par conséquent sa pension perdue. Le roi persista dans le dessein de donner à ferme la vente des almanachs. Euler piqué demanda deux fois d'être déchargé de la direction. Le roi ne lui répondit point; & le géomètre se ménagea une place équivalente à Pétersbourg, & demanda son congé. Depuis qu'Euler est parti, la ferme des almanachs a été portée jusqu'à vingt-six mille écus; ce qui fait voir qu'Euler avoit mal calculé dans cette affaire ([b]). On trouve son éloge dans tous les journaux & dans les mémoires de plusieurs académies de l'année 1783, dans laquelle il est mort. La liste de ses ouvrages rempliroit au moins quarante pages de ce volume. Les curieux la trouveront facilement ailleurs.

(a) Feu Mr de Beguelin.

(b) V. l'article MERIAN.

léſie, que le conſeil des finances & des domaines approuva au nom du roi, & qui donna lieu à quelques compilateurs d'anecdotes de dire que Fréderic II avoit lui-même dicté la manière d'enſeigner l'*a*, *b*, *c* aux enfans. Outre cela Mr Felbiger a publié quantité d'ouvrages deſtinés à l'inſtruction tant des maîtres que des écoliers. Sa renommée ſe répandit dans toute l'Allemagne. L'impératrice reine Marie Thérèſe, & l'empereur ſon fils, ſouhaitèrent de l'avoir pour établir en Hongrie des écoles ſur le même pied que celles de la Siléſie ([a]). On en demanda le conſentement de Fréderic, qui l'accorda d'autant plus volontiers qu'il étoit aſſez bien avec la cour de Vienne. Le moine ſiléſien fut fait prévôt de la collégiale de Presbourg en 1778. Avant qu'il ſe deſtinât à la direction des écoles, il avoit donné en françois une carte du diocèſe de Breslau, avec ſes quatre archi-diaconats ſubdiviſés en ſes cercles archi-presbytériaux; & en latin une deſcription (*Ichnographica delineatio*) de la ville de Breslau.

(*a*) V. *Von Schleſien*, Tom. II. p. 486 & ſuiv. Voyez auſſi *Meuſel*, *gelehrtes Teutſchland* à l'article *Felbiger*.

FELDMANN (Bernard) né à Berlin en 1704. Il exerçoit la médecine à Ruppin dans la Marche moyenne, où il étoit bourguemaître depuis 1770. Ses ouvrages ne ſont pas fort conſidérables ; mais il poſſédoit de grandes collections relatives à l'hiſtoire naturelle, dont il a fait préſent à l'académie de Berlin, qui l'avoit mis au nombre de ſes membres étrangers. Lui & Mr Martini ont travaillé pour l'avancement de la Société des curieux de la nature (*Geſellſchaft Naturforſchender Freunde*). Mort en 1777.

FERBER (Jean Jaques) né à Carlscron en Suède l'an 1743, célèbre minéralogiſte, eſt un des ſavans que le duc de Courlande avoit attirés à Mittau, & que la princeſſe d'Aſchkow attira à Pétersbourg, où cependant Mr Ferber ne s'eſt pas plu. Mr de Heinitz l'avoit propoſé à Fréderic II pour remplacer Margraff; mais les conditions qu'on vouloit lui faire ne l'accommodoient point; & d'ailleurs le roi étoit porté pour Mr Achard. Sous le nouveau règne, il s'eſt attaché au ſervice de Pruſſe, comme conſeiller au département des mines, & il eſt membre de l'académie. Son *Voyage minéralogique*

d'Italie a été traduit en françois par un gentilhomme ſtrasbourgeois, Mr de Dieterich, très-verſé dans ces matières, & qui avoit auſſi fait le même voyage dans les mêmes vues. Ses *Obſervations ſur la Bohème* ont été traduites en anglois. Il a écrit ſur les mines de mercure de Deux-ponts & du Palatinat, ſur celles de la Hongrie, du Tyrol, de la Suiſſe, de différens auteurs. Il a écrit ſur l'amalgamation; il a donné des obſervations ſur le cabinet minéralogique de Paris. En général il eſt regardé comme un des premiers minéralogiſtes, & même comme le premier de l'Europe; & il eſt très-connu dans l'Amérique eſpagnole. La république de Berne, qui l'avoit déjà employé en 1788 avec l'agrément du roi, pour viſiter les mines de ſon canton, vient de l'appeler une ſeconde fois dans le temps que nous écrivons ceci, 1789.

FINCKENSTEIN (Charles Guillaume, comte de) né en 1714 d'une ancienne & illuſtre famille de Pruſſe. Son père étoit gouverneur du prince royal Charles Fréderic (Fréderic II). Il fut inſtruit par tout ce qu'il y avoit alors de plus habiles profeſſeurs à Berlin, & entr'autres

par Mr Formey. En 1730 Mr le comte de Finckenſtein fit un voyage en compagnie de François Achard, dont nous avons parlé, & fit quelque ſéjour à Genève. Revenu à Berlin en 1735, il fut nommé envoyé extraordinaire en Suède, où il réſida cinq ans. La relation qu'il envoya de la cour de Stockholm, de l'état du royaume, & ſurtout de la diète tumultueuſe de 1730, lui fit un honneur infini. On la fait lire encore depuis cinquante ans à tous ceux qu'on deſtine aux miſſions, comme un modèle excellent de la manière de compoſer de pareilles relations. Elle eſt écrite en françois; & ce miniſtre paſſa toujours pour écrire & dicter très-correctement & élégamment dans cette langue. Pendant les conférences qui ſe tenoient à Worms en 1743, Mr le comte de Finckenſtein, ſous prétexte de faire la cour au roi George I, fut envoyé ſans caractère à ce congrès; & à ſon retour il fut de nouveau envoyé à Stockholm pour y accompagner la reine Ulrique, ſœur de Fréderic II. Il en fut rappelé en 1747. Il eut alors le titre de miniſtre d'état, quoiqu'il n'eût que trente-trois ans; & il fut envoyé à la cour de Ruſſie. Rappelé de Pétersbourg en 1748, il rem-

plaça le comte Podewils, comme second ministre du cabinet, & devint le premier après la mort de celui-ci. Il a tenu cette place pendant trente-huit ans sous Fréderic II, & il la tient sous le successeur depuis trois ans. Depuis l'an 1744 il est membre honoraire de l'académie; mais il a rarement assisté aux assemblées.

Finckenstein (Fréderic Louis Charles) fils du précédent, né à Berlin vers l'an 1750, eut pour instituteurs particuliers Mr Sack, fils du premier prédicateur de la cour, & Mr Conrad. Il étudia à l'université de Halle; & après le cours ordinaire des études en belles lettres, en philosophie, en droit, il fut fait conseiller de la chambre de justice à Berlin, & par ce titre membre de la commission extraordinaire pour l'héritage du margrave Fréderic Guillaume de Schwedt en 1771. Sa capacité & sa conduite le portèrent à la présidence de la chambre de justice, qu'on appelle régence de Kustrin, capitale de la nouvelle Marche. Il occupoit cette place lorsque la querelle du meunier Arnold causa une catastrophe qui a tant fait parler de Fréderic II, & de son zèle pour la justice, qui

le porta malheureusement à une des plus grandes injustices qu'un prince modéré ait jamais faite. Il n'y a plus personne qui doute aujourd'hui que la régence de Kustrin n'ait alors porté un jugement très-juste dans cette affaire, & que la chambre de Berlin n'ait eu raison de le confirmer. Mais le roi, mal informé par le colonel Heucking, ou Hayking, qu'il envoya sur le lieu, crut qu'on avoit fait tort au meunier, & qu'il falloit faire un exemple éclatant qui rendît les juges plus attentifs à leur devoir, & moins faciles à se laisser corrompre ou prévenir par des recommandations de personnes puissantes. Il cassa le président de Kustrin, aussi bien que le grand chancelier, & une partie des conseillers de la chambre de Berlin. Mr de Finckenstein ne fut pas exilé, comme nous avons paru le dire dans l'histoire de Fréderic II; mais il se retira de sa propre volonté & par inclination dans le village de Madlitz, que son père lui céda. C'est là qu'il partage ses soins entre une famille qui s'accroît & se forme heureusement dans cette retraite, l'économie rurale & la littérature. Un jurisconsulte à tête chaude, à la place du président & du grand chancelier, se se-

roit peut-être occupé dans un pareil cas à faire un traité *de jure principis in officia*, pour prouver que le roi n'a pas le droit d'ôter un emploi qu'il a donné à un sujet, si ce dernier n'est convaincu par un procès formel de s'en être rendu indigne (*a*). Mr le comte de Finckenstein prit un meilleur parti, & se consola de sa disgrace en cultivant les muses qu'il avoit toujours aimées. Il vient de donner une traduction des *Bucoliques* de Théocrite, qui est fort louée par ceux qui peuvent juger aussi bien de sa fidélité que de l'élégance du style. Nous en avons vu le premier volume au moment que nous écri-

(*a*) Un philosophe françois, dans un traité qu'il a tiré presque entiérement du livre d'Hobbes *de cive*, prétend que lorsqu'on plaide contre le souverain, ce n'est pas pour lui disputer son autorité absolue; mais qu'il est seulement question de savoir s'il n'a pas déclaré que telle chose nous appartient; dans lesquels cas il est à présumer qu'il ne peut pas nous l'ôter; puisqu'il ne sauroit se contredire. Par la même raison on doit regarder les charges comme des propriétés, dont le souverain ne peut dépouiller ceux auxquels il les a conférées, que de leur consentement, ou par un procès qui les déclare coupables, déchus de leurs droits, & rendus indignes de leur place. On a lieu de s'étonner que la cassation d'un grand chancelier & d'un président, dont les charges par leur nature doivent être encore plus respectées que les autres, n'ait point fait sortir des cabinets de quelques juristes allemands un traité sur cet article de droit civil & public.

vions ceci; & nous pouvons dire hardiment que cette traduction ne fera pas moins d'honneur à Mr le comte de Finckenſtein que celle de l'*Iliade* en a fait à Mr le comte de Stolberg. Cette traduction de Théocrite aura, étant en vers, un mérite de plus que n'a celle de Mr Chabanon en proſe françoiſe.

FISCHER (Fréderic Chriſtophe Jonathan) né à Stoutgard l'an 1750, profeſſeur de droit féodal & *ſtatiſtique* à Halle depuis 1777. Aprés avoir été ſecrétaire du miniſtre de Baden à Vienne, il étoit devenu ſecrétaire de légation du duc de Deux-Ponts à Munich, où il ſe trouva à l'époque de la grande controverſe pour la ſucceſſion éventuelle de cet électorat. Il écrivit pluſieurs mémoires ſur ce ſujet, qui firent connoître ſa profonde érudition dans l'hiſtoire & dans le droit germanique. Cela lui valut la chaire qu'il occupe à préſent. En Italie & dans la France méridionale Mr Fiſcher s'eſt fait connoître par l'édition qu'il a donnée d'un poëme latin du ſixième ſiècle, *de prima Attilæ expeditione in Galliam, & de rebus geſtis Waltheri equitum principis.* Il tira cet ouvrage d'un vieux code

en parchemin, & il l'a enrichi de notes savantes. Son histoire de Fréderic II fut un peu précipitée; cependant on y trouve des renseignemens essentiels.

FISCHER (Théophile Nathanaël) né à Saalfeld, étoit recteur de l'école de saint Martin à Halberstadt, lorsqu'en 1783 on le fit recteur de l'école du Dôme de la même ville. Il est un des membres principaux d'une société de gens de lettres qui s'est formée dans la ville où il réside. Il est auteur de quelques journaux qu'il donne sous le titre de Feuilles fugitives (*Fliegende Blætter*). Les plus intéressantes sont celles qu'il a écrites sur la tolérance & l'union des religions. Ce sujet sied très-bien à un stipendié du chapitre de Halberstadt, où les catholiques officient avec les luthériens. Il a fait des extraits de Molière & d'auteurs classiques latins à l'usage des éléves de son collége.

FLOTTWELL (Célestin Chrétien) professeur à l'université, & recteur de l'école de la cathédrale du Dôme de Kœnigsberg sa patrie, où il est mort en 1759. De son temps la doctrine

du

du libre arbitre & de prefcience de Dieu étoit auffi en vogue en Pruffe & à Jéna au centre du cercle de la Saxe, où Flottwell avoit étudié, qu'en Italie. Après cela il a fait un ouvrage en affez bon latin, pour prouver que l'on doit regarder Luther comme *auteur claffique dans la langue allemande.* La doctrine du libre arbitre eft paffée de mode, mais l'opinion de Flottwell fur l'allemand de Luther, eft devenue celle de toute la nation. C'eft à Flottwell que la ville de Kœnigsberg eft redevable de l'établiffement d'une fociété dont l'objet eft l'avancement de la littérature allemande. *Arnoldt, Hamberger.*

FORMEY (Jean Henri Samuel) naquit à Berlin en 1711 d'une famille de réfugiés françois, originaire de Champagne. Son père avoit je ne fais quel emploi à la cour du roi Fréderic I. Il fe deftina dès la plus tendre jeuneffe à l'état eccléfiaftique, & il prêcha pour la première fois au village de Buchholtz, à deux lieues de Berlin. Il fut enfuite un des pafteurs de la colonie françoife dans cette capitale, & profeffeur de philofophie au collége françois, en cultivant toujours la belle littérature, auffi bien que la philo-

ſophie & la théologie. Il ſe forma à l'éloquence de la chaire ſous Antoine Achard, & il prit du goût pour l'hiſtoire, tant eccléſiaſtique que civile & littéraire, en fréquentant Beauſobre, Pelloutier, & Lenfant. La Croze, ce fameux dictionnaire ambulant d'hiſtoires & de langues orientales, fut auſſi un de ſes maîtres. Il connut Mr de Maupertuis avant que ce ſavant fût connu de Fréderic II. Il avoit donné en 1738 un ouvrage périodique ſous le titre de *Mercure & Minerve*, qu'il continua l'année d'après ſous celui *d'Amuſemens littéraires, moraux & politiques.* Fréderic II, parvenu au trône & connoiſſant Mr Formey de réputation, lui fit propoſer d'écrire un journal politique & littéraire, pour lequel il s'offroit de fournir lui-même des articles. Le journal fut entrepris, & le roi pendant quelques mois tint parole (a). Mais la guerre s'étant ouverte, le roi entrant en campagne, n'avoit plus le même loiſir de s'occuper de littérature ; & ce journal ne fut plus continué. Mais Mr Formey en fit d'autres qu'il intitula tantôt *l'Abeille du Parnaſſe*, tantôt *Journal épiſtolaire*, *Bibliothèque germanique*, *Biblio-*

(a) V. *Souvenirs d'un Citoyen.*

thèque impartiale, *Annales typographiques*, &c. Il travailla à un de ces ouvrages comme associé ou co-opérateur du marquis d'Argens. C'est celui qu'on intitula la *Bibliothèque critique* ([a]). Il fit en latin un extrait de la philosophie de Wolff, sous le titre de *Medulla Wolffiana*. Cet ouvrage n'eut pas le même accueil que *la Belle Wolffienne* qui roule sur le même sujet. En 1746 il donna la première édition de ses Conseils pour former une bibliothéque. Ce livre reparut cinq ou six fois dans la suite avec les augmentations que demandoient les progrès continuels des sciences & de la belle littérature. Animé de zèle pour la religion, ce pasteur philosophe écrivit l'apologie de la réforme, & traduisit de l'allemand en françois des discours & des ouvrages allemands du célèbre Rheinbeck. Longtemps après il donna son Christianisme raisonnable, en plusieurs volumes. Il paroît que c'est un des ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation. Au renouvellement de l'académie, Mr Formey fut d'abord agrégé, & le même jour (6 Juin 1746) que Mr de Maupertuis y prit

(a) V. *Éloge du marquis d'Argens* dans les Mémoires de l'académie, de l'an 1770.

place comme président. Celui-ci le proposa pour remplacer Mr de Jarriges en qualité de secrétaire, & pour être historiographe de l'académie ([a]). Chaque classe avoit alors son secrétaire particulier; Mr Formey le fut de celle de philosophie, à laquelle il étoit attaché; mais tous les autres secrétariats furent bientôt supprimés, & Mr Formey resta seul secrétaire perpétuel.

Le séjour de Voltaire à Berlin & à Potsdam lui causa quelques désagrémens, & de fortes inquiétudes. Cet ennemi déclaré de tout ce qui tenoit à quelque état religieux que ce fût, chercha à mettre mal Mr Formey dans l'esprit du roi. Il relevoit dans les écrits du prédicateur académicien ce qui pouvoit prêter à la plaisanterie, & tout ce qui pouvoit sérieusement déplaire au roi, qui n'aimoit pas non plus les ecclésiastiques. Malgré cela le secrétaire de l'académie se soutint, & Voltaire tombé en disgrace voulut se raccommoder avec lui. La circonstance étoit embarrassante; puisque Mr Formey étoit lié avec Maupertuis, à qui il avoit des obligations. Mais il se conduisit de manière qu'il ne mécontenta ni l'un ni l'autre. Voltaire parut

(a) V. les art. JARRIGES & MAUPERTUIS.

depuis-lors le ménager, & Maupertuis lui marqua toujours la même confiance. Il continua ainsi sa carrière tranquillement & avec distinction. Aucun des membres de l'académie, sans en excepter Maupertuis qui en a été le chef pendant dix ans, n'a été plus connu en Europe que Mr Formey. Il avoit & il a toujours une correspondance très-étendue, comme secrétaire d'une académie qui dès son rétablissement alla toujours de pair avec les plus célèbres de l'Europe. Un nombre infini de personnes du plus haut rang ont recherché sa connoissance, & l'ont souvent admis à leur table lorsqu'elles étoient domiciliées à Berlin. Mais ce qui surprendra les étrangers accoutumés à s'imaginer Fréderic II comme au milieu des savans, ce sera d'entendre que ce roi philosophe n'ait parlé au secrétaire de son académie, à un professeur de philosophie, à un écrivain aux travaux duquel il s'étoit en quelque façon associé, & qu'il ne l'ait reçu en sa présence qu'en la soixante-septième année de sa vie, & la trente-neuvième de son règne (a). Mais outre que ce prince, disciple de Voltaire, n'aimoit guère ni les théo-

(a) V. *Souvenirs d'un Citoyen.*

logiens ni les eccléfiaftiques, il faut fe rappeler que le roi vivoit à Potsdam, où ceux qui n'y étoient pas établis n'ofoient point fe préfenter fans être appelés; qu'on ne traitoit d'affaires avec lui que par lettres; qu'il ne venoit que pour quelques femaines à Berlin, & que dans ce temps il étoit occupé de bien d'autres affaires que de littérature ou de philofophie. Mais lorsqu'ayant perdu le goût qu'il avoit pour la mufique, au lieu d'aller à l'opéra dans les quatre femaines d'hiver qu'il paffoit à Berlin, il faifoit venir dans fon cabinet des académiciens, pour s'entretenir avec eux, il appela auffi Mr Formey; ce fut pour la première fois en 1779. Depuis-lors il l'appela toutes les années une ou plufieurs fois. Mr Formey, au moment que j'écris ceci, au mois de Décembre 1788, eft entré dans fa foixante-&-dix huitième année, confervant la même préfence d'efprit, la même vivacité qu'il avoit, dit-on, dans fa jeuneffe. Il vient de publier des mémoires fur fa vie, fous le titre de *Souvenirs d'un Citoyen.* On y trouve beaucoup trop de prudence, de cette circonfpection que l'âge & l'expérience amènent à leur fuite. Nous fouhaiterions à la vérité qu'il

n'eût pas pris tant de soins d'écarter les noms des personnes vivantes; parce que le lecteur par là se trouve frustré des notices qui l'intéresseroient le plus. Cependant ces *Souvenirs* nous dispensent dans ce moment de nous étendre davantage sur son article. Parmi le grand nombre d'autres ouvrages qu'il a faits, outre les journaux & les éloges qui servirent toujours à l'histoire littéraire du siècle, les plus considérables sont l'*Abrégé de l'histoire de philosophie;* l'*Histoire ecclésiastique;* l'*Abrégé de toutes les sciences, à l'usage des adolescens*; *le Christianisme raisonnable;* l'*Introduction générale aux sciences*. Le *Philosophe chrétien*, & les *Conseils pour former une bibliothèque choisie*, sont ceux qui ont eu le plus de cours.

Nous ajoutons ici que Mr Formey a le bonheur de voir l'un de ses deux fils secrétaire de légation, & même chargé des affaires à la cour de Dresde; tandis que l'autre, déjà reçu docteur en médecine à Halle, voyage en France pour s'y perfectionner. Il a marié ses cinq filles très-convenablement; & il a le plaisir de voir leurs époux tous honorablement établis à Berlin.

FORSTER (Jean Rheinhold) né à Dirſchau en Pruſſe l'an 1729, montra dès ſa jeuneſſe de l'eſprit & de l'activité. Le prince Léopold de Deſſau qui a des poſſeſſions en Pruſſe, le connut, & il étoit ſur le point de le donner pour inſtituteur à ſon fils qui eſt le prince régnant d'aujourd'hui. Mais cela n'eut pas lieu. Mr Forſter ſuivit la vocation de ſon père, qui étoit paſteur, & ſe deſtina d'abord à l'état eccléſiaſtique. Il étoit paſteur dans un village près de Danzic, lorsqu'il fit la connoiſſance de quelques Anglois qui l'engagèrent à partir pour les Indes avec eux ſur le vaiſſeau du fameux Cook. Il fit le grand tour avec ce navigateur, ayant avec lui ſon fils, qui eſt devenu auſſi célèbre que le père. A ſon retour, Mr Forſter fit des livres en anglois; ſollicita des emplois, & des gratifications, il ſe fit des amis & des ennemis à Londres. Il paſſa quelque temps en différens endroits; & enfin il trouva bon de ſe fixer à Halle, où il eut une place de profeſſeur d'hiſtoire naturelle. Il a fait, compilé ou traduit quantité de livres. Il écrit en latin, en anglois, en françois & en allemand. La plupart de ſes ouvrages roulent cependant ſur des ſujets d'hiſtoire

naturelle, & d'économie civile ou rurale. Il a traduit de l'italien un ouvrage de Mr Jean Baptiste Fabroni, plus jeune que lui de vingt-cinq ou trente ans. Il est agissant & entreprenant, inépuisable dans ses projets, infatigable dans ses travaux; & si je dois ajouter ce que j'ai ouï dire, il paroît insatiable dans ses demandes & ses prétentions.

FRANCHEVILLE (Jean Dufresne de) étoit d'une ancienne famille du Hainaut, quoique son père ne fût que receveur de la douane à St Valeri en Picardie. C'est là qu'il est né en 1704. Il est mort à Berlin en 1782. Avec un nom qu'il pouvoit faire valoir, avec des connoissances très-profondes en plus d'un genre, laborieux & serviable, écrivant très-bien en prose & passablement en vers dans une langue qui étoit fort en vogue à Berlin lorsqu'il y vint, en 1742, il n'y fut jamais que simple membre de l'académie avec une très-petite pension; tandis que beaucoup d'autres François que Fréderic II fit venir à son service, en eurent de fort considérables. Il est vrai qu'il aimoit le vin & Fréderic II n'aimoit pas les buveurs. Cependant avec cette

pension, Mr de Francheville vécut quarante ans à Berlin, éléva une famille nombreuse, & put même s'acheter une maison en ville, & il en avoit d'autres à la campagne. La plupart de ses enfans, tous catholiques, ont été placés dans les troupes, dans les cours des princes, & dans l'église. Il est vrai qu'il gagnoit quelque chose en faisant une gazette littéraire, & peut-être en corrigeant quelques ouvrages que des seigneurs allemands écrivoient en françois. Son genre principal étoit l'histoire du moyen âge. Mais cette partie de l'histoire, qu'il avoit approfondie dès sa jeunesse, fut la première cause de son peu de fortune. Il avoit commencé une histoire générale des finances fort détaillée, dont le cardinal de Fleuri fit arrêter l'impression, malgré tout ce que put dire le chancelier Daguessau, qui estimoit cet ouvrage, & qui aimoit l'auteur. Lorsqu'il eut quitté la France, il publia une dissertation qui fit croire au roi que son genre étoit la physique. D'ailleurs le roi espéroit que comme physicien il pouvoit être employé dans quelque entreprise de manufactures. Aussi fit-il un poëme sur les vers à soie, auquel il ajouta de fort bonnes instructions en prose. C'est le se-

cond des académiciens qui ont contribué à cette branche d'agriculture & de commerce ([a]). Un de ses deux fils, né à Paris avant que le père sortît de la France, & qui a obtenu des bénéfices assez considérables en Silésie, a donné l'histoire des dernières campagnes de Gustave Adolphe, ouvrage tiré de l'italien de Gualdo Priorato ([b]).

FRANCKE (Auguste Gotthelf) né en 1699 d'Auguste Hermann Francke de Lubeck, professeur de théologie à Halle depuis la fondation de l'université, & pasteur d'une église de la même ville. A la mort de son père il obtint lui-méme une chaire de théologie, & il fut ensuite inspecteur du cercle de la Saale, directeur de la maison des orphelins & du collége qu'on nomme le *Pædagogium*, auquel est uni le séminaire pour les missions des Indes orientales. Ce qui arriva au professeur ecclésiastique ne donna pas aux théologiens une meilleure idée de Fréderic II que Fréderic Guillaume ne l'avoit donnée aux philosophes en chassant Wolff de l'univer-

(*a*) V. les articles FRISCH & HERTZBERG.

(*b*) *Mémoires de l'académie*, & *Notices particul.*

ſité. Il y avoit à Halle une troupe de comédiens, qui cauſoit quelque diſtraction aux étudians, & donnoit ſujet à des querelles. Le département eccléſiaſtique de la province, de concert avec le corps des profeſſeurs, demandoient au grand directoire de Berlin qu'on fît décamper cette troupe & qu'on défendît pour l'avenir la comédie. Le roi, à qui l'on en fit le rapport, crut que c'étoit un complot de prêtres bigots qui faiſoit cette inſtance, & s'en prit ſurtout au profeſſeur Francke. Il répondit d'abord qu'il vouloit que le théologien allât lui-même à la comédie pour donner l'exemple aux étudians, & faire réparation publique de la démarche qu'il venoit de faire contre les comédiens. On eut beau repréſenter au roi que ce n'étoit pas Francke qui avoit fait cette demande, que c'étoit l'univerſité. Tout ce que l'on obtint, ce fut que le roi ordonna que Francke payât vingt écus à la caiſſe des pauvres à titre d'amende. Il les paya ſans réplique; & on envoya la quittance au roi. Mais il ſe diſpenſa d'aller à la comédie; & la troupe continua de reſter à Halle. Quelque temps après Francke, du conſentement de Fréderic même, fut fait conſeiller au

consistoire ([a]). Ses ouvrages ne sont que des traités historiques & théologiques sur quelques passages de la sainte Écriture, & surtout sur l'admirable Pseaume 119: *Heureux celui, &c.* Mort vers l'an 1772. *Dreyhaupt, Adelung.*

Frédéric II. Nous ne regarderons ici ce grand roi que comme auteur. Il étoit né avec les dispositions les plus heureuses pour jouer un rôle dans la république des lettres ([b]). Il est vrai qu'à cet égard son éducation fut défectueuse, & il se ressentit toujours du défaut de ne s'être point appliqué aux langues savantes ([c]). Mais il étoit naturel qu'on lui choisît des précepteurs de la religion réformée, qui est celle de la maison de Brandebourg, & plutôt des réformés françois que des allemands; puisque la religion réformée est plus françoise qu'allemande par son origine. Un précepteur françois ne devoit pas être aussi zélé pour le latin que l'auroit été un allemand. De plus, la no-

([a]) V. *Busching, Caractères de Frédéric II.* Chap. II. n°. 7.

([b]) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II.* P. I. Chap. 2.

([c]) V. Apologie de Frédéric II, sur la préférence qu'il parut accorder à la langue françoise. *Mémoires de l'académie*, de l'an 1786.

blesse qui entoure les princes, & qui suit plus facilement que le peuple la religion des souverains, n'est pas fort portée pour les langues anciennes; & elle avoit cette raison de plus de préférer une langue vivante à une langue morte, savoir que les docteurs de leur religion depuis un siècle écrivoient plus en françois qu'en latin. Le comte de Finckenstein, gouverneur de Fréderic II dans la première jeunesse de ce prince, étoit de la religion réformée, & aimoit certainement plus le françois que le latin. La connoissance de cette langue auroit contribué à perfectionner Fréderic, comme auteur; cela est très-sûr; mais il n'est pas moins certain qu'il n'auroit jamais appris aussi bien une langue ancienne qu'il pouvoit apprendre une langue moderne, qui étoit déjà la langue de la grande société. Il est assez probable que si l'on eût fatigué le prince royal en l'appliquant au latin, il n'auroit jamais fait des livres en françois. Une chose qu'on a ignorée pendant sa vie, & dont on ne se doutoit pas même, c'est qu'une fille qu'il aima dans sa première jeunesse, a été la cause principale du goût qu'il prit pour la poësie. Cette personne aimable, qui le rendit

amoureux & poëte, ne l'auroit pas porté à écrire en latin ([a]). Quant à la langue allemande, il eſt très-connu que vers l'an 1730 & 1735, lorsque le prince prit de la paſſion pour l'étude, & pour la poëſie particulièrement, il n'y avoit presque pas d'auteurs allemands qui puſſent nourrir en lui cette paſſion, & lui donner l'envie de les imiter. Les ouvrages du baron de Canitz, les ſeuls qui pouvoient offrir quelque agrément, n'étant pour la plupart que des traductions ou des imitations d'auteurs françois, devoient encore amener le jeune prince ſtudieux à la littérature françoiſe. Il n'y avoit pas même en allemand des ouvrages qu'une demoiſelle pût goûter, & qu'un jeune prince pût lire ni avec elle, ni ſeul avec plaiſir. Fréderic traita cette langue comme les gens de lettres provençaux & lombards traitent leurs patois; & il adopta

(*a*) "Une aimable perſonne m'inſpira dans la fleur de mes „jeunes ans deux paſſions à la fois: vous jugez bien que l'une „fut l'amour, l'autre fut la poëſie. Ce petit miracle de la na„ture, avec toutes les grâces poſſibles, avoit du goût & de la „délicateſſe; elle vouloit me les communiquer; je réuſſis en „amour, mais mal en poëſie. Depuis ce temps j'ai été amou„reux aſſez ſouvent, & toujours poëte". Lettre à Voltaire du 16 Août 1737. *Oeuvres poſthumes*. Tom. VIII. p. 300. Édition de Berlin.

pour langue littéraire la françoise. Il faut avouer que devant se borner à une langue il ne pouvoit pas en choisir qui lui offrît tant de bons ouvrages, ni dans laquelle il pût mieux s'instruire de tout ce qu'il souhaitoit d'apprendre (a). Il tâcha de connoître les anciens & ceux qui écrivoient en langues anciennes par des traductions qu'on avoit, ou qu'il se faisoit faire. Il voulut cependant, lorsqu'il se sentit un penchant décidé pour la littérature, apprendre un peu de latin; & il tâchoit de retenir par cœur quelques vers & quelques axiomes. Je ne sais par quel motif Mr de Voltaire, dans les premières lettres qu'il écrivit à Fréderic, affecta d'y insérer des vers latins plus qu'il n'a fait dans d'autres correspondances ni dans ses autres ouvrages. Au reste pour se former le style dans la langue en laquelle il vouloit écrire, il s'y prit au mieux: il ne cessoit de lire & de relire les meilleurs auteurs, & tâchoit de les imiter. Il continua cet exercice jusqu'à l'âge de quarante-cinq & cinquante ans. Il suivit aussi le conseil qu'Horace a donné aux jeunes auteurs, de ne se point hâter

(a) Voyez les *Lettres de Suhm*, & l'art. DESCHAMPS.

hâter de publier ce qu'on a composé. Il les revoyoit & les retouchoit long-temps, soit après les avoir jetés sur le papier, soit après y avoir donné la première polissure. Il imprima pourtant quelques pièces presqu'aussitôt qu'il les eut composées, pour en avoir des copies au net, afin de les communiquer à des amis. C'est ce que Bayle disoit que tout auteur devoit faire. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq à vingt-huit ans, quoiqu'il fît des vers, il paroissoit plus porté pour la philosophie. Le soin qu'il prit de se faire traduire Wolff, le prouve assez. Mais Voltaire qu'il connut depuis, le dégoûta de Wolff, & de toute philosophie abstruse. Il se tourna du côté de la belle littérature, éclairé pourtant & guidé par la critique, qui est encore une branche de la philosophie.

Nous avons de ce roi auteur, des ouvrages sur la politique, & des histoires; nous en avons qui doivent être comptés dans le genre oratoire; nous avons des poësies de différent genre, des ouvrages philosophiques, qui nous obligent à le considérer séparément comme historien, comme orateur, ou rhétoricien, comme poëte, & comme philosophe.

§. 1. Le premier ouvrage un peu soigné qui est sorti de sa plume, sont les *Considérations sur l'état présent du corps politique de l'Europe*, écrites vers l'an 1736. On y voit Fréderic appliquer avec sagacité les principes de l'histoire ancienne qu'il étudioit, aux événemens de la politique moderne. Nourri de cette étude, il lui sembloit voir dans la politique de la France celle de la Macédoine; & il la crut plus dangereuse que celle de l'Autriche. Il ne découvre pourtant, dans cet écrit, sa façon de penser qu'en général. Ce qui frappe surtout, dit un auteur allemand ([a]), c'est que le prince, âgé alors de vingt-quatre ans, s'étoit fait la plus grande idée des devoirs d'un roi, & qu'il étoit rempli de cette idée. On voit qu'il avoit dès-lors une grande connoissance des lois de l'Empire, & des traités de paix; on y admire de grandes vues, de grands principes, & un profond mépris pour les princes sans ressort & sans activité. Cet ouvrage au reste ne parut qu'après la mort de l'auteur. Le premier que Fréderic II livra à la presse, est l'*Anti-Machiavel.* Nous avons dit ailleurs comment il parut dans

(a) V. *Allgemeine Litteratur-Zeitung.* Jena 1789.

les premiers mois de ſon règne ([a]). Il n'y a là rien de bien extraordinaire en fait de politique. Tout le monde convient aſſez que les maximes du ſecrétaire de la république de Florence ne pouvoient être d'aucun uſage aux princes dont la ſureté & la grandeur ne dépend plus des des moyens dont parle Machiavel. Aujourd'hui cette politique eſt plutôt celle des miniſtres & des favoris que celle des ſouverains. Cependant on feroit bien curieux de ſavoir ſi Fréderic II, après avoir découvert le complot des trois puiſſances voiſines qui tendoient à l'écraſer & à l'anéantir, n'a pas un peu changé d'avis ſur le ſujet de Machiavel. On ſait bien qu'ayant connu la méchançeté des hommes, il crut néceſſaire de changer de conduite à leur égard. Mais cela ne feroit pas ici en ſa place. Ce que nous conſidérons ſurtout dans l'Anti-Machiavel, c'eſt une grande connoiſſance de l'hiſtoire, tant ancienne que moderne. Ses ouvrages proprement hiſtoriques forment une ſuite, & ſe lient l'un avec l'autre; mais ils peuvent être pris ſéparément, comme leurs titres l'indiquent. Les *Mémoires*

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Chap. 5.

pour servir à l'histoire du Brandebourg, qu'il composa au commencement de son régne, & qu'il publia d'abord dans les Recueils de l'académie, comme nous l'avons dit ailleurs, furent ensuite imprimés séparément plusieurs fois. Les premiers articles de ces mémoires sont un peu superficiels; le titre même de *Mémoires*, quoique modeste, ne paroît pas tout-à-fait convenable à la nature de l'ouvrage: c'étoit plutôt ce que Mr Kuster & Mr de Hertzberg lui ont fourni qu'on auroit pu appeler *Mémoires pour servir à l'histoire &c.* Car c'est d'eux que le roi eut les matériaux dont il tira son Abrégé historique. Kuster étoit un vieux recteur de collége qu'on regardoit comme l'homme le plus instruit dans l'histoire du Brandebourg. A la vérité l'histoire des électeurs jusqu'à Fréderic I avoit été écrite avec plus de détail par Leutinger, Cernitz, Angelus, & plusieurs autres. Celle du grand électeur est l'abrégé d'un abrégé de l'histoire volumineuse de Puffendorff. Mais l'histoire que Fréderic II a composée de ses deux prédécesseurs immédiats, peut être regardée comme originale. Il y traite, ce me semble, son aïeul d'un ton trop railleur. Je doute qu'un autre historiogra-

phe du pays eût osé le persiffler comme fait Fréderic. On y reconnoît d'abord le disciple de Voltaire. Il traite beaucoup plus décemment son père. On diroit qu'ayant composé cette partie de ces mémoires plusieurs années après les premiers, il avoit oublié les traitemens sévères qu'il avoit reçus de lui, & qu'il auroit voulu les faire oublier. Du moins dans une situation différente il pensoit que ces traitemens n'avoient pas été injustes. Tous ces mémoires cependant fourmillent de petites fautes, tantôt de noms, tantôt de faits altérés, tantôt d'erreurs chronologiques. Mais ils viennent d'être revus & corrigés par l'homme de Berlin le plus capable de rendre au public ce service ([a]); & ces mémoires seront toujours plus lus que tout ce qui avoit été écrit jusqu'alors sur le Brandebourg. Dans le second ouvrage historique, qui a pour titre *Mémoires de mon temps*, on voit encore qu'il vouloit imiter l'Essai sur l'histoire universelle de Monsieur de Voltaire, puisqu'il mêle à son histoire, comme il avoit fait dans celle de ses ancêtres, beaucoup de choses qui n'appartiennent

([a]) Mr le conseiller Schluter, archiviste de la cour, & censeur royal. *V.* son article.

que de fort loin à son sujet, qui étoit la conquête de la Silésie, & la guerre de 1744 qui lui en confirma la possession. Vingt & trente ans après il trouva lui-même que cette histoire étoit l'ouvrage d'un jeune homme. Mais il ne jugea pourtant pas à propos de le refaire ([a]). Il se contenta de le retoucher légérement, & d'en changer l'avant-propos. Sans doute il auroit pu s'étendre davantage sur les négociations, les consultations qui précédérent l'invasion de la Silésie. Mais auroit il voulu faire ce que fit Puffendorff en écrivant l'histoire *du grand électeur*? On voit qu'il n'est pas toujours également instruit sur les pays dont les notices ne lui venoient pas directement. Ce qu'il dit, par exemple, des Espagnols alliés de la France dans la guerre d'Italie de 1744, est assez conforme à ce qu'en ont écrit les François; mais il ne l'est pas à ce qu'en ont dit les Espagnols & les Italiens; parce que le roi n'avoit point de ministre ni en Italie ni en Espagne. Voilà d'où vient qu'il confond Charles Emanuel roi de Sardaigne, avec Victor Amédée son pére, & Cosme de Médicis avec Jean Gaston son frére, comme l'ont remarqué, non-seulement les

([a]) Voyez l'Avant-propos de *l'Histoire de mon temps*.

journaliſtes italiens, mais auſſi les allemands (a). Voilà auſſi pourquoi là où il parle de la Suiſſe, on trouve des erreurs de politique & de *ſtatiſtique* d'autant plus frappantes, qu'elles contraſtent ſingulièrement avec l'exactitude & la vérité qui caractériſent ſes peintures des autres états. Mais Fréderic régloit toutes ſes connoiſſances ſur l'application qu'il en pouvoit faire; & excepté dans ſes momens de récréation, il n'étudioit guère à fond que ce qui lui paroiſſoit utile & intéreſſant dans la pratique, comme homme & comme roi. L'*Hiſtoire de la guerre de ſept ans*, moins ſoignée que celle des deux guerres précédentes, n'eſt pourtant pas moins eſtimable. On a dit & écrit que Fréderic loue dans cet ouvrage tout le monde, & ne critique que lui ſeul. Je doute que les officiers qui ont ſuivi de près les campagnes, ſoient de cet avis. J'en ai entendu quelques-uns ſe plaindre qu'il n'a pas rendu aſſez de juſtice à pluſieurs de ſes généraux, & qu'il paſſe trop légérement ſur des faits qui demanderoient plus de détail. Mais ne ſait-on pas ce qui eſt arrivé à cette hiſtoire? Le roi l'avoit

(a) V. *Allgemeine Litteratur-Zeitung.* N° 48—52. Jena 1789. in-4°.

toute achevée, & la repassoit quelque temps après. Il en avoit les cahiers sur sa table à écrire dans son cabinet, lorsqu'il sortit un soir pour aller souper avec ses généraux. Le houssard oublia d'ôter les bougies qui brûloient sur la table; soit que la chienne eût renversé les chandeliers, ou que quelque bluette en fût tombée, le feu prit aux cahiers. Tout étoit brûlé lorsqu'on entra, à l'exception des derniers cahiers qui étoient tombés de la table sur le parquet. Il fallut refaire l'ouvrage; & il est naturel qu'il n'ait plus composé avec ce même esprit, ni avec la même ardeur qui l'avoit animé la première fois. Paul Jove n'a plus eu le courage de refaire quelques livres de son histoire, auxquels il étoit arrivé un semblable malheur. C'est là peut-être la cause véritable de ce que Fréderic ne parle pas des exploits qu'avoient faits ou des avis que lui avoient donnés ses généraux, & ses aides de camp, comme quelques-uns d'eux l'ont mérité, ou l'ont souhaité. Les relations des batailles qu'on avoit publiées dans le temps, & que le roi se fit envoyer des archives, ne devoient parler que légérement des généraux subalternes, & plus légérement des fautes du

roi, s'il en a fait. Il eſt vrai qu'il ne nomme ni le duc Ferdinand, ni le maréchal Keith, ni Mr de Gaudi ſon aide de camp ([a]). La deſcription de la bataille de Torgau eſt peut-être encore telle que Fréderic l'avoit compoſée avant le malheur qui arriva à ſon manuſcrit. Fréderic avoit envoyé le détail & le plan de cette bataille au roi de Sardaigne, alors duc de Savoie, qui ſoit en lui écrivant directement, ſoit en parlant au général Rozier, lui avoit témoigné le déſir d'avoir cette deſcription ([b]). On chercheroit en vain dans ces deux petits volumes les détails circonſtanciés qu'on trouve dans l'hiſtoire de Mr le colonel Tempelhoff; mais il y auroit cependant peu à corriger d'après les autres écrits qui ont paru ſur les mêmes campagnes. L'auteur dont les avis ont contribué à décider la journée de Rosbach, ne devoit point entrer dans des récits minutieux qui n'auroient prouvé autre choſe, ſinon que ſes aides de camp avoient la vue meilleure que lui pour diſtinguer de loin les uniformes. Malgré le fâcheux accident arrivé à cet ouvrage, je trouve que Fréderic y paroît plus

(a) Voyez l'article GAUDI.

(b) *Notices particulières.* K.

maître de sa matière & même du style que dans les mémoires de son temps. Il est sûr que ni Voltaire, ni aucun François, ni personne d'autre que son copiste, n'ont retouché cette histoire. Le quatrième de ses ouvrages historiques forme le cinquième volume de ses œuvres posthumes. On souhaiteroit à la vérité que le roi s'y fût plus amplement étendu sur les particularités de son administration intérieure. Mais les modèles anciens sur lesquels il s'étoit formé, ne l'avoient pas accoutumé à ces discussions économiques dont les écrivains modernes nous entretiennent. On a aussi de Fréderic II un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*. La préface est certainement de lui; & nous voudrions que cela ne fût pas. Mais l'on doute que l'Abrégé le soit également (a).

§ 2. Dans les intervalles de ses compositions historiques, Fréderic fit quelques petits ouvrages dans d'autres genres. Il fit imprimer des éloges avant d'avoir achevé l'histoire de son temps, & avant qu'il pût penser à la guerre de sept ans. Il avoit une très-bonne coutume, comme nous l'avons dit, celle de lire les meilleurs

(a) Voyez l'article PRADES.

auteurs dans le genre dans lequel il vouloit écrire. Il lisoit, par exemple, Massillon, Fléchier, & Bossuet, lorsqu'il lui prenoit envie de faire des sermons ou des oraisons funèbres. Mais comme il varioit très-souvent de genre, & qu'il revenoit ordinairement aux plaisanteries, il n'étoit pas possible que son style prît totalement la trempe qu'il falloit, ni à la dignité de l'histoire, ni à la haute éloquence. Cette trempe manquoit même aux modèles auxquels il s'est le plus arrêté. L'on sait que le style de Bayle, que Fréderic II a tant lu, est négligé, est lâche; que celui de Fontenelle ne s'éleva jamais au sublime, tout élégant qu'il est; & que Voltaire, le maître ordinaire du roi auteur, ne put jamais, dans sa prose, atteindre à la noblesse de Bossuet, & de Fénelon.

§. 3. Quant aux poësies, tous les connoisseurs s'accordent à dire que celles que Fréderic n'a pas publiées de son vivant, ne lui font guère d'honneur. En faisant des vers en françois, ce prince étoit à peu près dans la situation des humanistes allemands qui en ont fait en latin. Il avoit assez l'esprit que demande la muse badine & légère; mais il étoit impossible qu'il possédât

assez la langue pour y mettre cette élégance, cette aménité, cette naïveté, qui font le mérite principal de ces petites pièces. Parmi plusieurs centaines de faiseurs de vers que la France a eus depuis Marot, & qui tous ont vécu avec des personnes qui ne parloient que françois, & précisément le langage qui est le plus fait pour l'épigramme, à peine y en a-t-il trois ou quatre dont les ouvrages soient généralement estimés. Il n'y en eut pas un plus grand nombre à Rome pendant un égal espace de temps. Il n'y en eut qu'un à Florence sous les Médicis. Que pouvoit faire un prince allemand qui ne fut jamais à Paris, & qui n'eut pas autour de lui deux François dont la conversation fût propre à lui communiquer le ton & les manières convenables à la poësie badine ? Aussi le roi poëte réussit-il mieux dans les odes héroïques, dans les épîtres qui tiennent ou du genre didactique, ou de l'élégie, parce que le style grave & sérieux peut mieux s'apprendre par la lecture des bons auteurs, & que le style léger & facétieux a besoin d'être nourri par la fréquentation de la bonne société. D'ailleurs, il ne put jamais avoir le loisir nécessaire pour soigner autant qu'il au-

roit fallu un ſi grand nombre de petites pièces. On ſait ce qu'ont coûté à Horace, à Jean de Calaſa, & à Malherbe, leurs odes; on ſait ce que coûtent les ſiennes à Ramler, lors même qu'elles ne ſont que traduites ou imitées. Encore tous ces auteurs n'ont-ils donné que peu d'ouvrages, quoiqu'ils ne ſe ſoient guère occupés d'autres choſes. Les poëſies de Fréderic, qui ſont en aſſez grand nombre, demandoient ſans doute à être encore retouchées. Malgré cela on y trouve quelquefois le ton des plus belles odes d'Horace, & même de celles de Pindare. Il y en a même qu'on diroit directement imitées de David & de l'auteur du livre de Job. Tant il eſt vrai, dans tous les temps, chez toutes les nations, que les hommes qui ont de l'énergie dans l'eſprit, placés dans les mêmes circonſtances, conçoivent les mêmes idées. Au reſte il ne faut pas oublier que Fréderic faiſoit des vers pour ſe diſtraire, pour ſe ſoulager, & que la plus grande partie de ces pièces n'étoient pas deſtinées à voir le jour. A-t-on fait mal de les publier? Abſtraction faite de quelques principes irréligieux qu'elles inſpirent, je répondrois que ces pièces, toutes très-inutiles pour former le

goût du lecteur, ne le font pas pour la philosophie, ni pour l'histoire. Elles peignent l'homme mieux qu'aucun autre écrit du royal auteur, & rappellent le souvenir de différentes circonstances de sa vie.

Le genre didactique étoit celui de Fréderic II. Aussi *l'Art de la guerre*, & ses épîtres sont ce qu'il y a de mieux dans ses œuvres poétiques. S'il n'égale ni Vida, ni Pope, c'est qu'il n'étoit pas aussi nourri de la véritable & de la grande poësie que l'étoient ces deux auteurs, qui avoient étudié Homère & Virgile. Le modéle que Fréderic s'étoit proposé, étoit Boileau; & il s'en faut bien que celui-ci soit un aussi bon poëte que Virgile, ni même que Vida. Fréderic a fait son poëme sur *l'Art de la guerre* vers l'an 1750, c'est-à-dire avant sa troisiéme guerre, dans laquelle il acquit encore une bien plus grande expérience de cet art que dans les deux guerres précédentes. Ce poëme auroit-il gagné beaucoup, s'il l'eût fait après les batailles gagnées ou perdues pendant les sept ans que dura la susdite guerre? Je crois qu'il ne l'auroit pas fait du tout. On n'est jamais plus porté à s'ériger en maître que lorsqu'on cesse à peine d'être

écolier; & peut-être y eſt-on alors plus propre, parce qu'on eſt plus vivement frappé de l'objet que l'on veut traiter, & qu'on ne voit pas tous les détails qui feroient cauſe qu'on s'appeſantiroit. Fréderic II acheva ſon apprentiſſage dans cet art avec la ſeconde guerre de Siléſie. Certes après la troiſième guerre, où tout l'art fut épuiſé, Fréderic pouvoit ſans doute dicter d'excellentes inſtructions; mais cela ne convenoit point à la poëſie didactique, qui ne doit point trop approfondir ſon ſujet, mais plutôt *ſumma ſequi veſtigia rerum.* Virgile n'étoit certainement pas un fort habile cultivateur. Peut-être que ſi Racine le fils n'eût pas été ſi profond théologien, ſon poëme *ſur la grâce* y auroit plus gagné. L'auteur de l'épître d'Héloïſe à Abelard, moins théologien que l'abbé Racine, y auroit encore mieux réuſſi. Fréderic auroit auſſi eſſayé la trompette de l'épopée, s'il eût trouvé un ſujet nouveau qui méritât cette peine. Ces ſujets ſont prélevés; & Fréderic ſentit d'ailleurs la difficulté d'introduire avec ſuccès des êtres céleſtes dans un temps où l'on n'y croit guère. Incrédule comme il l'étoit lui-même, & comme il ſouhaitoit que tous ſes lecteurs le fuſſent, il auroit eu de la peine

à introduire sérieusement dans un poëme des êtres surnaturels. Mais dans une autre espèce d'épopée, où les êtres ne jouent qu'un rôle ridicule, il n'a pas craint d'imiter Voltaire. Le *Palladium*, ouvrage absolument dans le goût de la Pucelle d'Orléans, est une plaisanterie très-scandaleuse: aussi Fréderic ne le publia-t-il pas, & il ne le laissa pas même parmi ses manuscrits. Comment excuser le fils de Mr Darget d'avoir laissé sortir de ses mains une pièce si indécente & si immorale, dont son père est le héros principal? Au reste, si l'on convient que Voltaire est plus poëte dans son poëme burlesque que dans le sérieux, il faut avouer aussi que Fréderic II n'est poëte dans aucune de ses compositions autant que dans le *Palladium*. L'autre poëme intitulé *la Guerre des confédérés*, est de même genre & du même gout; le sujet en est plus intéressant, & le mécanisme du style & du vers plus soigné. Le roi, d'après les remontrances de Mr le comte de Solms son ministre en Russie, à qui il l'avoit envoyé pour qu'il le fît voir au prince Repnin & à d'autres personnes principales de la cour de Pétersbourg, l'avoit supprimé. Je ne sais par quelle infidélité il en est sorti des copies.

pies ([a]). Il n'y eut pas jusqu'au genre dramatique que Fréderic II n'essayât. Il traçoit quelquefois le plan aux poëtes de son théâtre, comme on le voit dans la *Sylla*. La comédie de *Tantale en procès* est au dessous du médiocre; mais elle est faussement attribuée à Fréderic. Ses dialogues des morts ne servent qu'à faire voir combien Fréderic souhaitoit d'imiter tous ceux qu'il estimoit, tels que Fontenelle & Fénelon.

§. 4. Quoiqu'il parût négliger la philosophie depuis qu'il connut Voltaire, il ne l'abandonna pas totalement. Et si l'on entend par philosophie cet esprit anti-théologique qui règne depuis cinquante ans en Europe, Fréderic n'y a été que trop fidelle. Il s'avoua même ouvertement disciple d'Épicure. Cependant ses ouvrages philosophiques, si on les prend dans leur ensemble, les essais, & les discours qu'il a imprimés ou laissés dans ses porte-feuilles, offrent un

(*a*) Mr de Zimmermann (*Ueber Friedrich den Grossen*, p. 183 & 184.) dit que Voltaire ayant eu ce poëme entre les mains, en fit tirer copie; que Mr de Beaumarchais le vendit à un libraire de Hambourg, & que le roi par le conseil de Mr le marquis de Lucchesini, en fit arrêter l'impression, & en paya royalement les frais au libraire. Ce poëme se trouve dans le Supplément aux Oeuvres posthumes de l'auteur.

fonds assez remarquable d'idées sur la métaphysique, sur la morale, sur la politique, qui est sans doute du ressort de la philosophie autant que de l'histoire. Dans son Essai sur l'amour-propre, il se montre assez ouvertement peu persuadé de la mission de Moïse & de celle de Jésus-Christ, & fort peu aussi de l'immortalité de l'ame. Mais dans cet essai & dans son Discours sur le système de la nature il est moins contraire aux principes du christianisme que bien d'autres philosophes de son temps. Il y a beaucoup d'érudition dans sa Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois, toute courte qu'elle est. Les conséquences qu'il déduit de faits historiques, sont très-justes; ses principes à l'égard des délits & des peines sont très-raisonnables. Il avoit aboli la question, du moins par le fait; & il en parle dans cette dissertation, qui est de l'an 1751, avant que l'ouvrage fameux du marquis Beccaria eût paru. En général c'est moins dans ses ouvrages que dans ses correspondances que se décèle la philosophie de Fréderic II. Quand ce roi n'auroit laissé d'autres écrits que ses lettres, elles seules suffiroient à le comparer en qualité de roi auteur à Marc-Aurèle. Celles

qu'il écrivit au marquis d'Argens montrent le fond du cœur du roi. On voit dans les écrits de Fréderic ce que l'on obferve dans les ouvrages de tous les grands auteurs, qu'ils n'écrivent jamais mieux que lorsqu'ils font agités par quelque paffion, ou dans des circonftances inquiétantes. Les lettres qu'il écrivit à Voltaire dans le temps de leur brouillerie, ont quelquefois l'énergie d'une Philippique. Celles qu'il écrivit au même Voltaire après qu'ils fe furent raccommodés, & lorsque cet enthoufiasme d'admiration eut fait place à plus de difcernement, font finon moins intéreffantes, moins élégantes, moins fortes que celles qu'il lui écrivit pendant qu'il étoit juftement indigné contre lui; mais on y trouve des réflexions fort fages, mêlées de ce ton de perfifflage que ce même Voltaire ne lui avoit que trop bien communiqué. La correfpondance avec Mr d'Alembert tombe dans des temps tranquilles; elle contient des anecdotes concernant furtout l'hiftoire littéraire. Cette partie des correfpondances intéreffe moins que celle qui eft adreffée au marquis d'Argens. Mais on trouve conftamment Fréderic plus raifonnable, plus fage, & incomparablement plus to-

lérant que le géomètre françois. Les lettres à Fontenelle, à Rollin, à Jordan, qui datent de loin, & celles à Mr de Condorcet qui ne commencent qu'après la mort de d'Alembert, prouvent que Fréderic II aima constamment la littérature. On n'a pas encore vu celles qu'il écrivit au comte Algarotti, ni sa correspondance avec Maupertuis; & nous ne concevons pas pourquoi il n'en est pas même question.

Quelque rapport qu'il y eût entre le caractère de Fréderic II & celui de César, d'Adrien, de Marc-Aurèle, & de Julien, il me paroît qu'en le regardant comme auteur on le pourroit encore plus justement comparer au fameux Machiavel. Ils ont écrit tous deux dans les mêmes genres avec la même liberté, souvent avec la même légéreté, la même inexactitude, des histoires, des traités de politique, & sur l'art de la guerre; des comédies même, & des poëmes. Car les *Décennales* de Machiavel ont quelque rapport avec la Guerre des confédérés. Il est vrai qu'on cite les ouvrages du secrétaire de la république de Florence comme de bons modèles pour la langue. Le roi de Prusse écrivant en françois ne pouvoit pas espérer qu'on fît le même hon-

neur à ses ouvrages. Mais les littérateurs florentins ont reproché à Machiavel à peu près les mêmes défauts de style qu'on reproche à Fréderic II. Deux célèbres auteurs, berlinois, l'un de naissance, tous deux par leurs emplois, ont fait voir qu'il suivoit une orthographe singulière. Je ne les loue ni ne les blâme; si d'un côté cela diminue le mérite littéraire de leur roi, d'un autre côté cela prouve qu'on peut avoir un assez bon style avec une mauvaise orthographe, & que pour se former celle-ci il faut se donner des soins que les grands seigneurs ne se donnent guère.

FREYLINGHAUSEN (Théophile Athanase) professeur & recteur de la maison des orphelins de Halle, où il est né en 1719. Cette maison est un des plus remarquables établissemens de l'Allemagne. On y élève gratis des missionnaires destinés à aller aux Indes orientales prêcher le christianisme selon la confession d'Augsbourg. Mr Freylinghausen a donné en allemand une nouvelle histoire de ces missions, en 1770 & 1781. Ses autres ouvrages, qui sont en latin, roulent sur des sujets de théologie assez communs; mais convenables à un instituteur de missionnaires.

FRISCH (Jodo Léopold) né à Berlin en 1714, curé luthérien à Gruneberg en Siléfie, a beaucoup écrit fur l'hiftoire naturelle, même dès le commencement de fa carrière eccléfiaftique. Une differtation fur cette queftion *jusqu'où & comment la différence de la couleur des plumes & des poils proviennent-elles de la différence des races*, paroît très-curieufe. Il a donné plufieurs autres ouvrages fur de pareils fujets.

FRISCH (Jean Léonard) maître d'école célèbre & lexicographe & naturalifte très-renommé, furtout dans le Brandebourg. Il étoit né en 1666 à Sulzbach dans le Palatinat, où fon père étoit alors fecrétaire, ou plutôt traitant & fifcal. Il étudia à Nuremberg, à Altorf, à Jéna, & à Strasbourg; enfuite, en 1690, il fit quelques voyages en France & en Suiffe, & eut une efpèce de paroiffe à Nuremberg en Franconie, enfuite à Neufol en Hongrie. Il effuya des perfécutions dans l'un & dans l'autre pays, n'ayant encore que vingt-cinq à vingt-fix ans. En 1717 il alla en Turquie: il y fervit de truchement à plufieurs nations. Il fut enfuite pendant deux ans chez un baron Wilcke de Bobenhaufe com-

me bailli & homme d'affaires. Un Mr de Hartenfels passant par là, le prit avec lui, & le plaça en qualité de précepteur chez le comte d'Erbach, où il demeura sept ans. Il fit encore un voyage en Westphalie, en Hollande & à Hambourg, & vint à Berlin, où il eut une place de sous-recteur, ensuite de co-recteur au collége qu'on appelle *du cloître*. Leibnitz, qui avoit fondé la société des sciences, & qui avoit appris de Frisch la langue russe, l'agrégea à cette société, d'autant plus que ce pédagogue voyageur avoit aussi quelque connoissance de chymie & de la culture de la soie. On le reçut de même dans la société des curieux de la nature. Le Brandebourg lui est redevable des premières plantations & de la culture des mûriers, qui y prospèrent plus qu'on n'auroit dû l'espérer. Ce littérateur singulier mourut en 1743, âgé de soixante & dix-sept ans. Ses deux grands ouvrages sont le *Lexicon etymologicum criticum archæologicum;* l'Histoire de la langue polonoise, bohémienne & vandale, en latin. Ces deux ouvrages sont pour les érudits. Il fit pour l'usage des écoles un livre élémentaire, mais diffus, qu'on appelle la *grande Grammaire grecque*, pour les

Marches de Brandebourg. Il dirigea, il aida son fils Ferdinand Helfenreich qui travailloit à une description des oiseaux de l'Allemagne. *Jacher*, *Adelung*, *Nicolaï*.

FRISCH (Jean Léonard) né à Berlin en 1737, petit-fils de Jean Léonard, co-recteur d'une école à Gruneberg en Silésie, a donné quelques ouvrages sur l'éducation. Il a écrit contre la Métaphysique de Steinbart, qu'il trouve dangereuse. Il fournit des articles à un journal intitulé la *Feuille provinciale silésienne*; & à un autre qu'on nomme l'*Écrit du mois* (*Monatschrift*) *de Bunzlau*.

FRISCH (Jean Christophe) peintre, frère du précédent, né en 1738, il a travaillé quelque temps en Italie. Nous l'avons entendu regretter pour l'amour de son art, de n'avoir pas eu les moyens de vivre en Italie, où la nature est plus formée & plus riche qu'ailleurs, & où l'on trouve plus de physionomies. Il ne dissimula pas non plus que les principes de la religion qu'on y professe, donne cet enthousiasme si nécessaire pour toute sorte de composition. C'est un des artistes qui se louent beaucoup de

Fréderic II, quoiqu'il n'ait eu de lui qu'un appointement de quatre cents écus, & assez tard. Mais le roi lui payoit assez largement les ouvrages qu'il lui commandoit, & il ne rabattoit jamais du prix que l'artiste y mettoit. Fréderic alloit le voir travailler dans les galeries de Sans-Souci, lorsqu'il copioit pour le marquis d'Argens, le colonel Quintus & d'autres courtisans, les tableaux que le roi louoit le plus. Cet artiste nous a assuré que Fréderic II se connoissoit assez bien en peinture, & que dans son âge avancé il estimoit surtout la manière de Charles Maratta, & celle de Rubens.

From (Jean Samuel) né à Marienbourg dans la Prusse occidentale en 1735, professeur d'histoire & de poësie à Elbing. Voici les titres des deux journaux qu'il publia à Marienbourg: *Passe-temps pour l'hiver; Ragoût selon le goût d'aujourd'hui.* Nous verrons encore bien de semblables titres d'ouvrages périodiques.

From (Nathanaël Fréderic) frère du précédent, né en 1736, professeur à Stargard, ensuite à l'université de Francfort sur l'Oder, a

donné à Stargard un journal sous ce titre: *le Concitoyen.* Dans une dissertation latine qu'il a publiée depuis qu'il est à Francfort sur-l'Oder, il a prouvé que les duels sont défendus, surtout dans les universités. L'entreprise n'étoit ni nouvelle ni difficile; & son livre ne fait que prouver qu'il s'introduisoit à Francfort l'abominable fureur des combats, qui avoit autrefois fort décrié l'université de Jéna.

FUNCK (Godefroi Benoît) né à Hartenstein en Saxe l'an 1734, eut de l'emploi dans les écoles de Copenhague, & dans le Holstein. De là il fut appelé à la direction de l'école du Dôme de Magdebourg, en 1785. Sa belle traduction des Réflexions de l'abbé Dubos sur la poësie & la peinture, n'est faite que pour les Allemands; & certes ce n'est que pour cette nation qu'il a traduit du danois un ouvrage de J. H. Schlegel *sur les avantages & les désavantages des Danois comparativement aux Allemands;* ouvrage qui mériteroit d'être connu dans les pays méridionaux. Mr Funck a aussi écrit sur l'éducation. Si l'exemple de l'auteur ajoute du poids à ses conseils, ce que Mr Funck a

donné, & ce qu'il pourroit donner au public concernant l'éducation, doit trouver beaucoup de disciples. Il feroit à souhaiter qu'il y eût dans tous les pays des gens de lettres aussi cordialement voués à l'éducation de la jeunesse que Mr Funck m'a paru l'être. Sa méthode est le fruit de l'expérience accompagnée de profondes réflexions. Nous connoissons personnellement ce digne recteur, & nous croyons devoir rapporter ici ce que nous tenons de lui, à savoir qu'il fait dormir ses éleves dans une chambre non-seulement non-chauffée, mais si mal réparée, qu'il neige quelquefois sur la tête des jeunes gens, qui y couchoient même sans bonnet; & il nous a assuré que cette méthode fortifie très-considérablement leur constitution.

FUNCK (Jean Daniel) né à Kœnigsberg en Prusse l'an 1757, professeur de droit dans l'université de sa patrie. On a de lui quelques pièces fugitives de poësie dans le *Florilége prussien*, & dans un autre recueil de cette nature, qui a pour titre: *Das preussische Tempe*.

G.

GAGLIARI (Bernardin). V. l'art. VERONA.

GARVE (Chrétien) né à Breslau en 1742, étudia dans sa patrie, puis à Halle, ensuite à Leipsic, où il fut fait professeur de philosophie. En 1768 il fit un livre latin sur *la manière d'écrire l'histoire de la philosophie;* & deux ans après il en donna un autre dans la même langue sur *la lecture des philosophes anciens.* Un prix qu'il remporta à l'académie de Berlin en 1769 par son mémoire *sur les penchans*, le fit connoître à l'Europe savante. Il traduisit en même temps quelques livres de l'anglois en allemand. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de quitter la place de professeur qu'il occupoit à Leipsic pour se retirer à Breslau, Mr le comte de Hertzberg le fit connoître à Fréderic II, qui l'engagea à traduire les Offices de Cicéron. Cette traduction & les notes dont il l'enrichit, établirent de plus en plus sa réputation. Fréderic II l'en récompensa en lui assignant une pension sur un canonicat. Le roi régnant le fit agréger à l'académie, où il auroit probablement remplacé Mr de Beguelin dans la direction de la classe de philoso-

phie, si l'état de sa santé & le soin qu'il prend d'une mère fort âgée lui eussent permis de quitter son pays natal. Il vient de donner un excellent traité *sur le rapport de la politique avec la morale.* Dans les disputes qui se sont élevées sur la religion, il prit le parti des catholiques; au moins il nia le prétendu danger que le protestantisme couroit par leurs prétendues machinations ([a]). Mr Garve ne confond pas comme tant d'autres les pratiques des moines superstitieux ou intéressés, ni les préjugés du peuple ignorant, avec les dogmes & la discipline de l'église romaine. Voici l'extrait d'une lettre du 22 Octobr. 1788 adressée à Mr M***, qui prouve quelles sont les qualités de son cœur. Je crois d'autant plus à propos, de le rapporter ici, que ce morceau servira à rectifier un endroit de mon Essai sur l'histoire de Fréderic, (P. I. ch. 21.) & à faire connoître les qualités du cœur de ce philosophe.

"Dans l'ouvrage de Mr l'abbé Denina il y a „une erreur, qui quoique petite en elle-même „m'affecte beaucoup, parce qu'elle pourroit „donner du chagrin à une personne que j'estime.

(a) Voyez l'article NICOLAÏ.

„En parlant de la trahison du baron de War-„kotsch, Mr Denina le désigne par ces traits: „qu'il étoit grand joueur, & qu'il a passé fré-„quemment ses hivers à Berlin, pour y satisfaire „sa passion. Il ajoute, que sa fortune a été dé-„rangée; & il fait regarder cela comme un mo-„tif qui a pu le porter à son noir attentat.

„Or il y a eu deux frères barons de War-„kotsch: l'un qui étoit déjà mort avant la guerre „de sept ans, a eu effectivement la manie du „jeu, & a souvent passé les hivers à Berlin dans „les meilleures sociétés, dont il restera encore „des personnes en état d'attester ce que je dis. „Il étoit d'ailleurs bon homme & joueur géné-„reux, d'après le témoignage de tous ceux qui „l'ont connu. Il avoit épousé ici une personne „de mérite, Mademoiselle de Studnitz, que „bientôt il laissa veuve, étant mort d'un coup „d'apoplexie à Carlsstadt à une table de pha-„raon. Cette mort faisant tomber ses terres à „son frère, le même qui ensuite est devenu „traître, & qui étoit alors au service d'Autriche, „fut cause qu'il quitta le service, retourna dans „sa patrie, & fixa sa demeure à ce Schœnbrunn „où il projetta & prépara son forfait. Ce War-

„kotsch ne fut jamais connu pour être joueur, „& n'avoit jamais été à Berlin. Il est encore „faux que ses affaires fussent dérangées. Les ter- „res qu'il possédoit étoient considérables & li- „bres de dettes : aussi son crime a-t-il été une „énigme incompréhensible pour tous ceux qui „le connoissent.

„Mais ceci est étranger à mon but. La chose „qui m'intéresse dans ce moment, c'est qu'il est „évident que dans la narration de Mr Denina „les deux frères Warkotsch sont confondus; & „comme la veuve de l'aîné, de l'innocent, de „celui qui a été grand joueur, de celui qui est „souvent allé à Berlin; comme, dis-je, cette „veuve, vit encore, qu'elle est une femme re- „spectable, & qu'elle est mon amie, je partage „avec elle la sensation douloureuse que sans „doute lui feroit la lecture d'un endroit où le „traître de la patrie & du roi est désigné par „des traits qui ne conviennent qu'à son mari „défunt. Vous pouvez croire que cette dame „a déjà bien souffert dans le temps où ces tristes „événemens sont arrivés, en portant un nom „devenu si odieux. Combien ne seroit-elle pas „affligée aujourd'hui de voir que dans une hi-

„stoire destinée pour la postérité, par une con-
„fusion de noms & de personnes, le blâme du
„plus grand crime restât attaché à un homme
„avec lequel elle étoit si intimement unie?

„Ne pourriez-vous pas engager Mr Denina
„à rectifier cette erreur dans quelque papier
„public, si d'après des informations ultérieures
„il est convaincu que c'en est une? Vous ren-
„driez par-là service non seulement à la vérité,
„mais à l'humanité même, & à l'amitié.

„Une chose que Mr Denina laisse douteuse,
„& qui est connue de tout le monde, c'est que
„le prêtre Schmidt, qui a trempé dans le com-
„plot de Warkotsch, étoit catholique".

L'auteur de l'Histoire de la Silésie avoit dit que le prêtre Schmidt étoit de la religion de Jaques Clément, de Castel, de Damiens. Comme le baron de Warkotsch ressembloit encore plus à ces trois hommes par la trahison qu'il tenta, je ne crus pas pouvoir conclure de l'expression dont s'étoit servi l'historien que je suivois, que le prêtre confident du baron luthérien fût catholique, d'autant plus que le chasseur qui découvrit le complot étoit catholique. A présent on a des détails presqu'authentiques de cette

affaire;

affaire, que le même chasseur, nommé Mathias Kappel, en a donnés au commencement de l'année 1787 (6 Février). Cette relation a été rendue publique, & se trouve même traduite en françois.

GASC (Rosine de) *V. l'art.* LISZEWSKA.

GASSER (Simon Pierre) né à Colberg en Poméranie l'an 1676, mort à Halle en 1745. Il avoit reçu ses premières instructions dans sa patrie, ensuite dans une grande école de Stettin sous un célèbre recteur appelé Pompeo. En 1694 il alla continuer ses études à Leipsic, ensuite à Halle, où il s'attacha particulièrement à Stryck. Ce jurisconsulte, qui jouissoit d'un grand crédit, plaça Gasser comme précepteur auprès d'un baron Enden, avec lequel il voyagea en Hollande, où il entendit quelques-uns des plus célèbres professeurs de l'université d'Utrecht. De retour à Halle, en 1704, il prit le degré de *docteur licencié*, & se mit encore en voyage avec son élève Enden. Ils visitèrent différentes cours d'Allemagne, parcoururent l'Italie, s'arrêtèrent quelque temps à Venise, & à Padoue. Gasser, en

1706, retourna pour la troisième fois à Halle, & il y fut reçu docteur. Ses premières dissertations lui firent obtenir une place de professeur extraordinaire. Quelques années après il fut fait conseiller de la chambre des échevins. Parmi les ouvrages qu'il imprima en latin, presque tous sur le droit, il y a deux dissertations assez curieuses qu'il offrit de soutenir n'étant qu'étudiant, ou candidat. Dans l'une il recherche *pourquoi les Muses ont établi leur demeure sur des montagnes;* l'autre est *sur le célibat imposé comme une punition.* Gasser est devenu célèbre depuis que l'étude de l'économie civile est en vogue. Car on prétend qu'il a été le premier parmi les Allemands qui ait traité ces matières à dessein, & le premier professeur d'économie qu'on ait eu en Allemagne. La première fondation de cette chaire seroit en ce cas de l'an 1727. L'Introduction aux sciences économiques, politiques, & domaniales de Gasser, est de l'an 1729; & cet ouvrage est le seul qu'il ait fait en allemand. *Dreyhaupt, Moser, Dunckel, Adelung.*

GAUDI (Fréderic Guillaume de) d'une famille noble établie en Prusse, quoique origi-

naire de l'Empire, naquit en 1725 à Spandau, où son père commandoit le régiment qui y étoit en garnison. Devenu officier & ayant de l'esprit, & de l'activité, il unit la littérature à la profession militaire, & il passa constamment pour très-habile dans son métier, surtout à former les plans des opérations. Fréderic II l'avoit fort sagement mis à côté du général Hulsen, qui avoit quelques-unes des qualités qui manquoient à Gaudi, & qui n'en avoit pas les autres talens. Mr de Gaudi fut ensuite colonel, puis général & chef du régiment qui est à Wésel, où il est mort vers la fin de l'année 1788, âgé de soixante-trois ans. Des Instructions imprimées pour des officiers d'infanterie, & un Traité sur l'usage de l'artillerie, tant en campagne ouverte que dans les siéges, ont mérité l'approbation la plus décidée des gens du métier. Il a laissé dans son porte-feuille une histoire des campagnes de Fréderic II, que Fréderic Guillaume II, régnant, a achetée des héritiers, & payée royalement. Ce général avoit quelquefois déplu à son maître. Il fut un de ceux qui avant la journée de Rosbach s'empressa d'avertir le roi que les François s'appro-

choient, tandis que le roi les croyoit encore loin. L'altercation qu'il y eut alors sur cela, fut cause que le roi ne le vit plus guère auprès de lui. Il le fit cependant venir à Potsdam dans les dernières années de sa vie, & lui demanda un jour à table s'il se rappeloit encore l'affaire de Rosbach. "Je ne me rappelle autre chose de ce jour-là, hormis que „V. M. s'est couverte de gloire", répondit le vieux général, aussi courtisan dans l'occasion que malin & caustique habituellement.

GEBAUER (George Chrétien) né à Breslau en 1690, fils d'un professeur du collége qu'on appelle d'*Élisabeth*. Il étudia dans sa patrie jusqu'à l'âge de vingt ans. En 1710 il alla étudier à Leipsic, puis à Altorf, ensuite à Halle, & de nouveau à Leipsic. Il y prit le grade de maître, *magister*, & fut fait membre du collége anthologique, & assesseur de la faculté de philosophie. En 1733 il se fit recevoir docteur en droit à Erfurt, à l'âge de quarante-trois ans, & devint professeur & assesseur de la justice qu'on appelle de cour à Leipsic; enfin professeur & conseiller privé de justice à Gœttingue, où il

mourut en 1775, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Ayant voyagé dans ſa jeuneſſe en Italie du vivant de Cosme III, grand duc de Toscane, il connut à Florence l'abbé Salvini, & l'envoyé d'Angleterre Henri Newton, & il eut quelque part à la fameuſe édition des *Pandectes florentines* que donnèrent les Taurelli. Il déterra aprés cela un vieux manuſcrit de la bibliothèque de Breslau, qu'on appelle de *Rehdiger*, du nom du fondateur, & il mit enſemble pluſieurs milliers de variantes. Ses écrits ſur le droit romain, le droit germanique, le droit féodal qu'il prétend être totalement d'origine allemande, ſont en grand nombre. Il a fait vingt-deux diſſertations ſur le petit livret *de Moribus Germanorum* de Tacite. *Putter*, *Weidlich*, *Adelung*.

GEBAUER (Jean Chrétien) médecin en Siléſie, né à Probſthein l'an 1742. Il donna en 1766 une diſſertation latine pour prouver que *le mariage ſert à conſerver & à rétablir la ſanté.* S'il avoit écrit cela à l'âge de quatre-vingts ans, au lieu qu'il n'en avoit alors que vingt-quatre, ſon autorité auroit plus de poids pour convertir les célibataires. Il eſt mort lorsqu'il ne paſſoit

guère les quarante. Dans un autre ouvrage allemand il parle de *l'influence qu'a la religion sur la médecine.*

GEBAUER (Tobie Ehrenfried) né à Goldberg en 1714, est pasteur & bibliothécaire de l'église principale de Liegnitz en Silésie, & préfet de deux écoles réunies de cette ville. Il semble s'être occupé uniquement de son état. Il a donné des sermons & des livres de piété.

GEDIKE (Fréderic) naquit en 1755 à Boberow dans la Priegnitz, qui est une partie de la Marche électorale. Il n'avoit que vingt-trois ans lorsque le magistrat de cette partie de la ville de Berlin qu'on nomme le Werder, le fit recteur d'un collége qui prend le nom de ce même quartier (Werder). Il venoit de donner son premier essai littéraire & pédagogique par un petit ouvrage qu'il intitula *Aristote & Basedow.* Ce fameux chef d'une classe d'auteurs, aujourd'hui très-nombreuse en Allemagne, ne s'attendoit pas à se voir élever jusqu'au rang du précepteur d'Alexandre; & il paroît que Mr Gedike désavoue cette production d'un enthou-

fiasme de jeunesse. Mais sa traduction de Pindare fait honte à l'Italie, qui depuis quatre siècles de culture n'en a pas encore une aussi estimable que celle de Mr Gedike. La quantité prodigieuse des journaux qui se débitent en Allemagne, le penchant de la nation à lire les nouvelles publiques, mettent les Allemands à portée de savoir ce qui se fait dans les pays étrangers, & leur donne facilement l'envie de l'imiter. La traduction de Pindare en prose françoise de Mr Chabanon parut en 1777, & fut bien reçue. Mr Gedike sentit qu'on pouvoit bien avoir quelque chose de semblable & même de mieux en allemand, puisque cette langue se prête infiniment plus au style de Pindare qu'aucune autre langue moderne, si ce n'est peut-être la biscaïenne. L'entreprise de Mr Gedike eut effectivement encore plus de succès en Allemagne que celle de Mr Chabanon n'en avoit eu en France. Quelques années après, en 1781, il se mit à faire un journal, connu sous le titre de *Berlinische Monatschrift;* & il s'associa Mr Biester. On ne s'attendoit pas à voir qu'un professeur de rhétorique qui est chargé de veiller à l'instruction de quelques centaines d'enfans,

se mît en tête d'écrire sur la controverse. Mr Gedike, nourri de la lecture de Pindare & de Platon, & qui traduisant le premier, & méditant l'autre pour y faire des annotations, a su se former un style noble & pompeux, n'auroit-il pas fait mieux d'essayer de donner à sa nation un ouvrage tel que les Aventures de Télémaque, que de faire de petits demi-livres, & surtout de traiter la controverse? Ces Messieurs, en faisant la guerre au fanatisme, se font eux-mêmes regarder comme fanatiques, quoique dans un autre genre. Mais les peuples du nord, aussi bien que ceux du midi, aiment la nouveauté & la dispute; & l'on voit qu'ils l'aiment davantage à mesure que l'esprit de la nation s'élève & se forme. Messieurs Gedike & Biester l'ont senti, & ils ont cru devoir en profiter. Ce journal eut en effet du débit. Cependant ce même goût de nouveauté qui est plus changeant en Allemagne qu'il ne l'a été chez les autres nations civilisées, doit leur faire craindre que d'autres pareils ouvrages ne prennent bientôt la place du leur. Mr Gedike écrit assez bien en latin, quoique ce ne soit point dans le goût de Manutius, & de Sadolet Ce style ne se ren-

contre presque plus en Allemagne. Les ouvrages ſcolaſtiques de ce brave régent, qui avoient paru ſéparément dans ſes programmes, ont été raſſemblés dans un recueil que l'auteur vient de faire imprimer. Renonce-t-il par-là à en donner d'autres, depuis qu'il eſt conſeiller au conſiſtoire ſupérieur?

GERCKEN (Philippe Guillaume) né à Salzwedel en 1717. Il vécut quelque temps dans ſon pays natal, ſans autre titre que celui de ſimple juriſconſulte, & travaillant par goût à l'hiſtoire du Brandebourg & des pays voiſins. Il a donné depuis 1755 pluſieurs recueils de diplomes, & particulièrement un *Code diplomatique du Brandebourg*, dont la huitième & dernière partie eſt de 1785. Il fit encore un autre ouvrage de même nature ſur les anciens ducs de Poméranie de la ligne de Danzic, & des recherches ſur les ſceaux. Il paſſe pour l'écrivain le plus profond, le plus authentique dans cette partie de l'hiſtoire. Auſſi a-t-il eu le moyen de fouiller dans les archives de Berlin, où il trouva des perſonnes capables de le diriger dans ſes recherches. (*V.* SCHLUTER.) On eſtime auſſi

beaucoup les relations de ses voyages en Bavière, Souabe, Franconie, & dans les cercles du Rhin. Il vit actuellement à Francfort sur le Mein. *Notices particul.*

GERHARD (Charles Abraham) né à Lerchenborn en Silésie, se fit recevoir docteur en médecine en 1763, & publia la même année quelques dissertations en latin sur la physique & la médecine. Il donna deux ans aprés en allemand quelques recherches chimiques, & traduisit du latin dans la même langue les mémoires d'Eller, qui avoient été publiés en françois dans les volumes de l'académie. Ce travail, & quelques mémoires qu'il donna sur l'histoire naturelle, lui procurèrent une place à l'académie en 1768. Fréderic II lui ordonna de donner des leçons de chimie & de physique; & l'on vit de jeunes seigneurs étrangers aller prendre des leçons chez lui. Le roi régnant voulut qu'il en donnât aux princes ses fils. Divers ouvrages sur la minéralogie, & une traduction des Voyages minéralogiques de Gabriel Jars, auteur françois, qu'il a enrichis de beaucoup d'annotations utiles & curieuses, lui ont fait un nom dans

l'étranger, & procuré un état considérable dans le pays. Il est conseiller privé au département des mines, à celui des bâtimens, & au grand directoire. Il a des appointemens à proportion.

GERHARD (David Gottfried) né à Wohlau en 1734, actuellement pasteur luthérien à Breslau, a publié quantité de sermons.

GERIKE (Pierre) célèbre professeur de médecine à l'université de Helmstedt, né dans la vieille Marche de Brandebourg. Il ne paroît pas qu'il ait été parent du très-célèbre Otto Gerike de Magdebourg. Il étudia à Berlin au collége de Joachimsthal, ensuite à Halle, où il s'appliqua en même temps à la théologie & à la médecine: à la première probablement par respect pour son père qui étoit ecclésiastique; à la seconde par goût. Celle-ci l'emporta à la fin. Il se fit recevoir docteur en médecine à Halle en 1721; & deux ans après il y fut fait professeur extraordinaire. Il tint cette place sept ans, pendant lesquels ce qu'il publia lui acquit de la célébrité; & il fut appelé à Helmestdt pour remplacer Brandow en qualité de professeur ordi-

naire d'anatomie, de pharmacie & de chimie. Il fut bientôt considéré comme un des sujets qui faisoit le plus d'honneur à cette université; c'est pourquoi elle le députa avec Gœbel pour aller en 1737 assister à l'installation d'une rivale, qui est l'université de Gœttingue. George I, roi d'Angleterre, chef de la branche cadette de la maison de Bronswic, voulut ériger une nouvelle université dans son électorat de Hanovre, qui jusqu'alors avoit regardé celle de Helmstedt comme le lycée commun aux sujets des deux branches de la maison de Bronswic. Gerike soutint avec dignité la commission dont il fut honoré. Le lendemain de l'inauguration solennelle de l'université de Gœttingue, il prononça devant ce corps illustre un discours dans lequel il montra la conformité de la destinée des deux universités, & fit l'éloge des princes de la maison des Guelfes qui ont favorisé les progrès des sciences. Pierre Gerike publia des ouvrages sur tous les sujets de physique, & de médecine, qui occupoient alors les savans, *sur l'influence de la lune sur le corps humain*, *sur la génération*, *sur la petite vérole*, *&c.* On a aussi de lui cinq ou six dissertations, où il se fit hon-

neur des connoiſſances théologiques qu'il avoit acquiſes dans ſon premier cours d'étude. Il mourut en 1750, âgé de cinquante-ſept ans. Il avoit été membre de l'ancienne ſociété de Berlin, & il le fut de l'académie qui remplaça cette ſociété.

GERLACH (Philippe) né à Spandau en 1679, mort à Berlin en 1748, apprit l'architecture de Brœbes que le roi Fréderic I avoit fait venir de Paris. Il entra dans un corps d'ingénieurs où il parvint jusqu'au rang de major. Fréderic Guillaume I le fit enſuite conſeiller & directeur des bâtimens. Il vécut encore ſept à huit ans ſous Fréderic II, mais il ne fut plus guère employé. Il avoit travaillé dans le même temps & à peu près dans le même goût de Dieterich. Malgré les défauts qu'on trouve dans leurs ouvrages, Berlin doit à ces architectes ſon embelliſſement. Dans les quarante-ſix ans qui ſe ſont écoulés depuis la mort de Fréderic Guillaume jusqu'à celle de Fréderic II, on a bâti beaucoup, mais l'architecture ne s'eſt pas élevée autant qu'elle avoit fait dans les vingt années précédentes. Ce ſera en comparant ce que Gerlach & Dieterich ont bâti,

avec ce qui fut bâti après eux & ce qu'on bâtit à présent, que l'on pourra juger, je ne dis pas seulement quels sont les progrès qu'a faits l'architecture à Berlin dans ce siècle, mais quels sont les accroissemens qu'a reçus la monarchie prussienne. Car ce n'est pas tant le goût des architectes que la puissance de l'état qui fait changer d'aspect aux bâtimens. Les édifices que Gerlach a élevés sont les églises de la garnison de Berlin & de Potsdam, l'église de Jérusalem avec sa tour dans la rue de ce nom, & nombre de maisons particulières dans cette partie de Berlin qu'on appelle *Friedrichs-Stadt*, qui comprend les deux grandes & belles rues des tilleuls, ou des arbres, & celle de Guillaume, que le père de Fréderic II a créées, en obligeant les employés & les négocians privilégiés d'y bâtir des maisons.

GERLACH (Samuel) né à Potsdam en 1711, a été pendant près de quarante ans prédicateur adjoint, & recteur de l'école de sa patrie. Il s'est occupé des antiquités de cette ville, devenue intéressante depuis que les deux derniers rois y ont fait leur résidence. Les historiogra-

phes du Brandebourg feront toujours redévables à ce maître d'école de quelques notices utiles qu'il a inférées dans les programmes & dans un recueil qu'il publia à différentes reprifes depuis 1747 jusqu'à 1782. Dans le temps de fon féjour à Halle il avoit donné en latin un catalogue des *ornemens des époux & des époufes chez les anciens.* M. en 1788.

GLAVE (Charles George Gottfried) né à Stettin en 1752, ci-devant confeiller de la juftice de cour à Kœnigsberg, a donné des differtations latines fur le droit germanique, & quelques réflexions fur le fuicide. Il pouvoit faire une figure honnête dans la république des lettres, auffi bien que dans l'état civil, puisqu'il étoit affez avancé dans des places de judicature. Mais une ambition déméfurée le fit donner dans des écarts qui l'ont perdu de réputation, & ont fait du tort à la claffe de fes femblables. Fréderic II avoit fait inftruire fon procès, & d'après le rapport des commiffaires il le condamna à la forterefle. Le général d'A*** qui y commandoit, ennemi par caractère des gens de loi, exécuta avec la plus grande

rigueur, & même avec dureté, la sentence du roi. Mr Glave demande actuellement, dit-on, la révision de son procès.

GLEDITSCH (Jean Théophile) né à Leipsic en 1714, mort à Berlin professeur de botanique, directeur du jardin botanique, & inspecteur de l'apothicairerie royale. Son père, qui étoit un musicien de Leipsic, n'avoit pas été trop en état de le faire étudier. Mais les bonnes dispositions qu'il montra de bonne heure, lui firent trouver des protecteurs. Un sur-intendant de Misnie à Torgau le prit chez lui, & le fit étudier; ensuite Jean Ernest Hebenstreit, célèbre professeur de médecine à Leipsic, qui remarqua dans ce jeune homme des talens particuliers pour la botanique, s'intéressa pour lui, lui confia la direction d'un jardin & d'une bibliothéque botanique qu'on nomme *de Bose*. L'université de Leipsic le chargea bientôt de mettre en ordre le jardin botanique. Il parcourut ensuite la Saxe & plusieurs contrées de l'Allemagne pour herboriser. Après ces voyages il vint à Berlin faire ses cours d'anatomie & de chimie sous Buddeus, Schaarschmidt, Senf, &

Neu-

Neumann. Il réussit dans ces parties; mais son goût dominant pour la botanique le ramena dans la campagne de la Marche. Étant passé à Trebniz, Mr de Ziethen, seigneur de ce village, le requit de lui arranger son jardin. Il le fit, & lui rédigea le catalogue des plantes, qui fut imprimé en 1736. Il se mit alors dans la carrière des auteurs; & après l'édition de ce catalogue il débuta par une dispute qu'il eut avec Siegesbeck, en prenant la défense du système *sexuel* de Linné. Cela le fit connoître davantage; de sorte que le roi Fréderic Guillaume I lui accorda la place de physicien du cercle de Lebus. En cette qualité il résidoit à Francfort sur l'Oder, où il se fit examiner, & soutint sa dissertation pour être créé docteur. Il le fut en 1744, âgé alors de vingt-huit ans. L'académie de Berlin ayant été renouvelée deux ans après, il y fut associé comme membre externe; mais il ne devint membre ordinaire que deux ans après; parce qu'en 1748 il quitta la place de physicien du cercle de Lebus & la ville de Francfort, & fut établi à Berlin comme directeur du jardin botanique, & second professeur au théâtre anatomique. Il donna la même année 1748 un

essai sur les champignons, & publia cet ouvrage achevé sous le titre de *Methodus fungorum* en 1753. Cela fixa sa grande réputation dans la partie du régne végétal; & il ne cessa pourtant pas ni de donner des leçons, ni de publier des ouvrages dans ce genre. On en trouve le catalogue, qui remplit plusieurs pages, dans l'Allemagne savante de Mr Meusel, de l'edition de 1782, & dans le supplément de 1786. Il n'y a aucun de ces écrits qui ne soit estimé des botanistes. Ce qui surprendra les lecteurs, ce sera d'apprendre que Mr Gleditsch ait pu composer tant de bons ouvrages, donner des leçons, s'attacher à ses éléves, & soigner le jardin de l'académie au milieu du plus grand désordre de son économie domestique.

GLEIM (Fréderic Guillaume) né à Ermsleben dans la principauté de Halberstadt en 1719, d'un pére receveur des accises & des tailles, reçut de la nature beaucoup d'esprit, & de ses parens une bonne éducation. Il eut par-là des protecteurs, & il devint secrétaire de Fréderic Guillaume, margrave de Brandebourg, frére du margrave Charles. En cette qualité il vécut

à Potsdam dans les trois premiéres années du régne de Fréderic II. Le margrave ayant été tué au siége de Prague en 1744, Mr Gleim vint vivre à Berlin; & se vouant à la belle littérature, il se déclara pour le parti suisse opposé à celui de Gottsched ou des Leipsicois; car on voit que ses premiers essais sont imprimés à Zuric dans la patrie de Bodmer, Breitinger, & Gesner. Il se forma le goût par la lecture d'Anacréon & d'Horace. L'ouverture de la grande guerre qui dura sept ans, lui fit naître l'idée d'un genre presque nouveau de poësie lyrique: c'étoient des chansons militaires. Quoiqu'il n'eût jamais été soldat, il en connoissoit le métier. Il publia ces odes sous le nom du *Grenadier prussien.* Ce surnom resta long-temps à l'auteur; & il fut rappelé au public trente ans aprés, lorsqu'il félicita Fréderic Guillaume II sur son avénement au trône. Si l'antiquité a fourni quelque chose de ce genre, ce sont les Fragmens de Tyrtée. La réputation que ses odes lui acquirent, a contribué à le fixer à Halberstadt, où il a une prébende à la collégiale de Walbeck; & il est secrétaire du chapitre & un des vicaires de l'église cathédrale. Par cet office

l'imitateur d'Anacréon & de Tyrtée est obligé de psalmodier en latin, & de chanter des antiennes, des versets graduels & des introïtes; & le poëte grenadier ne laisse pas de paroître en surplis dans le chœur, comme les généraux qui jouissent des prévôtés y paroissent en robes, prennent place, & chantent de même quand ils s'y trouvent. Les chapitres luthériens de la Saxe ont la plupart conservé le bréviaire & le missel romain. Mr Gleim vit dans cette heureuse situation depuis plus de quarante ans; & sa résidence, qui est à Halberstadt, ne contribue pas peu à entretenir le goût de la bonne littérature, non-seulement dans la bourgeoisie du pays, mais parmi la haute noblesse allemande, tant catholique que luthérienne, dont le chapitre est composé, & qui à certain temps se rend au chapitre. Le seul françois qui ait fait des livres en allemand, est, dit-on, un prosélyte du chanoine de Walbeck, ou ce qui revient au même, une conquête du Grenadier prussien. (*V.* STAMFORT.) En 1785 Mr Gleim vint à Berlin pour honorer quelque fête de famille d'un homme de lettres de ses amis. Le poëte s'en retournant par Potsdam, y vit Fréderic II, qui

le reçut encore plus gracieusement qu'il n'avoit autrefois reçu Gellert en Saxe. Mr Gleim fut redevable de cette distinction extrêmement ambitionnée de tous les savans de l'Europe, & surtout des Allemands, aux bons offices de Mr le marquis de Lucchesini. Au moins Mr Gleim ne manqua-t-il pas d'éterniser la connoissance qu'il fit alors de ce gentilhomme favori du roi philosophe (a). Ce fut une sorte de triomphe pour la littérature allemande, avec laquelle Fréderic avoit commencé à se réconcilier; quoiqu'il n'eût plus le temps de s'accoutumer à la lecture des auteurs allemands. Mr Gleim est entré dans sa soixante & dix-septième année; & il paroît avoir cinquante ans, grâces à son tempérament & à son humeur. Il n'est pas marié, comme son état lui permettroit de l'être, & comme le font la plupart de ses collégues. On dit qu'il ne boit point de vin, & qu'il fume beaucoup. Nous rapporterons cela comme un fait, sans en tirer pour le moment des conséquences. Ses ouvrages, outre les fables & les chants faits en 1759, auxquels il en ajouta de nouveaux en

(a) Voyez une pièce intitulée *Gleim und Lucchesini*, dans le *Monathschrift* de Mars, 1786.

1778 à l'occasion de la guerre de Bavière, sont en grand nombre; mais ils ne forment pas de grands volumes. Son genre est le lyrique; il a composé aussi quelques mélodrâmes. Il mit très-inutilement en vers une tragédie que Klopstock avoit donnée en prose. Mais ce qu'il fit pour introduire le vers alexandrin dans la comédie allemande, auroit dû avoir plus de succès. Nous n'oserions prononcer de notre chef sur le mérite de ce vers; & le lecteur ne sera pas fâché de voir ici le jugement qu'en porte un professeur allemand, juge compétant, même en fait de poësie, puisqu'il a traduit lui-même le plus grand poëte de l'antiquité. "On a déjà cent fois appelé Gleim notre Anacréon & le poëte des Grâces & des Amours. Il l'est à plusieurs égards; parce qu'il a heureusement atteint la naïveté & l'agrément des Grecs. Il a les avantages de la gaieté, de la sérénité de l'ame, & a plus heureusement saisi le langage d'un sentiment raisonnable que celui de l'esprit. Dans beaucoup de ses pièces, il a imité évidemment les Grecs; mais il plaît encore davantage lorsqu'il est original, & qu'il suit la marche de son propre génie; quand il mêle à la douceur voluptueuse du vieillard de

Teïos, l'emportement d'un buveur allemand. Parfois il est malicieux comme Catulle; mais toujours modeste & fidelle aux grâces de l'innocence. Rien n'égale en finesse ses plaisanteries, rien la douce chaleur de ses amours. Ses images sont riantes; ses vers sont d'une légéreté ravissante, & agréablement négligens. Par ses odes grenadières & ses excellentes chansons nationales, il peut surement compter sur l'immortalité. Elles sont pleines de patriotisme, & inspirent la confiance & la bravoure; elles sont pleines de pensées sublimes, avec une expression très-simple, qui sied si bien à un guerrier". Dans ce portrait que nous avons un peu raccourci, Mr Kuttner compare Gleim avec Hagedorn, poëte hambourgeois, très-estimé, & qui comme Mr Gleim a été des premiers à introduire le bon goût dans la poësie allemande. " Dans quelques-uns de ses ouvrages, ajoute „ le professeur courlandois, il s'élève avec l'é„ nergie du langage oriental comme un pro„ phète: il touche & instruit. On regrette „ qu'un tel maître s'oublie souvent, & qu'il dai„ gne prendre part aux folies de la mode qui „ se succèdent de cinq en cinq ans".

GLUCK (Chrétien Fréderic) eſt né à Halle en 1755. Son pére, qui étoit ſyndic de l'univerſité, le fit inſtruire dans ſa maiſon jusqu'à l'âge de dix ans. Un oncle maternel ſe chargea de ſon inſtruction pendant cinq ans, après quoi le jeune Gluck entreprit ſon cours à l'univerſité. Vers l'an 1776 il eut une place de ſecrétaire dans la chancellerie de la régence de Magdebourg; mais ſon penchant pour la théorie de la jurisprudence l'amena de nouveau à Halle, où il fut reçu docteur en droit. Il ne tarda pas à donner des preuves du progrés qu'il avoit fait dans cette ſcience. Ses diſſertations ſur différentes parties du droit civil lui ont procuré une chaire à l'univerſité d'Erlang. Comme l'on voit par les dates, Mr le profeſſeur Gluck eſt à la fleur de ſon âge. Quoique jurisconſulte & non théologien, il pourroit travailler avec ſuccès à rapprocher dans la pratique les trois religions dominantes en Allemagne. Il ſemble connoître auſſi bien que ſon ancien maître, Mr Semler, l'eſprit de la diſcipline de l'égliſe romaine. Il a donné une édition d'un ouvrage très-eſtimé de *Dandin Hauteſerre*, ou *Altaſerra*, ſur l'origine de l'état monaſtique, avec des nótes & une pré-

face; ouvrage qui doit faire voir que le monachisme, dans sa véritable institution & selon l'esprit de l'église primitive, peut très-bien se concilier, soit avec la politique, soit avec la religion la plus éclairée.

GOELICKE (André Ottomar) mort professeur de médecine à Francfort sur l'Oder en 1744. Il avoit étudié en Hollande, & avoit été professeur à Duisbourg. Il n'égala point les professeurs qui étoient à Halle de son temps; & Berger, qui lui succéda à Francfort, le surpassa beaucoup. Cependant son histoire de la médecine & de l'anatomie, en latin, est encore de quelque usage. *Jœcher*, *Bœrner*.

GOERZ (Jean Eustache) comte de Schlitz, né en 1737, a écrit un petit ouvrage sur l'éducation des princes en 1771. Il a traduit de l'allemand en françois un beau discours *sur les rapports entre la morale & la politique* par Mr le baron de Dahlberg, coadjuteur de l'archevêque électeur de Maïence. On lui attribue, au moins en grande partie, l'Histoire apologétique du fameux baron de Gœrz, dernier favori de

Charles XII. Mr le comte de Gœrz eſt neveu de ce malheureux miniſtre, ſacrifié au mécontentement de la nation ſuédoiſe, que Charles XII avoit couverte de gloire, mais épuiſée d'hommes & d'argent, & accablée d'impôts. Il eſt né à Schlitz, dans un des fiefs que la famille poſſède dans l'Empire, non loin de Fulde. Il fut ſi bien élevé & ſi bien inſtruit dans ſa jeuneſſe, que la ducheſſe de Saxe-Weimar, ſœur du duc de Bronswic, ne crut point pouvoir mieux faire que de lui confier l'éducation de ſon fils unique (le duc régnant de Weimar) devenu ſouverain à l'âge de neuf mois. Si jamais inſtituteur eut des titres pour prétendre à la reconnoiſſance de la république des lettres, c'eſt le comte de Gœrz. Car aucun prince, à proportion de ſon état, n'a plus fait pour l'avantage & l'honneur de la littérature nationale que n'a fait le duc de Weimar. Mr le comte de Gœrz avoit achevé l'éducation de ce prince, & il vivoit à ſa cour en qualité de grand maître de la ducheſſe régnante, épouſe de ſon élève, lorsqu'après la mort du dernier électeur de Bavière le roi l'employa dans une négociation importante qui prévint le démembrement de ce bel

état ([a]). Après la paix de Teſchen, Fréderic II lui donna la charge de grand maître de la garderobe, & l'envoya à la cour de Ruſſie avec le titre de miniſtre d'état. Il obtint après pluſieurs inſtances ſon rappel en 1785. Fréderic II mourut l'année d'après. Son ſucceſſeur ne crut pas pouvoir choiſir un ſujet plus capable de négocier un accommodement entre les chefs des ſoi-diſant patriotes de Hollande, & le Stathouder ſon beau-frère. Il y envoya le comte de Gœrz en 1786. Mais les choſes étoient à un point, qu'il falloit plus que la miſſion d'un miniſtre pour y ramener l'ordre & rétablir la conſtitution. De retour de Hollande, Mr le comte de Gœrz fut deſtiné à la place qui lui convenoit le plus. Il eſt miniſtre plénipotentiaire de ſa majeſté pruſſienne à la diète de Ratisbonne, où par ſes connoiſſances dans la diplomatique, ſon zèle très-connu pour la Pruſſe, & ſes relations particulières, puisqu'il ſe trouve presqu'au centre de ſa patrie & au milieu de ſes parens & de ſes amis, il eſt en état de rendre des ſervices importans au monarque qu'il a l'honneur de ſervir.

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréd. II.* P. II. Ch. 6.

GOEZE (Jean Auguste Éphraïm) pasteur à l'église abbatiale de St Blaise à Quedlinbourg, né en 1731 dans la principauté de Halberstadt, à Aschersleben, où son père étoit curé principal, après avoir été subalterne dans d'autres églises. Mr Jean Auguste Gœze, quoique très-exact à s'acquitter de ses devoirs, comme ministre évangélique, n'est connu en qualité d'auteur que dans l'histoire naturelle. Il commença par traduire différens ouvrages de Mr Bonnet sur les insectes. Il traduisit ensuite les mémoires de Mr de Geer & de Mr Trembley, l'un sur les insectes en général, l'autre sur une espèce de polypes d'eau douce. Par-là il devint un des observateurs, puis un des auteurs les plus célèbres dans ce genre. C'est de lui que Joseph II acheta cette grande collection de vers préparés ou conservés dans l'esprit de vin, que S. M. I. envoya à l'université de Pavie. Mr Gœze ne tarda pas à rassembler dans son cabinet à Quedlinbourg de quoi remplacer ce qu'il avoit envoyé en Italie, & il continua ses recherches, ses observations, & ses traductions des mémoires de Mr Trembley & de Mr de Geer. Il a traduit de l'italien quelques expériences de Mr Spallanzani.

Goeze (Jean Melchior) frére du précédent, eſt né à Halberſtadt en 1717. Le pére de ces deux ſavans doit avoir eu une famille aſſez nombreuſe; car Jean Melchior eſt plus âgé de quatorze ans que Jean Auguſte. Il étudia la théologie à Halle ſous le célébre Sigismond Baumgarten, & fut d'abord prédicateur ſubalterne à Aſchersleben, où ſon pére étoit premier paſteur. Il obtint enſuite une meilleure cure à Magdebourg. En 1750 le magiſtrat & le conſiſtoire de Hambourg l'attirérent dans cette grande & riche ville, où il eſt mort en 1786 paſteur ancien, & chargé de l'inſpection des écoles. La liſte de ſes ouvrages eſt presque auſſi longue que celle de Mr Moſer. Ils roulent tous ſur des ſujets de religion. Je ne ſais s'ils ont eu tout le ſuccés que ce zélé théologien s'en promettoit; mais en les parcourant par ordre de date, on y apprend quels ſont les progrés qu'ont faits en Allemagne la littérature & la liberté de penſer depuis la guerre de ſept ans. Car c'eſt depuis l'époque de la paix de Hubertsbourg que le paſteur hambourgeois a montré tant de zéle pour le maintien de la religion de ſes ancétres. Il commença par prouver contre ceux qui mettent en doute

les miracles de J. C., que ce fut une mort véritable, & non une simple défaillance, dont le Sauveur tira la fille de Jaïrus. Il soutint ensuite l'apparition divine de l'étoile qui servit de guide aux mages, & il fit un livre contre Mr Basedow, au sujet des prières des muets & des enfans; & accusa ce fameux pédagogiste de socinianisme & de naturalisme, dans trois ou quatre brochures qu'il lâcha l'une après l'autre contre lui. A peine avoit-il épuisé sa querelle avec Basedow, qu'il prit la plume pour écrire contre Mr Semler, professeur à Halle. En même temps le théâtre qui faisoit de grands progrés à Hambourg, attira l'attention dévote de Gœze, qui ne craignoit pas d'être condamné à une amende comme Francke, en écrivant, sous un titre équivoque, sur *la moralité du théâtre*, pour montrer la corruption des mœurs qu'il entraîne. Le roman des souffrances de Werther paroît en 1774; & le théologien de Hambourg trouve qu'un roman dont le héros se tue, parce qu'il ne peut point obtenir de sa maîtresse ce qu'il désire, est très-peu moral, & Gœze se hâte de publier un *avertissement court, mais salutaire, sur les souffrances du jeune Werther.* Une dispute qui s'étoit élevée

au ſujet de la traduction de la Bible de Martin Luther, retint cinq ou ſix ans de ſuite le zélé théologien ſur un point d'hiſtoire littéraire. Cependant Éphraïm Leſſing s'étant mêlé de théologie, Mr Gœze publia un eſſai préliminaire (*Etwas vorlæufiges*) ſur le deſſein que ce célèbre littérateur parut avoir d'attaquer médiatement & immédiatement la religion chrétienne. La traduction du nouveau Teſtament par Mr Bahrdt ne pouvoit pas échapper à la vigilance religieuſe du paſteur Gœze. Il en relève ſoigneuſement les erreurs. L'hiſtoire eccléſiaſtique moderne & les progrés du chriſtianisme l'occupent en même temps. Il prouve par des faits que ce n'a été ni le commerce, ni les progrés des ſciences, mais les miſſions qui ont répandu la vraie religion dans les Indes. Hermann Winckler, diacre & prédicateur à l'égliſe de Sainte-Catherine dont Gœze étoit le paſteur principal, écrit quelque choſe contre le ſentiment de celui-ci, ſur les mariages défendus entre parens. Et voilà une guerre furieuſe entre les deux collégues, qui ne finit que par la mort de Winckler. Gœze eut auſſi quelque diſpute avec Moldenhawer, qui n'étoit ni grand philoſophe ni incrédule. Il en

eut une avec Mr Crantz; & s'éleva vigoureusement contre la *Galerie du Diable*, que cet écrivain avoit publiée. On iroit trop loin, si l'on vouloit examiner les raisons qu'avoit de son côté ce bon ecclésiastique dans ses entreprises. Si la religion chrétienne se relève de sa dépression où l'esprit du siècle cherche à la retenir, Jean Melchior Gœze sera regardé comme un véritable confesseur. Mais actuellement le parti qui se dit celui des philosophes, le traite de fanatique.

GOLDHAGEN (Jean Eustache) ecclésiastique luthérien, né à Nordhausen l'an 1701, mort en 1772, recteur de l'école du Dôme de Magdebourg, a traduit du grec l'Histoire d'Hérodote, les sept livres de l'histoire grecque de Xénophon, & toute la description de la Gréce de Pausanias. Outre cela il a donné une Anthologie grecque & romaine, avec des annotations. Un de ses fils, actuellement professeur à Halle, a fait dans sa jeunesse quelques dissertations latines sur le mouvement des muscles, sur la sympathie des parties du corps humain, sur la tension des nerfs. Mais il paroît qu'il s'est lassé de faire ou de publier des livres.

GOSLER (Chriſtophe) né à Magdebourg, où ſon pére étoit un des principaux négocians, & membres du magiſtrat, fit ſes études dans ſa patrie, puis à Halle, & entra fort jeune dans la magiſtrature à Berlin, ſans abandonner ou négliger les belles lettres. Il étoit conſeiller de la chambre de juſtice dans le premier ſénat & dans le collége des pupilles, lorsqu'en 1775 il donna un petit ouvrage intitulé *Eſſai ſur le peuple.* Ses idées réduites en pratique ſeroient peut-être d'une auſſi grande utilité à l'état ſocial que celles du célèbre auteur *des délits & des peines.* Si celui-ci tend à adoucir les punitions des crimes, l'autre cherche & propoſe les moyens de les prévenir, en donnant au bas peuple l'éducation dont il eſt capable, & que le gouvernement devroit lui procurer. Peu de gens de loi en aucun pays ont écrit avec autant d'élégance dans leur langue. Cet eſſai paroît avoir été fait pour contribuer à quelque article du nouveau code de Pruſſe, auquel on travailloit lorsqu'il le donna. Auſſi Mr de Carmer, grand chancelier, le choiſit-il parmi les membres de la commiſſion légiſlative; & il eſt à préſent conſeiller privé dans quatre départemens juridiques.

GOTTER (Gustave Adolphe, comte de) né à Gotha en 1692. Après les premières instructions qu'il reçut de maîtres particuliers, il étudia à l'université de Jéna, & à celle de Halle dans les premières années de sa fondation. Sorti des universités il voyagea en France & en Angleterre, & il étoit à Paris l'an 1714, lorsque son frère, ministre du duc de Saxe-Gotha à Vienne, l'appela auprès de lui. Il s'y fit connoître si avantageusement, qu'il devint l'ami le plus intime du prince Eugène, & du cardinal Passionei, alors nonce du pape à la même cour. Fréderic Guillaume, qui souhaitoit de l'avoir à son service, lui envoya l'ordre de la générosité, avec le titre de ministre d'état & de guerre. Gotter n'avoit alors que trente ans, & continua encore pendant quelque temps à servir son ancien maître le duc de Gotha. Il obtint sa démission l'an 1731, & il continua de résider à la cour de Vienne comme envoyé du roi de Prusse, jusqu'en 1736. Il eut alors son rappel, & fut nommé ministre plénipotentiaire dans le cercle de la haute Saxe; mais il alla vivre à Mollsdorff. Fréderic II le tira de cette retraite l'an 1740, le fit grand maréchal de la cour, & l'envoya

de nouveau à Vienne après la mort de Charles VI, pour faire des propoſitions d'accommodement à Marie Thérèſe. Cette princeſſe ne les ayant point acceptées, Mr de Gotter fut bientôt rappelé. Après les deux guerres de Siléſie, l'académie étant renouvelée, il en fut fait membre, & un des quatre curateurs. Les connoiſſances qu'il avoit de l'état, de la littérature de France, d'Angleterre, d'Italie & de celle d'Allemagne, & l'habitude qu'il avoit de la langue françoiſe qui devenoit celle du nouveau corps ſcientifique, le rendoient propre pour cette place. Mais il demanda encore à ſe retirer à Mollsdorff, à cauſe de ſa ſanté, que l'abus des plaiſirs, ſurtout de la table, car il vivoit comme Lucullle, avoit délabrée de bonne heure. Il revint à Berlin en 1751, & il mourut en 1762. On trouve ſon éloge dans les mémoires de l'académie. Son portrait, qui ſe trouve uni dans le même tableau avec celui d'une jolie femme, qui apparemment étoit ſa maîtreſſe, eſt un des deux ouvrages de Peſne, qu'on voit dans l'appartement du roi à Sans-Souci. Fréderic II lui a adreſſé quelques-unes de ſes épîtres.

GOTTSCHED (Jean Christophe) né dans un village prés de Kœnigsberg en Prusse, fils d'un prédicateur luthérien, fut destiné aux études ecclésiastiques, & il soutint des théses à l'université dans sa patrie en 1721 & 1723. La première de ces théses avoit pour titre *Dubia circa monades leibnitianas.* La seconde, lorsqu'il fut fait maître-ès-arts, étoit de *Genuina notione omnipotentiæ Dei.* Ce candidat, malheureusement pour un temps où cet avantage exposoit même les étrangers de quelques pays qu'ils fussent à être enlevés & enrôlés par force, étoit de haute taille. On sait quelle étoit la passion du roi Fréderic Guillaume premier pour de tels hommes. Gottsched, qui de plus étoit né sujet du roi, n'auroit pu échapper à la destinée de tous les Prussiens de sa taille, s'il n'eût eu l'adresse de s'évader. Il vint par un long détour de Kœnigsberg à Leipsic, où il commença à se faire connoître, & à gagner sa vie en donnant quelques feuilles périodiques. Quoiqu'il sût le françois, il se déclara courageusement contre la manie ou la foiblesse des écrivains ou des petits maîtres allemands, qui à trois mots de leur langue naturelle en mêloient deux françois. Cet

abus étoit fort commun; & il n'en falloit pas moins que la vigueur sarmatique de ce Pruſſien pour l'attaquer. Mais Gottſched, qui devoit à tous égards être traité de pédant, n'évita pas les déſagrémens de tout homme qui s'oppoſe aux abus & qui s'érige en réformateur dans quelque genre que ce ſoit. Une cabale s'éleva contre lui: c'eſt en Suiſſe que cette conſpiration ſe forma. Bodmer & Breitinger de Zuric étoient les chefs d'une nouvelle école contraire aux maximes & aux règles que donnoit Gottſched. Une troiſième & une quatrième ſociété particulières ſe formèrent encore, auſſi peu favorables au profeſſeur leipſicois que l'étoit celle des Suiſſes; mais toujours dans la même vue d'épurer la langue de la nation; & l'on accorda à Gottſched le mérite d'avoir le premier déclaré la guerre à la barbarie du ſtyle qui régnoit de ſon temps. Le roi Fréderic II, quoiqu'il ne prît aucun intérêt à cette diſpute, & que par ſa manière d'écrire, quand il écrivoit en allemand, il dût même ſe trouver en butte à la critique de tous ces zélateurs de la pureté patriotique, s'intéreſſoit pourtant à tout ce qui avoit quelque choſe d'original & qui marquoit du courage. Il voulut

connoître Gottſched; & lorsqu'il alloit à Leipſic paſſer ſes quartiers d'hiver, pendant la guerre de ſept ans, Gottſched étoit celui qu'il voyoit le plus ſouvent, & qui lui préſentoit tous les autres profeſſeurs, dont la plupart valoient mieux que lui. Mais aucun n'étoit ſi avantageux, aucun ne parloit plus facilement le françois que Gottſched. Le nom & la réputation de ce profeſſeur lui reſta ſi bien dans l'eſprit préférablement à tout autre littérateur allemand, que quinze ou vingt ans après il le citoit encore comme un auteur claſſique & fort eſtimé, tandis que perſonne ne le liſoit plus. Ce fameux littérateur pruſſien avoit épouſé une femme danzicoiſe, née Kulmus, très-inſtruite, & d'un caractère excellent, qui aida beaucoup ſon mari dans ſes travaux. Les ouvrages dont ce ſavant couple a enrichi la littérature allemande, ne ſont peut-être pas auſſi conſidérables que ceux dont la France eſt redevable à Mr & à Madame Dacier, parce que ceux-ci ont traduit des auteurs claſſiques grecs & latins, & que Mr & Madame Gottſched n'ont traduit que des modernes. Mais ils n'ont pas moins mis à la portée des Allemands des ouvrages inſtructifs, dont on ne croyoit

pas pouvoir ſe paſſer dans leur temps. Un de ces ouvrages, auquel on ne penſeroit pas qu'une jeune femme qui avoit fait des romans & des poëſies, dût avoir tant de part, eſt le dictionnaire de Bayle. Au reſte Madame Gottſched, ayant plus de goût que ſon mari, contribua beaucoup à ſa réputation, & lui attira des diſtinctions flatteuſes à Dresde, ſurtout chez le comte de Bruhl, dont la maiſon étoit plus brillante que celle de la plupart des ſouverains d'Allemagne. Il y avoit chez ce favori d'Auguſte III un théâtre pour l'amuſement, tant de ſes enfans que des princes qui y aſſiſtoient. On fit à Mr & à Madame Gottſched l'honneur de les y inviter & la galanterie de repréſenter de leurs pièces ([a]).

Quelque mauvaiſes que ſoient les pièces de théâtre que Gottſched a faites ou traduites, elles ſervent néanmoins à en faire connoître de bonnes; & ſon voyage à Dresde & à Vienne, en 1755, peut être regardé comme une époque dans l'hiſtoire du théâtre allemand. Un des fils du comte Bruhl, âgé alors de ſeize ans, le comte Louis Fréderic, s'eſt enſuite diſtingué

([a]) *Éloge de Mad. Gottſched*, par Mr Formey.

dans la poësie dramatique. La Saxe n'a peut-être pas aujourd'hui de meilleur auteur dans ce genre. A Vienne les impératrices Élisabeth, Marie Thérèse, & l'empereur François I, n'accueillirent pas moins gracieusement le savant couple. Madame Gottsched à l'âge de quarante-cinq ans tomba dans une noire mélancolie, dans un dégoût, dans une langueur qui l'enleva à la république des lettres & à sa famille en 1762. Son mari ne lui survécut que quatre ans, étant mort en 1766. Mr Formey a fait, ou traduit l'éloge de la femme, & Fréderic II a fait mention du mari en plus d'un endroit de ses ouvrages. Ce littérateur né en Prusse a quelque rapport avec le Savoyard Vaugelas, & plus encore avec Pierre Bembo, en ne regardant ici cet illustre Vénitien que comme auteur d'un ouvrage très-fameux sur la langue italienne. Le dialecte toscan n'est pas plus vulgaire à Venise que le saxon ne l'est à Kœnigsberg. Ils ont eu tous deux des obstacles a surmonter, des rivaux à combattre, & des contradictions à essuyer dans leur entreprise. Mais Bembo tâcha de fixer la syntaxe de la langue italienne sur les classiques latins; & Gottsched la régloit sur les

françois. Il correfpondoit avec Fontenelle, dont il traduifit plufieurs ouvrages; & il le confulta fur une efpèce d'académie qu'il établit à Leipfic pour épurer la langue allemande. Admirateur des auteurs françois, au refte pédant orgueilleux qui vouloit être tout, & donner non-feulement des règles, mais fervir de modèle en tout genre, il perdit par ces prétentions & ce fanatisme l'honneur que fon zèle pour les progrès de fa nation lui avoit acquis.

GRAF (Antoine) peintre en portrait fort célèbre, qui a travaillé à Berlin en 1770, 1771, & plufieurs autres fois dans la fuite. L'axiome n'eft vrai qu'en partie, que jamais grand homme ne fut l'élève de fon maître. Mais c'eft un fait très-certain que la plupart des grands hommes dans les arts comme dans les fciences n'ont eu que des maîtres médiocres. Mr Graf eft né à Winterthur dans le canton de Zuriç en 1736. Son père étoit potier d'étain. S'il y avoit eu quelque ftatuaire dans le pays, le fils de ce potier, né avec du génie pour le deffein, feroit peut-être devenu un grand artifte dans le genre de Phidias. Il le devint dans celui d'Apellès, parce

qu'il trouva un homme de qui il apprit à broyer des couleurs & à tracer quelques figures. Il ne connut aucun bon artiste; il ne vit pas un seul bon tableau pendant quinze ou vingt ans, depuis qu'il s'étoit appliqué à la peinture. Mais il s'exerça à faire des portraits d'après nature. Il y réussit de manière qu'on l'encouragea à sortir de son pays natal, & à chercher ailleurs de la fortune & de la gloire. Il gagna effectivement de quoi fournir aux frais de ses voyages & de son entretien. Il vit par-ci, par-là quelques tableaux; & il tâcha de perfectionner son talent. Après avoir passé huit ans à Augsbourg parmi des artistes assez médiocres que cette ville riche & peuplée nourrit depuis long-temps, il vint en Saxe; mais il n'osa pousser jusqu'à Dresde, où un peintre italien, nommé Rotari, jouissoit d'une grande réputation. Sa modestie lui fit craindre de ne pouvoir soutenir la comparaison en exposant ses portraits à côté de ceux que Rotari y avoit peints. Cependant ce Rotari étoit passé à Pétersbourg, où il mourut en 1760; & l'on parla beaucoup de Graf à l'électeur, qui l'attira à son service. Aussitôt qu'il eut vu la célèbre galerie de Dresde, riche surtout en por-

traits de la main des plus grands maîtres, Mr Graf parvint facilement à éclipser celui à côté duquel il avoit craint de paroître. Il avoit alors trente-cinq ans. Il ne crut plus être à temps d'essayer le genre de l'histoire; mais en se bornant aux portraits il ne laissa pas d'y mettre de la composition, & de faire des tableaux de famille qui forment plus que des portraits. Étant à Berlin en 1770 & 1771 il épousa la fille de Mr Sulzer, directeur de la classe philosophique de l'académie, son compatriote. Cette alliance avec un savant non moins zélé & actif qu'estimé, servit probablement à relever le génie de l'artiste ([a]). Le portrait qu'il fit de son beau-pére, avec ceux de ses propres enfans, est un des tableaux de famille le plus répandus. Mais les plus surprenans que Mr Graf ait peints dans ce genre, sont celui de Mr Einsiedel, ci-devant ministre d'état à Dresde, & celui du baron de Zédlitz, ministre d'état actuel du roi de Prusse. Ses simples portraits, soit en demi-figures, soit en figures entières, sont en grand nombre, quoiqu'il les travaille avec grand soin. On les a vus exposés à l'académie de peinture

(a) Voyez l'art. SULZER.

de Berlin, & ils raviſſoient tous ceux qui entroient dans la ſalle.

GRANGE (Louis de la) directeur de la claſſe de mathématique à l'académie de Berlin, depuis 1766 jusqu'en 1786, eſt né à Turin en 1736 d'une famille originaire de la Touraine. Son grand-pére, & ſon pere qui vit encore, ont été tréſoriers de l'artillerie à Turin, où Mr de la Grange fit ſes études dans les écoles publiques, & à l'univerſité. Il ſe diſtingua dans toutes les claſſes. Il apprit les premiers élémens de géométrie en la même année qu'il étudioit la logique & la métaphyſique conformément aux réglemens de l'univerſité. Mais ſon talent extraordinaire pour les ſciences démonſtratives ſe montra d'une maniére déciſive l'année d'après, lorsqu'il étudioit la phyſique expérimentale ſous le père Beccaria, qui le reconnut bientôt comme ſupérieur dans le calcul. Les parens vouloient en faire un jurisconſulte, parce qu'ils ne pouvoient pas s'imaginer qu'on pût parvenir à quelque choſe ſans paſſer par cette carriére. Mr de la Grange ſe prêta pour quelque temps à leurs vues, & il prit le baccalauréat en droit;

mais ſon génie le portoit à la géométrie d'une manière irréſiſtible. Le premier eſſai qui le fit connoître aux étrangers, fut une lettre adreſſée au marquis Fagnani, chanoine de Sinigaglia, membre externe de l'académie de Berlin. Il en écrivit bientôt aprés à Meſſieurs Euler & d'Alembert ſur des différens qui s'étoient élevés entre ces deux oracles de la géométrie, qui furent étonnés de ſe voir presque jugés par un géomètre de vingt ans. Il fut alors fait profeſſeur à l'école militaire de l'artillerie, ſous le chevalier Papacin de-Antoni, qui en étoit le directeur, & qui ſe crut trop heureux d'avoir un tel ſubalterne. Le comte de Saluces aſſiſtoit aux leçons des cadets, comme officier du corps. En écoutant Mr de la Grange, qui étoit à peu prés de ſon âge, Mr le comte de Saluces prit tant de goût pour les ſciences, & s'y appliqua avec tant d'ardeur, que ſouvent ſa ſanté & ſa fortune en furent dérangées. Le logis de Mr le comte de Saluces, qui n'étoit alors que fils de famille, & qui n'étoit point l'aîné, devînt le rendez-vous d'une demi-douzaine de jeunes géomètres ou phyſiciens, les uns officiers, les autres docteurs en médecine, & d'autre pro-

fession. C'est-là qu'est née l'académie des sciences de Turin. En publiant le premier volume de leurs mémoires, ces quatre ou cinq jeunes auteurs osèrent à peine prendre le titre de société privée. Quelques ministres de Charles Émanuel III craignoient que cette société n'éclipsât d'autres établissemens littéraires qui dépendoient d'eux. Elle ne se soutint alors que par la protection particulière du duc de Savoie (aujourd'hui Victor Amédée III, roi de Sardaigne), & n'a été formellement établie que longtemps après sous son règne. Cependant le premier volume de cette société privée (*Acta Societatis privatæ Taurinensis*) qui parut en 1759, étonna l'Europe savante, surtout par la partie géométrique, qui, à peu de chose près, étoit toute de Mr de la Grange. Le corps des cadets de l'artillerie ayant fini son cours d'études sans qu'on les eût remplacés, Mr de la Grange se trouva maître de ses loisirs, en conservant toujours son appointement, qui à la vérité n'étoit pas considérable, mais qui étoit exactement égal à celui des chambellans du roi & de la plupart des professeurs de l'université. Le marquis de Caraccioli, envoyé de la cour de Naples à Tu-

rin, où il avoit connu le jeune géometre, pasſoit de cette légation à celle de Londres. Mr de la Grange eut la permiſſion de l'accompagner; mais il tomba malade à Paris, où il fut obligé de s'arrêter. Il vit alors beaucoup Mr d'Alembert; & l'eſtime que celui-ci avoit déjà conçue pour le géomètre turinois, ſe changea en amitié. Mr de la Grange retourna à Turin, & il y trouva encore plus d'amis & d'admirateurs qu'il n'y en avoit laiſſé.

Deux ans après Mr d'Alembert le propoſa au roi de Pruſſe pour remplacer Mr Euler à l'académie. Cette vocation ſurprit & embarraſſa le miniſtère de Turin. On auroit voulu conſerver un ſujet auſſi diſtingué; mais il n'y avoit alors aucune place qui pût lui convenir & qui équivalût aux conditions que Mr d'Alembert lui offroit de la part du roi de Pruſſe. Le feu roi de Sardaigne, quoiqu'il n'eût pas autant de goût pour les ſciences que ſon ſucceſſeur, tâcha de retenir un ſujet qui faiſoit honneur à ſon pays, par des traits de bienfaiſance envers ſa famille. Mais cela ne ſuffit point pour retenir Mr de la Grange, & l'empêcher de ſe produire ſur un théâtre plus digne d'un géomètre. Il inſiſta ré-

ſolument pour avoir ſon congé, & on le lui accorda à la fin. En partant d'Italie pour venir à Berlin, il voulut revoir à Paris Mr d'Alembert, qui lui obtint du roi de Pruſſe la permiſſion de paſſer auſſi à Londres pour voir le marquis Carraccioli qu'il n'avoit pu ſuivre lorsqu'il étoit parti avec lui ([a]). L'académie de Berlin n'eut jamais plus de ſujet de ſe croire redevable à Mr d'Alembert que par l'acquiſition qu'elle fit alors. Mr de la Grange prit place à l'académie comme directeur de la claſſe de mathématique en 1766, & y paſſa vingt ans ſans presque ſortir de la ville de Berlin & des environs. Il ſe maria avec une demoiſelle de ſon pays, avec laquelle il s'étoit engagé en partant de Turin, & que Mr Conti, officier de l'artillerie, frère de la demoiſelle, lui amena l'année d'après. Il la perdit en 1783, & n'en eut point d'enfans. Quoique ſon rare génie fût capable de s'exercer dans pluſieurs branches des ſciences, & même de littérature, il ſe borna conſtamment à ne rien publier que dans ſon genre, qui eſt la géométrie ſublime, dans laquelle à la

([a]) V. *Oeuvres poſth. de Fréd. II*, Tom. XI. Édit. de Berlin.

la mort d'Euler il n'eut plus d'égal, & à la mort de d'Alembert, n'eut plus que des disciples. Car Mr de la Place se regarde comme tel. En 1786 il abandonna à un officier françois qui étoit venu à Berlin, un traité sur la Mécanique analytique, dont cet officier porta à Paris le manuscrit, & qui parut imprimé en 1788. Lorsque Fréderic II mourut, & que l'académie de Berlin prit à quelques égards une nouvelle face, Mr le comte de Mirabeau, qui voyoit souvent le géomètre turinois, tâcha de le dégoûter de Berlin, & persuada Mr de Calonne, alors contrôleur général, de l'attirer en France. Le bruit courut en Italie que ce savant célèbre pensoit à quitter Berlin. Le roi de Sardaigne lui fit formellement offrir un sort tel qu'aucun savant, comme tel, n'a jamais eu en Piémont, avec toutes les distinctions & les décorations qu'il eût pu souhaiter. L'académie des sciences de Turin, dont on le regarda toujours comme le premier auteur, l'avoit déjà nommé président honoraire lorsqu'elle avoit reçu sa forme publique & légale (a). Elle l'auroit regardé comme chef, sans

(a) Cette académie, établie formellement en 1783, vingt-quatre ans aprés qu'elle avoit donné le premier volume de ses

contredit, au moment qu'il s'y fût présenté. D'un autre côté, Mr le marquis de Caraccioli,

mémoires, ressemble plus par sa constitution actuelle à l'académie des sciences de Paris qu'à celle des sciences & belles lettres de Berlin. Cependant dans sa première formation elle parut se modeler sur celle-ci. Outre que Leibnitz avoit des admirateurs parmi les académiciens turinois, nous savons que Mr de Maupertuis, Messieurs Euler, Margraf, Gleditsch, & quelques-uns de ceux qui vivent encore, étoient très-connus & très-estimés de Mr le comte de Saluces, de Mr de la Grange, de Mr Allioni & Cigna. Le premier plan étoit sans doute de comprendre dans la société qui se formoit, & l'histoire, ou du moins les antiquités du pays, & la philosophie spéculative. Aussi l'on voit dans le premier volume des *Miscellanea* un très-savant mémoire géographique, qui appartient plutôt à une société de littérateurs qu'à une académie de physiciens & de mathématiciens. Ce mémoire est de Mr Carena, mort à la fleur de son âge. Mr le cardinal Gerdil, alors instituteur de S. A. R. le prince de Piémont, ne dédaigna pas de s'associer à de jeunes savans, quoiqu'il pût fournir d'excellens mémoires dans les sciences démonstratives & expérimentales : ce n'étoit pas là son genre principal. Il est, comme l'on sait, métaphysicien & moraliste du premier ordre, & même très-versé dans la littérature, & surtout dans l'histoire. Mais au moment que le roi Victor Amédée régnant donna une forme publique à cette société jusqu'alors particulière, il ne parut plus convenable d'y comprendre ni les belles lettres, ni la philosophie spéculative, parce qu'il y avoit déjà à Turin une autre société qui en avoit fait l'objet principal de son institution. Mr l'abbé de Caluse, qui est secrétaire de l'académie royale, & qui en cette qualité correspond avec l'académie de Berlin, est un des membres principaux de la société littéraire, qui est une véritable académie de belles lettres. V. ci-dessus Tom. I. *in fine* de l'art. Denina.

devenu premier miniſtre du roi des deux Siciles, fit des propoſitions non moins flatteuſes à ſon ancien ami pour l'attirer à Naples. Le roi de Pruſſe régnant, & ſon miniſtre Mr le comte de Hertzberg, curateur de l'académie, n'épargnèrent rien pour le retenir à Berlin. Mais ſon penchant pour la France, dont ſa famille étoit ſortie il y a un ſiècle à peu près, ſes liaiſons avec Mrs de Condorcet & de la Place l'emportèrent; & il alla en France l'an 1787. Il étoit dans l'académie des ſciences de Paris le plus ancien des huit membres étrangers. Dès qu'il fut préſent & qu'il accepta d'être regardé comme membre ordinaire, on le déſigna directeur pour l'année ſuivante 1788.

Ses mémoires occupent une bonne partie des volumes de l'académie de Berlin, depuis 1767 jusqu'à 1787. Il en a fourni beaucoup à l'académie de Turin, même depuis qu'il en eſt éloigné. La plupart roulent ſur la propagation du ſon, & la gravitation des planètes. Il en a donné pluſieurs qui ont remporté le prix. Ils appartiennent tous à la géométrie ſublime. Depuis quelques années Mr de la Grange ſemble avoir pris du goût pour la botanique.

GRAUN (Charles Henri) célèbre maître de chapelle, né en Saxe en 1701, mort à Berlin en 1759. Fréderic II se l'étoit attaché étant encore prince royal; lorsqu'il fut roi, il le fit voyager en Italie. Il composa depuis une quantité d'opéra que le roi fit encore jouer pendant plus de vingt-cinq ans après sa mort. On trouve beaucoup de ses compositions dans la *Bibliothèque musicale de Forckel.*

GRILLO (Fréderic) né à Wettin dans le duché de Magdebourg l'an 1737, professeur au corps des cadets à Berlin, a traduit en allemand les idylles de Bion & de Moschus, & celles de Théocrite; les campagnes de Cyrus le jeune, & plusieurs autres ouvrages de poëtes & de prosateurs grecs. Il traduit des auteurs grecs, tandis que Mr Ramler son collégue traduit des poëtes latins. Le succès des travaux de Mr Ramler est plus brillant, mais on ne peut refuser à son collégue le mérite de s'être occupé d'ouvrages plus directement relatifs à la place qu'il occupe. Il est plus important pour de jeunes militaires de lire Xénophon traduit en prose médiocre qu'Horace traduit en beaux vers.

La société des curieux de la nature, dont le professeur Grillo est membre, lui doit des observations *ornithologiques*.

GRISCHOW (Augustin) né à Anclam dans la Poméranie citérieure. Son père, qui étoit marchand dans cette petite ville, envoya son fils faire ses études à Danzic & à Jéna. Dans l'université de cette dernière ville, il fut fait adjoint de philosophie. En 1721 il vint s'établir à Berlin en qualité de professeur de mathématique au collége de médecine & de chirurgie, & fut reçu membre de l'ancienne société des sciences. Il fut chargé de faire les observations météorologiques & astronomiques, & de rédiger les calendriers, dont le monopole avoit été accordé à la société, & fut confirmé à l'académie lorsque celle-ci fut établie. Il s'acquitta de cette tâche avec beaucoup d'exactitude pendant vingt-cinq ans. On trouve de ses ouvrages dans les Mélanges de la société, & dans les premiers volumes des mémoires de l'académie. M. en 1749.

GRISCHOW (Augustin Nathanaël) né à Berlin en 1726, fils du précédent, fut de bonne

heure instruit par son père dans les mathématiques, & reçu membre & astronome de l'académie en 1749. Deux ans après il alla à Pétersbourg pour être professeur d'astronomie, & à quelques égards secrétaire de l'académie impériale. Il n'a pas joui long-temps de la place & de la considération qu'il avoit méritées. Il est mort en 1760. *Adelung.*

GRISCHOW (Jean Henri) né à Halberstadt en 1685, paroît avoir été de la même famille que les précédens; car les Poméraniens, soit marchands, soit artistes, soit gens de lettres, ou militaires, se répandent beaucoup dans les provinces méridionales de la monarchie. Jean Henri Grischow dont nous parlons, a été employé utilement dans la maison des orphelins de Halle. Une chose remarquable dans ses travaux littéraires, pour juger du changement qui s'est fait dans la littérature en Allemagne, c'est que Grischow a traduit quantité d'ouvrages volumineux de l'anglois & de l'allemand en latin; au lieu qu'aujourd'hui on traduit en allemand les ouvrages latins, s'il s'en fait encore d'intéressans en quelque partie de l'Allemagne. La plus con-

nue de ses traductions est celle des origines ou des *Antiquités ecclésiastiques* de l'Anglois Bingham. Ce laborieux traducteur mourut en 1754.

GROEBÈN (George Thierry de). Cette famille, originaire de l'Empire, est une des plus illustres du Brandebourg, & de la Prusse occidentale, où une de ses branches s'est transplantée dans le temps des chevaliers teutoniques. Elle s'est fort distinguée dans le service militaire, & n'a pas negligé les lettres comme beaucoup d'autres de leur ordre. Elle a contribué au soutien de l'université de Kœnigsberg, où subsistent encore des bourses fondées par cette famille ([a]). Mr le général de Grœben dont je parle, né à Kœnigsberg en 1725, est petit-neveu de ce brave Otton Fréderic, qui après avoir fait de bonnes études dans différentes villes du nord, alla servir l'ordre de Malte dont il étoit chevalier, fit des caravanes & des courses dans la méditérannée, & fut ensuite envoyé par le grand électeur Fréderic Guillaume sur les côtes de l'Afrique, à la Guinée & à Angola, où l'électeur vouloit faire des établissemens. Il a

(*a*) V. *Arnoldt*. Tom. V. p. 92.

donné lui-même la description de ses voyages, qui a été réimprimée en 1779. Mr de Grœben reçut les premières instructions dans sa patrie. Il se destina au service militaire dans les premières années du règne de Fréderic II. Ayant toujours conservé beaucoup de goût pour les occupations littéraires, il les dirigea cependant à l'avantage de la profession qu'il avoit embrassée. En 1748 il traduisit un ouvrage de Mr Birac pour l'instruction des capitaines de cavalerie; & quelque temps après il traduisit & augmenta par des remarques & des éclaircissemens un traité du chevalier de Chirac *sur l'art de fortifier les camps*. Ce travail de Mr de Grœben, qui parut pour la première fois en 1755, avant la guerre de sept ans, fut réimprimé vingt-un ans après en 1776. Le savant général a fait des remarques raisonnées & profondes *sur les premiers fondemens généraux de la tactique* par Mr de Keralio, & a donné un journal pour les militaires, sous le titre de *Bibliothèque ou Mémoires concernant l'art de la guerre*. Mais un de ses ouvrages qui n'est pas de tactique, est le projet d'une fabrique générale de livres pour l'Allemagne, & les pays étrangers. Mr de Grœben est

à présent fixé à Berlin comme membre du conseil de guerre.

Grosse (Godefroi) né à Barleben dans le duché de Magdebourg, professeur d'abord dans le collége appelé de *Klosterberge*, près de la capitale de ce duché, ensuite pasteur à Calemberg dans le même pays. Outre différens ouvrages sur l'éducation, & sur l'économie rurale, il a donné en 1781 une traduction de *l'histoire naturelle de Pline*, avec des remarques.

Grossing (François Rodolphe de) né à Comorn en Hongrie. Je ne sais pourquoi il a quitté Vienne, où il a été pendant quelques années secrétaire de l'impératrice Marie Thérèse. Il passa quelque temps à Leipsic & à Halle, puis à un village près de Francfort sur le Mein, où il vécut en particulier. Il vint à Berlin au moment que Fréderic II mourut. Du vivant de l'impératrice reine il avoit donné un ouvrage en allemand, intitulé *le Souverain*, ou *les premiers & principaux fondemens du Gouvernement monarchique.* C'étoit une imitation du fameux livre de Machiavel sur le même sujet,

& qui porte à peu près le même titre. Il fit ensuite une histoire abrégée des papes, qui n'est pas tirée des annales de Baronius. Mr de Grossing composa depuis quelques ouvrages sur des matières politiques, & il donna des cahiers périodiques sous le titre de *Journal des Dames.* A Berlin, par la liberté de ses annonces critiques, il s'attira de fortes querelles. Outre cela il fit des dettes, & il s'échappa sans les payer. On dit qu'il est actuellement enfermé par ordre de l'empereur. Un frère de Mr de Grossing, docteur, a traduit en mauvais latin les ouvrages du juif Mendelssohn, & a fait un parallèle de Berlin & de Vienne à l'égard de la littérature.

GROSSMANN (Gustave Fréderic Guillaume) natif de Berlin, directeur du théâtre de la cour de l'électeur de Maïence à Bonn, est auteur de quantité de comédies, tirées quelques-unes du françois, d'autres de l'anglois & de l'italien, & de trois ou quatre de son invention, dont celle qui paroît avoir eu le plus de succès est intitulée: *Pas plus de six plats.* Comme il n'a guère que trente ans, on doit espérer que cet auteur comédien, s'il passe de Bonn dans

une plus grande ville, pourroit un jour être appelé le Shakefpear de l'Allemagne.

GRUNER (Chrétien-Godefroi) né à Sagan en Siléfie en 1744, étudia la médecine à Halle, y fut reçu docteur en 1770, & alla donner à Breslau les premiers effais de fon habileté dans la fcience qu'il profeffoit. Il y publia une difcuffion critique des ouvrages d'Hippocrate, pour féparer ceux qui font véritablement de cet immortel auteur, d'avec ceux qu'on lui a fauffement attribués; & quelques penfées fur la médecine. Ces deux ouvrages le firent connoître au fénat académique de Jéna, & au duc de Weimar, qui n'épargne ni foins ni dépenfes pour attirer à fon univerfité des fujets diftingués. Il fut fait profeffeur à Jéna en 1773. Trois ans aprés on lui conféra le titre de confeiller de cour. Depuis quinze ans qu'il occupe cette place, il n'a pas donné moins de vingt-cinq ouvrages, la plupart en latin, qui tous montrent une vafte & profonde érudition dans l'hiftoire de fon art, & une grande connoiffance des médecins auteurs, grecs, juifs, arabes, & latins, anciens & modernes. *Meufel.*

GRUNER (Jean Fréderic) né à Cobourg en 1723, professeur à Halle. On a de lui des ouvrages sur l'histoire romaine, & quelques dissertations qui peuvent servir à l'histoire de l'Allemagne. Il donna de bonnes éditions de *Sedulius*, d'*Aurelius Victor*, & de *Velleius Paterculus.* Il écrivit en latin jusqu'en 1753. Les ouvrages qu'il fit depuis, sont pour la plupart en allemand.

GUISCHARD (Charles Théophile) né à Magdebourg en 1724. Son père, à ce qu'il paroît, étoit originaire du Palatinat, puisqu'il *étoit* syndic de la colonie palatine établie à Magdebourg. Mr Adelung ne dit pas que Mr Guischard étoit destiné à la théologie; & Mr Formey, qui le dit dans son éloge, ne dit pas qu'il ait prêché quelque temps. Cependant l'un & l'autre est assez sûr, & il n'est pas inutile de le remarquer. Après avoir étudié à Halle, & à Heilbron, où il publia une dissertation *de fama Salomonis inter exteros*, il continua ses études à Marbourg, puis à Leide, en s'appliquant surtout à la théologie, & aux langues orientales; & c'est à Leide qu'il fit des sermons. Il subsista pendant quelques années en corrigeant des

épreuves de livres anciens que des libraires hollandois faisoient imprimer. Il étoit sur le point d'obtenir une chaire lorsque ses idées changèrent, & qu'il résolut d'embrasser l'état militaire. Il obtint un drapeau au service de Hollande, & fit encore la dernière campagne qui précéda la paix d'Aix-la-Chapelle. Il fut alors fait lieutenant-capitaine dans le régiment de Baden-Durlach. Ce corps ayant été réduit peu de temps après, Mr Guischard resta sans emploi; mais on lui conserva néanmoins sa paye. Dans les loisirs dont il jouissoit après la réduction de ce régiment, il travailla à ses *Mémoires militaires sur les Grecs & les Romains*. Il en fit retoucher le style, au moins du premier volume, par le fameux ex-capucin Maubert. L'ouvrage eut un grand succès. Fréderic II, qui étoit alors en Silésie dans la seconde campagne de la troisième guerre, en 1757, voulut connoître l'auteur de ce livre, & le fit venir à Breslau. On lit dans son éloge ([a]) que le duc Ferdinand de Bronswic l'avoit fait connoître au roi Fréderic II; mais nous pouvons assurer que S. A. S. n'a connu Mr Guischard qu'au service de Prusse.

([a]) V. *Mémoires de l'acad.* de l'an 1776.

Un air de bravoure, un ton de franchise militaire dans un homme qui avoit fait profession de littérature théologique, plut au monarque philosophe & guerrier. Il le nomma *Quintus Icilius*, du nom d'un tribun militaire romain; (ce surnom lui resta); il le fit chef d'un bataillon franc, qu'il forma très-bien, & lui ordonna d'en former d'autres. On a beaucoup dit qu'il a pillé en Saxe; & certes il donna lieu à quelques reproches. Mais après tout il le faisoit par ordre du roi, & par métier; car il étoit en pays ennemi. On rapporte aussi qu'en lisant un jour les Offices de Cicéron avec le roi, à ces mots „Rien n'est utile hors ce qui est honnête: *Nihil utile quod non honestum*", il ne put s'empêcher de rire, & il fallut en dire la raison au roi. A la paix de 1763, les bataillons furent réformés, & le roi retint Quintus Icilius à sa suite dans le rang de colonel. Ce fut alors que ce savant militaire publia son mémoire *sur les campagnes de César*: ouvrage qui a essuyé quelques critiques, mais qui augmenta cependant beaucoup sa réputation. Nous ne pouvons assurer s'il est vrai, comme on nous l'a dit, que ce fut lui que le roi chargea de former le plan

d'une banque royale qu'il vouloit établir, & qu'il a établie en effet. Mais Fréderic II lui parloit assez de tout ce qu'il avoit envie de faire. Ses entretiens journaliers pendant quinze ans avec un aussi grand roi, donnoient à Mr Quintus de la considération & de la célébrité; mais ce théologien, devenu maraudeur & tacticien, n'étoit pas fort endurant. Il se brouilla quelquefois avec son maître; & se plaignoit très-souvent de ses sarcasmes, & de ce qu'il revenoit trop souvent sur les mêmes propos, qui n'étoient pas toujours agréables. Mais aussi il donnoit trop souvent lieu à la plaisanterie du roi par la trop grande familiarité qu'il se permettoit, & par les récits qu'il lui faisoit de ses aventures. Il est mort en 1775. Il a laissé un fils & une fille d'une personne de qualité, Mademoiselle de Schlabrendorf, qu'il avoit épousée en 1780. Il possédoit une collection de livres assez considérable, & de bonnes éditions d'auteurs anciens. Le roi Fréderic II acheta cette collection après sa mort pour dix mille écus, & la fit mettre dans sa bibliothèque de Berlin, avec celle de Spanheim. *Formey Éloges*, *Souvenirs*, & *Notices particul.*

GULDENSTÆDT (Jean Antoine). Mr Coxe dans la seconde partie de son Voyage au nord parle de ce médecin, natif de Riga, comme d'un savant distingué qui s'étoit fait connoître dans le Brandebourg avant que d'aller en Russie. Il est vrai que non-seulement il fit son cours de médecine à l'université de Francfort, où il imprima & soutint, pour être reçu docteur, une dissertation latine *sur les forces du corps humain*, mais il vécut aussi quelque temps à Berlin dans la société des gens des lettres, & surtout des médecins. Il fut appelé à Pétersbourg en 1768; & on le choisit, deux ans après, pour accompagner Mr Pallas dans le voyage que l'impératrice fit faire à celui-ci au mont Camuse, & en différentes provinces, tant de l'Asie que de l'Europe. (*V.* PALLAS.) Guldenstædt revenu de ses voyages en 1774, travailloit à rédiger les matériaux qu'il avoit rassemblés, lorsqu'une fièvre pourprée l'emporta en 1781, à l'âge de trente-six ans. Il écrivoit en latin, en allemand & en françois. *Coxe loc. cit.*, *Gadebusch Liefland. Bibliot.*, *Nov. Comm. Petrop.* & *Not. part.*

HACKERT

H.

HACKERT (Jaques Philippe) peintre célèbre de payſages, eſt né à Prenzlow dans la Marche uckerane en 1737. Son père étoit plutôt ouvrier qu'artiſte. On l'employoit quelquefois à Berlin à peindre des lambriſſages. Ce barbouilleur avoit ſept fils, dont quelques-uns travailloient avec lui pour l'aider. Jaques Philippe ne tarda pas à montrer un talent ſupérieur. On lui fit apprendre le deſſein ſous le Sueur, directeur de l'académie de peinture; & à l'âge de vingt-trois ans il étoit déjà reconnu pour maître. Il alla en Suède, où il travailla trois à quatre ans. En 1764 il revint à Berlin, prit avec lui Jean Gottlieb ſon frère, & alla à Paris, où ſes ouvrages furent également applaudis. Malgré cela il vouloit voir les chef-d'œuvres & connoître les artiſtes d'Italie. En peu de temps il ſe fit conſidérer à Rome comme un artiſte du premier ordre dans ſon genre. Son nom fut connu de l'impératrice Catherine II, qui lui fit faire pluſieurs grands tableaux. Le plus fameux eſt celui où eſt repréſentée la ba-

taille que la flotte ruſſe gagna à Tſchesme (ou comme les Italiens l'écrivent, Cismè) contre les Turcs en 1774. On le vit alors travailler dans un grand attelier tout meublé, tout rempli des objets qu'il vouloit peindre. Il travailloit à Livourne; & ayant fait comprendre à l'amiral Orlow qu'il avoit de la peine à ſe faire une juſte idée d'un vaiſſeau en flammes, l'amiral ruſſe fit ſous les yeux du peintre mettre le feu à une vieille frégate qu'il avoit dans ſa flotte. Mr Hackert peignit ainſi d'après nature l'embraſement de la flotte turque. Il retourna depuis à Rome; de là il fut appelé à Naples; & il eſt à préſent de retour à Rome, d'où tout artiſte qui a du génie ne ſe détache qu'à regret. Il travaille cependant pour la cour de Naples, de qui il *eſt* ſtipendié.

Hackert (Jean Gottlieb) frère cadet du précédent, né en 1744, apprit le deſſein du même maître. Il s'appliqua à peindre des payſages comme ſon frère, & voyagea en France & en Italie avec lui; mais il mourut avant d'atteindre ſa trente-cinquième année. Que n'auroient-ils pas fait ces deux frères en travaillant

d'accord, & avec un talent décidé pour le même genre?

HAGEDORN (Charles Dieterich) né dans le comté de Ravensberg en 1716, aumônier d'un régiment à Neiſſe, enſuite paſteur à Minden en Weſtphalie, a fait quelques livres d'inſtitutions chrétiennes; un particulièrement pour les militaires, & un autre qui a pour titre *Religion du chrétien raiſonnable.* Depuis près de quarante ans il ne fait plus que des ſermons. Il n'étoit pas parent des célèbres Meſſieurs de Hagedorn de Hambourg.

HAGEN (Jean Antoine, baron de) ci-devant lieûtenant du régiment d'Anhalt-Bernbourg dans l'armée pruſſienne, enſuite référendaire à la chambre des domaines à Berlin. Ses poëſies dans le goût de Chaulieu, ſon Magaſin pour ſervir à l'hiſtoire du théâtre, & ſes nouvelles dramatiques, annoncent ſon goût. Il étoit en voyage & ſans emploi en 1788.

HAGEN (Jean Henri) apothicaire à Kœnigsberg en Pruſſe, a donné pluſieurs ouvrages ſur la botanique & la chimie. Mort en 1775.

HAGEN (Thomas Philippe de) né à Hohen-Nauen dans une terre de sa famille, près de Ratenau, en 1728, président du consistoire supérieur à Berlin, de la caisse des églises & des pauvres, & de plusieurs autres dicastères. Si le nom d'*Indagine* a été formé de Hagen, cette famille, d'ailleurs ancienne & illustre sans contredit, est une des premières de la Saxe qui ait donné à la république des lettres un écrivain estimable. Car Jean d'*Indagine* a fleuri au commencement du quinzième siécle; & il paroît que cette famille s'est également distinguée dans la profession des lettres & dans celle des armes ([a]). Mr de Hagen, quoiqu'occupé des affaires de plusieurs directoires auxquels il préside, consacre ses loisirs à des ouvrages utiles à tous les chefs & commis de l'administration interne de l'état. Outre l'Histoire généalogique de quelques familles nobles brandebourgeoises, de Stechow, de Hagen, de Dorstadt, de Wilmersdorff, il a donné des descriptions, & fait graver des cartes topographiques bien détaillées & exactes de plusieurs districts de la Marche de

([a]) V. le Dictionn. des auteurs de Jœcher, celui de Mr Adelung, & le Dict. de la noblesse (*Adel-Lexicon*) de Gauhe.

Brandebourg, ſurtout des fabriques, & des canaux par leſquels les grandes rivières qui la croiſent communiquent entre elles, & font la ſource principale de la richeſſe du pays & des forces de la monarchie.

HAHN (Jean Bernard) né à Kœnigsberg en 1722, étoit ci-devant profeſſeur d'éloquence & d'hiſtoire dans la même ville; mais il a quitté cette place, & vit ſans emploi. Il a toujours écrit en latin. Il ne profeſſe que la philoſophie; mais il tâche de la concilier avec la théologie. Dans un ouvrage imprimé l'an 1774, il prouve que les comètes ne préſagent rien de terrible. Bayle & Wolff l'avoient prouvé cinquante & ſoixante ans avant lui. Mais il faut donner le temps aux opinions, & aux modes, de faire leur chemin. Kœnigsberg n'avoit pas encore un ſi grand commerce avec l'Angleterre, lorsque Hahn étudioit; & la correſpondance de la Pruſſe orientale avec Berlin & les univerſités du Brandebourg, & de la Saxe, n'étoit pas ſi animée.

HALLE (Jean Samuel) né à Bartenſtein en Pruſſe l'an 1727. Il eſt depuis plus de vingt ans

professeur d'histoire au corps des cadets de Berlin. Il avoit été auparavant régent de classe à Brandebourg; & il paroît être plutôt porté pour la médecine, les mécaniques, & l'histoire naturelle, que pour l'histoire politique. Il a traduit du latin en allemand quelques ouvrages de Haller, & il en a donné d'autres tirés de Stahl. On souhaiteroit qu'en traduisant des ouvrages qui demandent une diction simple & facile, telle que la Description des arts & métiers, il n'affectât pas un style ampoulé.

HAMANN (Jean George) né à Kœnigsberg en Prusse en 1730, obtint un emploi dans un bureau de la douane de cette ville. Il y a de l'apparence que sa traduction de Dangeuil *sur les avantages & les désavantages de la France & de la grande Bretagne par rapport au commerce* lui a servi de recommandation pour obtenir l'emploi qu'il a. Au reste ses ouvrages ont toujours paru sous des noms empruntés, & sont imprimés en différens endroits. Aucun ne porte la date du pays où il vit. Je ne sais ce qui l'a obligé à ce ménagement. Si on ne savoit pas qu'il écrivoit dans le temps que la littérature

allemande ſe formoit & ſe perfectionnoit, on diroit qu'il a écrit dans la décadence du bon goût. Les titres de ces ouvrages ſont auſſi ſinguliers que le ſtyle dont ils ſont écrits; & cependant il y a de l'eſprit & du fonds, & de bonnes idées, même de la plaiſanterie dans les titres. En voici par exemple: *Dits mémorables de Socrate, pour les longs loiſirs du public; les Nues, pour ſervir de petite pièce* (*Nachſpiel*) *à l'ouvrage précédent.* Les *Lettres paſtorales ſur le drame de l'école* (*Schuldram*) ont auſſi quelque choſe de ſingulier. Il a donné en françois un *eſſai à la moſaïque*, dont une partie a pour titre l'*Inoculation du bon ſens.* A la manière dont les critiques allemands parlent des ouvrages & du ſtyle de ce douanier auteur, on pourroit croire que le bon ſens ne lui étoit pas tout-à-fait naturel ni parfaitement bien inoculé. Un autre de ſes ouvrages, qui ne paroît pas moins ſingulier, eſt l'*Apologie* de la lettre *H*: c'eſt apparemment pour s'oppoſer à Mr Schlœzer & à quelques autres qui font la guerre à cette lettre, & qui voudroient qu'on la ſupprimât partout où elle n'eſt d'aucune utilité. On a vu dans les plus beaux temps de la littérature italienne

s'élever de pareilles disputes entre le Triffin & Ange Firenzuola. Mr Hamann mourut l'année dernière 1788 dans un voyage qu'il fit en Westphalie. Ses ouvrages seront probablement oubliés. Mais il a laissé des élèves qui supérieurs au maître à bien des égards, semblent avoir contracté de lui cette tournure singulière de style & d'esprit. *Kutner.*

HAMM (Jean de) professeur de théologie & des langues orientales à Duisbourg vers le milieu du siècle. Il n'a donné que quelques écrits polémiques contre Jean Henri Hottinger, professeur à Heidelberg, fils d'un autre du même nom que l'électeur palatin avoit appelé de Zuric à la même université.

HANISCH (George Daniel) né en Prusse en 1746, pasteur dans la vieille Marche à Tangermunde. Après sa dissertation *inaugurale* en latin, imprimée à Halle en 1770, *sur la mission de St Boniface en Allemagne*, il a fait quelques essais en allemand, dans l'un desquels il prouve que l'éducation domestique doit venir au secours de l'éducation publique. Le thême seroit excel-

lent, ſi le discours étoit prononcé devant les parens & les gouverneurs des enfans. Mais on crie dans les écoles contre les parens, & dans les maiſons particulières contre les maîtres d'école.

HANOW (Michel Chriſtophe) né dans la Poméranie ultérieure en 1695 dans un village nommé *Zamborſt*, où ſon pére étoit curé (*Prediger*). Il fut d'abord deſtiné à la théologie; mais il ſe voua enſuite au droit. A l'âge de vingt-cinq ans il obtint le grade de maître-ès-arts à Leipſic, où il publia quelques diſſertations ſur différens ſujets. Il entra en qualité de précepteur chez un Mr Boſe à Dresde, & quelque temps après chez un négociant, nommé Weickhmann, à Danzic. Ses talens furent connus du magiſtrat de la ville; & il fut fait profeſſeur de mathématique & de philoſophie en 1727. Depuis-lors il s'occupa principalement de l'hiſtoire naturelle; & c'eſt un des ſavans du ſiécle qui a le mieux mérité de cette partie. Il a publié des expériences pendant prés de cinquante ans, la plupart en allemand, ſous le titre d'*Expériences danzicoiſes* (*Danziger Erfahrungen.*) On a de lui en latin plusieurs traités curieux; par exemple: *de quæ-*

ſtus Tontini moralitate; — de Origine mundi ex montibus & vallibus; — Impoſſibilitas quadraturæ circuli a priori adſerta; — de Electione per ſortem. A la mort du célèbre Wolff, Hanow ſe chargea de rédiger la partie de cette longue ſuite de traités philoſophiques que l'auteur n'avoit pas achevée. (*V.* WOLFF.) Il en donna neuf volumes in-4°; un d'économie, quatre de philoſophie civile ou politique, quatre autres de philoſophie naturelle ou phyſique. Son latin, quoique ſcolaſtique, eſt beaucoup meilleur que celui de Wolff. Il ne s'eſt point marié. Il légua ſa bibliothèque, ſes inſtrumens de phyſique & de mathématique, ſa collection d'hiſtoire naturelle, à la bibliothèque d'un collége de Danzic. Il eſt mort en 1773, âgé de ſoixante & dix-huit ans.

HARTMANN (Melchior Philippe) médecin & profeſſeur de médecine à l'univerſité de Kœnigsberg, mort en 1753. Il étoit fils d'un homme célébre pour ſon temps dans le nord, qui faiſoit des livres ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique & ſur la médecine ([a]). Le fils n'a écrit que ſur la mé-

([a]) Voyez l'article *Hartmann* dans le Diction. de Jœcher.

decine en latin. L'ouvrage le plus estimé qu'on ait de ce dernier, est celui qu'il a imprimé à Leide sur l'usage de l'ambre, *de Succini in medecina efficacia.* On dira sans doute que ceux qui ont affermé la pêche de l'ambre lui ont payé cet ouvrage. Mais il avoit aussi un intérêt particulier à faire valoir cette marchandise. Il en avoit une collection très-considérable, & des morceaux rares & vraiment précieux, qu'il vouloit vendre & qu'il vendit effectivement à un assez haut prix, je ne sais si c'est à un seigneur russe ou à un polonois.

HARTMANN (Pierre Émanuel) né à Halle en 1727, professeur de médecine à Francfort sur l'Oder. On a de lui plusieurs ouvrages en latin sur l'usage du mercure & de l'antimoine; & sur quelques parties de la chimie. Il a donné la description des plantes qui viennent naturellement dans les environs de Francfort.

HARTMANN (Fréderic Traugott) employé au bureau de la lotterie à Berlin, a écrit en 1785 sur la liberté civile que Mr de Dohm prétend qu'on doit accorder aux Juifs. Il prouve

que si on leur accordoit tout ce que Mr de Dohm avoit dit qu'on leur devoit accorder, leur situation dans l'état civil seroit beaucoup meilleure que celle des chrétiens. Cet ouvrage fut bien reçu du public; mais ce public chrétien ne témoigna pas à l'auteur par des marques réelles la même reconnoissance que les Juifs de Berlin témoignèrent à Mr de Dohm. Mr Hartmann avoit peut-être une autre passion à satisfaire en écrivant contre les Juifs. Il en avoit été la dupe quelquefois; & il avoit déjà écrit contr'eux des satires, qu'il intitula *Hiéroglyphes.*

HAUSE (Charles René) professeur & bibliothécaire à l'université de Francfort sur l'Oder, a fait ses études à Leipsic, où il naquit en 1740. Il ne prit le doctorat qu'en philosophie: ce qui n'est guère d'usage qu'en Allemagne. Il est vrai que dans quelques universités d'Italie on confère un grade à peu près semblable à ceux qui se destinent aux chaires de philosophie ou de belles lettres. Mr Hause, ayant été fait professeur assez jeune, travaille constamment & tranquillement dans la même place que ses premiers essais lui firent obtenir Ses ouvrages, tant en latin qu'en

allemand, roulent ſur l'hiſtoire du moyen âge, & ſur l'hiſtoire moderne. On en trouve la liſte dans l'*Allemagne littéraire* de Meuſel.

HAYNE (J..... E..... G.....) ingénieur au ſervice du roi de Pruſſe. Son ouvrage ſur la tactique des Turcs intéreſſe dans ce moment plus que lorsqu'il parut en 1783. On ſeroit bien-aiſe de ſavoir que cet ingénieur eût fait la guerre, ou du moins un long ſéjour, en Turquie. Quoi qu'il en ſoit, il paroît qu'il a puiſé dans de bonnes ſources, quoique les mémoires du baron de Tott n'euſſent pas encore paru. L'hiſtoire des trois guerres de Turquie entre 1683 & 1737, que Hayne a donnée depuis, ſert de ſupplément à cet ouvrage.

HECKER (Jean Jules) né dans le comté de la Mark, & mort à Berlin en 1768, âgé environ de ſoixante ans. Ses ouvrages ſont peu de choſe. Mais le zèle de cet eccléſiaſtique pour l'inſtruction du bas peuple l'a rendu célèbre. Il fut le fondateur d'une école qu'on nomma *réelle*, parce qu'on y inſtruiſoit les élèves *de rebus*, non *de verbis*. Fréderic II n'a rien fait pour cette

école, née dans les premières années de ſon règne; mais il laiſſoit faire, & cela a ſuffi. L'objet de ſon inſtitution étoit d'enſeigner des choſes directement utiles à tous ceux qui ſe deſtinent aux arts mécaniques & au commerce. Il précéda tous les pédagogiſtes de nos jours qui l'ont enſuite éclipſé. Le père abbé Felbiger eſt venu prendre de lui le modèle des écoles qu'il a fondées en Siléſie, & enſuite en Hongrie Le nom de *normales* qu'on a donné à pluſieurs établiſſemens de cette eſpèce ne convient proprement qu'à celle-ci, qui a véritablement ſervi de modèle ou de *norme* à toutes les autres: elle s'eſt formée par ſes ſoins. Un des legs que ſa réputation procura à cette école, lui eſt venu du fameux gazetier d'Erlang. Mais cet héritage engagea la maiſon dans un procès, devant je ne ſais quel tribunal de l'Empire; & ce procès dure depuis vingt-cinq ans.

HEINECCIUS (Jean Théophile) né à Eiſenberg d'un père eccléſiaſtique, en 1681, s'étoit deſtiné à la théologie, & s'appliqua ſurtout à l'hiſtoire eccléſiaſtique. Il fut à Leipſic créé maître (*magiſter*) en 1704. Étant enſuite allé à

Halle, il se tourna du côté de la jurisprudence. Il fut cependant fait professeur extraordinaire, puis ordinaire de philosophie. Il ne prit le doctorat en droit qu'à l'âge de trente-six ans, & fut fait professeur à Halle en 1721. Trois ans après on lui offrit une chaire apparemment plus lucrative à Francfort. Il l'accepta, & la tint trois ans. Pendant trois autres années il occupa une chaire de jurisprudence à Franecker. Il retourna de cette université à celle de Francfort; & de là, à cause de ses querelles avec un autre professeur, nommé Trier, il fut transféré à Halle, où il mourut en 1741, âgé de soixante ans. Ses ouvrages sont peu volumineux, quoique remplis d'une érudition immense; mais ils roulent sur des sujets intéressans. Les Antiquités romaines, rédigées sous les titres & selon l'ordre des Institutions de Justinien, pour leur servir d'éclaircissement, ont eu beaucoup de cours. Son fort d'ailleurs étoit le droit féodal & germanique, sur lequel on le consultoit de toute part. Il appartient à peine au règne de Fréderic II, puisqu'il mourut un an après son avénement au trône. Mais ses ouvrages, comme ceux de Bœhmer, de Stryck, de Thoma-

sius, en droit; ceux de Hoffmann, de Stahl, en médecine, montrent dans quel état se trouvoient les sciences dans le Brandebourg sous le régne précédent.

HEINITZ (Fréd. Guillaume, baron de) étoit ministre au département des mines à Dresde. Lorsque par quelque mécontentement il se démit de son emploi, Fréderic II lui en donna un de la même nature à Berlin en 1777. Le roi commençoit à revenir de l'aversion qu'il avoit eue pour la minéralogie. Mr de Heinitz dans la suite fut chargé de plusieurs départemens; car outre celui des mines, il a celui de Westphalie, c'est-à-dire des provinces de Cléve, de Meurs, de la Mark, Gueldre, Minden &c.; il a celui du sel, de la monnoie, & de la fabrique de porcelaine, celui de l'académie des arts. La plupart de ces départemens, à l'exception de celui de Westphalie, ont du rapport entr'eux. La monnoie & le sel fossile en ont avec la minéralogie; & la manufacture de porcelaine en a encore un plus direct avec l'académie de peinture & de sculpture. Fréderic II avoit laissé tomber l'académie de peinture fondée par son aïeul. Elle étoit presque

presque entièrement tombée depuis qu'un incendie en avoit détruit les ſalles & réduit en cendres les tableaux & les modèles qu'on avoit raſſemblés. Mr de Heinitz prit ſoin de ce qu'on avoit ſauvé, & s'intéreſſa pour quelques jeunes artiſtes qui promettoient du ſuccès. Il propoſa au roi en 1784 les moyens de rétablir cette académie; c'étoit de lui aſſigner quelques fonds que le miniſtre lui indiqua. Le roi ne fut pas d'humeur de diſpoſer de ces fonds comme le miniſtre le propoſoit; mais il conſentit que Mr de Heinitz eût la direction des élèves qui ſe préſentoient à l'école de deſſein qui ſubſiſtoit encore. On a vu en deux ou trois ans des progrès aſſez conſidérables, qui engagèrent Fréderic Guillaume II à protéger cette académie, & à répandre ſes bienfaits ſur les artiſtes qui le méritoient. Au reſte nous avons de Mr le baron de Heinitz, comme auteur, un Eſſai d'économie politique, imprimé en 1785; un Mémoire ſur le produit du règne minéral de la monarchie pruſſienne, & ſur les moyens de cultiver cette branche de l'économie politique (Berlin 1786); une autre enfin ſur les Finances de la Saxe ([a]).

([a]) V. l'art. MIRABEAU.

HEINIUS (Jean Philippe) né en 1688, étoit fils d'un bourguemaître de Smalcalde qui dans ce temps habitoit à Caſſel. Aprés avoir fait ſes études à Brême avec ſuccès, il fut fait profeſſeur d'hiſtoire eccléſiaſtique judaïque dans un collége de Halle; enſuite il alla ſe faire recevoir docteur à Francfort ſur l'Oder, apparemment parce qu'étant de la religion réformée il aimoit mieux prendre ce grade dans une univerſité de la même religion qu'à celle de Halle qui eſt luthérienne. Bientôt aprés il fut fait recteur du collége de Joachimsthal à Berlin, qui eſt auſſi de la religion réformée. On l'aſſocia, & il en étoit bien digne, à la ſociété royale en 1732. Cette ſociété étant renouvelée ſous le nom d'académie, il en fut non-ſeulement membre, mais directeur de la claſſe de philoſophie ſpéculative; c'eſt de quoi Mr Adelung ne fait point mention. Ce lexicographe dit pourtant avec raiſon que Heinius étoit un ſavant diſtingué & un excellent régent de collége. Il a fourni de fort bons mémoires aux recueils de l'académie, ſurtout ſur les anciens philoſophes. Deux livres de diſſertations ſacrées, choſes fort curieuſes, ont été imprimés à Amſterdam en 1737. Il

eſt mort en 1775. *Moſer*, *Adelung*, *Mémoires de l'académie.*

Heisler (Philippe Jacob) né à Schenkenhofen, petit village près de Lindau, de parens catholiques. Il reçut ſa première éducation chez un oncle doyen d'une égliſe dans le diocèſe de Conſtance; enſuite chez les jéſuites à Mindelheim, où il continua d'étudier, & où il fut enſuite fait profeſſeur. Il a écrit ſur le droit quelques diſſertations, & il a fourni beaucoup d'articles au journal ou aux gazettes hebdomadaires de Halle, depuis 1759 jusqu'en 1779. Mort en 1771. *Weidlich.*

Henckel (Erdmann Henri) comte de Oderberg, baron de Donnersmarck, & ſeigneur de Pœlzig, né à Oderberg en Siléſie d'une famille illuſtre, étudioit à Halle avec ſon frére Wenceslas, lorsque Fréderic I prit le titre de roi. Ils prononcérent à cette occaſion, l'un en allemand, l'autre en latin, des discours panégyriques & congratulatoires, qui ont été imprimés. Le comte Erdmann Henckel publia auſſi quelques autres ouvrages à Berlin & à

Halle du vivant du roi Fréderic Guillaume I. Il se retira ensuite à son château d'Oderberg, où il passa le reste de sa vie en exercices de piété. Il est mort en 1752, âgé de soixante-neuf ans.

HENCKEL (Joachim Fréderic) très-célébre chirurgien & accoucheur, né en Prusse dans l'un district appelé *Hollande*. Il fut un de ces jeunes chirurgiens que le roi Fréderic Guillaume I envoya à Paris pour apprendre la profession, qui dans ses états étoit alors fort reculée. A son retour on le fit chirurgien major des gendarmes; mais il vouloit devenir professeur, & il alla prendre le grade de docteur à Francfort sur l'Oder en 1744, quoique âgé de trente-deux ans. Il vint ensuite s'établir à Berlin, donna des leçons, se procura des pratiques, & se rendit fort célèbre surtout comme accoucheur: c'étoit-là son fort; & c'est dans cette partie que ses ouvrages peuvent encore être utiles. Au reste ce sont pour la plupart des compilations. A Berlin, où il vécut plus de trente-cinq ans, cet homme est encore fameux par son avarice aussi inhumaine que ridicule. Il se faisoit payer à la

rigueur par de pauvres gens qui le consultoient pendant quelques quarts d'heures, & que d'autres professeurs traitoient des mois & des ans de suite sans exiger un sou. Il se seroit presque laissé mourir de faim pour épargner la dépense. Il prêtoit son argent à un intérêt exorbitant. Cette avarice au lieu de l'enrichir l'appauvrit. Sa femme, qui ne pouvoit jamais lui arracher l'argent nécessaire, étoit réduite à s'accorder avec des emprunteurs qui partageoient avec elle l'argent pour lequel on s'obligeoit à une usure énorme. Ils ne le lui rendoient plus, & lui n'osoit point le demander en justice, pour ne point manifester son avarice affreuse. Obligé de tenir voiture, il voloit l'avoine à son propre cocher, qui l'ayant une fois surpris, feignit de ne le point connoître, & le rossa d'importance. Il avoit un fils unique qui promettoit beaucoup; mais il ne survécut point à son pere qui mourut en 1777, âgé de soixante-cinq ans.

HENNERT (Jean Fréderic) né à Berlin en 1734, fils d'un conseiller aulique. Il fut fait professeur de mathématique & d'astronomie à Utrecht à peu près dans le même temps que

le roi fit venir à Berlin pour astronome un jeune Bâlois, & que pour enseigner les mathématiques à de jeunes militaires il fit venir d'Utrecht même Mr de Castillon; & c'est la chaire de celui-ci que Mr Hennert obtint ([a]). Il a donné au public quelques ouvrages en latin & en françois. Depuis cinq ou six ans on a de lui dans le Magasin de mathématique de Leipsic, & dans le Journal astronomique de Mr Bode, des observations *sur les orbites elliptiques des planètes.*

HENNERT (Charles) frère du précédent, a fait quelques campagnes de la dernière guerre sous le prince Henri; il a demeuré long-temps auprès de S. A. R. à Rheinsberg, dont il a donné une belle description. Il est depuis 1785 inspecteur des forêts à Charlottenbourg; & il a donné un traité sur *l'architecture & l'art des jardins* en 1786, & un excellent ouvrage sur *la cavalerie des anciens* du temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire, sur les chars des héros d'Homère. Il avoit entrepris une histoire militaire des états prussiens, depuis le grand électeur Fréderic Guillaume; mais il a renoncé à cette entreprise.

(a) *Formey, Lettres sur l'état des sciences & des mœurs.*

HERBST (Jean Fréderic Guillaume) fils d'un pasteur surintendant de Minden, prédicateur à une des églises luthériennes de Berlin, a continué l'histoire naturelle du règne animal de Borowsky, & a donné avant cela quelques cahiers sur des sujets particuliers de ce genre en 1782—1784; surtout sur les crabes & les écrevisses. Sa carrière n'offre rien de brillant, mais pourtant quelques singularités remarquables. Il étoit chapelain au corps des cadets sous le général Buddenbrock qui en étoit le chef. Ce général crut que dans un sermon auquel il assista, le prédicateur avoit lâché des traits qui portoient sur lui, à cause de quelques mécontentemens que Madame la générale avoit causés à la femme du prédicateur, & fit des instances auprès de Mr de Zedlitz, ministre du département ecclésiastique, pour qu'on cherchât une autre place au prédicateur. Le ministre, qui ne vouloit point déplaire au général, le fit curé d'une petite ville, d'où il fut ensuite rappelé à Berlin. Il vient de faire (en 1789) un voyage en France.

HERDER (Jean George) est né en 1741 à Morungen, fief, en quelque sens, des comtes de

Dohna dans la Pruſſe royale ou orientale. Nous ne ſommes pas inſtruits des circonſtances de ſa première éducation, ni de la condition dans laquelle il eſt né. Mais on ſait qu'à l'âge de dix-huit ans il étudioit à Kœnigsberg; qu'il connut dans cette ville Mr Hamann, & qu'il parut l'imiter dans ſa manière d'écrire. Le premier ouvrage que Mr Herder fit paroître, eſt un ſermon en forme d'éloge qu'il prononça à l'enterrement d'une jeune bourgeoiſe de Kœnigsberg. La même année il donna un dialogue d'un genre nouveau, qui devoit ſervir pour conſoler un ami qui venoit de perdre ſon père. Dans un ſujet fort ordinaire, Mr Herder fit entrevoir une imagination peu commune. Le ſuccès de ces eſſais lui procura un petit emploi à Mittau. Il en trouva bientôt un meilleur à Riga, quoiqu'il n'ait été que comme maître ſubalterne, ou co-laborateur, dans une école de cette ville. Il y publia quelques petites pièces, tant en proſe qu'en vers. Un mémoire *ſur l'origine du langage*, qui remporta le prix de l'académie de Berlin en 1775, le fit connoître pour philoſophe ſubtil, érudit, & profond. La même année le comte de la Lippe-Schaumboug l'ap-

pela à Buckebourg comme conſeiller du conſiſtoire. Il continua à écrire en différens genres; & il eut le courage d'entrer en lice avec le célèbre Leſſing, qui jouiſſoit alors de la plus grande conſidération dans la littérature allemande. Le ſujet étoit aſſez ſingulier. Il étoit queſtion de ſavoir *de quelle manière les anciens repréſentoient la mort.* Un nouveau mémoire ſur les cauſes de la corruption du goût chez les différentes nations, lequel fut auſſi couronné par l'académie de Berlin, augmenta encore la réputation de l'auteur. Ces ſuccès auroient dû lui mériter l'attention de Fréderic II, qui certainement aimoit la philoſophie & la littérature. Mais comme l'on ſait, Fréderic ne prenoit guère connoiſſance de ceux qui ne parloient qu'en allemand, & moins encore des eccléſiaſtiques. Mr de Munchauſen, miniſtre alors au département eccléſiaſtique & littéraire, n'eut pas aſſez de crédit, ou peut-être n'eut-il pas d'occaſion, pour le placer. Le ſort qui ne s'offrit point à ce théologien philoſophe dans les états pruſſiens, lui fut offert dans un pays qui n'en eſt guère éloigné. Le duc régnant de Weimar, qui avoit déjà attiré dans ſa réſidence Mr Bode, Mr de Gœthe, Mr Wie-

land, y attira auſſi Mr Herder, digne ſans doute, quoique dans un genre différent, d'être aſſocié à ces auteurs. Il eſt dans cette ville premier paſteur, premier prédicateur, & ſurintendant, dignité qui répond à beaucoup d'égards à celle d'évêque dans les pays catholiques.

Un littérateur ſaxon que nous avons déjà cité ailleurs, parle des ouvrages de Mr Herder en ces termes. "Il fut un temps, dit-il (a), où „ l'on liſoit, & dévoroit les écrits de Herder „ avec une ardeur extraordinaire; où chacun le „ louoit comme auteur *æſthétique* (b) profond „ & ſenſé, comme connoiſſeur des anciens, rem-

(a) *Caractere deutſcher Dichter und Proſaiſten.* p. 463.

(b) Voici la définition qu'un des profeſſeurs les plus eſtimés du collége carolin de Bronswic donne du mot *æſthétique*, qui eſt très en vogue préſentement dans la littérature allemande: „ *Æſthétique*, dit-il, dans ſon ſens le plus général, eſt la par„ faite connoiſſance théorique des belles lettres & des beaux arts, „ qui embraſſe non-ſeulement leurs fondemens communs, mais „ auſſi les préceptes particuliers de chaque ſcience ou genre de „ littérature, & de chaque art. Il paroît que c'eſt Alexandre „ Baumgarten, profeſſeur à Francfort, qui a mis en vogue ce „ mot vers l'an 1750". *Entwurf einer Theorie und Litteratur der ſchönen Wiſſenſchaften*, von Joh. Joachim Eſchenburg. *Eſſai ſur la théorie & la littérature des beaux arts & des ſciences*, par Mr Eſchenbourg. pag. 3. Le mot *æſthétique* tiré du grec αἰσθάνεσθαι, *ſentir*, ſignifie à peu près ſentimental.

„ pli de goût, & comme philosophe spirituel.
„ Ce fut dans ce temps qu'il s'associa avec une
„ noble assurance aux célèbres auteurs des let-
„ tres sur la littérature allemande, & qu'avec un
„ style neuf, plein de feu allégorique, il char-
„ moit le cœur & l'oreille de tout le monde,
„ & qu'il prononçoit franchement sur les dé-
„ fauts & les singularités de notre poësie & de
„ notre langue. Ce style qui se soutint si bien
„ par l'expression, le coloris, les transitions,
„ trouva partout des admirateurs, des imita-
„ teurs; & même les juges les plus sévères....
„ malgré leurs jugemens tranchans, le langage
„ brûlant de l'auteur, & tous les sauts hardis,
„ & presque dithyrambiques de son imagination
„ plus que hardie (*wilden*), lui ont accordé leur
„ estime. Son goût pour les nouveautés, son
„ penchant pour le style guindé & fleuri, son
„ expression outrée & déclamatoire trouvèrent
„ de l'indulgence, à cause des beaux & grands
„ talens avec lesquels il s'annonça dans tous ses
„ premiers écrits. En effet, il mérite comme
„ philosophe & comme *æsthètique* une haute
„ approbation, parce qu'il pense profondément
„ & finement; & les vérités, les hypothèses qu'il

„ proposé, il sait toujours les mettre dans le „ jour le plus avantageux. Les ouvrages mêmes „ de sa jeunesse ne manquent jamais de préci- „ sion, de force, d'harmonie, ni de dignité. „ Il manie hardiment notre langue à son gré; „ d'une manière qu'on ne sauroit blâmer...... „ Cependant combien ne s'écarte-t-il pas du „ chemin battu ! à quelles licences effrénées la „ singularité & l'extravagance ne l'entraînent- „ elles point ? Dans *les plus anciens monumens* „ *du genre humain*, & dans ses autres ouvrages „ plus récens (vers l'an 1781) qui peut percer „ la profondeur ténébreuse de sa manière d'é- „ crire tout-à-fait particulière ? Son langage „ est enveloppé de nuages mystiques, obscurs, „ énigmatiques, comme s'il parloit du haut du „ trépied de Delphes. Qui peut le compren- „ dre, qui peut le suivre à travers toute cette „ affluence de mots guindés & cabalistiques? Et „ quand même on le pourroit, combien peu „ de lecteurs en auroient le loisir"!

Nous n'oserions dire si la critique que fait ici Mr Kutner du style de Mr Herder est juste, quoique bien des gens très-instruits y souscrivent. Mais il nous paroît que le reproche qu'on

fait à ce ſavant paſteur de Weimar retombe ſur la génération préſente des Allemands, dont le goût eſt prodigieuſement variable & changeant. En moins de quarante ans, ils ont reçu avec transport, ils ont admiré, imité, enſuite mé-priſé, abandonné trois manières d'écrire; & l'on accuſe cette nation ſtudieuſe, & aujourd'hui floriſſante, de ne ſavoir ce qu'elle veut. C'eſt l'effet d'une grande abondance de productions que fournit un terroir ſoigneuſement cultivé; mais c'eſt un préſage qu'aucun auteur ne vivra guère au-delà de vingt ans. Mr Herder, qui n'en avoit pas trente lorsqu'on le blâmoit déjà d'avoir abuſé de la facilité de ſon ſtyle, a peut-être voulu s'accommoder au goût de ſes compatriotes plutôt qu'à ſon propre ſentiment, comme ont fait tant d'illuſtres écrivains de différentes nations. Au moins voit-on que les pièces qu'il a préſentées à l'académie de Berlin, où le ſujet donné prévenoit les égaremens de ſa verve, n'ont pas eſſuyé les reproches que lui fait l'auteur que nous venons de rapporter, & n'a pas tant donné dans l'enflure.

Mr Herder a voyagé en Italie en 1788—1789 à la ſuite de Madame la princeſſe de Weimar. S'il s'eſt rencontré à Naples avec Mr Xavier Mat-

tei, on n'aura pas manqué de remarquer que Mr Mattei à Naples eſt avocat de profeſſion, & avec cela grand poëte hébraïſte, & que Mr Herder, théologien par état, eſt poëte par goût. Ceux qui entendent l'italien & l'allemand diront peut-être que l'avocat napolitain a trop de penchant pour le ſtyle oriental, & que le théologien pruſſien donne trop au galimatias philoſophique.

Il y a une réflexion importante à faire ſur le ſujet de Mr Herder, auſſi bien que ſur quantité d'auteurs célèbres d'autres nations. Ceux qui ne ſont pas nés dans le pays dont on a adopté le langage, ſont obligés de l'apprendre par étude. Il eſt très-facile qu'à force de bien choiſir les mots & de tirer du fond du langage, d'adopter, de créer même de nouveaux mots par imitation & analogie, l'on aille trop loin & que l'on tombe dans l'affectation & le raffinement. Sénèque & Lucain qui n'étoient pas Romains; le Taſſe, le Chiabrera, Speron Speroni, qui n'étoient ni Florentins ni Toscans, pourroient fournir des preuves pour appuyer cette réflexion. Nous ne citerons pas d'autres exemples, & laiſſerons aux littérateurs ſaxons à obſerver ſi depuis que Mr Herder vit en Saxe il a changé ſon ſtyle, & s'il

eſt revenu de ce ſtyle ampigourique & bourſoufflé qu'on lui reproche.

Hering (Daniel Henri) né à Stolpe dans la Poméranie ultérieure en 1722, paſteur réformé à Breslau, & directeur d'une école réelle de la même ville. Il acheva à l'âge de vingt ans sa carrière ſcolaſtique à l'univerſité de Halle, où il donna en 1742 deux diſſertations latines ſur quelques paſſages du nouveau Teſtament; l'une ſur le mot Πορνεια. *Act. cap.* 15. *v.* 20. 29., l'autre ſur le ſecond chapitre de l'Apocalypſe, où il eſt parlé de Biléam & des Nicolaïtes. Il publia quelques ſermons ſur l'éducation des enfans; & lorsqu'il fut placé à Breslau, il publia deux programmes que nous aurons lieu de citer dans quelques autres articles de ce volume. Voici leurs titres : *ſur la religion chrétienne*, *comme bienfaitrice des ſciences & de la littérature.* (Breslau 1769—1770). On a de lui pluſieurs autres eſſais ſur de pareils ſujets, tous convenables à ſa deſtination. Il a fourni des extraits & des analyſes à la bibliothèque univerſelle de Berlin comme cent auteurs ſavans eccléſiaſtiques. Mais ſon ouvrage le plus conſidérable, eſt l'Hiſtoire

de l'introduction du calvinisme dans les états prussiens. Cette histoire occupe quatre à cinq volumes grand in-8°. Le seul article qui regarde l'électeur Jean Sigismond, s'étend jusqu'à quatre cents pages. Il y comprend à la vérité l'histoire de quantité d'établissemens littéraires, qui furent une suite de la seconde réforme de la religion, quantité de notices d'écrivains calvinistes ou zuingliens. Le sujet est à peu près le même que celui des mémoires de Mr Erman. L'un & l'autre prétendent que ce ne fut point par des motifs politiques que Jean Sigismond abandonna la religion luthérienne pour embrasser le calvinisme.

HERING (George Charles) né à Magdebourg, étoit auditeur d'un régiment, & fut fait prisonnier par les François dans la guerre de succession d'Espagne, lorsque la Prusse étoit alliée de l'Autriche. Ayant recouvré sa liberté, il devint secrétaire de Mr de Katsch, ministre d'état, favori de Fréderic Guillaume. Il fut ensuite placé dans la chancellerie, & travailla à une entreprise digne véritablement d'un copiste. C'étoit d'ajouter l'allemand au dictionnaire fran-

çois

çois & italien de Véneroni. Ce qui prouve combien peu la littérature vulgaire étoit avancée dans le pays. Cependant ce Hering donna en 1743 l'Hiſtoire de la vie & du régne de Fréderic Guillaume I, en allemand, in-8°. C'eſt le ſeul de ſes ouvrages qui puiſſe encore mériter d'être lu. Mort en 1750.

HERING (Jean Samuel) né à Stargard en Poméranie, & mort à Stettin, profeſſeur de droit dans l'illuſtre école de cette ville, en 1752, avoit été adjoint de la même faculté à l'univerſité de Greifswalde. On a de lui pluſieurs ouvrages ſur le droit féodal, mais ſurtout ſur les fiefs de la Poméranie qui ſont reſtés dans l'ancien ſyſtème; tandis que dans les autres provinces de la monarchie pruſſienne la féodalité a été abolie ſous le roi Fréderic Guillaume I. Une diſſertation qui peut intéreſſer davantage ceux qui ne ſont pas Poméraniens, roule ſur cette queſtion: *An venditio præbendæ pro ſimoniaca ſit habenda in terris proteſtantium? Weidlich*, & *Adelung.*

HERING (Mathieu Benoît) né à Zwillop près de Colberg en Poméranie, étudia le droit

à Roſtock dans le Mecklenbourg, & y fut fait profeſſeur. Il a donné quelques diſſertations ſur des ſujets particuliers de droit civil, entr'autres on remarque les deux ſuivantes: *de Inimicitiis judici non imputandis*, — *de Inimicitiis actori, reo & advocato non imputandis*. Il eſt mort en 1750, âgé de trente-ſept ans.

HERMES (Erneſt Fréderic) né à Petznick en Poméranie en 1730, eſt le ſecond des trois frères auteurs, tous fils d'un curé luthérien. Celui-ci a publié des ſermons, & fourni quelques articles à Mr Treſchow, rédacteur des petits Eſſais ſur les penſées & les ſentimens. Il eſt diacre d'une égliſe de Kœnigsberg en Pruſſe.

HERMES (Fréderic Samuel) né à Wernigerode, curé dans le Mecklenbourg, eſt auteur de quelques petits ouvrages de piété.

HERMES (Hermann Daniel) l'aîné des trois fils du curé de Petznick, né en 1731, fut d'abord un des maîtres de *l'école réelle* de Berlin, enſuite prédicateur à Ruppin, puis archidiacre à Zoſſen. Après cela il fut fait profeſſeur & in-

ſpecteur d'une grande école de Breslau. Il eſt actuellement prévôt de l'égliſe du St Eſprit de la même ville. L'ouvrage par où il débuta comme auteur, eſt une lettre *d'un ami des hommes aux perſonnes affligées qui pleurent en ſecret la perte de ce qu'elles avoient de plus cher.* Ce petit ouvrage eut un grand ſuccès. Quelques années après il donna un diſcours profondément penſé, où il recherche *jusqu'à quel point les lois de la religion & celles de l'état ſont unies.* La plupart de ſes autres écrits ſont des ſermons, ou roulent ſur l'éducation de la jeuneſſe.

Hermes (Jean Auguſte) n'a rien de commun avec les trois Poméraniens que le nom & la profeſſion d'eccléſiaſtique. Il eſt né à Magdebourg en 1736. Il acheva de bonne heure la carrière des études de philoſophie & de théologie; & à l'âge de vingt-cinq ans il fut paſteur du village de Kettendorff dans le Mecklenbourg. Deux ans après, en 1739, il fut transféré à Greſchendorf, où il paſſa ſix ans. Son mérite le fit paſſer à une meilleure égliſe; & en 1765 il devint premier paſteur & prévôt de Wahren, auſſi dans le Mecklenbourg. Il com-

mença depuis-lors à publier quelques feuilles hebdomadaires sous le titre de *Mémoires pour servir aux progrès de la piété* (*Beyträge zur Beförderung der Gottseligkeit*). Son avancement & sa réputation excitèrent la jalousie de ses confrères, qui sous prétexte de zèle pour l'orthodoxie, lui suscitèrent des persécutions. Il répondit par une apologie assez libre à ceux qui prétendoient trouver des erreurs dans ses écrits. Cela ne fit qu'échauffer les têtes, & irrita davantage ses adversaires, d'autant plus qu'il étoit étranger dans le pays. Il jugea à propos de prendre congé & de venir à Berlin, où il trouva des protecteurs, soit à la cour, soit dans le consistoire supérieur, dont ni les chefs ni les membres n'étoient pas fort entichés d'orthodoxie luthérienne. Il publia son catéchisme sous le titre de *Manuel de la religion* (*Handbuch der Religion*), qui en justifiant sa doctrine, du moins auprès des théologiens philosophes, lui mérita de nouveaux patrons, parmi lesquels on comptoit la princesse Amélie, sœur de Fréderic II. On commença par lui procurer une place proche de sa patrie, à Jérichau, dans le duché de Magdebourg. Quelque temps après la princesse, qui n'étoit pas lu-

thérienne, prit facilement de l'intérêt pour un prédicateur que les luthériens mecklenbourgeois persécutoient, & le jugea très-propre pour remplir les premières places dans les églises de son abbaye souveraine de Quedlinbourg. Il est dans cette ville conseiller du consistoire, inspecteur des écoles, & premier prédicateur de l'église principale. Il publia en 1781 les cinq discours de congé qu'il avoit prononcés en quittant les cinq places qu'il avoit occupées précédemment; & ces discours ne sont pas la partie la moins intéressante de ce qu'il a écrit, quoique son Manuel de la religion soit incomparablement plus instructif.

HERMES (Jean Timothée) le plus jeune des trois frères ci-dessus nommés, né à Petznick en 1738, est le plus célèbre de tous ceux qui portent ce nom, parce qu'il a écrit dans un genre qui intéresse tout le monde, quoiqu'il soit comme ses frères dans l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses études dans les écoles ordinaires & à l'université, il alla à Breslau, attiré par son frère, dont il traduisit en françois la lettre allemande *aux personnes affligées, &c.* On le fit

aumônier dans un régiment de dragons à Luben en Siléſie. Mais ſon mérite diſtingué lui valut à l'âge de trente-ſept ans la prévôté de l'égliſe du St Eſprit dans la capitale de la province où ſon frère aîné étoit déjà établi. Il eſt à remarquer que Jean Timothée Hermes eſt un des allemands qui écrivent auſſi en françois, & que l'uſage de cette langue ne l'a pas empêché de ſe faire une réputation d'écrivain élégant dans celle de ſa nation. Les deux ouvrages qui le mettent au nombre des auteurs à la mode, ſont l'*Hiſtoire de Fanny Wilkes*, en deux parties, & le *Voyage de Sophie de Mémel en Saxe*, en cinq petits volumes. Il n'y a guère de romans originaux en langue allemande, ſi on excepte les Souffrances de Werther, qui ſoient plus connus que ce Voyage de Sophie. Il n'approche pourtant pas des romans eſpagnols & anglois pour l'intérêt. Le cercle où vivent la plupart des auteurs allemands borne leur imagination, que le climat ne favoriſe pas non plus. De là vient que leurs peintures ne ſont pas aſſez riches, que les caractères ne ſont pas aſſez variés, & que l'expreſſion des ſentimens n'eſt pas aſſez vive ni aſſez forte. Mr Hermes a imité particulière-

ment Richardſon. Mais on l'accuſe d'avoir trop traîné ſes contes; on lui reproche que les dénouemens manquent ſouvent de la vraiſemblance néceſſaire; qu'en traçant les caractéres des perſonnes de baſſe condition il y a trop mêlé du dégoûtant, du plat, du commun (a); que ſes réflexions ne ſont pas toujours neuves, ni amenées à propos, ni ménagées avec aſſez d'économie.

HÉROLD (Chrétien de) mort conſeiller privé des finances, de guerre, & des domaines à Berlin en 1744, âgé de ſoixante & quinze ans, eſt auteur de quelques diſſertations ſur le droit. Comme écrivain il n'égala pas la réputation de Jean Chriſtophe ſon pére.

HERRMANN (Jean Guſtave) né à Francfort ſur l'Oder, où il vit, eſt auteur d'un dictionnaire grec & allemand, de quelques ſermons inſérés dans le Manuel des prédicateurs (*Handbuch für Prediger*), & d'un petit poëme, où il compare la mort du prince Léopold de Bronswic à celle de Curtius.

(a) *Wenn er in die Zeichnung niedriger Charakter nicht ſo viel Miſsfälliges, Flaches, und Gemeines einmiſchete.* Voyez *Kuttner*, p. 427, 428.

HERTZBERG (Éwald Fréderic, comte de; ministre d'état & de cabinet, chevalier de l'ordre de l'aigle noir, membre & curateur de l'académie de Berlin, membre de la société royale de Londres, de celles de Stockholm, de Gœttingue, de Harlem, &c. est né le 2 Septembre 1725 dans la Poméranie ultérieure à Lottin, ancien siége de sa famille (a). Son père Caspar

(a) La famille de Hertzberg, ou Hirschberg selon son ancienne dénomination, & ses armoiries parlantes, portant un cerf sortant d'une montagne, changée dans la suite en échiquier, est une des plus anciennes de l'Allemagne & de la Poméranie, qu'on ne doit point confondre avec quelques familles de nouvelle création dans l'Empire, qui ont pris le même nom. Elle est originaire de la Franconie, & se répandit dans la basse Saxe, où Léopold de Hertzberg paroît avec distinction dans les chartres du douzième siècle parmi les grands vassaux de Henri le lion, duc de Saxe & de Bronswic, qui se déclarèrent pour l'empereur Fréderic I. La famille vint s'établir dans le treizième siècle en Prusse, avec l'ordre teutonique, dont Gerhard de Hertzberg fut le quatrième grand bailli (*Vice-magister*, ou *Landmeister*) en 1254, & ensuite grand maître de l'ordre jusqu'en 1272, (V. *Duisbourg*, *Chronic. Pruss.* cap. 43, & *Hartknoch*, *Alt-und Neues Preussen*, p. 287.) Vers le même temps Gedinus de Hertzberg rebâtit la ville de Francfort par commission du margrave de Brandebourg. La famille s'établit alors sur la rivière de Kuddow dans les confins de la Poméranie & de la Pomérellie, où elle bâtit successivement dans un district contigu, autrefois désert, les cinq villages de Hertzberg, Lottin, Bahrenbusch, Barcken, & Barkenbrugge, qu'elle possède encore, par-

Dittloff de Hertzberg commença à servir dans les troupes prussiennes, & se trouva en 1706 aux batailles de Hœchstedt, de Calcinato, & de Turin. Il entra ensuite dans le régiment du général de Schulenbourg, que Victor Amédée II, duc de Savoie, ensuite roi de Sicile & de Sardaigne, créa la même année. Il se trouva au siége de Toulon, & puis en Savoie & à Mon-

tée en deux lignes. Mr le comte de Hertzberg, qui selon les anciens partages possède la moitié de ces villages, conserve encore les lettres originales d'investiture des anciens ducs de Poméranie, depuis le quatorzième siècle, par lesquelles il peut prouver la possession non interrompue de ses terres, & sa descendance de douze générations suivies; ce qui est assez rare, même dans la plus ancienne noblesse. Cette famille est d'ailleurs connue par le grand nombre de généraux & d'autres officiers qui se sont distingués dans le service prussien, & dont il y en a eu plus de quarante de tués dans les guerres de Fréderic II. Toutes ces choses étant de la plus grande notoriété, & imprimées dans différens livres qui sont dans les mains de tout le monde, & particulièrement dans l'excellente *Topographie de la Poméranie* de Bruggmann, dans les Biographies de Pauli, (*Leben grosser Helden des gegenwärtigen Krieges*, 6ter Theil. p. 155, 156.), & dans celles de Weidlich, (*Biograph. itztlebender Rechtsgelehrten.* 1ter Th. p. 288.), il est surprenant qu'il se soit trouvé un homme assez mal instruit ou assez mal intentionné, pour faire insérer dans quelque gazette d'Italie en 1786, que Mr le comte de Hertzberg étoit né d'une famille plébéienne du Palatinat, où ni lui, ni peut-être aucun de ses ancêtres n'ont jamais été.

Jine præside, une differtation *de Unionibus & Comitiis electoralibus.* Il fut fort applaudi; & il fubit ainfi l'examen auquel font foumis ceux qui veulent être créés docteurs en droit. Il ne reçut cependant pas le grade; parce qu'un ancien préjugé germanique faifoit croire que la dignité doctorale dérogeoit à la nobleffe.

§. I. Mr de Hertzberg ayant fini le cours de fes études, fe rendit à Berlin, & fut envoyé dès la même année comme fecrétaire de légation à Francfort fur le Mein, avec les deux ambaffadeurs de Brandebourg, qui y allèrent pour fe trouver, ou plutôt pour s'oppofer à l'élection de l'empereur François I, & protefter contre. A fon retour de la diète, il eut la permiffion de s'inftruire des affaires de l'état dans les archives de la cour. C'étoit dans le temps que Fréderic II, après la paix de Dresde de 1746, écrivoit les Mémoires de Brandebourg. Mr de Hertzberg fut chargé de lui faire des extraits des documens qui exiftoient dans les archives. Il en tira particulièrement une relation fidelle de ce qui s'eft paffé dans le Brandebourg pendant la guerre de trente ans, & le *précis de l'ancienne hiftoire militaire de l'électorat.* Le roi

adopta presque entièrement ces extraits, & les fit imprimer dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg. Pour marquer à son jeune co-opérateur combien il étoit content de ce travail, il le plaça en 1747 dans un établissement qu'il fit alors pour de jeunes gentilshommes destinés aux commissions étrangères, & au ministère. C'est ce qu'on appelle la *pépinière des conseillers de légation.* Depuis ce temps-là Mr de Hertzberg commença à travailler dans toutes les expéditions du cabinet, ou comme nous venons de le dire du département des affaires étrangéres. En 1749, Mr d'Ilgen, neveu du célèbre ministre d'état de ce nom, qui avoit la garde des archives secrètes, étant mort, le roi confia de son propre mouvement ce précieux dépôt à Mr de Hertzberg, qui remit en bon ordre ce qu'il trouva dans une grande confusion, & profita de cet emploi pour acquérir ce fonds immense de connoissances diplomatiques qui l'ont si hautement distingué parmi les personnes de sa sphère. En même temps il fournissoit à Fréderic de nouveaux extraits qu'il lui demandoit souvent, soit pour la gestion des affaires courantes, soit

pour écrire l'*Hiſtoire de ſon temps.* En courant cette carrière, Mr de Hertzberg eut l'occaſion de remporter des prix à l'académie de Berlin. Elle avoit propoſé pour le prix de la claſſe de belles lettres, en 1752, ce ſujet: *Par quels moyens les premiers margraves ont-ils peuplé le Brandebourg, après avoir ſubjugué & extirpé les Slaves & les Venèdes, anciens habitans païens de la Marche* (a)? Mr de Hertzberg compoſa ſur cette queſtion un ſavant mémoire, qui fut couronné, & qui ouvrit à l'auteur les portes de l'académie. Il y fut d'abord aſſocié par acclamation. Mr de Maupertuis s'étant trouvé malade à cette époque, le roi, qui alla le voir, apprit de lui l'élection qu'on venoit de faire. S. M. non-ſeulement l'approuva, mais envoya au nouvel académicien les patentes de conſeiller privé. Mr de Hertzberg l'année ſuivante lut à l'académie un mémoire curieux *ſur les anciens ſceaux des anciens margraves de Brandebourg* (b); enſuite un autre *ſur les fréquentes aliénations de cet électorat*, dans lequel il expliqua un fait qui paroît

(a) Voyez *Mémoires de l'académie des ſciences de Berlin*, de l'an 1753.

(a) *Ibid.* Tom. X. Ann. 1754.

incroyable, c'eſt-à-dire qu'un état déjà aſſez conſidérable ait pu être vendu pour 600,000 & 400,000 florins ([a]).

§. 2. Mr de Hertzberg perdit ſon père en 1753, la même année qu'il épouſa Mademoiſelle de Knyphauſen, fille d'un miniſtre d'état, & petite fille de ce même Mr d'Ilgen dont nous avons fait mention, qui avoit été à la tête du département des affaires étrangères ſous les rois Fréderic I & Fréderic Guillaume I. Il acquit en même temps avec ſon épouſe le village de Britz, que la famille de Knyphauſen vendit à l'encan à l'occaſion du partage qu'elle dut faire. Ce village, ſitué à une lieue de Berlin, eſt à préſent fort renommé. Le nouveau poſſeſſeur y a introduit une nouvelle manière de cultiver les champs, de faire des prairies artificielles, & d'y nourrir du bétail. Il y a fait des plantations de toute eſpèce. Il en tire de la ſoie de très-bonne qualité; & il a même imaginé une nouvelle façon d'employer le bois & les cailloux; de ſorte que cette terre paſſe pour un modèle de culture pouſſée à un degré ſurprenant dans un terrain

(a) Ces deux pièces ſe trouvent imprimées dans les Mémoires de l'académie.

ſinon ſtérile, du moins des plus médiocres. Il paſſa ainſi quelques années, partageant ſon temps entre les expéditions du département, le ſoin des archives, & l'économie rurale. Le conſeiller privé de Vockerodt, ſous-ſécrétaire d'état, étant mort en 1755, le roi augmenta les appointemens de Mr de Hertzberg, & voulut qu'il aſſiſtât aux conférences du département auquel il étoit attaché, & qui étoit alors préſidé par les comtes de Podewils & de Finckenſtein. En 1756 Fréderic II ayant réſolu de prévenir l'attaque de ſes ennemis, qu'il crut inévitable d'après les notices aſſurées qu'il avoit, fit ſecrètement venir Mr de Hertzberg à Potsdam, & le chargea de rédiger un précis des dépêches ſecrètes qu'on s'étoit procurées du cabinet de Dresde; & avant que de marcher en Saxe & en Bohême, il fit communiquer cet écrit à toutes les cours étrangères, afin de les inſtruire des deſſeins dangereux des trois cours, ſavoir celles d'Autriche, de Ruſſie, & de Pologne ou de Saxe. Le roi s'étant enſuite rendu maître de Dresde, donna ordre au général Willich de forcer les archives de cette capitale. On en tira une grande caiſſe de dépêches ſecrètes, depuis

17

1746 jusqu'à 1756, qu'on envoya à Berlin. Mr de Hertzberg fut obligé de parcourir en huit jours de temps jusqu'à cinquante volumes de ces manuscrits qu'on lui remit, & de composer la fameuse déduction que le roi intitula lui-même *Mémoire raisonné &c.* Ce mémoire est un exposé des motifs qui ont engagé Fréderic II à prévenir les desseins des trois cours que nous venons de nommer, & qu'on a tâché de vérifier par la correspondance des ministres de Vienne, Pétersbourg, & Dresde ([a]). Mr de Hertzberg a rédigé ce mémoire avec tant de fidélité & de précision, que la cour de Vienne n'a point nié la vérité de la découverte, mais en a seulement combattu l'application. Elle soutint que le roi de Prusse n'auroit pas dû se mettre dans le cas de l'alliance secrète & éventuelle de Pétersbourg de 1746, & fit publier des *Remarques sur les manifestes de guerre du roi de Prusse.* Mr de Hertzberg publia une ample ré-

([a]) Ce mémoire a été imprimé en plusieurs endroits dans le temps, & dernièrement dans le *Recueil des déductions, manifestes, déclarations, traités, & autres actes & écrits publics, &c.* Par le ministre d'état, comte de Hertzberg, *depuis le commencement de la guerre de sept ans* 1756 *jusqu'à celui de la guerre de Bavière* 1778.

ſutation de ces remarques ([a]); & pendant tout le cours de la guerre de ſept ans, il compoſa les autres pièces publiques que Fréderic II oppoſa à ſes ennemis, & entr'autres les déclarations qui ont ſervi de réponſe à celles des cours de Ruſſie & de Suède. Au commencement de l'année 1757, ayant obſervé que le roi avoit réſolu d'abandonner la Pruſſe & la Weſtphalie, pour concentrer toutes ſes forces entre la Viſtule & l'Elbe, Mr de Hertzberg lui écrivit une lettre anonyme, où il lui conſeilla de ne pas abandonner ces provinces, & de faire plutôt tous les efforts poſſibles pour augmenter ſon armée de quarante mille hommes, avec leſquels on pourroit faire face aux François ſur le Rhin, & aux Ruſſes en Pruſſe. Le roi ne ſuivit ce conſeil qu'à moitié, en augmentant ſon armée de vingt mille recrues de ſes ſujets. De l'aveu des connoiſſeurs, ce ſont ces recrues qui ont le plus contribué au gain des fameuſes batailles de Rosbach & de Liſſa. Fréderic II ſut que c'étoit Mr de Hertzberg qui lui avoit écrit cette lettre; & il eut bientôt moyen de lui en marquer ſon contentement. Le conſeiller privé

([a]) V. le Recueil ſusdit, Tom. I. p. 283.

Wahrendorff, secrétaire d'état au département des affaires étrangères, étant mort au mois de Janvier 1757, le roi conféra incessamment à Mr de Hertzberg cette place importante. Il y ajouta l'expédition des affaires de Silésie, & le fit continuer dans la direction des archives secrétes. Chargé de ces fonctions, Mr de Hertzberg, pendant tout le cours de la guerre de sept ans, a transporté deux fois le dépôt des archives secrètes, d'abord à Kustrin, ensuite à Magdebourg. Il suivit la cour & le cabinet, c'est-à-dire les deux ministres des affaires étrangères, comtes de Podewils & de Finckenstein, tantôt à Magdebourg, tantôt à Meissen ou à Breslau, & partout où le roi prenoit les quartiers d'hiver. Après la perte de la bataille de Colin, la forteresse de Stettin n'ayant point de garnison & se trouvant dans le plus grand danger d'être emportée d'emblée par les Suédois, Mr de Hertzberg persuada les états de la Poméranie & de la Marche de lever promptement à leurs frais ces vingt-quatre bataillons de milice nationale qui ont ensuite défendu avec valeur, pendant les cinq ans que dura encore la guerre, les forteresses de Colberg, de Kustrin, de Stet-

tin & de Magdebourg, & qui sous Messieurs de Wédel, de Belling, & autres généraux, ont fait tant de beaux exploits en Poméranie, & dans la Marche. Élisabeth, impératrice de Russie, étant morte au commencement de l'année 1762, & son successeur Pierre III ayant offert la paix au roi de Prusse, le comte de Finckenstein & Mr de Hertzberg, l'un ministre, l'autre conseiller intime du cabinet, furent appelés à Breslau, où étoit le roi en quartier d'hiver, & ils dressèrent les articles de la paix avec la Russie & la Suède. La reine de Suède, sœur du roi de Prusse, avoit écrit une lettre à Mr de Hertzberg, pour proposer cette paix; & ce ministre avoit d'abord été nommé pour conclure & signer ce traité; (d'autant plus que le roi lui avoit déjà destiné une pareille commission en 1757 avec le maréchal de Lehwald, qui bloquoit Stralsund.) Mais des motifs particuliers déterminèrent ensuite le roi à charger de cette commission Mr de Hecht son ministre à Hambourg, qui signa le traité dans cette ville le 27 Mai 1762, avec le plénipotentiaire suédois, Mr d'Olthoff. La campagne de 1762 étant finie, & le roi s'étant apperçu par les insinuations secrètes du baron de

Fritſch, miniſtre ſaxon, que les cours de Vienne & de Dresde ſouhaitoient ſérieuſement la paix, il appela Mr de Hertzberg à ſon quartier de Leipſic, où ſe trouvoit auſſi Mr le comte de Finckenſtein, & le chargea le 1er Janvier 1763 d'aller négocier la paix à Hubertsbourg avec Mr de Collembach, miniſtre d'Autriche, & le même baron de Fritſch. Mr de Hertzberg n'eut du roi qu'une inſtruction verbale; mais il entretint avec S. M. une correſpondance ſuivie pendant la négociation. La paix fut conclue le 15 Février 1763 entre le roi de Pruſſe & les cours de Vienne & de Saxe Cette paix, qui fut ſi généralement applaudie de toute l'Europe, fait une nouvelle époque mémorable dans l'hiſtoire d'Allemagne (a). Le roi, qui n'y perdit pas un pouce de terrain après une terrible guerre que lui avoient faite les principales puiſſances de l'Europe, fit confirmer par la paix de Hubertsbourg celle de Weſtphalie, & n'oublia pas ſes alliés, quoique quelques-uns de ceux-ci ne l'euſſent pas même nommé dans leurs traités de paix précédens. Il accorda à la cour de Saxe des conditions par lesquelles on

(a) *Recueil &c.* Tom. I. p. 301 & ſuiv.

a rétabli le crédit de cet électorat. Quelques jours après la signature du traité, le roi en allant à Dalken passa à Hubertsbourg, & dit à Mr de Hertzberg qui s'y trouvoit encore: "Monsieur, „ vous avez fait une bonne paix de la même „ manière que j'ai fait la guerre, moi seul, con„ tre plus de trois". Aussi un mois après que la paix fut signée, Fréderic créa Mr de Hertzberg second ministre du cabinet & des affaires étrangères, avec le comte de Finckenstein, qui après la mort du comte de Podewils y étoit resté seul,

§. 3. Depuis l'époque de 1763 jusqu'à présent, ces deux ministres ont présidé & ils président encore ensemble au département. Mr de Hertzberg, constamment estimé du roi son maître, eut part à toutes les grandes affaires du temps. Il stipula l'acte par lequel Joseph II fut élu roi des Romains, après avoir assuré à l'Autriche la succession du duché de Modène par deux articles secrets de la paix de Hubertsbourg. La grande visitation de la chambre impériale de Wezlar, les alliances qui furent conclues entre la Russie & la Prusse, l'élection de Stanislas Poniatowsky roi de Pologne, les con-

fédérations du Bar, occupèrent beaucoup ce ministre. Il garda cependant encore quelques années l'expédition de la Silésie, celle des affaires de l'Empire, & même la direction des archives secrètes, jusqu'à ce qu'on eût trouvé des personnes propres pour ces emplois. Dans cette position il procura aux historiens, aux géographes, aux magistrats & aux ministres un des meilleurs ouvrages qui ayent vu le jour dans ce genre. C'est le Code diplomatique de Brandebourg par Gercken, que Mr Busching entr'autres cite si souvent. Mr Gercken avoue que ce code doit son existence au baron de Hertzberg ([a]).

A peu près dans le temps que ce savant ministre reçut l'hommage que lui devoit l'auteur du Code diplomatique, les troubles de la Pologne donnèrent lieu à l'impératrice reine Marie Thérèse de faire occuper le district de Zips; & firent naître l'idée aux trois cours, de Russie, de Vienne & de Prusse, de faire valoir leurs anciennes prétentions sur quelques parties de

(a) *Durch Ihro Hochfreiherrlicher Excellenz gnädige Erlaubnifs und hocheigene Bemühung hat diese Diplomatische Sammlung Ihr Daseyn.* Voyez l'épître dédicat. & la préface du *Codus diplomaticus Brandenburgensis.* Salzwedel 1769.

la Pologne; & il en résulta le fameux partage. Fréderic II voulut s'approprier le Palatinat de Posen & de Kalisch, comme d'anciennes appartenances du duché de Silésie, pour lequel il avoit une prédilection très-marquée & assez naturelle, puisque c'étoit sa conquête. Mais Mr de Hertzberg lui fit observer qu'on avoit des titres plus valables sur la Pomérellie, & que la Prusse polonoise étoit beaucoup plus avantageuse que le Palatinat en question pour consolider la monarchie, puisque par là on réunissoit la Prusse orientale avec la Poméranie, & qu'en se rendant maître de la Vistule on l'étoit du commerce de la Pologne, qui ne peut se faire que par cette rivière & l'Oder. Aussi dès que le partage fut arrêté, Fréderic II fit incessamment combiner cette rivière avec la Warta & la Netze par le canal qui joint la Netze à la Vistule près de Bromberg. En conséquence de cette résolution & de l'arrangement pris avec les deux cours de Pétersbourg & de Vienne, le roi fit occuper en 1772 toute la Prusse polonoise, excepté les villes de Danzic & de Thorn. Mr de Hertzberg fit voir *les droits qu'avoit le roi de Prusse sur les duchés de Po-*

mérellie, par un manifeste qu'il publia, plein d'érudition diplomatique. Il en donna ensuite un autre *sur l'embouchure ou le port que forme la Vistule*, dans lequel il prouve qu'après Mestwin, dernier duc de Danzic, mort sans succession en 1294, la Pomérellie devoit retomber à ses cousins ducs de Poméranie; qu'elle lui avoit été injustement enlevée par les Polonois; que les rois de Prusse, comme successeurs des ducs de Poméranie, pouvoient revendiquer ce duché, & pareillement le port de Danzic, situé dans le territoire de la Pomérellie; qu'enfin la ville de Danzic n'avoit qu'une emphytéose de l'abbaye d'Oliva. Une maladie chronique qui étoit alors survenue au zélé ministre, ne l'empêcha pas de composer ces déductions, & de dicter les principales dépêches pendant la négociation du partage de la Pologne, & de dresser même les articles du traité ([a]) par lequel le roi & la république de Pologne non-seulement cédèrent au roi de Prusse en 1773 toute la Prusse polonoise, à l'exception des villes de Danzic & de Thorn, & le district de la Netze démembré autrefois de la nouvelle Marche,

([a]) V. le *Recueil des déduct. &c.* Tom. I. p. 346 & suiv.

mais renoncèrent aussi à la réversion du royaume de Prusse, & à la féodalité des territoires de Lauenbourg & de Butow, que la république s'étoit réservée dans le traité de Bidgost de 1657, dans le cas de l'extinction de la maison masculine de Brandebourg. Par cette stipulation, qui fut une idée particulière de Mr de Hertzberg, on a assuré tout le royaume de Prusse à la maison de Brandebourg pour les deux sexes, & pour tout ce qui existeroit jamais de sa famille. Le ministre suggéra aussi l'idée de donner à la Prusse polonoise le nom de la Prusse occidentale, & de la joindre à la Prusse orientale. On frappa à cette occasion une médaille où est représenté tout le royaume de Prusse sous la figure d'une femme qui présente au roi Fréderic II la carte topographique de la Prusse occidentale, avec l'inscription *REDINTEGRATO REGNO.* Quelques clameurs qu'ait excitées le partage de la Pologne, le public impartial a du moins reconnu que par le travail de Mr de Hertzberg les prétentions de la cour ont été très-bien appuyées. Il a fait voir par des chartres authentiques, que les maisons de Poméranie & de Brandebourg avoient des droits très-

fondés sur la Pomérellie & autres districts de la Pologne; & que leurs titres, après avoir été long-temps ensevelis dans les ténèbres de l'antiquité, n'étoient pas moins valables pour les deux maisons, qui n'ont jamais renoncé à leur droit; & la prescription n'a pas lieu entre des états souverains, ni même dans le droit civil polonois.

§. 4. La ville de Danzic, réservée à la Pologne, se trouva par le partage enclavée dans le territoire prussien, & par là fort gênée dans son commerce. Il s'ensuivit de longues contestations & des négociations épineuses, que Mr de Hertzberg dirigea constamment; & le travail dont il fut chargé durant le cours de la négociation pour le partage, joint à une incommodité hémorroïdale, causèrent à ce ministre une hémiplexie. La vigueur extraordinaire de son tempérament & l'usage qu'il fit trois années de suite de différens bains, le rétablirent parfaitement; & ce dérangement de sa santé & les voyages qu'il dut faire pour la rétablir en allant à Aix-la-Chapelle, à Spa, à Carlsbad, ne l'empêchèrent point de dresser dans les années 1772, 1773 & 1774, les *deux déductions sur la Promé-*

rellie & sur le port de Danzic, le *traité de partage*, & celui qui fut conclu avec la Pologne pour la cession de la Prusse occidentale (a); & tout cela sans doute outre les expéditions ordinaires du département. Il eut part en même temps aux actes séparés de commerce & de limites qui furent conclus en 1775 avec la république de Pologne. Le roi l'avoit nommé pour présider à la démarcation de cette nouvelle province; mais se trouvant alors dans une espèce de convalescence il se crut en devoir de s'en excuser.

Presqu'au moment qu'on finit l'affaire de la Pologne, commença la guerre entre l'Angleterre & ses colonies d'Amérique. Fréderic II, qui n'avoit & ne vouloit point avoir de marine, & qui ayant été abandonné par l'Angleterre dans la guerre de sept ans, étoit sur un pied d'indifférence avec la cour de St James, ne prit point de part à cette guerre. Il se déclara pour la neutralité maritime, & conclut en 1781 avec la Russie & avec les autres principales puissances de l'Europe un traité pour le maintien du commerce libre & de la navigation neutre. Mr de

(a) V. le Recueil ci-dessus cité, Tom. I.

Hertzberg travailla beaucoup dans cette affaire, & dressa les différentes déclarations & les ordonnances que Fréderic II fit publier dans la même année en 1781 (a). Il eut la satisfaction de voir ainsi confirmés, par la sanction générale des principales puissances de l'Europe, les principes de la neutralité maritime qu'il avoit déjà soutenus en 1747 contre l'Angleterre; & l'affaire fut décidée *in contradictorio*, si l'on peut s'exprimer ainsi, en faveur de Mr de Hertzberg, par le traité de Westmunster de 1755 (b).

§. 5. Les affaires maritimes ne donnèrent à Mr de Hertzberg qu'une occupation accessoire & passagère. Il lui en survint une plus importante & plus suivie par la mort du dernier électeur de Bavière. L'empereur Joseph II voulut s'attribuer une partie de sa succession par une convention conclue le 3 Janvier 1778 avec l'électeur palatin. Le roi de Prusse s'opposa à ce démembrement comme préjudiciable à la maison palatine, à la constitution & à l'équilibre de l'empire. Mr de Hertzberg contribua beaucoup

(a) Ces pièces ainsi que le traité même se trouvent dans le Recueil cité. Tom. II. p. 310—403.

(b) V. la note au Tom. I. p. 464.

Ce fut le baron de Riedésel qui signa avec Mr de Coblenz & Mr le comte de Zinzendorf. Ces deux derniers étoient envoyés à la cour de Berlin comme le baron de Riedésel l'étoit de Prusse à la cour de Vienne. Cependant Mr de Hertzberg eut la principale part à cette grande négociation, & il dicta toutes les instructions, tous les mémoires & toutes les réponses de la cour de Prusse ([a]).

Il s'occupa dans les années suivantes des affaires ordinaires de son département, parmi lesquelles la controverse avec les Danzicois, & la neutralité maritime ont été les plus éclatantes. Les Danzicois étoient inconsolables de se voir privés du monopole dont ils avoient joui si longtemps dans le commerce de la Pologne, & remplissoient l'Europe de leurs plaintes contre le roi de Prusse. Après de longues contestations on stipula en 1785 une convention qui appaisa ces clameurs; mais qui ne tranquillisa pas totalement la ville hanséatique. Des restes de cette querelle occupérent encore le ministére de Berlin sous le nouveau régne. La neutralité maritime

(a) V. le Recueil déjà cité. Tom. I.

time amena dans la même année un traité de commerce entre le roi de Pruſſe & les états réunis de l'Amérique. Dans ce traité, ſigné à la Haie le 10 Septembre 1785 ([a]), on établit un principe très-eſſentiel, qu'aucune puiſſance n'avoit jusqu'alors adopté ni pratiqué. C'eſt qu'en cas de guerre les hoſtilités n'auroient lieu qu'à l'égard de ceux qui portoient les armes; qu'on n'attaqueroit aucun vaiſſeau marchand, & qu'on ne donneroit point de commiſſion pour des armateurs. Les États unis de l'Amérique propoſèrent cela à Fréderic II, comme à un roi philoſophe, qui pourroit donner un exemple ſi utile à d'autres puiſſances; & Mr de Hertzberg perſuada au roi ſon maître de l'adopter.

Tandis qu'on faiſoit ces accords avec les Américains, il s'éleva au ſein de l'Allemagne une nouvelle conteſtation qui touchoit de plus près la Pruſſe & tout l'empire germanique, & qui occupa plus ſérieuſement encore le miniſtère de Berlin. L'empereur propoſa à la maiſon palatine l'échange de la Bavière contre les Pays-bas autrichiens. Fréderic II s'y oppoſa de nouveau par les déclarations qu'il fit aux cours de Ruſſie

([a]) Ibid. Tom. I. p. 465.

& de France, & à tout l'Empire. Tous les écrits que la cour de Berlin fit diſtribuer, & particulièrement le mémoire qui fut oppoſé à un manifeſte de la cour de Vienne, ſont ſortis de la plume du comte de Hertzberg; & l'on aſſure que le projet de l'union germanique, la dernière des opérations qui ſignalèrent le règne de Fréderic II ([a]), qui tend directement au maintien de la conſtitution de l'Empire, eſt dû à ce miniſtre. Certainement il en dirigea la négociation avec Mr le comte de Finckenſtein. Les articles ne furent d'abord ſtipulés que par ces deux miniſtres, & par ceux de Saxe & de Hanovre. Mais d'autres électeurs & pluſieurs princes d'Allemagne entrèrent enſuite dans cette aſſociation célèbre. La confiance que les princes avoient dans le caractère du ſucceſſeur (Fréderic Guillaume II), & la réputation que Mr de Hertzberg & ſon collégue avoient acquiſe au cabinet, ont accru & cimenté cette union.

(a) Les premiers mots du projet de l'aſſociation, que nous avons vu en original, tracé de la main propre de Fréderic II, & la lettre que le même roi écrivit à Mr de Hertzberg, en l'invitant à Sans-Souci pour parler de cette affaire, ſemblent prouver que ce miniſtre l'avoit entamée le premier. V. le *Recueil des déductions, &c.* Tom. I. p. 364 & 377.

Depuis l'an 1783 Mr de Hertzberg s'occupoit également des affaires de la Hollande, auxquelles le feu roi prit beaucoup de part pendant les trois dernières années de sa vie. Fréderic fit proposer des plans d'accommodement, tant à la cour de France qu'aux États généraux, & chargea principalement Mr de Hertzberg de rédiger les instructions. Ce ministre dicta les lettres qui furent adressées aux cours de la Haie & de Versailles sur cette affaire. Si ces propositions réitérées encore quelques jours avant la mort de Fréderic II avoient été acceptées, la fameuse révolution qui se fit en Hollande n'auroit jamais eu lieu.

§. 6. Nous avons dit ailleurs ([a]) que le roi étant en quartier d'hiver à Breslau, demanda à Mr de Hertzberg qu'il lui fît venir quelques savans pour l'entretenir; & ce fut le recteur d'école Arlet, & Mr le professeur Garve qui eurent cet honneur. Leur entretien roula d'abord sur les auteurs tant anciens que modernes, & donna occasion au discours du roi *sur la littérature allemande*, & à quelques essais du ministre de Hertzberg pour rendre en allemand le

(c) *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II.* P. I. Ch. 10.

[illegible]

[illegible] comme le Tacite. [illegible] les mœurs [illegible] [illegible], que les Germains avoient [illegible] les Romains [illegible] Parthes. Comment [illegible] son affection. Comment [illegible] donc que, pour prouver que les [illegible] comme, [illegible] de l'Allemagne & [illegible] qui continuent aujourd'hui la [illegible] il est [illegible] de l'Académie, [illegible] & [illegible] les ans dans les [illegible] l'Europe, [illegible] l'Amérique & [illegible] du grand [illegible] nations & [illegible] par la voie de l'inquisition. [illegible] comme les meilleurs [illegible] aux yeux [illegible] ses mémoires. [illegible] prouver la [illegible] de son ministère, [illegible]

puis ce temps-là plus ſouvent que jamais. Il l'invita tous les automnes pour quelques ſemaines à ſon château de Sans-Souci, où il le faiſoit loger. Ce grand roi s'étoit accoutumé à s'entretenir avec lui autant comme ſavant & comme philoſophe que comme miniſtre. Le zèle de Mr de Hertzberg pour ſon roi & pour ſa nation n'en fut que plus vif. Il lut tous les ans dans l'aſſemblée publique de l'académie des mémoires auſſi patriotiques qu'érudits, dans lesquels il prit la défenſe de la nation allemande, & rendit compte au public de ce que faiſoit Fréderic II pour le bien de ſes états.

§. 7. Dans les intervalles de ces diſſertations qui ſe ſuccédoient, Mr de Hertzberg tira des archives, livra à la preſſe, & éclaircit par des notes placées à propos des manuſcrits dont il jugea la publicité utile à des hommes d'état, ſoit à l'égard de l'adminiſtration intérieure, ſoit à l'égard des relations du ſouverain avec des puiſſances étrangéres & des cours voiſines. L'un eſt un cadaſtre que Charles IV, roi de Bohème & électeur de Brandebourg, fit faire des terres de la Marche; l'autre eſt une hiſtoire latine fort détaillée des premières années du règne de l'électeur Fréderic III,

& de Fréderic I roi de Pruſſe, que Puffendorff avoit entrepriſe à la ſuite de celle du grand électeur ſon père. On connoît peu d'hiſtoires plus propres à former l'eſprit d'un négociateur. Elle eſt en latin plus clair qu'élégant ([a]).

§. 8. Il ſeroit inutile de diſſimuler que par une jalouſie, qui n'eſt que trop commune, le grand Fréderic n'aimoit pas que ſon ſucceſſeur eût part aux affaires. Il ſavoit cependant combien Mr de Hertzberg étoit attaché au prince de Pruſſe, & il n'ignora probablement pas que ce prince étoit allé le voir à Britz le 5 Juillet 1786. Cela ne diminua pourtant rien de la confiance qu'il avoit dans ce miniſtre. Le 8 de Juillet, trois jours après que le prince de Pruſſe avoit été à Britz, Fréderic appela Mr de Hertzberg à Sans-Souci; & ce fut le ſeul miniſtre qu'il retint auprès de lui depuis ce jour-là & dans les derniers momens de ſa vie. Comme le roi ſentoit approcher ſa fin, il ſouhaitoit apparemment que ce miniſtre ſe trouvât préſent à ſa mort & au changement de règne. Effectivement Mr de Hertzberg ferma les yeux au grand Fré-

([a]) Ces deux ouvrages ſont imprimés, l'un en 1781. in-4°, & l'autre en 1783. in-fol.

deric, & appelà au trône Fréderic Guillaume II qui régne heureusement aujourd'hui. Le nouveau roi, dans le moment qu'il passa de la chambre où Fréderic II venoit d'expirer, à celle qu'occupoit Mr de Hertzberg, qu'il avoit toujours honoré d'une confiance particulière, lui conféra l'ordre de l'aigle noir; & de la chambre même de ce ministre, S. M. expédia ses premiers ordres aux autres départemens, au gouverneur de la capitale, & à ceux des principales villes de ses états,

Quelques semaines après son avénement au trône, Fréderic Guillaume II étant allé à Kœnigsberg & à Breslau pour recevoir l'hommage du royaume de Prusse & du duché de Silésie, il se fit accompagner par Mr de Hertzberg, qui y fit les fonctions de chancelier de la couronne. Il fut même chargé de prendre, comme représentant plénipotentiaire du roi, l'hommage du duché de Poméranie à Stettin, & de la nouvelle Marche à Kustrin, où Sa Majesté ne jugea pas à propos d'aller en personne. Dans cette conjoncture Mr de Hertzberg eut la satisfaction de procurer à toutes ces provinces la confirmation de leurs privilèges; & ce qui

est remarquable, il persuada au roi de rétablir en Prusse l'assemblée des États provinciaux, qui avoient cessé sous les règnes précédens. Il assura le système du crédit qui a si fort contribué à améliorer l'état de la Prusse, & surtout de la Prusse occidentale, privée jusqu'alors de presque toute circulation d'argent. Pendant la fonction solennelle de l'hommage à Kœnigsberg, le roi chargea Mr de Hertzberg de lui proposer un certain nombre de gentilshommes dignes d'être faits comtes ou princes, & d'autres sujets non nobles qui méritassent d'être anoblis. Mr de Hertzberg les proposa, & les proclama comme grand chancelier pour cette fonction. Il fut lui-même élevé alors à la dignité de comte, S. M. ayant voulu ajouter cette nouvelle distinction aux anciens titres de noblesse qu'avoit la famille.

§ 9. Avant le voyage de Prusse & de Silésie, le nouveau monarque avoit mis Mr de Hertzberg à la tête de l'académie des sciences. La place de président ayant été vide pendant vingt-huit ans, on ne jugea pas à propos de la remplir; & le ministre préféra de prendre le titre de curateur. En cette qualité il a fait associer à l'aca-

démie les ſavans les plus diſtingués de la capitale, des autres villes de la monarchie, & des pays étrangers, tant de l'Allemagne que du reſte de l'Europe Il a tâché ſurtout de diriger les travaux de l'académie à des objets d'utilité publique & évidente. Dans cette vue il fit propoſer différens prix. Il ſe chargea du ſoin de l'adminiſtration économique de cet établiſſement, qui va de pair depuis plus de quarante ans avec les deux principales ſociétés ſcientifiques de l'univers.

Fréderic Guillaume II, quoique écarté des affaires tandis qu'il fut prince de Pruſſe, avoit cependant tout obſervé, & n'ignoroit pas les expériences coûteuſes que Mr de Hertzberg avoit faites & continuoit de faire depuis nombre d'années pour l'avancement de la culture des mûriers, & la propagation des vers à ſoie: objet qui pourroit devenir auſſi important que la laine & le lin. En 1787 S. M. déféra à ce miniſtre la direction générale de cette branche d'économie, en lui confiant un fonds annuel de douze mille écus pour cet effet. Depuis-lors l'induſtrie nationale commence à faire, dans ce genre, des progrès dont on ne l'a pas crue ca-

pable auparavant. Le nombre des mûriers a considérablement augmenté dans le pays; & on y perçoit déjà plusieurs milliers de livres de soie d'une qualité peu inférieure à la meilleure d'Italie. Ce sont surtout les curés, les marguilliers, les maîtres d'école que Mr de Hertzberg tâche d'encourager par des prix proportionnés aux succès de leurs travaux. Il les met ainsi en état de faire des plantations, de se bâtir des maisons & des chambres qui servent à tenir leur école pendant l'hiver, & à y élever, à y nourrir dans le printemps & l'été ce ver aussi délicat que précieux. Ces occupations que Mr le comte de Hertzberg ne regarde que comme accessoires, ou plutôt comme des délassemens, ne le détournèrent point des grandes affaires de l'état. Son temps, sous le nouveau règne comme sous le précédent, est consacré aux affaires étrangères, qu'il dirige & qu'il expédie avec une activité étonnante.

Suivant l'opinion publique, c'est lui qui a le plus contribué à faire prendre & exécuter les résolutions non moins fortes que généreuses par lesquelles en 1787 le roi a rétabli le stadthouderat & la tranquillité en Hollande; & opéré

dans peu de semaines une révolution dont il y a peu d'exemples dans l'histoire. Avec la même ardeur & le même zèle qui l'anima toujours, Mr de Hertzberg continue à dicter toutes les pièces publiques concernant les affaires du nord & de l'orient, qui occupent depuis deux ans tous les cabinets de l'Europe. Il ne néglige rien de tout ce qui peut augmenter ou assurer, soit la force, soit le lustre de la monarchie. La cour de Rome, trop fidelle peut-être à des maximes qu'elle a adoptées dans le temps passé, n'avoit jamais voulu reconnoître ni la dignité royale, ni même l'électorale de la maison de Brandebourg, depuis qu'elle ne professe plus la religion catholique. Le comte de Hertzberg qui avoit, en 1764, obtenu de la Pologne qu'elle se désisteroit de toute prétention de réversibilité ou d'hommage pour la Prusse, autrefois dépendante de la république, détermina aussi en 1787 Pie VI à reconnoître tous les titres du monarque prussien, & à le qualifier électeur & roi dans le calendrier qui s'imprime à Rome.

Nous ne savons pas si ce ministre publiera l'histoire de ses négociations, ni s'il livrera à la presse tout ce qu'il a écrit sur les affaires d'état

& le droit public: mais il vient de paroître, en deux volumes, un recueil des mémoires, traités & autres écrits publics que Mr de Hertzberg a composés dans sa carrière diplomatique, avec des préfaces qui intéressent également les gens de lettres & les hommes d'état ([a]).

L'imprimeur royal, Mr Decker, vient aussi de donner une nouvelle édition des discours académiques que Mr le comte de Hertzberg a lus jusqu'ici dans les assemblées publiques de l'académie, depuis 1779, comme nous venons

(a) Ce Recueil, dont le second volume paroit au moment que cet article est sous la presse, offre le fond essentiel de l'histoire politique de l'Allemagne de trente & même de quarante ans. Les premiers articles du premier volume contiennent les pièces relatives à la guerre de sept ans, depuis 1756 jusqu'à 1763. Elles datent depuis l'an 1747. Les autres regardent le partage de la Pologne, & les contestations avec la ville de Danzic. Les articles XXXI & XXXII contiennent les affaires maritimes réglées avec les Américains & les autres états, Dans le second volume, les six premières pièces qui occupent 291 pages, contiennent les motifs de la guerre de 1778 & la paix conclue à Teschen en 1779. Cinq autres, depuis la septième jusqu'à la onzième, comprennent l'histoire de la confédération germanique. Les numéros XI — XVII sont des lettres & des réponses de la cour de Berlin au sujet de l'élection du coadjuteur, aujourd'hui électeur de Cologne. Les numéros XVIII — XL, p. 394 — 448, regardent la grande affaire de la Hollande. Les traités d'alliance défensive avec l'Angleterre & quelques harangues que Mr le comte de Hertzberg a prononcées au couronnement à Kœ-

de le dire, & dont voici les titres: 1°. *La supériorité des Germains sur les Romains.* 2°. *Les expéditions maritimes du grand électeur Fréderic Guillaume.* 3°. *La force relative des états.* 4°. *Les révolutions des états.* 5°. *La meilleure forme du gouvernement.* 6°. *La population des états prussiens, & la véritable richesse des états.* 7°. *La balance du commerce & du pouvoir.* 8°. *La dernière année de Fréderic II.* 9°. *Les deux premières années de Fréderic Guillaume II.* 10°. *L'idéal d'une histoire pragmatique.*

nigsberg, & en Siléfie à l'occafion de l'hommage de 1786, viennent enfuite. Le numéro XLVII contient une convention entre le roi de Pruffe & le duc de Mecklenbourg-Schwérin en 1787; le numéro XLVIII, une lettre au margrave de Heffe-Caffel au fujet du comte de Lippe-Buckebourg 20 Février 1787; le numéro XLIX, une lettre du pape au roi de Pruffe, & la réponfe de S. M., toutes deux en latin. Six autres numéros, LI—LVI, concernent les affaires de Pologne, depuis le 12 Octobre 1788 jusqu'au 30 Avril 1789. Toutes ces pièces font accompagnées de notes qui indiquent en quelles occafions elles ont été publiées; de forte qu'elles rendent cette collection de pièces originales infiniment utile pour l'étude de l'hiftoire politique du fiècle. Quelques-uns de ces écrits ne font ici que pour la fatisfaction du lecteur par le rapport qu'ils ont avec ceux qui font fortis de la plume de ce miniftre. Tel eft le projet d'une confédération que Fréderic II a tracé de fa main, la lettre du chapitre de Cologne, la lettre du pape, &c. Les deux dernières pièces appartiennent à l'adminiftration intérieure; l'une de l'académie, l'autre de l'économie rurale & de la culture de la foie.

Les articles que le comte de Hertzberg a fournis aux auteurs de l'Encyclopédie méthodique de Paris, & qui ont été imprimés à part tant en françois qu'en allemand, forment un fupplément très-utile à tous les écrits diplomatiques & économiques de ce miniftre académicien. Ces articles font peut-être les plus exacts de tous ceux qui conftituent la partie géographique de ce grand dictionnaire.

Mr le comte de Mirabeau, dans cette rapfodie finguliére qu'il intitula *Monarchie pruffienne*, a voulu révoquer en doute, contre l'opinion générale que le public en a, l'exactitude & la fincérité de Mr de Hertzberg, dans ce qu'il a écrit du gouvernement & des forces intrinfèques de cette monarchie. En croira-t-on plutôt un François dont la réputation d'honnêteté eft pour le moins fort équivoque, & qui n'a paffé que fix mois à Berlin, qu'un miniftre habile & fans reproche, qui eft dans les affaires depuis quarante ans?

Ce même économifte, dans un libelle qu'il intitule *Relation fecrète de la cour de Berlin*, a pris à tâche de noircir Mr de Hertzberg, ainfi que d'autres perfonnes très-refpectables. Mais on fait quel efprit guidoit la plume de Mr de

Mirabeau, & l'on connoît les ſources impures où il puiſa les couleurs avec lesquelles il peignit un miniſtre dont ſes aſſiduités & ſon impétueuſe éloquence n'avoient pu ébranler la fermeté. (*V.* MIRABEAU.) Auſſi un homme qui n'eſt rien moins que panégyriſte, & qui avoue cependant qu'il a de grands ſujets de ſe plaindre du miniſtre de Fréderic Guillaume, a repouſſé à cet égard les calomnies de l'émiſſaire de Mr de Calonne. (*V.* TRENCK.) D'ailleurs le caractère moral, & la conduite politique de Mr. le comte de Hertzberg, ſon patriotisme, ſon déſintéreſſement, ſont trop connus, ſoit par ſes compatriotes, ſoit par une infinité d'étrangers de tout rang qui ont été à Berlin depuis trente-ſix ans. (Car il n'y en a pas moins que ſa maiſon eſt ouverte à tout voyageur préſentable, gentilhomme, ſavant ou artiſte.) Et l'on ſait que ſon zéle ne s'eſt pas borné à chercher le bien de la patrie, mais qu'il n'a pas moins en vue celui de la ſociété en genéral. Quelqu'un a comparé ce miniſtre, par l'honnêteté & la fermeté du caractére, au duc de Sully; mais ce ſeroit plutôt avec le chancelier d'Oxenſtiern qu'il pourroit être comparé. Ce célèbre Sué-

dois étoit ministre des affaires étrangères sous Gustave Adolphe. Il a dirigé non-seulement les négociations, mais aussi les opérations des armées après la mort du roi conquérant; & nous avons vu que Mr le comte de Hertzberg a donné des plans d'opérations militaires au feu roi de Prusse en plus d'une occasion.

HERTZBERG (F....) silésien, membre d'une société économique établie à Breslau, a donné quelques mémoires sur l'économie, & a composé ou refondu un roman populaire, intitulé *Vie de Till Eulenspiegel.* On a ce roman en françois sous le nom d'*Espiègle.*

HERZ (Jean Fréderic) né à Treuenbriezen dans le Brandebourg, étoit candidat prédicant à Hambourg en 1782 & 1783, & il y fit imprimer quelques petits ouvrages de piété. Mais la littérature profane l'emporta, & il entreprit une traduction de l'Énéide de Virgile; & il semble avoir renoncé à l'état ecclésiastique. Le fameux ex-jésuite, père Herz, n'a rien de commun avec celui-ci, moins encore avec le suivant, excepté le nom; & ce n'est point par des ouvrages imprimés qu'il s'est fait un nom en Saxe.

HERZ (Marc) un des Juifs berlinois qui ont figuré & qui figurent dans la république des lettres en Allemagne, naquit en 1748 à Berlin. Son père étoit un pauvre homme qui gagnoit sa vie à donner des leçons d'écriture à d'autres Juifs. Il espéroit de relever sa famille en destinant Marc l'aîné de ses fils, qui montra de l'esprit, à l'étude du talmud, pour en faire un rabbin. Marc passa plusieurs années dans cette étude, qui lui valut ...core infiniment moins que ne valent la théologie spéculative & la controverse à tant d'ecclésiastiques qui ensuite se destinent aux sciences démonstratives, à l'histoire naturelle, ou à la belle littérature. A l'âge de quinze ans, ennuyé d'être le disciple des rabbins, il devint garçon de boutique d'un marchand de sa nation à Kœnigsberg. Il perdit encore ainsi trois à quatre ans, jusqu'à ce que la grossièreté de son maître le dégoûta du négoce, comme la pédanterie sophistique & crasseuse des rabbins l'avoit dégoûté du talmud. La réputation du savant Moses Mendelssohn, qui ne s'étoit pas trouvé dans une meilleure condition, éleva le cœur de Herz, & lui fit espérer un pareil sort. Il trouva des amis & des bienfaiteurs qui le ju-

geant fait pour quelque chose de plus que pour tenir l'aune, ou un livre de comptes, l'encouragèrent & le soutinrent. Il se fit enseigner le latin le mieux qu'il put, par des maîtres particuliers, à quelques sols par leçon; ensuite il fréquenta l'université, & il entendit le célèbre métaphysicien Kant, & il étudia sous lui quelques années. Le sage & humain professeur, voyant les dispositions du jeune Juif, en le renvoyant à Berlin le recommanda au Juif Mendelssohn, & à deux académiciens, Lambert, & Sulzer. De l'avis de ceux-ci Mr Herz se voua à la médecine, & étudia l'anatomie à Berlin. Il alla continuer son cours à l'université de Halle, & y fut fait docteur en 1775, & revint pratiquer sa profession dans la capitale. Les Juifs de Berlin avoient pour médecin un docteur de leur nation appelé de Lemos, natif de Hambourg, & originaire du Portugal. Ce médecin donna à Mr Herz une de ses filles, lui céda une partie de ses pratiques, & lui confia surtout l'hôpital de sa nation. Mr Herz fit bientôt connoître son savoir, soit en médecine, soit en philosophie, & acquit un nom par les livres qu'il publioit, & les leçons qu'il donnoit. En 1785, étant avec

fon époufe aux eaux de Pyrmont, il fit la connoiffance du prince de Waldeck, qui lui donna le titre de médecin de fa perfonne (*Leibarzt*), & de confeiller de cour (*Hofrath*). Ce titre, qu'on accorde affez facilement aux profeffeurs des univerfités en Allemagne, n'avoit pas encore été donné à des Juifs. De retour à Berlin, il vit croître la foule de ceux qui venoient entendre fes leçons, & affifter à fes expériences de phyfique. Cette foule augmentoit tous les jours. On compta chez lui jusqu'à quatre cents auditeurs, & parmi eux plufieurs perfonnes de qualité, & même des miniftres d'état & des princes de la maifon royale. Le roi régnant auroit même agréé que le prince de Pruffe y fût allé faire un cours régulier de phyfique, fi d'autres études n'euffent pas occupé ailleurs fon alteffe royale. Cependant le roi fit expédier au docteur Herz des patentes de profeffeur public en 1787. C'eft peut-être le premier exemple depuis la difperfion des Juifs qu'un de leurs docteurs ait été nommé profeffeur par un roi chrétien. Ce titre lui attira de plus en plus de la confidération. Nous avons vu des Dames auffi diftinguées par leurs qualités que par leur efprit & leurs con-

noiſſances, recevoir & traiter l'épouſe de ce docteur, & ſes parentes & ſes amies, preſque d'égales à égales. C'eſt ainſi qu'une nation avilie pendant plus de quinze ſiècles, commence à ſe rapprocher de la condition des chrétiens dans la ſociété civile. Parmi une dixaine d'écrits que Mr Herz a donnés au public, on diſtingue, pour l'utilité, ſes Lettres aux médecins. Elles offrent ſurtout une théorie du ſyſtème nerveux. Le plus remarquable, pour être l'ouvrage d'un médecin juif, nous paroît ſon *Eſſai ſur le goût, & ſur les cauſes de ſa différence.*

HEYNATZ (Jean Fréderic Ignace) né à Havelberg en 1744, eſt profeſſeur de philoſophie, & recteur dans un collége luthérien à Francfort ſur l'Oder. Ses additions à l'Hiſtoire de la Marche de Brandebourg par Mr Buchholtz lui ont fait moins d'honneur que ſes Obſervations ſur la langue allemande, dont il projeta un dictionnaire pour la mieux fixer. Lorsqu'il étoit un des membres du collége de Berlin, il dirigea Jacobſon dans ſes travaux. (*V.* cet Art.) Dans quelques-unes de ſes diſſertations, il entreprit de prouver que l'étude de la langue

grecque eſt utile à ceux qui étudient en droit. Elle ne leur fait aucun mal certainement, ſi ce n'eſt de dérober le temps qu'un juriſconſulte pourroit mieux employer à connoître le latin barbare du moyen âge, & même le patois de ſon pays. De toutes les claſſes de gens de lettres, les jurisconſultes ſont ceux qui ont le moins beſoin du grec. Auſſi n'y a-t-il guère de profeſſeurs qui ayent fait uſage des *Baſiliques*, qui ſont des lois traduites du latin en grec, ni des Inſtitutions de Juſtinien miſes en grec par Théophile. Il eſt cependant vrai qu'un avocat plaideur ne perdroit rien à lire en original Démoſthéne, Eſchine, & les autres orateurs grecs. Mais ils ne croient pas faire peu s'ils les liſent traduits.

HEYNITSCHECK (Mathias) habile orfèvre hambourgeois, que Fréderic II fit venir de Bareuth, où il travailloit en 1741, pour lui faire différens ouvrages ciſelés en or & en argent. Cet artiſte n'étoit pas moins habile dans d'autres genres. Il faiſoit de très-jolies choſes, ſurtout avec des plumes, & ſur le taffetas, imitant les ouvrages chinois. Il mourut à Bareuth en 1772.

HIPPEL (Théodore) né 1741 dans la Prusse orientale, donna à l'âge de quinze à vingt ans des preuves remarquables de son goût pour la poésie. Il l'abandonna pour des études plus importantes. On a de lui une réponse à cette question: *S'il convient de permettre que les criminels soient préparés à la mort par des ecclésiastiques?* Un rescrit de Fréderic II a donné lieu à cette dissertation. (*V.* STEINBART.) Mr Hippel est le seul des jurisconsultes prussiens à qui la commission législative de Berlin a adjugé des prix : ce fut à deux mémoires qu'il envoya, contenant de très-sages réflexions sur quelques articles de législation. Devenu premier bourguemaître de Kœnigsberg, il eut l'honneur de haranguer le nouveau roi à l'occasion de l'hommage en 1786.

HOFFMANN (Fréderic) célèbre médecin, mort professeur à Halle la troisième année du règne de Fréderic II, après avoir servi trois de ses prédécesseurs. Il étoit né en 1660 à Halle, où son père étoit aussi médecin du duc Auguste, dernier administrateur de Magdebourg de la maison de Saxe. Mais l'université de Halle n'exi-

ſtoit pas encore; celle de Leipſic ne fut jamais célèbre pour la faculté de médecine, & on n'alloit ordinairement à Wittenberg que pour la théologie. C'étoit l'univerſité de Jéna qui floriſſoit particulièrement dans ce temps là; & ce fut à celle-ci que le pére de Hoffmann envoya ſon fils, après qu'il eut reçu ſes premières inſtructions dans les écoles de ſa patrie. A Jéna il étudia les mathématiques ſous Weigel & Schmieden, & la médecine ſous Wedel. Il alla enſuite étudier la chimie à Erfurt ſous Caſpar Cramer, & retourna encore étudier ſous Wedel à Jéna, d'où il alla entendre quelques profeſſeurs célèbres en Hollande; & de là il paſſa en Angleterre, où il ſe lia d'amitié avec Robert Boyle, le plus grand chimiſte du dernier ſiècle. A ſon retour de Londres, en 1685, il ſe fixa à Minden, où le grand électeur Fréderic Guillaume le fit médecin de la garniſon qui étoit formée du régiment de Ziethen. En 1693 Fréderic I ayant fondé l'univerſité de Halle, Hoffmann fut fait premier profeſſeur de médecine & de phyſique. Son diſcours inaugural, qui fut enſuite imprimé avec le titre *de Atheo ex artificioſiſſima corporis humani ſtructura convincendo*, eut un grand

succès, & lui attira des auditeurs de toute condition, parmi lesquels on comptoit dix comtes, & dix barons, chose fort rare dans l'école d'un médecin. Il professa à Halle & tint cette chaire quarante-neuf ans. Il mourut âgé de quatre-vingt trois ans en 1742. Ses traités & ses dissertations forment six à sept vol. in-folio. Ils ont eu beaucoup de cours, & sont encore d'une grande utilité aux praticiens, malgré le style diffus & les répétitions qu'on y remarque, défaut inévitable dans toute collection qui se forme par l'assemblage de traités & de consultations séparées, où il a été souvent nécessaire d'établir des maximes qui dépendent des mêmes données qui avoient déjà été employées à en appuyer d'autres. Cet homme célèbre qui vécut longtemps, qui jouit d'une grande célébrité de son vivant, qui amassa beaucoup de bien, ne fut que médiocrement heureux. Il étoit jaloux de Stahl son collégue, qui à la vérité ne fit pas un aussi grand nombre d'ouvrages, quoiqu'il en ait fait beaucoup; mais qui avoit la réputation d'être plus original dans sa doctrine, & d'être même auteur d'une nouvelle méthode de guérir les maladies. Hoffmann, fils d'un médecin, laissa un

ſeul fils qui fut auſſi médecin & profeſſeur; mais qui ne fit rien n'imprimer. Celui-ci ne laiſſa que trois filles, toutes mariées actuellement à des officiers majors de l'armée pruſſienne, à Mr de Rohdig, Mr de Lengefeld, & Mr de Pfuhl. Madame de Rohdig, avant d'épouſer ce général, avoit été mariée à Mr d'Oesfeld, avec lequel elle a vécu vingt ans. *V.* OESFELD C. L.

HOHENZOLLERN (Charles, comte de) né à Fribourg en Brisgau en 1732, dixième fils du ſecond lit de Hermann Fréderic, comte de Hohenzollern de la branche d'Hechingen, ſéparée de la branche de Brandebourg depuis plus de cinq cents ans. Il avoit été élevé pour l'état militaire; il avoit effectivement pris ſervice en France, & ſe trouva à la bataille de Rosbach. Après la paix de 1763, Mr de Hohenzollern quitta le ſervice de France, & vint vivre à Potsdam auprès du roi de Pruſſe. Comme ſa conduite avoit été irréprochable, & qu'il ne manquoit pas de connoiſſances convenables à un eccléſiaſtique, il fut deſtiné à l'épiſcopat, & fait coadjuteur de Culm en 1778. Il ſuccéda à l'évêque Bayer en 1785. On a de lui des

mandemens qui marquent du zèle & du savoir. Il fit en 1786 l'oraison funèbre de Fréderic II dans l'église catholique de Berlin, en présence de S. M. & de la cour.

HOLLMANN (Samuel Chrétien) né à Stettin en 1696. Cet homme a vu naître & mourir la philosophie wolffienne, sur laquelle il écrivit beaucoup. Il survécut de vingt-quatre ans à la révolution qu'a éprouvée la littérature allemande. Hollmann jusqu'à l'âge de 80 ans n'écrivoit qu'en latin. Il se prêta enfin au goût dominant, & il fit aussi des livres en allemand. Il s'étoit trouvé professeur à Gœttingue à l'époque de la fondation de cette université, l'an 1737, & il mourut quelques semaines avant le jubilé que cet illustre corps a célébré l'an 1787. Une dissertation sur l'obligation où sont les astronomes d'étudier la sainte Écriture, prouve que toute connoissance est utile pour toute sorte de sciences.

HOLSCHE (Fréderic) employé dans le collége des bâtimens royaux du Brandebourg, a fait imprimer en 1777 des calculs pour déterminer les matériaux que demande un édifice dessiné, & un écrit sur le charbon de terre en 1781.

Holzendorff (Louis Casimir) auteur d'une histoire fort médiocre de la dernière guerre de Bavière, est un de ceux à qui le crédit des parens procure trop vîte de la considération & de l'emploi, & qui abusant de l'un & de l'autre manquent la fortune qu'ils auroient pu faire sans une protection prématurée. Il étoit fils d'un conseiller de finances de Fréderic Guillaume I. En 1751, quoique fort jeune, il fut envoyé à Vienne en qualité de secrétaire de légation. Il quitta le service du roi & son pays d'assez mauvaise grâce; il courut je ne sais quelle carrière en Flandre; il alla chercher fortune en Angleterre & en Amérique. Je ne sais où il vit ni en quel état il se trouve aujourd'hui. Il n'a rien de commun que le nom avec une autre famille de Holzendorff qui date du dixième siècle, & qui s'est fort distinguée dans le Brandebourg & dans la Saxe, soit dans le militaire, soit dans les charges de cour. Mais un cousin de l'auteur dont nous parlons, de simple bombardier est devenu général & chef d'un corps d'artillerie, & a très-bien servi Fréderic II dans ses guerres.

HORDT (Jean Louis, comte de) lieutenant général dans l'armée prussienne, est auteur des *Mémoires d'un gentilhomme suédois*, écrits à Berlin en 1784, & imprimés en 1788. Son père, d'une des familles distinguées de la Suède, fut un de ces braves & fidelles compagnons des victoires de Charles XII, & de ses revers. De retour en Suède, il eut pour récompense le gouvernement d'une place considérable. Il se maria; & Mr le comte Jean Louis de Hordt est un des deux fils qui furent le fruit de ce mariage. Il naquit vers l'an 1720 ou 1721, & fut élevé à Stockholm. A l'âge de treize ans il fut mis dans les gardes à pied comme simple soldat, & à quatorze ans il eut une place d'enseigne. Il fit des étourderies; ce qui obligea son père de le faire changer de régiment, & de l'envoyer dans une garnison loin de la capitale. Mais il eut la permission d'y retourner pendant la diète de 1737 & 1738, & il fut témoin des intrigues du comte de Saint-Sévérin, ambassadeur de France, pour engager la nation à faire la guerre à la Russie. Dans cette guerre, dont le but étoit d'ôter à l'Autriche le secours des Russes après la mort de Charles VI, le comte de Hordt

fit quelques campagnes sous les généraux Buddenbrock, & Wrangel. En 1745 il servit en Flandre sous le prince Charles de Waldeck. Il voyagea dans les intervalles des campagnes avec ce prince, & il connut à Amsterdam Jean Jaques Rousseau, devenu depuis-lors si fameux & si sauvage, & que le prince de Waldeck & le comte de Hordt trouvèrent très-sociable & très-amusant ([a]). Étant allé à Liége par curiosité, il eut le plaisir de donner l'uniforme à un abbé qui étoit ennuyé d'un état qu'il n'avoit embrassé que par complaisance pour ses parens, & de le recevoir comme officier de cavalerie dans le régiment qu'il commandoit ([b]). La campagne de l'année 1747 ne fut ni heureuse, ni glorieuse pour les troupes des alliés. Le comte de Hordt eut le regret de voir le prince de Waldeck quitter l'armée, & le général de Schwarzenberg qui lui succéda, laisser emporter Bergopzoom par l'armée françoise que commandoit Lœwendal.

(a) Jean Jaques Rousseau n'étoit pas connu dans ce temps-là comme auteur, parce qu'il n'avoit encore rien fait imprimer. Il étoit apparemment en Hollande en qualité de commis du fermier général Dupin, auquel il s'attacha après s'être brouillé avec Mr de Montaigu, ambassadeur de France à Venise.

(b) V. *Mémoires d'un gentilhomme suédois.* p. 126.

Après la paix d'Aix-la-Chapelle de 1748, le comte de Hordt, qui étoit parvenu au grade de lieutenant colonel au service des États généraux, quitta la Hollande, & alla se marier dans le Holstein avec la comtesse de Wachtmeister, avec laquelle il s'en retourna en Suède & s'établit dans ses terres. Les instances de ses amis, non-seulement le ramenèrent à la capitale, mais lui firent prendre part aux affaires publiques: de sorte qu'il se trouva un des trois chefs du parti qui tenta une révolution en faveur de la cour pendant la diète de 1755 & 1756. Le succès malheureux de cette entreprise fit perdre la tête sur l'échafaud au comte de Brahe, & au baron de Horn. Le comte de Hordt eut le bonheur de se sauver à temps, ayant su que la conspiration avoit été découverte. Il se retira avec une extrême diligence chez son frère qui étoit à la campagne. Il gagna Helsingborg, traversa le Sund, arriva à Helsingœr, ville du Danemark, dont le commandant étoit son parent: & de là il passa à Hambourg. Poursuivi par les ministres suédois, qui avoient ordre de le réclamer, il se retira chez son ancien général & constant protecteur, le prince Charles de Wal-

deck. La cour de Vienne, qui déjà avoit attiré la Suède dans la terrible confédération contre la Prusse, le réclamoit aussi. Le prince de Waldeck eut la magnanimité de le refuser; mais le comte, ne voulant point causer de fâcheuse affaire à son patron, passa en Suisse. Cependant la comtesse de Hordt, à qui le gouvernement de Suède avoit laissé, avec la jouissance du bien de la famille, la liberté d'aller où elle voudroit, s'étoit retirée dans le Holstein chez sa sœur, & y invita son mari. Les enfans étoient restés en Suède. Le frère du comte eut soin du fils, & la reine Ulrique, en faveur de laquelle on avoit tenté la révolution, prit chez elle la fille en qualité de dame d'honneur. Le comte & la comtesse vécurent dans le Holstein tranquillement quelques mois, en 1757, sous la protection du grand duc de Russie (Pierre III), souverain du pays. La guerre continuoit en Allemagne avec fureur. La Suède s'étant déclarée pour l'Autriche, nonobstant que la reine fût sœur du roi de Prusse, Fréderic fit offrir du service au comte de Hordt, qui accepta la proposition, & devint colonel d'un régiment de deux bataillons francs dans l'armée prussienne. Il fit

bravement quelques exploits en Poméranie, en Prusse, & sur les frontières de la Pologne contre les Russes; & Fréderic II fut aussi content du comte de Hordt qu'il le fut peu du comte de Dohna, & du général Wedel, qui commandèrent le corps de l'armée. Après la bataille de Kunersdorff ou Francfort, le roi lui ordonna de le venir joindre à Reitven près de Kustrin avec son détachement. Il y vint; & trouva la confusion & la consternation si générales, "que si „les ennemis avoient su profiter de la victoire, „ils auroient réduit Fréderic II à la nécessité „d'accepter la loi qu'on lui eût imposée ([a])", ajoute Mr le comte. Mais tous les militaires experts ne sont pas du même avis; parce que les Russes avoient beaucoup perdu à cette bataille. L'armée du roi s'étoit ralliée sur les frontières de la Saxe. Le comte de Hordt en couvroit un flanc. Mais se voyant entouré d'un corps nombreux de Cosaques, il s'engagea imprudemment, dit-il, dans une affaire ([b]); & malgré sa résistance vigoureuse il fut forcé de se rendre prisonnier. On le conduisit d'abord au général Tottleben

([a]) V. les Mém. cités. p. 201. ([b]) *Ibid.* p. 212.

Tottleben qui commandoit la garde avancée, & les troupes légères de l'armée ruſſe, enſuite au quartier général du comte de Soltikof à Lieberoſe; de là à Kœnigsberg, qui étoit occupé par les Ruſſes. Il auroit été livré à la Suède, ſi Fréderic II menaçant les priſonniers ruſſes du même ſort qu'auroit éprouvé le comte de Hordt ſi on le livroit aux Suédois, n'eût empêché l'impératrice Éliſabeth de céder aux réclamations de ceux-ci. Cependant il fut très-rigoureuſement gardé dans une citadelle. La mort d'Éliſabeth, qui ſauva la Pruſſe de la plus terrible extrémité, tira le comte de Hordt de l'obſcurité de ſa priſon, pour le transporter dans le plus grand jour, à la cour du nouveau czar. Pierre III fut charmé d'avoir des officiers pruſſiens de diſtinction à qui il pût montrer l'enthouſiaſme qu'il avoit pour Fréderic. Le comte de Hordt fut le premier médiateur des démarches amicales que firent l'un vers l'autre ces deux monarques ([a]), jusqu'à ce que Mr de Goltz, aide de camp du roi, fut envoyé à Pétersbourg. Alors Mr de Hordt ſe rendit auprès du roi à Breslau, & fit encore le reſte des campagnes de cette guerre en 1762.

([a]) *Mém. d'un gentilhomme ſuédois.* p. 270 & ſuiv.

La paix s'étant faite le 15 Février 1763, le régiment qu'il commandoit fut incorporé dans un autre; & les officiers furent congédiés. Ce fut peut-être la plus fâcheuse circonstance de la vie de ce général (a). Il continua néanmoins à jouir de ses appointemens, avec son rang dans l'armée; & il s'établit à Berlin avec sa femme. Peu de temps après la paix de Hubertsbourg le parti de la cour prévalut en Suède, & ceux qui avoient été enveloppés dans la triste révolution de l'année 1756, obtinrent une amnistie générale, furent réhabilités & rétablis dans leurs biens. Le comte de Hordt obtint d'autant plus facilement sa réhabilitation, que le roi de Prusse & l'impératrice de Russie, l'un par le baron Coccéji, l'autre par Mr d'Ostermann, la sollicitèrent pour lui (b). Le roi de Prusse envoya alors Mr le comte de Hordt en Suède, dans la vue de concerter avec la reine sa sœur quelques moyens d'empêcher que le parti de France ne fût plus le maître de la nation. Mr le comte de Hordt ne jugea pas à propos d'aller jusqu'à Stockholm. Il s'arrêta sur les frontières, al-

(a) *Mémoires* ci-dessus cités. p. 272—279.

(b) Ibid. p. 296 & 297.

voir ses terres, & retourna à Berlin. Mais en 1770 le prince Henri, frére de Fréderic II & de la reine de Suède, allant lui-même à Stockholm, probablement pour le même objet pour lequel le roi avoit envoyé le comte de Hordt, se fit accompagner par ce gentilhomme suédois, qui revit alors ses anciens amis & ses ennemis. Le maréchal Fersen, par les mains duquel avoit passé l'arrêt qui le condamnoit à perdre la tête, non-seulement étoit en place, mais il fut la première personne qui vint au devant du prince Henri pour le complimenter. S. A. R. passa de Stockholm à Pétersbourg, & voulut également avoir le comte de Hordt à sa suite. Adolphe, roi de Suède, étant mort peu de temps après le retour du prince Henri & du comte de Hordt à Berlin, Gustave son fils, proclamé successeur tandis qu'il étoit en voyage, passa par Potsdam & Berlin, pour voir le roi de Prusse son oncle, avant que de se rendre à Stockholm. Le comte de Hordt fut aussi destiné pour aller à sa rencontre, l'accompagner, & lui servir en quelque sorte de grand maréchal. Il fut témoin dans cette occasion plus que jamais du peu de soin que Fréderic II mettoit dans l'étiquette de ses vi-

sites (a). L'accueil qu'on fit au roi de Suède à la cour de Prusse rendit plus vif le désir qu'avoit la reine sa mère de revoir sa patrie. Elle vint à Berlin en 1772. Le comte de Hordt eut encore l'honneur de lui servir de grand maréchal (b) pendant le long séjour qu'elle y fit. Vers le même temps Mr le comte de Hordt fut fait lieutenant général des armées avec Mr de Mœllendorff. Il eut le gouvernement de Spandau, & une augmentation de 1500 écus; de sorte qu'il en avoit en tout 4500 d'appointement. Sa situation étoit extrêmement agréable & heureuse, d'autant plus qu'aimant l'économie rurale, il possédoit & faisoit cultiver sous ses yeux, com-

(a) Le jour que le roi de Suède devoit partir de Potsdam pour Berlin, le roi de Prusse sortit de sa chambre à huit heures du matin; & trouvant le comte de Hordt dans son antichambre, il s'en fit suivre, & passa de l'autre côté du château, où logeoit son neveu. Personne n'étant dans l'antichambre, le comte de Hordt vouloit entrer pour avertir sa majesté suédoise de la visite qu'on venoit lui faire; mais Fréderic ne le voulut pas, & se promena avec lui plus d'une demi-heure sans voir ni entendre personne. Mais enfin le sénateur, comte de Scheffer, qui accompagnoit le roi de Suède, ouvrit la porte; & surpris de voir le roi de Prusse qui se promenoit tout seul avec le comte de Hordt, se hâta de réveiller sa majesté suédoise, qui en moins de dix minutes fut habillée, & vint faire ses excuses au roi son oncle.

(b) *Mémoires d'un gentilhomme suédois*, p. 227.

me il fait encore, la terre de Sacrow, qui eſt entre Spandau & Potsdam, à peu de diſtance de la capitale. Mais ce bonheur ne dura que deux ans. Il perdit ſa femme vers l'été 1778. Quelques mois aprés ſurvint la guerre de Bavière; & le comte de Hordt fut chargé de former un régiment de bataillons francs, tel que celui qu'il avoit commandé dans la guerre précédente. Il fut un des généraux deſtinés à ſervir dans l'armée du prince Henri qui entra en Bohème par la Saxe; entrée qu'on regarde comme ce qui s'eſt fait de plus remarquable dans cette guerre ſi glorieuſe pour l'objet qui la fit entreprendre. Cependant la ſanté du comte de Hordt fut fort altérée par l'exceſſive rigueur du climat dans les montagnes de la Bohème, où il fut ſouvent obligé de camper ſous la toile. Un rhumatisme ſe jeta ſur un bras anciennement bleſſé. Mais il ſouffrit peut-être encore plus par ce qui lui arriva au moment que la paix fut faite. Son régiment fut congédié, aprés qu'on lui avoit fait eſpérer qu'il ne le feroit pas. Vers le même temps Monſieur de Mœllendorff fut décoré de l'ordre de l'aigle noir. Le comte de Hordt, à qui ſa

naissance donne lieu d'aspirer à quelque ord que ce soit, & qui se trouvoit dans le mê grade militaire que Mr de Mœllendorff, p qu'ils avoient été élevés tous deux le mêm jour au rang de lieutenans généraux, crut é lésé en ne recevant pas, aussi bien que son c légue, la décoration du cordon jaune (a). crut devoir demander son congé. L'ayant o tenu, après plusieurs instances, il se mit à voy ger, pour se distraire & se guérir de ses ind positions. Il alla aux éaux de Spa; & de il voulut aller voir ses anciennes connoissanc dans les Pays-bas, où il avoit fait des camp gnes trente-cinq & trente-six ans auparavant Il ne parut à Paris que sous le nom de bar de Stein, ne croyant pas qu'il convînt de donner pour général prussien. Mais il ne lai pas de se faire connoître au comte de Verge nes, ministre des affaires étrangères, qu'il av

(a) Ce sont là sans doute les chagrins & les désagrémens d il parle en général dans ses mémoires. Il les écrivoit en 17 & comptant peut-être que Fréderic II les liroit encore, il jugea pas à propos de détailler les chagrins & les méconten mens dont *la cause lui fut très-sensible.* N'ayant pas les m mes mesures à prendre, nous croyons qu'il est du devoir de l'historien de ne pas taire des faits assez connus.

vu ambaſſadeur de France à Stockholm. Ce voyage rétablit effectivement ſa ſanté, & lui rendit même la tranquillité intérieure. Il ſe remaria, quoiqu'âgé de ſoixante ans, avec une dame qui avoit déjà eu trois maris, fille du feu comte de Podewils, premier miniſtre de Fréderic II. Séparée de ſon premier époux (*V.* MARCHALL), & veuve de deux autres, elle poſſède de grands biens, qui mettent ſon quatrième époux en état de ne point regretter les penſions auxquelles il a renoncé, & de ſatisfaire pleinement ſon goût pour l'économie rurale. L'état d'aiſance, le repos dont il jouit, & peut-être le ſouvenir toujours aſſez préſent du tort qu'il penſe avoir reçu, le portèrent à écrire les Mémoires de ſa vie. Il ſentit en cette occaſion que la littérature eſt d'une auſſi grande reſſource dans l'âge avancé que les autres arts d'agrément, tels que la muſique & la danſe, peuvent l'être dans la jeuneſſe. L'exemple de Fréderic II, qui venoit d'écrire ſa propre hiſtoire déjà connue, quoique non imprimée, acheva de le déterminer. Nous devons une grande partie des hiſtoires & des mémoires qui ſervent à l'hiſtoire, & beaucoup de livres philoſophiques, à

de pareilles circonſtances où ſe ſont trouvées des perſonnes d'ailleurs illuſtres par leur naiſſance ou par le rang qu'elles avoient tenu dans le monde. Un de ces auteurs, que Mr le comte de Hordt nous rappelle plus particulièrement, a été Baptiſte de Fulgoſe, doge de Gènes dans un temps où le gouvernement de cette république avoit quelque reſſemblance avec celui de Suède de notre ſiècle ([a]) Mais nous ne ſaurions approuver la réſerve de Mr le comte de Hordt, en ce qu'il a ſupprimé ſon nom, & qu'il ne l'a mar-

([a]) Baptiſte Fulgoſe, doge de Gènes détrôné & banni de ſa patrie, s'occupa pour ſon amuſement à recueillir des particularités curieuſes de l'hiſtoire, tant ancienne que moderne. Ne croyant pas que la langue italienne fût aſſez répandue pour que ſon ouvrage fût lu, il avoit voulu le faire paroître en latin. Un homme de lettres, nommé Raymond de Soncine, qui avoit été ſon précepteur, dut polir ce que l'auteur n'avoit fait qu'ébaucher : *Qui fabrili dolabra excoriatum modo lignum optime effigiaret. Bapt. Fulgoſi præfat. ad Petrum filium.* Ce ne fut pourtant pas ce profeſſeur qui acheva de mettre l'ouvrage en latin. Ce ſeroit une injuſtice très-nuiſible à la république des lettres, ſi on trouvoit mauvais que les grands ſeigneurs fiſſent des livres, ou ſi on vouloit en diminuer le mérite, parce qu'ils emploient la main d'une perſonne du métier pour le retoucher. Sully, le grand Sully n'a-t-il pas fait rédiger ſes mémoires par ſes ſecrétaires ? En eſt-il moins regardé comme leur véritable auteur ? Ceux qui aſpirent à la double gloire de mettre le fonds & de donner la forme à leurs ouvrages, doivent s'exercer de bonne heure à former leur ſtyle.

qué que par les lettres initiales en quelques endroits. Un tel ménagement est inutile pour la personne de l'auteur, & ôte beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage. Dans les pays où l'auteur a vécu ou vit, on les reconnoît très-surement, & peu importe si l'on ne trouve pas son nom complètement énoncé. Dans les pays étrangers cette suppression laisse le lecteur dans l'ignorance sur des faits qu'il seroit curieux de voir nettement annoncés. Nous avons eu de la peine à pardonner à quelques autres écrivains ce ménagement, qui rend leurs mémoires incomplets. N'étant pas aussi exercé que Fréderic II dans la composition, surtout voulant écrire en françois, Mr le comte de Hordt suivit l'exemple d'un autre général, qui avoit fait retoucher son style par Voltaire, ou plutôt par Maupertuis. (*V.* MANSTEIN.) Il pria Mr Borrelly, professeur d'éloquence à l'école militaire, de lui prêter son secours. Cela étoit très-bien pensé & même bien effectué jusqu'à un certain point; mais Mr le général se brouilla avec le professeur, & remit à un libraire son manuscrit, pour procurer une ressource à celui-ci dans le délabrement de ses affaires. Cela aussi eut l'effet que la générosité

de Mr le comte de Hordt s'étoit propofé. Mais le libraire ne put pas diriger l'édition comme auroit fait un homme de lettres; ce qui rend cet ouvrage beaucoup moins utile. Son défaut principal, outre les autres qui font purement typographiques, c'eft qu'on a de la peine à retrouver les dates. Nous avons tâché d'y fuppléer ici, dans l'intention de rendre la lecture de ces mémoires plus aifée & plus inftructive.

HORST (Chrétien Henri) né dans la nouvelle Marche, apprit l'architecture à Berlin, fous Gerlach, qui fit fouvent valoir les deffeins de fon élève, comme s'il les avoit faits lui-même. On croit furtout que le palais & le jardin de Mr le comte de Finckenftein ont été conftruits fur les plans qu'a donnés Horft. Ce bon artifte éprouva le-même fort fous le baron de Knobelsdorff, fous lequel il travailla, & qui fe faifoit honneur des ouvrages de fon fubalterne. Fatigué de fon métier, & malade peut-être de chagrin de voir que d'autres faifoient fortune par fon travail, il prit fervice en Hollande comme lieutenant-ingénieur, & finit par être fecrétaire de légation des États généraux fous un baron de

Ginſel, envoyé de Hollande à la cour de Berlin. Il eſt mort depuis plus de trente ans.

Horst, plus connu ſous le nom de *To der Horſt*, étoit un Hollandois qui a fait quelque fortune à Berlin, en écrivant ſur la monnoie. Newton, & ſurtout Locke, avoient jeté quelque jour ſur une matière jusqu'alors embrouillée; mais leurs avis n'eurent guère de ſuites dans les pays étrangers que vers le milieu du ſiècle. Il paroît que c'eſt le marquis Belloni de Rome, Mr Pagnini de Florence, & le comte Carli vénitien, qui ont excité l'attention des gouvernemens ſur ce ſujet; & la cour de Bronswic fut en Allemagne celle qui s'en occupa la première. Graumann fut employé à cette opération financière très-délicate. Il y réuſſit, & ſe fit appeler à Berlin pour le méme objet. On avoit traduit à Leipſic l'ouvrage du marquis Belloni, avec des annotations. Horſt, pour juſtifier l'opération de Graumann, produiſit cet ouvrage, qui ſembloit d'autant plus recommandable que l'auteur venoit d'être fait marquis par un pape très-eſtimé en Allemagne, & particulièrement en Pruſſe (Benoît XIV). Horſt ne pouvoit pas

encore citer l'ouvrage *sur la monnoie*, par le comte Carli, qui ne parut pour la première fois qu'en 1754. Mais les avis que ce savant gentilhomme donna au ministère de Vienne, ceux qu'on lui demanda de Turin, ensuite l'ouvrage qu'il publia dans le temps que Horst écrivoit sur ce sujet, eurent infiniment plus de succès que tout autre livre de cette nature. Le systême qu'on adopta à Berlin, se trouve à peu près conforme à celui qu'adopta la maison d'Autriche dans ses états, d'après le sentiment du comte Carli, président de la chambre de commerce à Milan. La proportion de l'or à l'argent fut réglée comme d'un à quatorze, au lieu que le taux étoit d'un à douze.

HUMBERT (Abraham de) né à Berlin d'une famille réfugiée, a étudié sous Philippe Naudé. Il fut quelque temps cadet au service de Hollande; ensuite il entra dans les dragons de Weissenfels dans l'armée saxonne. En 1719 il prit service dans l'armée prussienne, comme ingénieur. Il répara les fortifications de Mémel & de Stettin; & en 1737 il parvint au grade de major, & servit encore vingt-quatre ans

ſans avancer davantage. Cependant Frédetic II le fit conſeiller privé; & l'académie des ſciences ſe l'aſſocia. Il eſt mort en 1761, âgé de ſoixante & douze ans. On a de lui des ouvrages ſur la géométrie, ſur les mécaniques, ſur l'architecture militaire, en françois. Il a traduit en allemand un ouvrage de Vauban ſur la différence des places, & compoſa un *art de génie pour les inſtitutions des gens de guerre.* Il donna un abrégé hiſtorique de l'origine & des progrés de la gravure. Tous ces ouvrages contiennent des choſes utiles; mais le ſtyle en eſt aſſez mauvais, ſoit françois, ſoit allemand. Le françois devenoit paſſable lorsque le paſteur Mauclerc à Stettin & Mr Formey à Berlin le retouchoient. On trouve ſon éloge dans les Mémoires de l'académie, de l'année 1762.

HUTHNER (Nicolas) a fait une grammaire latine à l'uſage des écoles, imprimée à Wéſel en 1778. Il paroît qu'en Weſtphalie on a étudié le latin ſur des grammaires latines, comme on faiſoit encore dans quelques provinces d'Italie ſous les jéſuites au moment de leur ſuppreſſion.

HYMMEN (Jean Guillaume Bernard). Après avoir fini sa carrière à l'université, il se livra à des ouvrages d'agrément. Ses poësies semblent avoir été goûtées. Le premier essai, qui a pour titre *Loisirs poëtiques* (*Poëtische Nebenstunden*), est de l'an 1770. Il a fait des remarques sur un ouvrage célèbre de Mr Gœthe, intitulé *les Souffrances du jeune Werther.* Ce roman est le premier qui ait fait une sensation générale en Allemagne. Il essuya des critiques comme en avoient essuyé les Aventures de Télémaque en France. On sait que le fond du roman de Werther est l'histoire véritable d'un jeune secrétaire de légation dont on tait le nom, par égard pour un père respectable qui ignora long-temps le genre de mort de cet infortuné jeune homme. Mr Hymmen a pu ajouter des circonstances particulières à l'histoire de son condisciple. Il quitta la poësie dès qu'il fut conseiller de justice. Mais il dirigea pendant plusieurs années, sans se nommer, un journal de littérature pour les jurisconsultes, qui s'imprime à Berlin. Il étoit infatué de la franche maçonnerie, & croyoit à l'apparition des esprits. Mort en 1788.

I.

JABLONSKY (Daniel Ernest). On lit dans le nouveau dictionnaire historique "que ce théologien protestant, né à Danzic, exerça le saint ministère dans différentes villes de l'Allemagne, qu'il devint ensuite conseiller & président de l'académie des sciences, & qu'il est mort en 1741, après avoir travaillé inutilement à la réunion des calvinistes & des luthériens". Cela est vrai, mais trop sec. L'histoire d'un tel homme demande, au moins dans le présent ouvrage, un peu plus de détail. Né en 1763, il étudia les humanités à Lissa en Pologne; & à l'âge de dix-sept ans il fut envoyé à l'université de Francfort sur l'Oder, qui étoit alors fort fréquentée par les Polonois. Il y étudia la philosophie, la théologie, & les langues orientales. En 1680 il alla en Hollande, ensuite en Angleterre, & s'arrêta près de trois ans à Oxford. De retour en Allemagne, on voulut le faire pasteur d'une église réformée de Magdebourg; mais il préféra une pareille place à Lissa, où il fut en même temps recteur des écoles. Il étoit déjà connu à la cour de Berlin, où l'électeur

Fréderic III (ensuite roi Fréderic I) tâchoit d'attirer de bons sujets de tout genre, & où Jablonsky, qui de Lissa avoit passé à Kœnigsberg comme prédicateur de la cour, fut appelé dans la même qualité. Les frères bohémiens, dans un synode qu'ils tinrent à Lissa, l'élurent pour leur évêque (a). Mais il ne quitta point pour cela la place qu'il avoit à Berlin. La reine d'Angleterre Anne Stuart, alliée du roi de Prusse, fit conférer à ce théologien le grade de docteur en théologie de l'université d'Oxfort en 1706. Il est bon d'apprendre de lui-même quelles furent les suites de ce voyage en Angleterre & de son doctorat, par l'extrait d'une lettre qui n'a été rendue publique que vingt-six ans après sa mort.

„ J'ai passé mes premières années en Prusse „ & en Pologne, parmi des familles angloises „ très-éloignées par leurs opinions de l'église „ anglicane, qui ayant été impliquées dans les „ disputes entre les épiscopaux & les presby- „ tériens, avoient abandonné leur patrie, & „ s'étoient

(a) Ces frères, quoique séparés de l'église romaine, vouloient conserver l'ordre épiscopal, comme ont fait les Suédois & les Anglois.

„ s'étoient jointes aux églifes de ce pays-là, gens „ qui pour la plupart fe diftinguoient par l'exa- „ ctitude de leur piété. Ce commerce avoit „ rempli mon efprit de tant de préjugés contre „ votre églife, que lorsqu'encore jeune je fis en „ 1689 un voyage en Angleterre, j'avois une „ averfion parfaite pour l'églife anglicane, & „ que je croyois devoir éviter fes lieux d'affem- „ blée autant que ceux des papiftes. Peu de „ temps aprés, & pendant que je m'attachois „ à apprendre votre langue, je tombai fur les „ XXXIX articles de l'églife anglicane, qui me „ plurent extrêmement, à caufe de leur pure „ orthodoxie. Je commençai alors à avoir quel- „ ques fcrupules fur mes premiers fentimens, & „ je réfolus de faire des réflexions férieufes fur „ toute cette matière J'examinai avec toute „ l'attention dont j'étois capable la conftitution „ de votre églife, la raifon de fon culte, les dé- „ fauts qu'on croyoit remarquer dans ces deux „ articles; en un mot tous les fondemens du „ fchisme. Lorsque j'avois des doutes, je les „ communiquois à mes amis, foit Anglois, foit „ mes compatriotes. J'en vins enfin jusqu'au „ point, qu'ayant acquis affez de connoiffance de

„ la langue pour pouvoir participer au culte re-
„ ligieux de quelque assemblée, je crus que la
„ communion de l'église épiscopale devoit être
„ préférée à toute autre. Ce qui augmenta encore
„ mon affection & mon respect pour cette église,
„ ce fut l'avantage que j'eus de connoître un peu
„ plus particulièrement trois prélats véritable-
„ ment dignes des siècles apostoliques, Guillau-
„ me archevêque de Cantorbery, Henri évêque
„ de Londres, & Jean évêque d'Oxford. Leurs
„ discours & toute leur conduite retraçoient si
„ naturellement le christianisme dans sa première
„ origine, que je ne pouvois m'empêcher de
„ plaindre ceux qui sous des prétextes si lé-
„ gers pouvoient se résoudre à se séparer de ces
„ grands hommes.

„ Plus j'ai passé de temps dans la commu-
„ nion de l'église anglicane, plus je me suis
„ confirmé dans l'opinion que ses livres symboli-
„ ques ne contiennent rien d'hétérodoxe; que
„ son culte n'a rien d'idolâtre ni de supersti-
„ tieux; que sa hiérarchie a beaucoup d'ordre
„ & de décence, & que par toutes ces raisons
„ elle approche beaucoup plus que toute autre
„ église réformée du modèle de l'église primi-

„ tive; que c'eſt avec juſtice qu'on la regarde „ comme l'aſtre le plus brillant du ciel chrétien, „ comme l'honneur de la réformation, & com„ me le boulevard le plus puiſſant de l'évangile „ contre le papisme; & que par conſéquent on „ ne peut ſe ſéparer de ſa communion ſans ſe „ rendre coupable de ſchisme".

Nous ne devons pas nous arrêter pour prouver que ſi le docteur Jablonsky eût eu le même intérêt à connoître l'eſprit de l'égliſe romaine, qu'il avoit à s'inſtruire de la diſcipline anglicane; il auroit certainement trouvé qu'il n'y a pas plus d'idolâtrie & de ſuperſtition que dans le culte anglican. Jablonsky ne paroît pas dans cette lettre auſſi favorablement diſpoſé à l'égard de la religion romaine, à laquelle il ſemble préférer la religion grecque & la ruſſe. Mais en partant des principes dont il paroît avoir être perſuadé, il étoit porté en général, non-ſeulement à la tolérance, mais à l'union de différentes égliſes dans un ſeul culte public. Auſſi fut-il employé après ce voyage à rechercher les moyens d'unir l'égliſe du Brandebourg & de la Pruſſe avec celle d'Angleterre. Ce grand projet, qui occupa le docteur Jablonsky & le mi-

nistère prussien pendant trois ans, a été ignoré des biographes & lexicographes qui ont parlé de ce célèbre théologien, & même de ceux qui ont écrit l'histoire du roi Fréderic I. Il n'en est pas fait mention dans les Mémoires de Brandebourg. Mais Fréderic I, qui auroit souhaité cette union, eut à peine le temps d'entamer cette négociation. Fréderic Guillaume avoit de tout autres idées que son pére; & au lieu de rapprocher la liturgie de son pays du gouvernement épiscopal d'Angleterre, il tâcha de régler le culte luthérien d'après le réformé. Mais il souhaitoit cependant de réunir ces deux religions; & il y employa Jablonsky, Antoine Achard réformé françois, & Reinbeck luthérien. Ceux-ci conférérent ensemble sur les moyens de parvenir à cette réunion; mais elle rencontra autant de difficulté que s'il avoit été question de réunir les luthériens avec les catholiques. Le roi, les théologiens Jablonsky, & Reinbeck, moururent tous trois en moins de deux ans.

Les ouvrages de Jablonsky n'étant que des sermons, & de la controverse, furent bientôt oubliés; & on n'estime que sa Bible hébraïque.

JABLONSKY (Paul Ernest) fils du précédent, né en 1693, la même année que son père fut transféré de Kœnigsberg à Berlin, étudia à Francfort; & ayant été compris parmi les candidats que le roi Fréderic Guillaume entretenoit à ses frais, il voyagea pendant trois ans jusqu'à 1720: alors il eut une cure de village dans la moyenne Marche à Liebenberg. Peu de temps après on le fit professeur & prédicateur à Francfort sur l'Oder, où il est mort en 1757. Ses ouvrages, presque tous en latin, roulent pour la plupart sur l'histoire ecclésiastique, sur le *Nestorianisme*, sur *l'Arianisme*, sur les abus des indulgences. Quelques-uns traitent des antiquités grecques & égyptiennes; le *Pantheon Ægyptiacum* est même son ouvrage le plus connu. Il avoit appris du fameux La-Croze la langue coptique, qui est l'égyptienne moderne; & il composa un Lexique que l'université d'Oxford fit imprimer après la mort de l'auteur par les soins de Mr Woyde.

JACHMANN (Jean Gottlieb) né à Breslau, étudia à Leipsic, & fut professeur successivement dans deux écoles de sa patrie, ensuite prévôt &

recteur du séminaire d'Oels, où il mourut en 1776. Il a écrit sur l'abdication de Charles Quint, sur la première édition de la bible allemande de Luther, sur l'assertion insultante de Scaliger, *que les Silésiens sont barbares*. Dans d'autres il traite de la manière d'instruire & d'exercer la jeunesse qui se destine aux études. Il soutient entr'autres maximes, qu'on ne sauroit contester, par exemple, qu'il ne faut pas négliger dans les écoles l'exercice de la mémoire; & qu'il est très-utile de varier la méthode d'enseigner, pour réveiller l'attention des étudians. Ces livres sont tous en latin. Il donna ensuite quantité de brochures en allemand sur de semblables sujets, sur les examens, sur les vacances, sur l'union de l'emploi de maître d'école avec celui de curé ou prédicateur. Mr Chrétien Jachmann, fils de cet estimable ecclésiastique, conseiller de régence à Oels, a donné une histoire des comtes de Reichenbach.

JACOBI (Christophe Godefroi) Il y a aujourd'hui en Allemagne au moins dix-sept ou dix-huit écrivains du nom de Jacobi, dont plusieurs sont certainement estimables. Il y en a

trois dont nous devons ici faire mention. Celui qui fait le sujet de cet article est né en 1724, & il étudia la théologie à Halle. Après quelques autres emplois il fut curé d'une église luthérienne à Magdebourg, d'où il a été transféré à Halberstadt en 1773. Un de ses ouvrages sur la religion est intitulé: *les Avantages des vrais chrétiens sur les hommes simplement sages & vertueux selon la loi naturelle.* Cela seul caractérise un ecclésiastique qui a l'esprit de son état. Ses sermons, soit de congé, soit d'installation, lorsqu'il quitta sa paroisse de Magdebourg pour en prendre une autre à Halberstadt, sont touchans. En employant ses loisirs pour l'avancement de l'agriculture, il a donné un traité sur la manière de semer, de planter, & de conserver les chênes. Peu d'ouvrages dans ce genre peuvent être d'une plus grande importance pour la postérité, si l'auteur persuade aux particuliers & aux gouvernemens de semer & planter des arbres si utiles à tant d'objets d'économie.

JACOBI (Fréderic Paul) membre de l'académie, & officier d'artillerie tué au siége d'Olmutz en 1758, à l'âge de trente-sept ans, ne

laissa point d'ouvrages; mais il finit avec gloire sa carrière, comme le maréchal Keith & le major Kleist peu de temps après lui. *Mémoires de l'académie.*

JACOBI (Jean George) né à Dusseldorff, a vécu long-temps à Halberstadt, où il a un canonicat, & où la société de Mr Gleim contribua beaucoup à lui inspirer & à lui former le goût de la belle littérature. On a de ces deux auteurs une correspondance imprimée en 1758, qui eut alors quelque succès. Leur genre de poësie se ressemble aussi; mais Mr Gleim, qui imita Tyrtée & Anacréon, a fait mieux que Mr Jacobi, qui a choisi Chaulieu & la Fare pour ses modéles: ce qui lui attira le surnom de *doucereux.* Cependant tous ses ouvrages ne respirent pas cette mollesse. Il fit l'apologie du Tasse, & traduisit de l'espagnol quelques romances de Gongora. Le poëte cordouan parut à Mr Jacobi fort propre pour donner de l'élévation aux poëtes allemands, qui vivent sous un climat si différent de celui de la patrie de Sénèque, de Lucain, & de Gongora. Le style figuré & ampoulé de Gongora auroit-il influé

ſur celui de Mr Herder, qui presque au même temps que la traduction ſortit de la preſſe, publia le plus amphigourique de ſes ouvrages? Quels que ſoient les défauts qu'on reproche au chanoine Jacobi, ſes ouvrages ne laiſſent pas d'être aſſez généralement eſtimés, & lui ont procuré une chaire de profeſſeur d'art poëtique & d'éloquence à l'univerſité impériale de Fribourg en Brisgau.

JACOBSON (Jean Charles Godefroi) ſoldat pruſſien, auteur de deux ou trois ouvrages utiles & bien faits, eſt actuellement directeur des fabriques à Kœnigsberg. Il eſt né en 1726 à Elbing, dans le temps que la Pruſſe occidentale étoit encore province de la Pologne. Il fit quelques études dans ſa première jeuneſſe; mais la fougue des paſſions lui fit quitter les écoles, la maiſon paternelle, & ſa patrie. Il courut le monde en libertin, & vint enfin s'enrôler dans un régiment d'infanterie qui eut depuis le nom de Ramin. La moitié des ſoldats pruſſiens gagnent leur vie en travaillant comme crocheteurs, colporteurs, artiſans, valets de maiſon. Jacobſon, devenu paſſablement ſage, trouva

une ressource en copiant & compilant des livres. Il se fit connoître à Mr Nicolaï, qui a l'honneur d'avoir à ses gages quelques centaines d'écrivains. Cet habile & savant libraire destina le soldat Jacobson à lui rédiger les articles de la Description de Berlin & de Potsdam, concernant l'état militaire & les manufactures. Un maître d'école collégue du célébre Busching retoucha le style. (*V.* HEYNATZ.) Jacobson prit du goût pour ce genre de travail, & composa pour un autre libraire berlinois, nommé Mylius, un *Théâtre des manufactures d'Allemagne.* Cet ouvrage eut du succès; quoique l'auteur se soit contenu dans les bornes de simple expositeur, sans relever les défauts des fabriques, & sans indiquer les moyens de les redresser. Il entreprit ensuite un dictionnaire des mots techniques, qui devint plus volumineux qu'on n'avoit cru en y souscrivant; mais qui ne laissa pas d'avoir un grand débit. Mr Nicolaï eut plus de profit, peut-être, du travail de ce soldat que de celui de beaucoup de savans professeurs. Ce soldat étant enfin reconnu pour avoir des talens fort supérieurs à son état, trouva des personnes qui voulurent lui procurer le congé que

tant d'autres demandent avec empreſſement. C'étoit à la veille de la guerre de 1778; & ce brave pruſſien, qui depuis le partage de la Pologne étoit devenu à double titre ſujet de Fréderic II, voulut continuer à ſervir ſon roi & ſa patrie, & courir les riſques de la campagne. Lorſque la paix fut faite il accepta ſon congé, & continua de travailler pour la librairie de Berlin jusqu'en 1781 qu'il fut fait directeur des fabriques de Kœnigsberg, où il vit à préſent à ſon aiſe. L'armée pruſſienne compte pluſieurs milliers de ſoldats, tant étrangers que nationaux, qui ont fréquenté les écoles avant de s'enrôler; mais il n'y en a point eu jusqu'à préſent qui ayent égalé Jacobſon comme auteur; il n'y en a pas deux qui puiſſent ſe vanter d'en approcher, ſi on excepte quelques officiers. Nous ne ſavons pas quelle religion profeſſe le ſoldat, maintenant le Sieur Jacobſon; nous avons ſeulement ouï dire que s'étant marié, & n'ayant point d'enfans de la femme qu'il a épouſée, il a voulu en avoir, & il en a de ſa ſervante. Cela étant il auroit dû tâcher de gagner un prix de la commiſſion législative en donnant un bon mémoire ſur le concubinage légal dont il étoit queſtion.

JANI (Chrétien David) né à Glauche, faubourg de Halle, instruit dans cette ville, y fut d'abord co-directeur d'une des écoles, ensuite recteur d'une grande école d'Eisleben, qui relève de l'église de cette ville, fameuse pour avoir donné le jour à Martin Luther, & pour les mines de cuivre qu'elle a dans son territoire. L'édition de la première partie des Odes d'Horace a fait la réputation du recteur Jani; mais l'on doute qu'il achève ce travail. L'enthousiasme qu'il a pris pour le prétendu Ossian, semble l'avoir rendu infidelle aux poëtes anciens & à la littérature latine. Il traduisit cependant l'*Énéide* de Virgile, après avoir traduit des ouvrages philosophiques de l'anglois, & les Mémoires du père Nicéron du françois; & donna quelques écrits apologétiques sur les établissemens littéraires de Halle ([a]). Mr le recteur d'école d'Eisleben, à l'âge de quarante ans, en étoit à sa troisiéme femme, ayant perdu les deux premières. Il n'est par conséquent pas de l'avis de quelques autres recteurs qui pensent que pour pouvoir élever les enfans d'autrui il ne faut point en avoir soi-même. Mais le tem-

([a]) V. l'article ULRICH J. H. F.

pérament peut influer beaucoup ſur la différence des ſyſtêmes à cet égard.

Jani (Jean Chrétien) prédicateur je ne ſais de quelle communion dans l'Oſt-Friſe, a donné en 1780 un traité ſur les œuvres expiatoires de Jéſus-Chriſt, le péché originel, & la corruption de la nature; ouvrage très-chrétien ſans doute; mais la Pruſſe ni la Saxe n'ont beſoin de pareils ouvrages, & l'Oſt-Friſe & la Weſtphalie pourroient bien avoir beſoin des programmes du recteur d'Eisleben (*V. l'art. précédent*) ſur les écoles, dont un a pour titre: *Der Schulfreund*, l'Ami des enfans. *Meuſel.*

Jarriges (Philippe Joſeph Pandin de) naquit à Berlin en 1706 d'une famille originaire de l'Angoumois. Son père, ſorti de la France après la révocation de l'édit de Nantes, avoit pris ſervice dans les troupes pruſſiennes, & il étoit capitaine lorsqu'il eut ce fils. Il le fit étudier au collége de Joachimsthal à Berlin, enſuite à l'univerſité de Halle. Ce fils avoit vingt-ſix ans lorsqu'à ſon retour de l'univerſité on le fit ſecrétaire de la ſociété royale fondée par Leib-

nitz, & réduite alors au dernier degré de fon aviliffement, quoiqu'elle eût à fa tête le docteur Jablonsky. Mr de Jarriges n'étoit pas fait pour en relever le luftre; car il étoit moins que médiocre philofophe, & il n'étoit guére meilleur littérateur. Je ne fais s'il écrivoit paffablement en latin, puisqu'il ne rédigea qu'en allemand les Actes de la fociété qui devoient fe publier en latin. Il femble même qu'il ne fe crut ou qu'on ne le crut pas capable de tenir la plume lorsque la fociété prit une nouvelle forme, & qu'on y introduifit la langue françoife. En 1746 il eut pour adjoint Mr Formey, à qui il céda totalement la place deux ans après. Cependant l'activité de Mr de Jarriges n'a pas été inutile à l'académie Ce fut par les foins qu'il fe donna, même fous le régne de Fréderic Guillaume I, qu'un foible ruiffeau devint une fource abondante de revenus pour cet illuftre établiffement. Car il fit valoir le privilége des almanachs que Fréderic I avoit accordé à la fociété. Comme jurisconfulte il avoit une affez bonne logique, fruit de l'étude qu'il avoit faite des ouvrages de Wolff. S'étant attaché au baron Coccéji, il fe pouffa dans la magiftrature. Mais ce fut moins la pro-

tection de ce chancelier que celle d'un secrétaire du cabinet qui lui ouvrit une carrière brillante. Mr de Jarriges s'étoit marié fort jeune avec la fille d'un ministre réfugié françois, nommé Vignoles. Cette femme, qui avoit de la figure & de l'esprit, intéressa le conseiller Eichel, qui étoit une espèce de premier ministre dans sa place de secrétaire intime, auprès de Fréderic II. Par l'appui de ce secrétaire, Mr de Jarriges, dès les premières années du règne de Fréderic II, devint président de la chambre de justice. Il donna bientôt, par la faveur qu'il acquit, de la jalousie au grand chancelier Coccéji; & il le remplaça à sa mort, en 1755. Ce fut dans les quinze ou vingt ans que ce petit gentilhomme de famille réfugiée fut à la tête de la magistrature, que les François eurent beaucoup de part dans le gouvernement intérieur du pays. Il y avoit outre le grand chancelier un ministre d'état françois réfugié, (Mr d'Orville,) un président suisse attaché à la colonie françoise (Mr de Rebeur). L'avocat fiscal général, dont l'influence étoit fort grande dans les affaires de justice, & même dans celles des finances, étoit aussi de la même colonie. (*V.* D'ANIÈRES.)

A cet égard Mr de Jarriges ne pouvoit mieu choisir. Quel qu'ait été le mérite de ce magi strat, il est sûr cependant qu'il n'avoit ni le fond de jurisprudence de Coccéji qui l'avoit précé ni la noblesse & l'intégrité de Mr de Furst qu lui succéda, ni la philosophie de Mr de Ca mer qui remplaça celui-ci. Quelques pièce politiques qui lui sont attribuées, sont les uns de Mr de Furst, les autres de Mr de Moulines, qui paroît lui avoir été fort attaché. Aussi dès que Eichel ne fut plus, le crédit de Mr de Jarriges tomba considérablement. Mais Eichel fi doublement la fortune de ce magistrat. Car après avoir contribué à son élévation, il lui laissa par testament un riche héritage. Mr de Jarriges est mort à la fin de l'année 1770, deux ans après son bienfaiteur Eichel. Il laissa des enfans, dont on ne parle pas. *Formey*, *Éloge* & *Souvenirs*, & *Notices particul.*

JAVEDISCH (Godefroi Ferdinand) chirurgien à Breslau, où il est né en 1730. Il a écrit en latin sur l'usage du mercure, en allemand des *avis au peuple* silésien pour se garantir des maladies.

JEEZE

JEEZE (François Chriſtophe) né dans la Poméranie ultérieure l'an 1727, profeſſeur de phyſique dans un collége de Lignitz en Siléſie. On s'imagineroit difficilement en France & moins encore en Eſpagne, que dans une ville ſubalterne de province de l'Allemagne il y eût des profeſſeurs qui ont donné au jour quinze & vingt ouvrages ſur différentes matières. Jeeze avoit commencé par faire des livres ſur des paſſages de la Bible. Il en fit enſuite ſur la géométrie pratique, & ſur l'économie rurale, étant profeſſeur à Stargard. Il fit l'an 1762 l'éloge de Pierre le grand, & celui de Pierre III. Je ne ſais ce qu'il a pu dire de ce dernier en comparaiſon de ſon aïeul; mais il y a toujours quelques bons côtés dans tous les individus. L'enthouſiaſme de Pierre III pour Frédéric II ſauva la Pruſſe près de ſuccomber ſous le poids de la moitié de l'Europe liguée contre elle.

JESTER (Ehrhard Chrétien) mort à Kœnigsberg, paſteur d'une paroiſſe appelée de *Sack*, âgé de quatre-vingt & onze ans, étoit le treizième enfant d'un diacre, maître d'école à Wehlau en Saxe. Il a fait imprimer quel-

ques sermons. Un de ses fils mort avant lui, professeur en droit & conseiller de justice criminelle, a publié quelques dissertations sur le droit. Un autre Jester fut aussi professeur, chancelier & curateur de l'université, & conseiller de justice criminelle à Kœnigsberg. Celui-ci est mort en 1785, âgé de quarante-neuf ans.

JESTER (Ernest Fréderic) est employé à Kœnigsberg. Il a fait quelques pièces de théâtre, & l'histoire du théâtre de Vienne, où il passa quelque temps. Pour peu qu'il ait dit la vérité, on ne le trouvera point partial pour son pays, puisque l'on paroît convenir que le théâtre national de Vienne est de beaucoup supérieur à celui de Berlin; & je ne crois pas qu'il y en ait un meilleur à Kœnigsberg.

JESTER (Guillaume Bernard) né à Kœnigsberg en Prusse l'an 1766, chancelier & directeur de l'université de cette capitale, a donné, en latin, quelques dissertations sur le droit civil. Mort en 1785. *Adelung.*

JOACHIM (Jean Fréderic) né à Halle en 1713, mort professeur de droit dans sa patrie

en 1767, auteur de plusieurs ouvrages sur le droit public d'Allemagne. Il écrivit sur la monnoie peu d'années après Horst (en 1754), & presque en même temps que le comte Carli. Quoique Mr Joachim ait écrit avec érudition sur les monnoies des Juifs & des Grecs, il s'en faut beaucoup que son ouvrage approche de celui du président milanois. *Dreyhaupt*, *Adelung.*

JOCARDI (Jean Chrétien) né à Neuendorf dans le Brandebourg en 1697, auteur d'un catéchisme qui a beaucoup contribué à enrichir quelques libraires de Berlin, par sa médiocrité même. Car c'est pour cela qu'il s'en vendoit beaucoup : c'étoit comme un livre élémentaire de classe. L'auteur au reste a fait fortune par sa bonne conduite; & par degré il fut co-recteur d'une école à Essen en Westphalie, chapelain du régiment de Dæhnhoff, prédicateur à l'église du Werder à Berlin, ensuite confesseur de deux princesses royales, c'est-à-dire de l'épouse de Fréderic II, aujourd'hui reine douairière, & de la princesse mère de Fréderic Guillaume II. Mort en 1749. *Kuster.*

JOHN (George Fréderic) né en Pruſſe en 1742, ſecrétaire de la chambre à Kœnigsberg, a fourni quelques pièces à un ouvrage intitulé *la Tempé pruſſienne*, & au *Florilège pruſſien.* Dans le ſiècle d'Auguſte ni même dans celui de Léon X on ne ſe ſeroit pas imaginé qu'à cent lieues plus au nord que n'étoit Tomi, où Ovide & l'Arioſte croyoient qu'on ne pourroit ni penſer ni vivre, on auroit fait des poëſies, & qu'on ſeroit allé chercher le titre des recueils poëtiques du doux climat & des bocages de la Grèce, où eſt *Tempé.*

JORDAN (Charles) conſeiller intime de Fréderic II, & vice-préſident de l'académie de Berlin, né dans cette ville d'une famille qui de toutes celles qui ſe ſont réfugiées dans le Brandebourg, a le plus proſpéré, & a fait ſon chemin de la manière la plus naturelle & la plus honnête. Il eſt cependant le ſeul jusqu'à préſent qui ſe ſoit donné aux lettres d'une façon décidée. Il avoit été deſtiné à l'égliſe; il fut quelques années paſteur des réformés françois à Pozlow & à Prenzlow. Mais il s'ennuya de ce métier, & ceſſa d'être paſteur de payſans &

d'idiots, pour devenir gouverneur d'un gentilhomme fils d'un miniſtre d'état. C'étoit ce baron de Kniphauſen qui étudioit alors à Francfort, & qui ayant enſuite quitté le pays fit une eſpèce de fortune aux Indes orientales dans les établiſſemens hollandois. Le prince royal (Fréderic II) le vit probablement dans la maiſon de Mr de Kniphauſen; il lui trouva de l'eſprit & du caractère; il ſe l'attacha, & en fit ſon principal favori lorsqu'il parvint au trône. Si ce favori eût vécu plus long-temps, on auroit vu un paſteur de village devenir miniſtre d'etat. Fréderic avoit une extrême confiance en lui; il l'aima, l'eſtima, & recueillit presque ſes derniers ſoupirs à ſon lit de mort en 1745. Il venoit de le faire ſon conſeiller intime & vice-préſident de l'académie, au rétabliſſement de laquelle il contribua beaucoup; & ſans doute Mr Jordan approuva l'introduction de la langue françoiſe, au lieu de la latine, quoiqu'il fût très en état d'écrire en latin. Sa paſſion étoit les livres & l'étude. On voit par les lettres que le roi lui écrivoit, qu'il paſſoit ſon temps dans les boutiques des libraires & aux encans de livres. Il avoit du goût pour les

arts. On trouve ſon éloge fait par le roi mêm
dans les actes de l'académie (a). Voltaire a d
que Mr Jordan a écrit la vie de ſon maître
un volume auſſi gros que la Vie d'Alexan
dictée par la fureur d'écrire. Ce fameux aut
auroit-il été ſurpris de trouver l'hiſtoire de
vie en un volume beaucoup plus gros que n'é
toit ſon Hiſtoire de l'Alexandre du nord, Cha
les XII? Les auteurs du Dictionnaire hiſtori
ont dit plus juſtement que cette Vie avoit é
dictée par *l'amitié & la reconnoiſſance.* D'ail
leurs Mr Jordan a cru qu'une notice un pe
détaillée des ouvrages qu'avoit faits ou projet
un homme immenſement érudit, pouvoit êt
utile à ſes ſemblables.

IRWING (Charles François de) d'une famil
originaire d'Écoſſe établie depuis long-tem
à Kœnigsberg. Son père, employé à Berlin
ſe maria avec une fille du célèbre Jablonsky

(a) V. *Mémoires de l'acad.* Tom. I. Ann. 1746. & dans les *Oeuvres de Fréd. II*, publiées du vivant de l'auteur. Tom. I. Voyez auſſi *Erman*, brochure intitulée *les Souvenirs de la pi* à l'occaſion d'une fête de famille de la maiſon Jordan. *F ſur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Ch. 11. *Form Souvenirs.* Tom. I. 110.

De ce mariage eſt né Charles François, qui ſe deſtina aux études, tandis que ſes frères prirent ſervice dans l'armée. De tous ſes ouvrages, le plus eſtimé eſt celui des Expériences & Recherches ſur l'homme. On compare cet ouvrage à ceux de Mr Tetens, profeſſeur à Kiel. Son ſtyle eſt plus fleuri que celui du ſubtil Tetens; mais il eſt tout auſſi clair, noble & précis: la modération, la raiſon, le bon ſens, la maturité y règnent partout. *Kutner.*

JUGEL (Jean Gottfried). On ignore l'année de ſa naiſſance, auſſi bien que ſa patrie; mais il s'eſt fait connoître à Berlin comme minéralogiſte & chimiſte dès l'an 1743, dans lequel il imprima ſes premiers ouvrages. Il étoit maître en ce genre depuis quarante ans, lorsque le fameux Meſmer fut à Berlin prônant ſon *Magnétisme animal.* Jugel publia alors un ouvrage allemand avec le titre latin de *Phyſica myſtica*, & *Phyſica ſacra ſacratiſſima.*

JUNCK (Jean André de). Il n'y a ſorte de connoiſſance ſur laquelle les Allemands de nos jours n'aient fait des livres. Mr Junck a fait une grammaire de la langue portugaiſe, des livres

ſur la littérature & ſur les auteurs portugais, ſ·
le marquis de Pombal, & ſur le Portugal. i'
avoit été à Lisbonne. Il fut enſuite réſident d
roi de Pruſſe à Danzic. Ce gentilhomme le-
tré vit maintenant dans ſa terre, près de Fra-
fort ſur l'Oder.

JUNCKER (Jean) mort profeſſeur de m-
decine à Halle en 1759, âgé de quatre-vin-
ans, auteur de pluſieurs ouvrages plus ut-
qu'originaux dans ſon art. La bonne mine &
un tempérament heureux ont contribué plus q-
les livres à la carrière auſſi ſingulière que br-
lante de ce médecin. Il étoit né de fort ba-
condition, dans le village de Londorf près d-
Gieſſen dans le landgraviat de Caſſel. Il fit ſ-
premières études dans une maiſon d'éducation
ſoutenue par le landgrave. Il eut enſuite le
moyen d'aller étudier la philoſophie à Marbour-,
& puis la théologie à Hallé, où en même temps
il cultiva les belles lettres ſous le célèbre Cell-
rius. Il fut bientôt un de ces maîtres ſubalter-
nes qu'on appelle ailleurs répétiteurs. Peu ſa-
tisfait de la théologie, il alla étudier la méde-
cine à Erfurt; mais avant d'achever ſon cours

& de prendre les grades académiques, il entra comme précepteur dans la maiſon d'un gentilhomme dans le pays de Waldeck. Il y rencontra une dame de la maiſon de Schacken, abbeſſe d'un chapitre de la province, qui devint amoureuſe du Mentor de ſon couſin ou neveu, & qui l'épouſa. Juncker avoit alors environ trente ans. Il alla s'établir avec cette dame à Schwarzenau dans le comté de Witgenſtein, & il continua de cultiver par lui-même *privato ſtudio* la médecine, & même à l'exercer, quoiqu'il n'eût pas encore pris le doctorat. Il ne le prit que neuf ou dix ans après ſon mariage, & après qu'il étoit déjà devenu médecin ordinaire de la maiſon des orphelins à Halle. Il fut enfin profeſſeur à l'univerſité en 1729 à l'âge de cinquante ans exactement. Sa première épouſe, comteſſe abbeſſe de Schacken, étant morte en 1723, il ſe remaria deux ans après avec la fille d'un conſeiller du prince de Darmſtadt, avec laquelle il alla paſſer quelque temps à Copenhague, appelé apparemment par quelque malade. Veuf pour la ſeconde fois, il épouſa une Dame Bonsdorff, fille d'un colonel; & il eut de cette troiſième femme un fils nommé Fréderic, qui ſe

voua aussi à la médecine, & succéda à son père dans la place de professeur. Jean Juncker étoit un des plus zélés sectateurs de Stahl, dont il rédigea les maximes en forme de tables. Il intitula les unes, au nombre de cent trente-sept, *Conspectus medicinæ theoreticæ*; les autres *Conspectus chirurgiæ & medicinæ, methodo Stahliana conscriptæ*, en cent-trois tables. Il fit la même chose des ouvrages de Stahl sur la *Physiologie*, & la *Pathologie*.

JUSTI (Jean Henri Gottlob) mort à Kustrin capitaine & conseiller des mines au service de Prusse, & surintendant des forges, en 1771. Son origine est inconnue. Il parut à Jéna en 1720 dans une de ces troupes d'enfans trouvés auxquels les parens ne peuvent ou ne veulent donner aucun secours. En Allemagne ces malheureux enfans, nourris par charité, gagnent quelques sous en chantant des cantiques ou des chansons dans les rues. Un professeur, nommé Zinck, qui enseignoit l'économie politique, remarqua cet enfant; lui trouvant de l'esprit, il l'admit à ses leçons, lui obtint la permission d'en entendre d'autres, fit une collecte pour lui pro-

curer la ſubſiſtance, & le mit en état de ſoutenir des théſes publiques. On l'applaudit beaucoup, & on le protégea; mais dès qu'il commença à ſortir de l'indigence, l'orgueil, l'inſolence, la débauche furent les ſuites de ſa première proſpérité. Et ſi on lui trouva l'eſprit qu'on remarque aſſez fréquemment dans les perſonnes de ſa condition, il en eut auſſi toute l'audace & l'immoralité. Il diſſipa dans la mauvaiſe compagnie ce qu'il avoit gagné dans la bonne; & pour pouvoir vivre & avoir pour le moment de quoi ſatisfaire ſes paſſions, il s'enrôla dans l'armée pruſſienne; puis dans celle de Saxe dans le régiment du prince Xavier. La facilité qu'il avoit de calculer le fit faire bas officier; mais il ſe révolta envers ſon officier ſupérieur, & fut dégradé & puni. Alors il ſe laiſſa prendre priſonnier par les Autrichiens; & ayant recouvré ſa liberté, il alla vivre à Leipſic, où il gagna ſa vie en écrivant pour des libraires, & en donnant des leçons. Une jeune payſanne qu'il vit à une fête de village, lui plut tellement, qu'il voulut l'épouſer. Sa paſſion ſatisfaite & refroidie, il ſe trouvoit honteux de préſenter une épouſe ſans éducation, & à qui il n'avoit pas

la patience d'en donner. Ses ouvrages prirent beaucoup de vogue, & lui acquirent un grand nom dans toute l'Allemagne, particulièrement à la cour de Vienne, où on l'appela dans l'idée d'en faire un professeur d'économie politique au collége Thérésien. Il y fut bien reçu, & il se trouva qu'une fille de chambre lui plut : à sa persuasion il se fit catholique, & il l'épousa sans être arrêté par les engagemens contractés à Leipsic. Il paroît que ce fut alors qu'il commença à se donner des airs de noblesse, & qu'il se fit appeler Mr de Justi (*Edler von Justi*). Son orgueil, sa conduite, son mérite même, lui suscitèrent des ennemis, & lui firent manquer la place qu'on lui avoit destinée. On lui insinua qu'il devoit tâcher de se rendre utile pour quelque autre emploi. Il se voua à la minéralogie, dans laquelle il avoit déjà fait des progrès en Saxe; & il fut fait conseiller des mines & des finances. Comme on se promettoit beaucoup de son habileté & de ses connoissances, on l'envoya à Schemnitz en Hongrie. Il y remua tant, il se fit tant d'ennemis, qu'on l'obligea de quitter. Il se rendit alors à Erfurt, ville considérable, capitale de la Thuringe, & travailla de nouveau

à des traductions & à des compilations pour des libraires. Mais il ne demeura pas long-temps tranquille. Il alla à Gœttingue, où il fut fait lieutenant de police, plus en titre qu'en réalité ; car il n'avoit aucun pouvoir pour faire exécuter ses ordonnances. Il y donna des leçons, compila des livres, rédigea des gazettes, toujours avec un style assez piquant. Au reste quel lieutenant de police pour une ville remplie d'étudians qu'un homme qu'on accusoit de pédérastie ? On assure que c'est même pour cette imputation qu'on lui fit entendre de chercher condition ailleurs. Il quitta Gœttingue sous prétexte que la guerre qui se faisoit dans le voisinage en rendoit le séjour peu sûr. Il se rendit à Copenhague, où il eut l'emploi d'inspecteur des colonies. Il quitta encore le Danemark pour aller dans le palatinat du Rhin, la Souabe, & la Suisse, où il publia un écrit sur la diminution de la monnoie, qui paroissoit porter très-particuliérement contre le roi de Prusse & le duc de Wurtemberg. Ce dernier le fit arrêter, & l'envoya prisonnier en Silésie. Comme il n'étoit pas fort étroitement gardé, il se sauva, & se retira à Berlin, où il donna en forme de lettres

K.

KAHLE (Louis Martin) né à Magdebourg en 1712, étudia à Jéna & à Halle; il voyagea en Hollande, en Angleterre & en France en 1737. A son retour il fut fait professeur de philosophie à Gœttingue. En 1750 il eut le titre de conseiller de cour, & une chaire de droit public à Hanau. Il en eut une autre à Marbourg un an après. La *Balance politique* que Mr Formey traduisit du latin en françois, & quelques ouvrages sur la philosophie, le firent connoître à Fréderic II; & ses traités sur le droit lui méritèrent l'estime des ministres. Étant enfin employé à Berlin, comme il avoit long-temps souhaité, il y fut fait conseiller privé à la chambre de justice & au directoire. On le nomma même censeur royal pour la partie la plus délicate & la plus étendue de la censure ([a]). Il est mort en 1777. On

([a]) La presse a été libre en Prusse, & surtout à Berlin sous Fréderic II, plus de fait que de droit; car les ordonnances qui la régloient subsistèrent toujours, & le droit de viser les livres qu'on imprimoit, fut sur le point d'être réduit à une espèce de monopole, puisque les libraires ont été obligés à une redevance de tant par feuille. Dans le rétablissement de l'académie on

On a de lui, outre la *Balance politique* & ses traités sur le droit; un parallèle *de la Métaphysique de Leibnitz & de Newton*, en allemand, & quelques dissertations contre le pyrrhonisme par lesquelles on voit combien la philosophie de Bayle avoit fait de progrès en Allemagne. Il fit réimprimer à Berlin en 1744 les cinq fameux dialogues que la Mothe le Vayer avoit donnés sous le nom d'*Orosius Tubero*.

KANT (Émanuel) professeur de philosophie à l'université de Kœnigsberg, où il naquit en 1724, est le plus célèbre métaphysicien de l'Allemagne; peut-être de l'Europe entière. Il n'est pas moins un véritable philosophe par son système de vie & par ses mœurs, que par ses spéculations & ses découvertes dans la partie la plus abstraite de la philosophie. Ses parens ne l'ont

avoit pensé à lui accorder exclusivement le droit de censure, pour augmenter ses revenus. Cependant la ressource fut trouvée si modique, que l'académie renonça à ce privilége; & la taxe de quatre gros, ou douze sous par chaque feuille de l'imprimé, a été réduite depuis à la moitié. Alors le roi ou les ministres nommèrent des censeurs, pour les différentes facultés, sans regarder s'ils étoient membres de l'académie ou non. Kahle ne l'étoit pas, & il eut la partie historique, qui embrasse presque toute la belle littérature, la politique & l'économie.

laissé rien moins que dans l'aisance. Il se soutint par des leçons particulières qu'il donnoit. La place de second bibliothécaire de Kœnigsberg qu'il obtint en 1755, ne lui rapportoit peut-être pas de quoi payer le loyer de deux chambres. Il crut devoir manquer absolument du nécessaire lorsqu'il perdit un ancien ami, négociant anglois, chez lequel il dînoit ordinairement. Malgré cela on n'a pu le tirer de Kœnigsberg pour le placer ailleurs. L'amour de sa patrie le retint toujours en Prusse; & il est du petit nombre des auteurs qui ne se sont presque pas éloignés de leur pays natal. A la vérité son genre de science est celui qui demande le moins que l'on sorte de chez soi pour l'approfondir & pour l'étendre. Le premier ouvrage qu'il donna au public, sont des *Pensées sur la véritable évaluation des forces vivantes*, imprimé en 1746. Ce qui prouve que cette doctrine étoit en vogue à Kœnigsberg au fond de l'Allemagne, comme elle l'étoit à Bologne au centre de l'Italie. Car François Marie Zanotti écrivit sur ce sujet la même année. Il se passa près de dix ans avant que Mr Kant reparût comme auteur. En 1755 il publia

son *Histoire universelle*, & *Théorie du Ciel, d'après les principes de Newton.* Ce fut apparemment le négociant anglois son ami dont il étoit le convive, qui l'engagea à composer cet ouvrage. Un an après il donna l'Histoire des tremblemens de terre les plus remarquables. Cependant il s'étoit voué à la métaphysique, en l'associant à la physique; & dans les années 1755 & 1756 il débuta dans ce genre par deux ouvrages latins *sur les principes des connoissances humaines.* Quelques années après il donna une démonstration de la fausse subtilité des quatre figures du syllogisme; & après quelques autres ouvrages, il en donna un qu'il intitula: *L'unique fondement possible sur lequel on puisse établir une démonstration de l'existence de Dieu.* En 1762 il remporta le prix à l'académie de Berlin, qu'il partagea pourtant avec le Juif Mendelsohn. Le sujet proposé étoit *sur l'évidence dans les sciences métaphysiques.* Cette pièce lui fit grand honneur; & c'est depuis-lors que Mr Kant est regardé comme un auteur classique dans la philosophie spéculative. Ce succès contribua probablement à lui faire obtenir la chaire de professeur ordinaire de philosophie en 1770.

Il avoit alors quarante-ſix ans. Depuis cette époque, & même depuis 1762, il ne s'eſt point paſſé d'année qu'il n'ait augmenté ſa réputation par la publication de quelque ouvrage. Il n'y a point d'univerſité en Allemagne dont quelque profeſſeur ne s'avoue diſciple & commentateur de Kant. Ni Mallebranche en France, ni Locke en Angleterre, n'ont joui de leur vivant d'une auſſi grande réputation. Les Juifs même ſuivent ſes principes pour expliquer les paſſages les plus difficiles du Talmud. (*V.* MAIMON.) Il eſt vrai que les perſonnes qui *profeſſent* la philoſophie ne l'entendent qu'avec beaucoup de peine, tant il eſt profond & ſubtil. Un de ſes ouvrages a pour titre *les Rêves d'un voyageur ſpirituel, expliqués par les Rêves de la métaphyſique.* Il ne laiſſe pourtant pas d'écrire des choſes qui ſont à la portée de tout le monde. Il fournit même des articles à une *gazette* de Kœnigsberg, & au Journal de Berlin, publié par Meſſieurs Gedike & Bieſter.

KARSCHIN (Anne Louiſe) née à Zullichau en Siléſie l'an 1722. Cette femme a reçu de la nature un talent aſſez rare pour la poëſie. La

Siléfie, qui a donné à l'Allemagne le premier poëte, a auffi produit la première femme qui ait fait de bons vers en allemand. Ce qui eft furprenant dans cette femme poëte, c'eft que née & élevée dans la plus baffe condition, elle n'a pu avoir aucune forte d'éducation. Le baron de Zedlitz la tira de l'obfcurité, mais non de l'indigence. Le roi Fréderic, qui croyoit à peine que des Allemands bien nés & élevés puffent être poëtes, ne fut jamais fe perfuader que la fille d'un métayer filéfien pût faire des vers paffables. On dit que preffé de la fecourir il lui envoya un jour quelques écus, & qu'elle les lui renvoya en lui écrivant en vers que c'étoit trop pour fe faire faire un cercueil, & que ce n'étoit pas affez pour fe faire bâtir une maifon. Cependant les gens de lettres allemands lui ont témoigné de la confidération. Mr Engel & Mr Ramler n'ont pas dédaigné de faire des impromptus alternatifs avec elle. Et une actrice chanteufe du théâtre allemand l'entretenoit chez elle par amitié des mois entiers, foit à Berlin, foit à Schwedt, où cette actrice vertueufe étoit établie. Enfin le roi Fréderic Guillaume II, dont la protection s'étend fur tous les talens,

vient de faire bâtir à Madame Karſchin une maiſon dans Berlin, où elle fait ſa demeure actuellement. Quoique ſes impromptus ſemblent lui avoir acquis de la réputation, ils ne ſont pourtant pas de la même nature que ceux des improviſateurs italiens. Ce ſont plutôt des couplets que des tirades; & la plus grande partie de ce qu'on a imprimé de cette femme poëte, a été écrit plutôt que déclamé. Mais elle écrit avec facilité & avec quelque élégance. Ses vers ſont doux & coulans autant que le génie de la langue le permet. On diſoit, il y a neuf à dix ans (a), que toutes ſes productions demandoient qu'un homme de goût & bon critique ſe chargeât d'en faire un choix, pour la rappeler au ſouvenir de ſa nation, qui ſembloit déjà l'oublier. Je ne ſais ſi quelqu'un s'aviſera de la comparer à la célèbre Corilla Olympica, qui n'eſt guère plus jeune que Madame Karſchin, qui a figuré en même temps qu'elle. Il y a actuellement à Berlin une perſonne (b) ca-

(a) V. *Kutner*, *Caractere der Teutſchen Dichter*. p. 326.

(b) Le prince Gonzague de Caſtiglione, par la protection duquel Corilla Olympica fut couronnée poëte à Rome au Capitole en 1776.

pable d'apprécier les talens poëtiques de l'une & de l'autre, si elle se donnoit la peine d'apprendre la langue allemande. Mais certes on trouvera la décision digne d'un mousquetaire qui parle de belle littérature & de bel esprit, lorsqu'on lira dans le Voyage de Mr d'Archenholz, que ce seroit faire tort à sa compatriote que de la comparer à Corilla. Il faut avouer néanmoins que ce que l'improvisatrice italienne a fait imprimer, soutient encore moins la lecture que les odes de l'Allemande.

Karsten (Wenceslas Jean Gustave) né à Wustrow dans le Mecklenbourg, d'abord professeur à Butzow, ensuite à Halle. Il fut le premier de la seconde classe des géomètres, & approche même de la première, qui n'est ordinairement composée que de trois ou quatre sujets. Lorsque Mr de la Grange quitta l'académie de Berlin, il fut question de mettre Karsten à sa place. Il auroit à peine eu le temps d'en prendre possession, si la chose eût eu lieu; car il mourut presque au même temps que Mr de la Grange partit de Berlin en 1787.

KAUSCH (Jean Joſeph) médecin en Siléſie, né à Lœwenberg l'an 1752. Outre les ouvrages de médecine qu'il traduiſit & qu'il compoſa, il a fait des oraiſons funèbres d'un prince & d'une princeſſe de Hatzfeld, & a donné un traité métaphyſique *ſur l'influence des ſons*, & particulièrement *ſur l'influence de la muſique ſur l'ame.*

KAYSERLING *où* KEYSERLING (Caroline, comteſſe de) née comteſſe Truchſeſs de Waldbourg, fille d'un général de ce nom, veuve de Henri Chrétien de Kayſerling qui ſuit. En premières nôces elle a été mariée à un baron de Kayſerling qui avoit été attaché au malheureux duc Ulric de Bronswic, mari de la régente Anne. Lorsque les Ruſſes s'emparèrent de la Pruſſe, on craignit qu'ils ne demandaſſent compte au baron de Kayſerling de quelques effets qu'ils prétendoient avoir été détournés. Mais les généraux de l'impératrice Éliſabeth furent plus empreſſés de faire la cour à l'aimable comteſſe que le procès au baron ſon époux. Lorsque celui-ci mourut, elle épouſa le comte de Kayſerling dont nous allons parler. Cette Dame a beaucoup contribué aux progrès qu'ont faits

les belles lettres & les beaux arts à Kœnigsberg, furtout parmi la nobleffe. Elle traduifit même en françois la Philofophie de Gottfched (a); & ne refufa pas de fournir des articles de fa compofition à des ouvrages périodiques. Son goût pour la lecture & l'étude a penfé lui coûter cher. Car elle vouloit fe retrancher, autant qu'elle le croyoit poffible, les heures du fommeil: elle avoit plufieurs bougies allumées dans fa chambre pour fe tenir éveillée & pour lire, ou fe faire lire; mais la nature l'emporta fur la paffion de l'étude. Elle s'endormit, & par des accidens affez ordinaires le feu prit aux rideaux de fon lit. Une coufine, compagne de fes études, qui couchoit dans la même chambre & qui s'étoit auffi endormie, s'éveilla heureufement, & on éteignit la flamme. Madame de Kayferling fuivit fon inclination ftudieufe avec plus de précaution. L'académie de peinture, rétablie dans les dernières années de Fréderic II, crut que le nom de la comteffe de Kayferling ne pouvoit que décorer le catalogue de fes membres, & que fes peintures méritoient de paroître aux yeux du public dans fes falles à

(a) V. *Goldbeck.* Tom. II. p. 49 & 50.

Berlin. Cette diſtinction faite à une grande Dame, qui n'en avoit pas beſoin pour *être illuſtrée*, & qui cependant y parut ſenſible, donna de l'émulation à de jeunes perſonnes de ſa qualité; & c'eſt depuis-lors qu'on a vu dans les ſalles de l'académie de jolis tableaux que des Dames & des Demoiſelles y ont envoyés. Nous avons vu de la main de Madame la comteſſe de Kayſerling, ainſi que d'autres perſonnes de diſtinction de la même ville, des ouvrages dignes d'être expoſés dans les ſalles de l'académie de peinture à Berlin.

KAYSERLING (Henri Chrétien, comte de). Je ne ſaurois dire de quelle utilité pourroient être les ouvrages de ce ſeigneur, mort avec le titre de miniſtre d'état à Kœnigsberg, où il étoit établi. Cependant il mérite qu'on jette un coup d'œil ſur l'hiſtoire de ſa vie. Son père Herrmann Charles de Kayſerling, d'une famille illuſtre de la Courlande, avoit joué un rôle aſſez brillant en Ruſſie. Il y avoit été préſident de l'académie des ſciences, & d'un collége de juſtice. Mais il étoit à Leſten, terre noble de ſa famille en Courlande, lorsque ce fils lui naquit.

Il prit lui-méme ſoin de ſon éducation; & lorsqu'il fut appelé à Pétersbourg pour occuper les emplois qu'on lui deſtinoit, il l'envoya avec un gouverneur à Dresde, puis à Leipſic, où il entendit des leçons des deux Maſcow, & de Menken, tous trois profeſſeurs très-célèbres. Henri de Kayſerling y paſſa deux ans; & il en alla paſſer deux autres à l'univerſité de Halle, où il continua ſes études ſous Wolff, Bœhmer, Schmaus, & Karrach. En 1745 on le nomma cavalier de l'ambaſſade de Saxe à la diète d'élection & au couronnement de l'empereur François I. Il trouva à Francfort ſur le Mein un profeſſeur nommé Muller, qui avoit été chaſſé de l'univerſité de Gieſſen à cauſe de ſes opinions hétérodoxes, & que le père du comte de Kayſerling protégeoit. Sous la direction de ce Muller, le jeune ſeigneur courlandois compoſa un traité de droit public qui ne fut point imprimé. Son pére, alors ambaſſadeur de Ruſſie, le conduiſit à Ratisbonne, enſuite à Berlin, & lui fit encore faire différens autres voyages. En 1752 le jeune Kayſerling fut envoyé par le roi de Pologne, électeur de Saxe, à la diète de Ratisbonne. A ſon retour on l'employa à Dresde

dans la commiſſion législative pour la compilation du Code-Auguſte (*Codicis Auguſtæi*), que le roi Auguſte III faiſoit compoſer à l'exemple de Fréderic II. Peu de temps après il fut placé à Vienne dans le conſeil aulique, en qualité de ſecond conſeiller proteſtant. En 1762 il ſuivit ſon père en Ruſſie, où l'impératrice Catherine II le fit conſeiller actuel d'état, avec le rang de lieutenant général. Son père, qui vivoit toujours, & qui étoit même en faveur, fut envoyé ambaſſadeur à Varſovie en 1764, lors de l'élection du roi Stanislas régnant; & le fils l'y accompagna. Mais le père étant mort un an après cette ambaſſade, le comte de Kayſerling préféra le ſéjour de Kœnigsberg à celui de Péterſbourg & de Varſovie. Peut-être étoient-ce les attraits de la comteſſe de Kayſerling, alors veuve, dont nous venons de parler, & qu'il avoit connue dans ſes voyages, particulièrement à Dresde, qui contribuèrent à le fixer en Pruſſe. Il y vécut ſplendidement, & il y exerça l'hoſpitalité la plus généreuſe. Cependant ſes terres étant tombées, par le partage de la Pologne, ſous la domination pruſſienne, les arrangemens que Fréderic II y fit, cauſèrent quelque déran-

gement dans la fortune du comte. Nous n'examinerons pas les raiſons qu'il avoit de ſe plaindre. Mais l'on ſait que Fréderic Guillaume II, parvenu au trône, lui donna à titre de dédommagement deux cent mille écus, & le fit miniſtre d'état en Pruſſe. Il mourut un an & quelques mois après. La plupart des écrits qu'il a publiés ſont en françois; ils regardent les affaires de la Pologne, & ſurtout le partage. Ils ne parurent pas ſous le nom de l'auteur. *Goldbeck*, & *Notices particul.*

KAYSERLING (Thierry, baron de). C'eſt celui que Fréderic II dans ſes lettres à Suhm & à Voltaire appeloit *Céſarion*, qui eſt le diminutif de Céſar, comme Kayſerling l'eſt de Kayſer en allemand. Jean Erneſt Charles, bailli de Durben, père de Thierry, s'étoit marié avec une Demoiſelle Dorothée Amélie de la Chieſa, d'une ancienne & illuſtre famille d'Italie, dit Mr de Maupertuis. Il auroit dû dire du Piémont; car cette Dame étoit fille d'un de ces deux chevaliers de la Chieſa qui s'étoient établis dans le Brandebourg ſous l'électeur Fréderic Guillaume. Le caractère vif & ſpirituel de la mère contribua

ſans doute à former celui de Thierry. On l'envoya fort jeune étudier à Kœnigsberg. Il n'y avoit pas alors à Mittau les moyens d'élever la jeune nobleſſe que le duc Charles régnant y a procurés. Le baron de Kayſerling ſe diſtingua au collége; & à l'âge de dix-ſept ans il prononça dans un même jour quatre harangues, en grec, en latin, en françois, & en allemand. Il fut à cette occaſion reçu membre de l'univerſité. A l'âge de vingt-deux ans il put ſatisfaire la paſſion qu'il avoit de voyager. L'éducation des Allemands, ſoit nobles, ſoit roturiers, s'ils en ont les moyens, finit toujours par les voyages. Les habitans du nord en ont peut-être plus grand beſoin que les autres peuples. Kayſerling ſe borna pourtant à la Hollande & à la France. Ce n'étoit pas encore la mode d'aller en Angleterre; ce n'étoit plus celle d'aller en Eſpagne; & apparemment il n'eut pas le temps d'aller en Italie. Comme il falloit embraſſer un état, il entra dans les troupes, & à vingt-trois ans il ne convenoit plus de différer. Il eut une lieutenance dans le régiment du margrave Albert de Brandebourg, & quelque temps après une compagnie. Homme d'eſprit, inſtruit & formé dans

tous les exercices, &c. parlant françois, le baron de Kayſerling avoit toutes les qualités qu'on pouvoit demander pour être attaché au prince de Pruſſe (Fréderic II), & il l'étoit en effet lorsque le ſévère Fréderic Guillaume I découvrit la réſolution que le prince avoit priſe de ſortir des états avec Katt & Keith. Ce complot fatal fit perdre à l'un la vie; coûta à l'autre un long exil, & conduiſit le prince dans une triſte priſon; & au risque de laiſſer ſa tête ſur un échafaud. Kayſerling, qui apparemment s'étoit conduit avec plus de réſerve; ne fut que renvoyé à ſon régiment. Mais comme ce régiment étoit en garniſon à Ratenau, il pouvoit facilement aller faire ſa cour au prince royal à Rheinsberg. En 1737 il eut encore la permiſſion de voyager. Il alla en France, paſſa quelque temps à Cirey chez la marquiſe du Châtelet, & rapporta à ſon prince différens ouvrages de Voltaire, tant imprimés qu'en manuſcrit (a). Le prince parvenu au trône n'oublia pas ſon cher Céſarion. Il l'appela auprès de lui, le fit bientôt colonel & ſon adjudant géné-

(a) V. *Lettres à Voltaire*, dans les Oeuvres poſthumes de Fréderic II. Tom. VIII. Édition de Berlin.

ral, avec une pension considérable. Mr de Kayserling se maria avec une comtesse de Schlieben, fille du grand veneur, & dame d'honneur de la reine. Mais il avoit déjà trop prodigué sa vie, & ne jouit que trois ans de l'état heureux dans lequel il se trouvoit. Il mourut en 1745 presqu'au moment que l'académie renouvelée se l'étoit associé. On n'a rien publié de ses écrits. Mr de Maupertuis, qui fit l'éloge de cet académicien, parle de quelques-unes de ses compositions, des traductions qu'il avoit faites, en vers françois, de quelques odes d'Horace, & de la Boucle de cheveux de Pope.

Il y a eu à Berlin un comte de Kayserling de la même famille que ce Thierry dont nous venons de parler. Il n'étoit pas au service de Prusse, mais envoyé de Russie à cette cour. Il vivoit à Berlin avec splendeur, & avoit journellement à sa table des académiciens & d'autres savans. Il étoit savant lui-même, & auteur. On trouve dans le recueil de l'académie de 1748 un mémoire érudit de ce seigneur, contenant des recherches sur l'abrogation du droit d'élire un roi des Romains, faussement imputée à Henri VI. C'est précisément depuis que ce ministre fut rap-

pel-

pelé que la mésintelligence entre les deux cours augmenta de plus en plus, & qu'on en vint à la fin à la rupture bruyante qui entraîna la guerre de ſept ans. Le comte de Kayſerling fut remplacé par le ſecrétaire Groſs, qui a tant contribué à irriter les eſprits ([a]).

Keith (George) plus connu ſous le nom de Milord Maréchal, naquit en Écoſſe vers l'an 1690, & mourut à Potsdam en 1778. Nous avons parlé de lui ailleurs, & il en ſera fait mention dans l'article ſuivant. Comme il n'a rien fait imprimer & qu'il n'eut aucun titre littéraire comme le feld-maréchal ſon frère, nous nous diſpenſerons de nous étendre davantage ſur ſon article, quelque influence qu'il ait pu avoir dans la littérature berlinoiſe. On a de lui un éloge fait par d'Alembert.

Keith (Jaques) maréchal des armées de Pruſſe, gouverneur de Berlin, membre de l'académie des ſciences, naquit en Écoſſe l'an 1696. Il étoit frére cadet de George Keith, connu

([a]) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Chap. 14.

ral, avec une penſion conſidérable. Mr de K ſerling ſe maria avec une comteſſe de Schli fille du grand veneur, & dame d'honn la reine. Mais il avoit déjà trop prodig vie, & ne jouit que trois ans de l'état heur dans lequel il ſe trouvoit. Il mourut en 1 presqu'au moment que l'académie renouv ſe l'étoit aſſocié. On n'a rien publié de ſes écr Mr de Maupertuis, qui fit l'éloge de cet aca micien, parle de quelques-unes de ſes com ſitions, des traductions qu'il avoit faites, en v françois, de quelques odes d'Horace, & de Boucle de cheveux de Pope.

Il y a eu à Berlin un comte de Kayſerlin la même famille que ce Thierry dont nous v nons de parler. Il n'étoit pas au ſervice de Pr mais envoyé de Ruſſie à cette cour. Il viv Berlin avec ſplendeur, & avoit journelleme ſa table des académiciens & d'autres ſavans. I étoit ſavant lui-même, & auteur. On trou dans le recueil de l'académie de 1748 un mé moire érudit de ce ſeigneur, contenant des ré cherches ſur l'abrogation du droit d'élire un r des Romains, fauſſement imputée à Henri V C'eſt préciſément depuis que ce miniſtre fut n

p

Mais il la retira dans la ſuite, & ce ſecrétaire, qui eſt à préſent conſeiller privé de finances, ignore ce que le manuſcrit eſt devenu. Il croit qu'après s'être accommodé avec ſes compatriotes Milord le brûla. Mr d'Alembert dit auſſi qu'il brûla ſes mémoires trente ans avant ſa mort ([a]). Lorsque Mr de Maupertuis écrivit à Milord, pour le prier d'envoyer au ſecrétaire de l'académie des renſeignemens ſur la vie de ſon frère tué à la bataille de Hochkirchen, comme nous allons le dire, on n'eut d'autre réponſe que ces deux mots: *Probus vixit, fortis obiit.* Sur cela on ne fit point pour-lors l'éloge de ce brave maréchal académicien. Cependant lorsqu'on en vit paroître la Vie parmi celles que Pauli, profeſſeur à Halle, publia, Mr Formey ſe crut en devoir de faire ce qu'on n'avoit pas fait l'année que le maréchal mourut ([b]). Mais comment le profeſſeur Pauli à Halle a-t-il eu des matériaux que le ſecrétaire de l'académie de Berlin ne put avoir? Mr Engelbrecht croit qu'un colonel Keith, neveu du maréchal, qui a auſſi ſervi en Pruſſe, puis en Suède, a fourni des

(a) *Éloge de Milord Maréchal.*
(a) V. *Mémoires de l'académie*, de l'an 1760.

matériaux au professeur Pauli. Aussi y est-il plus parlé de la famille de Keith que de la vie particulière du maréchal, si l'on excepte ce qui se trouvoit déjà dans l'histoire des guerres de la grande Bretagne, & dans celle de la Russie. Nous allons puiser dans cette Vie (a) & dans l'éloge qu'en a tiré Mr Formey, ce qui a un rapport immédiat à notre sujet, & nous ajouterons quelques particularités que nous tenons d'une autre source. Jaques Keith quitta l'Écosse à l'âge de dix-sept ans. Le fonds de connoissances qu'on lui trouva toujours dans le pays où il vécut depuis, fait assez voir sur quel pied étoit l'éducation de la noblesse dans le pays où il étoit né & avoit été élevé. Et ce qu'il importe encore plus d'observer, c'est que les sciences & les lettres qu'il a cultivées toujours, & qui le firent admettre au nombre des membres d'une académie florissante, loin de nuire à la profession militaire, qui fut décidément la sienne, ont probablement contribué à le distinguer davantage dans cette même profession. Effectivement, parmi le grand nombre des gé-

(b) *Pauli, Leben grosser Helden des gegenwärtigen Krieges.* 4ter Theil. Halle 1759.

néraux qui ont servi de son temps le roi de Prusse, aucun ne le surpassa dans le métier, aucun n'a montré plus de capacité pour concerter les opérations, ni plus de bravoure pour les exécuter. Je ne sais si l'on trouveroit un modèle plus accompli d'un parfait général. Il est vrai, peut-être, qu'il n'entendoit pas aussi exactement que bien d'autres officiers prussiens le petit service. En arrivant en Prusse il avoit d'abord été fait feld-maréchal, & n'avoit jamais pu entrer dans les petits détails de la pratique. Le prince Eugène n'étoit-il pas dans le même cas lorsqu'il commandoit les troupes de Léopold & de Charles VI? Suivons rapidement la carrière qu'a courue Jaques Keith. Après avoir servi le prétendant, autrement dit le chevalier de St George, fils du roi Jaques II, tant qu'il crut le pouvoir servir utilement, Jaques Keith avoit d'abord, comme son frère, pris le parti de se retirer en Espagne. Et il y passa près de dix ans au service de Philippe V. Mais voyant que la religion qu'il professoit étoit un obstacle à son avancement, il quitta l'Espagne, & alla en Hollande, où l'envoyé de Russie lui fit des propositions de la part de l'empereur

Pierre II, qui furent acceptées. Keith passa en Russie en 1729, & y fut fait lieutenant colonel. Il servit sous le fameux feld-maréchal Munich & le maréchal Lascy contre les Turcs & les Tatares, & il s'acquit la réputation d'un des meilleurs officiers de l'armée de l'impératrice Anne Iwanowna. Dans la campagne de 1737 il fut tellement blessé, qu'il resta hors d'action pendant le reste de la guerre. Les chirurgiens de l'armée russe croyoient même nécessaire de lui couper une jambe pour prévenir de plus grands maux. Heureusement Milord Maréchal arriva dans le moment pour voir son frère, conduisant avec lui un chirurgien, qui ne crut pas qu'il fallût en venir à l'amputation. L'on espéra que moyennant l'usage des bains il se *rétabliroit*. Les deux frères partirent pour aller en France, aux eaux de Baredge. Ils passèrent tous les deux par Berlin. Le roi Fréderic Guillaume I vivoit encore : c'étoit l'année 1738. Il vouloit absolument voir le général écossois; & comme l'état de sa jambe ne lui permettoit ni de marcher, ni de se tenir debout, le roi, qui étoit à peu près dans le même état à cause de la goutte, lui envoya sa propre chaise à por-

teurs, avec laquelle on porta Keith jusque dans la chambre de S. M. Ce fut dans ce voyage que les deux braves Écossois furent connus personnellement de Fréderic II, alors prince héréditaire. Les bains & l'air de France rendirent effectivement à Jaques Keith l'usage de sa jambe, & une parfaite santé. Il alla de là en Angleterre, par ordre sans doute de la cour de Russie, & avec des passe-ports ou sauf-conduits que Milord lui procura, pour y négocier quelque convention. Étant retourné à l'armée russe, il fit quelques campagnes contre les Suédois, pendant lesquelles arriva la révolution qui mit Élisabeth sur le trône de Pierre I son père. Cette impératrice l'envoya en 1743 à Stockholm à la tête d'une armée & avec le caractère de ministre plénipotentiaire. C'étoit une des plus brillantes commissions qu'on pût donner à un général. Cependant plusieurs officiers distingués de l'armée russe étoient mécontens du gouvernement, & demandèrent leur démission. Mr de Keith la demanda aussi de l'avis de son frère, qui étoit de nouveau allé le voir en Russie en 1747. Il passa à Copenhague, & de là il vint à Berlin, où Fréderic II

le 18 de Septembre de la même année le déclara feld-maréchal, le fit gouverneur de Berlin, & le décora de l'ordre de l'aigle noir. Le maréchal Keith est un des quatre généraux à qui Fréderic II a érigé des statues sur une place de Berlin. Il est mort comme Schwérin, tué dans une bataille que le roi n'auroit pas perdue, s'il eût suivi le conseil que ce maréchal lui donnoit. Tout le monde sait ce qui est arrivé à Hochkirchen au mois d'Octobre 1758. Ceux qui ont donné la relation de cette journée malheureuse du 14 Octobre, disent que le roi savoit très-bien que le camp qu'il prit au bas de Hochkirchen n'étoit pas tenable; qu'il le prit par nécessité, & qu'il resta un jour de plus qu'il n'avoit pensé, pour attendre le pain nécessaire à son armée. Ce pain, malgré les ordres donnés, tarda vingt-quatre heures entières. Le maréchal Keith, qui connoissoit comme le roi tous les désavantages de ce camp, lui dit: « Convenez, Sire, que si les généraux autri„ chiens nous laissent tranquilles dans le camp „ que nous occupons, ils méritent d'être pen„ dus ». Le roi, qui auroit peut-être demandé à tout autre général s'il avoit peur, répondit

à Keith, dont la bravoure ne fut jamais mise en doute : " Il faut espérer qu'ils auront plus „ peur de nous que de la potence"; & on se campa malheureusement dans ce poste. Il arriva ce que Keith avoit prédit, & ce que le roi n'avoit pas cru. On attaqua, l'armée prussienne fut battue, & le maréchal Keith y perdit la vie. " Ce qui fut pour nous une perte „ irréparable", dit Mr. de Warneri, qui ne loue pas facilement. Fréderic II regretta cette perte avec raison. On connoît la lettre qu'il écrivit alors à Milord Maréchal. Ainsi disparut, dit le secrétaire de l'académie en achevant son éloge, un des plus grands hommes du siècle. „ Son tempérament étoit des plus vi„ goureux; cependant les fatigues incroyables „ qu'il avoit endurées commencèrent à l'affoi„ blir. Son esprit étoit encore meilleur que son „ corps. Il auroit brillé dans les sciences & dans „ les lettres, si sa vie n'avoit été remplie com„ me on vient de le voir. On a vu peu de gé„ néraux aussi éclairés que lui. Il entendoit & „ parloit l'écossois, l'anglois, le françois, l'espa„ gnol, le russe, le suédois, l'allemand & le „ latin, & il lisoit les auteurs grecs. Sa con-

„ versation ordinaire étoit en françois. Il s'y
„ exprimoit parfaitement bien, & avec préci-
„ sion, n'étant pas grand parleur. Il avoit vu
„ toutes les cours de l'Europe grandes & peti-
„ tes, depuis celle (du vice-légat) d'Avignon
„ jusqu'à la résidence du Kan des Tartares, &
„ partout il avoit plu, comme s'il eût été dans
„ son séjour natal. Général, ministre, courti-
„ san, savant, tous ces personnages si différens
„ lui siéoient également bien. On a vu des gens
„ consommés dans l'étude sortir de sa conver-
„ sation comme en extase, & ayant peine à en
„ croire leurs oreilles".

Milord Maréchal (qui portoit ce titre comme l'aîné de la famille, dans laquelle la charge de Maréchal d'Écosse étoit héréditaire) survécut au feld-maréchal son cadet une vingtaine d'années exactement. Nous ne répéterons pas ici l'éloge qu'en a fait Mr d'Alembert. Mais nous pouvons ajouter une réflexion consolante pour bien des personnes, & que le géomètre françois n'a pas faite. Milord Maréchal Keith avec de l'esprit, des connoissances, de l'expérience même, avec toute la bonne volonté possible, avec du caractère & de la vertu, vécut près de quatre-

vingt-dix ans ſans avoir réuſſi dans une ſeule des affaires où il fut employé, pas même dans la querelle qu'on ſuscita contre Jean Jaques Rouſſeau dans le pays où Milord étoit gouverneur pour le roi de Pruſſe. Il ne laiſſa ni ouvrages ni famille. Et cependant on ne peut lui diſputer les éloges dont on l'a honoré pendant ſa vie & après ſa mort; & il a certainement contribué à encourager les lettres & les arts à la cour de Pruſſe, & à y répandre le goût de la belle littérature.

KEITH (Pierre Chriſtophe Chàrles de) naquit à Boberau en Poméranie en 1711. Les Écoſſois, nation pauvre, induſtrieuſe, robuſte, ſe ſont de tout temps fort répandus hors de leur pays. Autrefois ils alloient au ſud, en Italie, en Eſpagne, & dans l'Allemagne méridionale. Il y a dans pluſieurs villes de ces pays des colléges & des hôpitaux fondés par des Écoſſois qui y avoient fait fortune, & qui voulurent procurer à leurs compatriotes les moyens de la faire auſſi, ou de trouver du ſoulagement dans les traverſes & les malheurs qu'on rencontre en la cherchant. Depuis un ſiècle, ou un ſiècle &

demi que la face de l'Europe & le syſtème de religion ont changé, les Écoſſois, qui ne pouvoient guère trouver des reſſources dans les provinces du midi, ſe ſont répandus dans le nord. Il y en a de nom illuſtre en Suède & en Ruſſie, tels que Gordon, Hamilton, Bruce, &c. Guillaume Keith (car ni les Écoſſois ni les Anglois ne mettent de prépoſition à leur nom de famille) étoit fils d'un colonel, & d'une dame de la maiſon Stuart, la plus illuſtre de toutes les familles écoſſoiſes. Il ſortit d'Écoſſe en 1606, & entra comme capitaine au ſervice de Suède. Ses deſcendans s'établirent en Poméranie, alors ſujette aux Suédois. Pierre Chriſtophe Charles, appelé enſuite *de* Keith, né en 1711, fut élevé, inſtruit dans la maiſon paternelle à Boberau, auſſi bien que ſa ſituation le permit. Le père le préſenta au roi Fréderic Guillaume I, qui le prit pour ſon page; & à l'âge de 19 ans, il le plaça dans le régiment de Deſſau, qui étoit en garniſon à Wéſel. C'eſt là qu'il entra dans le fameux complot d'évaſion avec le prince royal (Fréderic II). Lorsque ce fatal complot fut découvert, Keith eut le bonheur de ſe ſauver; ſans cela il n'auroit pas échappé au ſort du lieute-

nant Katt (a). Il se retira d'abord en Hollande, où ne se croyant pas en sureté, il engagea des pêcheurs de Schevelingen à le transporter en Angleterre, & à le débarquer dans quelque rade déserte. La reine d'Angleterre, Guillelmine Dorothée de Brandebourg-Anspach, ayant appris son arrivée, voulut le voir. Elle l'accueillit avec bonté, & lui fit même une pension de deux cents livres sterling. Cependant le séjour de Londres ne lui parut pas assez sûr. Il alla à Dublin, & vécut en Irlande dans la plus profonde retraite, en s'occupant de l'étude, & surtout de la langue angloise. Il lut en cette langue la plupart des auteurs classiques, parce qu'il ne savoit pas assez de latin pour les lire en original. Il passa ainsi cinq ans environ, jusqu'à ce que l'Angleterre ayant armé une flotte de trente-six vaisseaux pour aller secourir le Portugal contre l'Espagne, Keith s'y embarqua, & alla prendre service dans la cavalerie portugaise. Il renonça alors à la pension que lui avoit faite la reine d'Angleterre, & qu'il alloit peut-être perdre également, puisque cette reine mourut l'année suivante. Fréderic II, parvenu

(a) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II*, P. I. Ch. 8.

qui sont dans les volumes de l'académie, sur la trigonométrie, sur la parallaxe de la longitude & de la latitude des planètes, sur les infiniment petits, ouvrages élémentaires la plupart, sont encore lus dans les pays où l'on continue à étudier sur des livres latins. Dans un ouvrage particulier qu'il donna en 1769, il soutint *l'influence de la lune sur les parties mobiles de la terre.*

KINDERLING (Jean Fréderic Auguste) né à Magdebourg en 1742, étudia à Halle, & s'y fit connoître par quelques feuilles périodiques, dont une a pour titre *Lettres sur les beaux arts*, l'autre *le sage* (*der Weise*). Il donna ensuite un traité de rhétorique, ou *fondemens de l'éloquence.* Ayant été quelque temps attaché au grand collége de Klosterberge, près de Magdebourg, qui étoit autrefois un couvent de bénédictins, les monumens qui s'y trouvent l'engagèrent à donner en latin un ouvrage sur les obligations qu'a la république des lettres aux bénédictins. L'entreprise étoit plus louable que difficile. Le *Monasticon anglicanum*, parmi les livres sortis de plumes protestantes, prouve amplement la même chose. Il y ajouta pourtant l'histoire particulière

culière de la bibliothèque de ce cloître, écrite aussi en latin. Depuis quelques années il est diacre à Calbe sur la Saale, & il s'occupe de la littérature & de la poësie allemande. On trouve de ses essais dans un Magasin de Mr Adelung.

KINDLEBEN (Chrétien Guillaume) né à Berlin l'an 1748. Ennuyé de l'état de prédicateur ou curé de village, il devint collégue de Basedow dans le célèbre institut de Dessau; & de là il vint vivre sans emploi à Berlin. Il gagnoit son pain en faisant des livres & en fournissant des articles aux journaux. Son humeur inquiéte le conduisit à Dresde vers l'an 1785; & il y mourut peu de temps après, âgé d'environ trente-cinq ans. Ses feuilles périodiques, ses brochures sur les diableries, & son *Florido*, ou Histoire d'un philosophe infortuné, aussi bien que ses autres romans, sont oubliés; & ses ouvrages sur l'éducation se perdent dans la foule.

KLEIN (Ernest Ferdinand) ci-devant conseiller au tribunal supérieur, (*Oberamts-Regierung*) & de la justice municipale (*Stadtgerichte*) de Breslau, où il est né en 1743, cultiva la

poësie dans sa jeunesse, quoiqu'il fût destiné à la jurisprudence. Il quitta cependant les agrémens des Muses, pour se vouer uniquement à plaire à Thémis, surtout depuis qu'on publia le projet d'un nouveau code. Il s'est occupé de cet objet avec beaucoup de succès. Le grand chancelier baron de Carmer, qui l'avoit connu à Breslau, l'attira à Berlin pour travailler sous lui au nouveau code. Il fit pour cela des extraits fort bien choisis de différens livres, ou des recueils relatifs à l'objet de la commission législative. Par ordre ou par le conseil du même Mr de Carmer, chef de cette commission, Mr Klein a entrepris un ouvrage considérable, qui sera probablement imité dans d'autres pays. Il l'a intitulé *Annales juridiques*. La commission qui travaille actuellement à la formation du code, est en même temps chargée d'éclaircir les doutes que les juges rencontrent dans l'application des lois aux cas particuliers qui tombent en discussion, & que la loi précédente n'a pas embrassés. En consultant la commission législative à laquelle on demande les éclaircissemens, les tribunaux ne doivent présenter que le cas *in abstracto*, sans indiquer les personnes qui

plaident. Mr Klein rapporte dans ses Annales les décisions de ces cas, qui forment par conséquent un supplément très-utile aux lois émanées & qui servent à perfectionner celles que l'on rédige. Il met tant de philosophie dans un travail qu'on diroit mécanique, que cela seul l'a fait juger digne de remplir une place à l'académie comme philosophe, & d'en être fait justicier en survivance de Mr d'Anières. Il vient d'y lire un discours *sur l'abus de la liberté politique*, qui justifie pleinement le choix qu'on a fait, & qui pourroit actuellement intéresser beaucoup de François.

KLEIST (Chrétien Éwald de) né à Zeblin en 1715 d'une très-nombreuse & très-illustre famille de la Poméranie. Avant que Messieurs Ramler, Nicolaï & Mendelsohn fussent connus, le major de Kleist avoit déjà mis Berlin presqu'au pair de Hambourg, Leipsic, & Zurich, qui étoient avant le milieu du siècle les trois villes qui se distinguoient le plus par les progrès de la littérature nationale. Kleist, quoique d'une famille protestante de la Poméranie, reçut ses premières instructions dans un collége de jé-

ſuites de la grande Pologne, & dans une école de Danzic. A l'âge de dix-ſept ans il alla étudier à l'univerſité de Kœnigsberg. Il prit après cela ſervice en Danemark, où il avoit des parens. Peu de temps après il vint à Berlin, & à Potsdam. Il connut Meſſieurs Gleim, Spalding, Ramler, Chrétien Krauſe, & le général Still, un des favoris de Fréderic II. La ſociété de ces beaux eſprits ſervit à diſſiper l'humeur triſte qui le dominoit. Mais il fut toujours enclin à la mélancolie. On montre dans le parc de Berlin une promenade fort peu fréquentée où Kleiſt ſe promenoit ſouvent tout ſeul, & qu'on appeloit encore long-temps après la promenade des philoſophes. Tandis que la lecture de Virgile & d'Horace achevoit de lui former & de lui aſſurer le goût, ſes amis travailloient pour le faire entrer au ſervice de Pruſſe. Il eut alors effectivement une lieutenance dans le régiment du prince Henri. Une querelle qu'il eut avec un autre lieutenant, amena un combat dans lequel Kleiſt fut dangereuſement bleſſé. Pendant quelques mois que la bleſſure l'obligea de garder le lit & la chambre, Gleim, qui le viſitoit ſouvent, l'entretenoit ſur la belle littéra-

ture, & lui lisoit de ses poësies. Un jour il lui lut une ode burlesque adressée à la mort, qui commençoit: *O mort, peux-tu aussi aimer?* Le mélancolique Kleist donna dans un tel éclat de rire, que la blessure se débanda, la veine se r'ouvrit, & versa beaucoup de sang. Cette seconde saignée involontaire hâta la convalescence. C'est d'après cet heureux accident qu'il entra dans la carrière comme poëte auteur, & qu'il y entraîna en quelque façon son ami Gleim. Car celui-ci n'avoit encore rien publié jusqu'alors. En 1745 Kleist tomba dangereusement malade d'une fièvre chaude à Hirschherg, où il étoit en garnison. La vie retirée à laquelle sa convalescence l'obligeoit, loin d'affoiblir son génie poëtique, parut l'élever. Il entreprit un poëme épique dont le héros étoit Colomb. Il vit cependant que ce n'étoit pas son genre, ou il sentit la difficulté extrême d'y réussir, & il se mit bientôt au genre didactique. Son *Printemps*, qui est un des premiers ouvrages de goût que la littérature allemande ait produits, nous rend curieux de savoir l'origine de ce poëme. Ce fut sans contredit le succès qu'eurent *les Quatre Saisons* de l'Écossois Thomson qui détermina Kleist à cul-

tiver ce genre de poëſie. Voici dans quelle circonſtance il raconte lui-même d'en avoir conçu l'idée. Il étoit un jour à Lenz ſur une colline d'où il contemploit la ſcène de la nature qui rajeuniſſoit; c'étoit comme le prélude de ſon *Printemps*. Il s'aſſied tantôt au pied d'un ſapin, tantôt au pied d'un autre arbre; il parcourt les maiſons des bergers, des laboureurs, obſerve leurs occupations, leurs travaux, leurs uſtenſiles, leurs troupeaux, & ſe met à compoſer en vers des deſcriptions de ce qu'il a obſervé, & à les comparer à d'autres idées qui ſe préſentent à ſon imagination. Ce ne furent d'abord, ſelon Leſſing, que des odes, des pièces lyriques. Il les refondit enſuite de la manière qu'elles ſont à préſent. Auſſi les parties de ſon poëme avoient-elles aſſez peu de rapport l'une avec l'autre. Mais d'après les obſervations que lui fit Mr Ramler ſon ami & plus jeune que lui, Kleiſt mit plus d'unité dans le plan de ſon poëme. Il paroît qu'il le travailla longues années. Dans le temps qu'il le retouchoit & le reppliſſoit encore, il fut envoyé en recrue en Suiſſe, & il eut occaſion de conférer à Zuric avec de célèbres littérateurs, particuliérement avec les Hirzel. Les connoiſſan-

ces qu'il fit chez les Zuricois lui donnèrent encore plus de goût pour la poësie pastorale, qui est d'un genre fort approchant de l'ouvrage qu'il avoit entrepris. Il publia en 1756 un recueil de différentes pièces d'élégies, d'idylles, de chansons, toutes aussi bien écrites & aussi pleines d'images & de sentiment que l'étoit son poëme du Printēmps, & qui le placérent dans le premier rang des auteurs de sa nation. Il ne se montra pas moins vaillant soldat dans la guerre qui commença la même année. Mais il chercha, comme faisoit Fréderic II son roi, ses délassemens dans le sein des Muses au milieu du bruit des armes. Il publia même alors des poësies de différentes espèces, entr'autres un dithyrambe. La guerre continuoit avec cette vigueur & cette ardeur que tout le monde sait. Kleist, déjà élevé au grade de major dans le régiment du prince Henri, demanda d'être placé dans celui de Hausen. Il le fut, & s'exposa à de fortes canonnades en soutenant un poste important qui lui avoit été confié. En 1758, au milieu des travaux & des distractions de la guerre, il donna son poëme de Cissidès & Pachès. Cette pièce étoit dictée par la circonstance & par son

zèle patriotique & guerrier. *Celui qui pour sa patrie ne craint pas d'affronter la mort, aura le bonheur là-haut & sa gloire ici-bas*, dit-il dans ce petit poëme, qui est très-remarquable, & où en quelque manière s'annonça la fin qui l'attendoit.

Au commencement de l'année suivante Kleist alla avec l'armée du prince Henri en Franconie, & eut part aux opérations qui s'y firent. Mais bientôt il fut rappelé à l'armée du roi, & fut sous le général Finck dans un corps de troupes opposé aux Russes. Il se trouva ainsi à la triste journée de Kunersdorff, le 12 d'Août 1759, dans laquelle avec son bataillon il prit deux batteries, & remporta douze contusions. Ayant ensuite les deux premiers doigts de la main droite blessés, il tenoit l'épée de la gauche, en attaquant la troisième ou quatrième batterie à la tête de ses bataillons. Un boulet lui blessa la main gauche, & le força de prendre comme il put l'epée de la droite. Il n'étoit plus qu'à trente pas de la dernière batterie, lorsqu'une décharge de canon à mitraille lui fracassa la jambe droite. Il tomba de cheval, & appelant ses soldats, il leur dit à haute voix : « Mes en-

„fans, n'abandonnez pas votre roi". Il effaya de remonter à cheval en fe faifant aider; mais les forces lui manquèrent, & il tomba en défaillance. Deux foldats de fon régiment & un de celui du prince Henri le traînèrent derrière le front de la bataille. Le chirurgien qui étoit venu pour le bander, reçut dans la tête un coup qui le renverfa à côté du major; & il en perdit la vie malgré les efforts que fit le major pour le fecourir. Alors arrivent des Cofaques qui dépouillent Kleift tout nu pour avoir fes habits, & le jettent dans un marais. Comme il leur parla polonois, ils crurent qu'il n'étoit pas Pruffien, & le laiffèrent; fans quoi ils l'auroient probablement achevé. La nuit quelques houfards ruffes qui le trouvèrent dans cet état, le retirèrent du marais, le couchèrent fur de la paille près du feu d'une garde, le couvrirent d'un manteau, & lui mirent un chapeau fur la tête. Un d'eux voulut lui donner un florin; & voyant qu'il le refufoit, il le lui jeta fur le manteau dont il l'avoit couvert. Le lendemain matin les Cofaques arrivèrent, & lui ravirent tout. Il refta là une feconde fois tout nu, jusqu'à ce qu'il fe fit connoître à un officier ruffe qui paffoit près

de lui, & qui le fit conduire à Francfort sur un chariot. Là on le pansa, on le banda; & malgré les douleurs que lui causoit le bandage, il fut fort tranquille. Il lisoit même & s'entretenoit avec les professeurs de Francfort & les officiers russes qui le visitoient. Il passa ainsi onze jours; mais les os brisés se séparèrent, une artère s'ouvrit; & avant que le chirurgien pût venir au secours, il perdit tant de sang, qu'il finit de vivre. Les officiers russes le firent enterrer avec les honneurs militaires: & comme il n'avoit pas d'épée, un d'eux lui mit la sienne sur le cercueil. Les francs-maçons lui érigèrent quelques années après un mausolée dans l'endroit où il fut enseveli. C'est le troisième, si je ne me trompe, parmi les savans dont nous parlons, qui soit mort en action les armes à la main ([a]). Nous en verrons encore quelques-uns; mais l'histoire littéraire des autres nations n'offre qu'un seul exemple d'un gentilhomme qui ait eu l'honneur de mourir en combattant sous les yeux de son souverain, & qui soit comparable au major Kleist comme auteur. C'est Garcilasso, espagnol, tué dans une bataille où

([a]) Voyez les articles JACOBI & KEITH J.

il se trouvoit à la suite de Charles-Quint. Garcilasso a été des premiers qui introduisirent le goût de la poësie italienne parmi les Espagnols; & Kleist est le premier parmi les Allemands qui ait imité les Anglois avec succès, & qui ait eu lui-même des imitateurs.

KLOEBER (Charles Louis de) né en Suisse, établi en Silésie depuis plus de vingt ans. Il fut d'abord gouverneur du fils aîné de Mr de Schlabrendorff, alors tout-puissant dans cette belle & riche province. La faveur de son patron & ses propres talens littéraires le firent connoître au public, lui procurèrent des titres, des pensions, & un mariage avantageux. Il continua cependant à vivre à Breslau en homme de lettres & en gentilhomme. Les premiers ouvrages qu'il y publia, sont *des Étrennes pour les Dames, pour les mères, pour les maitresses de famille, pour les femmes en général*, qu'il continua plusieurs années de suite. L'Allemagne littéraire lui attribue le bel ouvrage *sur la Silésie* qui parut anonyme avec la fausse date de Fribourg en 1785, & qui est imprimé à Breslau chez Korn. Ce qui rend probable que Mr de

Klœber en soit l'auteur, c'est qu'on y loue extrêmement, quoique avec raison, Mr de Schlabrendorff, qu'on y parle avec beaucoup de connoissance des affaires d'Angleterre à l'occasion de la paix particulière que fit Milord Bute avec la France, que l'auteur semble avoir eu pour base de son travail un ouvrage anglois en forme de lettres sur la Silésie, & qu'il tâcha d'introduire dans la langue allemande les caractères latins, que les Anglois, qui reçurent leur langue de l'Allemagne, ont adoptés depuis plusieurs siècles. D'autres, comme nous l'avons dit, attribuent cet ouvrage au secrétaire Bœrner; d'autres enfin à un autre auteur. L'on sait que cet ouvrage a été copié par le compilateur d'une Vie de Fréderic II, imprimée à Strasbourg; ce qui a fait la fortune momentanée de cet ouvrage, d'ailleurs si mauvais.

KLOPSTOCK (Fréderic Amédée Gottlieb) naquit à Quedlinbourg en 1723, & suivant Meusel en 1724, d'un père qui étoit marchand, & qui fut ensuite bailli. Il reçut ses premières instructions à Pforte près de Naumbourg, ancien couvent, changé en une école que les maîtres

& les disciples ont rendue illustre. On se rappelle qu'étant encore fort jeune dans ce collége il lut un discours sur la poësie épique, dans lequel il jugea fort sensément tous les poëmes les plus célèbres de ce genre, depuis l'Iliade jusqu'à la Henriade. De Pforte il alla continuer ses études à Leipsic du temps de Gellert. Le bruit que faisoient alors en Allemagne Bodmer & Breitinger, le porta à suivre la carrière de ces deux Zuricois, & il les surpassa bientôt. Ses premières productions poëtiques sont deux odes imprimées à Zuric en 1749. Trois ans après il donna deux autres odes, l'une adressée à Dieu, & l'autre au roi ; ensuite trois prières avec ce titre : *D'un esprit libre ; d'un chrétien ; & d'un bon roi.* Ces prières parurent à Hambourg en 1753. Il avoit donné dans cet intervalle en 1751 à Halle les premiers six chants du Messias. Il fit ensuite un voyage en Suisse, & il passa quelque temps à Zuric chez Bodmer dont il alloit éclipser la réputation. Il donna six autres chants de son poëme en 1756. Les douze derniers n'ont paru pour la première fois qu'en 1768 & 1773 successivement. Dans les douze années qui s'écoulèrent entre la publication de

la seconde partie, & celle de la troisième & quatrième, il donna deux volumes de cantiques spirituels, & la tragédie *sur la mort d'Adam*. Il est fâcheux que le grand Fréderic n'ait rien fait pour ce poëte qui est né son sujet, dans une ville qui obéissoit particulièrement à sa sœur chérie (a). Mais on ne doit pas oublier que le roi avoit beaucoup lu les ouvrages de Voltaire. Par un plus grand malheur pour la Messiade, lorsque les premiers chants parurent, Voltaire étoit à Potsdam, & son crédit littéraire étoit alors au plus haut point auprès du roi. L'on sait que Voltaire ne voulut jamais lire un seul chant de la Messiade que quelqu'un traduisit pour la lui faire connoître, & même à sa réquisition. Le sujet lui déplut. Élève en quelque façon d'un auteur que tout le monde admiroit, accoutumé aux plaisanteries d'un homme qui s'étoit perpétuellement moqué du christianisme, comment Fréderic pouvoit-il prendre du goût pour un poëme très-sérieux dont le sujet est la Passion de Jésus-Christ, pour un poëme dont la locution paroît souvent obscure à ceux même qui l'admirent ? Lessing, à qui

(a) *Apologie de Fréderic II, &c.* p. 15 & 16.

l'on a tant de fois entendu faire les plus grands éloges de Mr Klopſtock, n'a-t-il pas avoué dans ſes épigrammes que fort peu de perſonnes le liſoient ([a])? Quelqu'autre a dit que le ſtyle & la verſification du Meſſias eſt comme le vin de Rhin qui ne plaît que lorsqu'on y eſt accoutumé. Cela n'eſt pas mal dit. Mais il eſt difficile que ceux qui ſont accoutumés au vin de France, d'Eſpagne, & d'Italie veuillent s'accoutumer ſans néceſſité au vin de Rhin. Cependant ce poëme a fait grand honneur à la littérature allemande, & a concouru à fixer l'époque de ſa naiſſance. Car ce n'eſt qu'au même moment que le Meſſias parut que la Mort d'Abel de Geſner, le Printemps de Kleiſt, les premières odes de Mr Ramler, & les chanſons de Mr Gleim virent le jour. On peut dire qu'alors la nation avoit ſes Virgiles, ſes Catulles, ſes Horaces, & même ſon Arioſte ou ſon Fortiguerra. Les Eſſais de Haller avoient paru quelque temps plutôt. De tous ſes ouvrages le Meſſias eſt ſans contredit le plus conſidérable. En le liſant mê-

(a) *Wer wird nicht einen Klopſtock loben?*
Doch wird ihn jeder leſen? — Nein.
LESSING, Sinngedichte, No 1.

me traduit, on y trouve de grands ſentimens des portraits tracés d'un pinceau mâle & vigoureux. Les Allemands ne doutent pas que ce poëme ne ſoit comparable au Paradis de Milton, & qu'à pluſieurs égards il ne mérite de lui être préféré. Outre cela il faut avouer que la verſification de ce poëme a fait connoître aux *Allemands* l'énergie & la richeſſe de leur langue, & la poſſibilité d'en faire ſortir une harmonie dont on ne ſe ſeroit pas douté. Après Klopſtock, & en marchant ſur ſes traces, d'autres poëtes ont encore perfectionné le vers hexamètre; & l'on eſt perſuadé que ſans le Meſſias Mr Voſs n'auroit pas donné ſon admirable traduction d'Homère dans le même mètre. J'ai ouï dire à un des auteurs les plus eſtimés de l'Allemagne que la tragédie de la Mort d'Adam eſt la meilleure de toutes les compoſitions de Klopſtock. On en eſt d'autant plus étonné que Mr Gleim ſe ſoit donné la peine de mettre cette tragédie en vers, comme on l'eſt que Mr Ramler ait auſſi mis en vers les idylles de Gesner. Mais les poëtes verſificateurs croient que ſans vers quelque ouvrage que ce ſoit n'eſt qu'une poëſie imparfaite. Les odes de ce poëte ſublime ſont d'un ſtyle

noble

noble & élevé. Mais on les trouve difficiles & obſcures. Et quels ſont les poëtes lyriques du haut genre à qui on n'ait fait ce reproche? A tout prendre il paroît que Mr Wieland eſt généralement plus goûté; du moins il eſt plus du goût du ſiècle frivole & badin; & ſon ſtyle eſt auſſi plus facile. Mais eſt-il bien vrai, comme on le dit, que Mr Wieland prétend n'avoir rien de commun avec l'Arioſte, ainſi que Mr Klopſtock ſe vante de ne rien devoir ni à Homère, ni à Virgile, & ſurtout rien à Milton?

KLOTZ (Chrétien Adolphe) né à Biſchoffswerder en 1738, étudia à Leipſic, & fut profeſſeur à Gœttingue, enſuite à Halle, où il eſt mort en 1771. Il a fait des poëſies latines, ſurtout à l'imitation d'Horace, ſur lequel il avoit donné des leçons. Mais il n'approcha ni de Flaminius, ni de Sannazar, ni même de l'Écoſſois Buchanan. Il écrivoit aſſez bien en proſe dans la même langue, dans laquelle il donnoit des journaux. Il ſe montroit fort zélé pour les anciens, & critiquoit tous les modernes. Il eût comme Mr Herder des diſputes avec Leſſing ſur la manière dont les anciens repréſentoient la

mort. Il attaqua Mr Bitaubé, prétendant que ce célèbre académicien de Berlin avoit fait Homère trop françois dans la traduction de l'Iliade. Il faut croire qu'il n'avoit pas en cela tout-à-fait tort, puisque Mr Bitaubé a refait sa traduction, & que la dernière est plus estimée que la première.

KLUGEL (George Simon) né à Hambourg en 1739, étudia à Gœttingue; & en 1767 il fut fait professeur de mathématiques à Helmstedt. Il étoit depuis vingt ans professeur à cette université, lorsque sa réputation fit souhaiter à Mr de Zedlitz, ayant alors le département des universités, de l'attirer à Halle pour remplacer Jean Gustave Karsten. Il lui fit faire des propositions avantageuses. Le duc régnant de Bronswic ne trouva pas cela fort honnête; mais il n'empêcha pas le professeur d'accepter les avantages qu'on lui offroit.

KNAPP (George Chrétien) né en 1753 à Halle, où son père qui suit, étoit employé comme théologien. Il en suivit les traces, & le remplaça dans la suite. Il n'a écrit jusqu'à présent

que ſur les pſeaumes & ſur quelques autres parties de la ſainte Écriture.

KNAPP (Jean George Chrétien) né à Oehringen, mort à Halle en 1777 ſous-recteur de la maiſon des orphelins, & profeſſeur à l'univerſité de cette ville, paſſoit pour bon latiniſte. Il a laiſſé quelques diſſertations, quelques programmes, & des mélanges théologiques, en allemand, imprimés en 1751 & 1760, qui ne ſont plus lus de perſonne. Mais que lit-on en Allemagne de tout ce qui a été écrit même avant 1760, ſi on en excepte quelques poëſies?

KNOBELSDORFF (George Wenceslas, baron de) d'une famille noble de la Siléſie, naquit en 1697, prit ſervice dans l'armée de Pruſſe, & le quitta en 1730 pour ſe vouer à la peinture & à l'architecture. Il voyagea en Italie & en France; il s'attacha à ſon retour au prince royal (Fréderic II), qui parvenu au trône le fit ſurintendant des bâtimens royaux. Le château de Sans-Souci, le grand eſcalier de celui de Potsdam, & une aile de celui de Charlottenbourg, ſont de lui. Mais ſes deux ouvrages les plus

remarquables ſont le théâtre de l'opéra de Ber-
lin, dans le total d'un goût bon & ſolide, & le
très-beau & très-grand parc qui ſe trouve à
l'oueſt de cette ville. Il étoit membre de l'aca-
démie des ſciences; & lorſqu'il mourut en 175[illegible].
Fréderic II en fit lui-même l'éloge, comme il
fit celui de la plupart des autres académiciens
ſes favoris, ou amis. *Mémoires de l'académie
de l'an* 1752, & *Nicolaï.*

KNOLL (Jean Chrétien Gerhard) médecin
de Halberſtadt ſa patrie. Les ſujets de pluſieurs
de ſes ouvrages ſont aſſez intéreſſans. Mais c'eſt
aux gens de la profeſſion à juger s'il les a aſſez
bien traités: l'un eſt *ſur les ſomnambules*: un
autre, en forme de lettre, *ſur le mal qu'on ſe
fait en buvant conſtamment de l'eau.* Il a auſſi
donné des lettres ſur les effets pernicieux de
l'eau de vie & du caffé.

KNORRE (Charles Théophile) né en 16[illegible],
mort l'an 1753 profeſſeur à Halle, où ſa famille
étoit depuis long-temps établie & diſtinguée.
Un des ancêtres de ce profeſſeur avoit ſervi en
Piémont au commencement du ſiècle. Il ſe m[illegible]

ria dans sa patrie, & laissa dix-sept enfans, y compris le posthume Charles Théophile, qui fut fait professeur à l'université dans sa ville natale vers l'an 1725, d'abord extraordinaire, ensuite ordinaire; ce que l'on observe assez constamment dans cette université. Les ouvrages de Knorre sont en assez grand nombre, la plupart sur le droit public de l'Allemagne. Son mérite & sa réputation augmentèrent ses biens. Il fut fait baron; & un de ses fils est général au service d'Autriche, & commandant de la garnison impériale à Erfurt.

Knuppel (Jules Fréderic) né à Stettin. Après le cours de droit qu'il acheva assez jeune, il fut référendaire à la régence (on diroit ailleurs parlement ou cour de justice) de Stettin sa patrie. Son goût pour la belle littérature le conduisit à Berlin. Mais le sujet sur lequel il composa une tragédie de Thomas Morus, a cependant quelque rapport avec d'autres ouvrages qu'il fit assez conformes à ses premières études; sur le droit de la nature & de l'humanité, sur l'éducation, sur le bien, sur le bonheur des peuples, sur le patriotisme. Il travaille avec

Mr Nencke à un journal de philosophie & de littérature, dont il paroît un cahier tous les mois, & qu'on nomme pour cela *Monathschrift.* Mr Knuppel passe pour être l'auteur principal d'un ouvrage intitulé *les Bustes*, qui contient une centaine d'éloges ou de critiques d'un pareil nombre d'écrivains vivans à Berlin.

KNUTZ (Martin) professeur à Kœnigsberg vers l'an 1741, a donné une démonstration philosophique de la vérité de la religion chrétienne. L'ouvrage seroit peut-être plus approuvé des philosophes, s'il eût dit de *l'utilité de la religion, &c.* Mort avant 1760. *Arnold.*

KOBLANCK (Jean Henri) ecclésiastique protestant berlinois, a écrit sur la tolérance; & ses sermons sont fort goûtés des jeunes gens du beau sexe. On en fait un grand éloge dans les *Bustes* berlinois.

KOENIG (Antoine Balthasar) secrétaire au grand directoire de Berlin, fils de celui qui suit, travaille à la Topographie de la Marche avec Mr Fischbach ([a]), avec lequel il a donné en

([a]) L'article FISCHBACH se trouvera dans le Supplément.

1778 un journal militaire, politique & économique, ſous le titre d'un ſeul mot allemand, *Gemeinnutzig*, qui ſignifie généralement utile. Employé dans les archives de la cour, & profitant de tous les momens que ſon emploi lui laiſſe libres, le ſecrétaire Kœnig a raſſemblé une infinité de notices concernant les familles nobles, leurs titres, & leurs armoiries. S'il achève l'ouvrage auquel il travaille, ce ſera un appendice très-conſidérable au Dictionnaire de la nobleſſe par Gauen. En attendant il publie un *Dictionnaire biographique de tous les héros & autres officiers qui ſe ſont rendus célèbres dans le ſervice pruſſien.* La ſeconde partie, qui a paru dans l'année courante 1789, finit par deux comtes de Lynar.

KOENIG (Antoine Fréderic) peintre en miniature, né à Berlin en 1722, père du précédent, étudia les mathématiques, deſſina des plans & des cartes, & penſa s'engager comme ingénieur. Mais ayant pris du goût pour le deſſein, il commença à faire des portraits de grandeur naturelle; il ſe mit enſuite à graver à l'aiguille, & finit par peindre en miniature. Il

eut en 1765 le titre de peintre en miniature de Fréderic II, (*Hofminiatur Mahler*,) qui cependant n'étoit pas porté pour la miniature, ni pour la gravure.

KOENIG (Henri Jean Otto) né à Marbourg en 1748 d'un professeur qui fut deux ans après appelé à Halle, a été long-temps professeur extraordinaire de droit dans l'université de cette ville. En 1786 on lui offrit une place de professeur ordinaire à Kœnigsberg; mais il préféra de rester à Halle, & il y obtint ce qu'il devoit avoir à Kœnigsberg. On a de lui quelques dissertations latines sur le droit civil, & un grand nombre d'autres ouvrages en allemand sur le droit criminel.

KOENIG (Samuel) né en Suisse, professeur à Franecker, ensuite bibliothécaire du stathouder & de la princesse d'Orange à la Haie, où il mourut en 1757. Il n'a été à Berlin que peu de temps, & ne fut que membre étranger de l'académie. Mais peu de savans ont donné lieu à des procès académiques aussi bruyans que Kœnig l'a donné à l'académie de Berlin en

1752 (a). Il avoit écrit contre Maupertuis, auquel il disputa la découverte du principe universel de la moindre action. Il cita un fragment d'une lettre que Leibnitz avoit écrite à Hermann, savant célèbre de Bâle. L'original de cette lettre ne s'étant point trouvé, malgré les recherches qu'on a faites, l'académie de Berlin porta un jugement sévère contre Kœnig, qui par dépit se fit effacer du rôle de ses membres. Voltaire, qui dans cette affaire se déclara pour Kœnig contre Maupertuis, n'en donne pas une idée avantageuse dans quelques-unes de ses lettres.

KOLM (Lucas Guillaume) modeleur en cire, a travaillé long-temps à Berlin, & est mort dans un hôpital à Danzic. Son père, natif de Franconie, exerça la même profession. Il avoit été au service de Fréderic I, & fut congédié avec plusieurs autres par Fréderic Guillaume I. Ces deux artistes sont à la sculpture ce que les silhouetteurs sont à la peinture. Ce

(a) L'histoire de cette querelle a été imprimée par anticipation dans le volume de l'an 1751, & les pièces relatives se trouvent dans celui de 1757.

genre est plus fait pour des filles de couvent que pour des hommes.

KRASICKI (Ignace) évêque de la Warmie dans la Prusse polonoise, né à Dubrick, diocèse de Presmalie, en 1735. Ce savant prélat suffiroit seul pour prouver que le bel esprit peut se trouver, non-seulement en Allemagne, ce dont quelques François ont paru douter, mais dans la Pologne, qui est bien plus au nord, & qui est un pays aussi plat que l'Allemagne. Il est vrai que les seigneurs polonois voyagent beaucoup plus que les gens de lettres allemands. Ils en ont mieux les moyens; & ils le font avec plus de profit. D'ailleurs la république & les rois n'épargnent rien pour donner de l'éducation à la jeunesse, c'est-à-dire aux gentilshommes. Car l'on sait que le tiers état n'existe point en Pologne. Mr Krasicki, après avoir fait ses études dans un grand collége de gentilshommes à Cracovie, voyagea en France, en Italie, & fit quelque séjour à Paris & à Rome. Il vit presque toutes les cours & universités de l'Allemagne. L'académie des sciences & belles lettres de Berlin se l'associa pres-

que en même temps qu'il fut fait coadjuteur de l'évêque de Warmie, auquel il succéda en 1766. Par le partage de la Pologne, Mr Krasicki devenu sujet de la Prusse, vint à Berlin faire la cour à Fréderic II, à qui il ne pouvoit que plaire infiniment par la vivacité de son esprit & la variété de ses connoissances. Une repartie qu'il fit à ce monarque est assez connue, & mérite d'être conservée. Le roi lui dit un jour: " J'espére que quoique hérétique je pourrois „ bien entrer en paradis, en m'y glissant cou„ vert de votre manteau". Sire, répondit le prélat, faisant allusion à ce que le roi avoit beaucoup retranché des revenus de son évêché: „ Vo„ tre majesté a tant rogné ce manteau, qu'à „ peine peut-il suffire pour couvrir celui qui le „ porte, bien loin de pouvoir couvrir d'autres „ personnes". Dans le séjour que l'évêque de Warmie fit à Berlin, l'église catholique, bâtie sur le modéle de la Rotonde de Rome, fut achevée, & ce prélat en fit la consécration. Ce fut la premiére fonction de ce genre qui se soit faite dans le pays depuis deux siécles & demi; & la figure du prélat ne contribua pas peu à y attirer une foule immense de beau monde.

Un peu avant cela, lorsque cet estimable & savant prélat fut à Varsovie en 1780, le roi *Stanislas* fit frapper une médaille à son honneur par un habile médailleur allemand, nommé Holzhayser, avec ce revers : DIGNUM LAUDE VIRUM MUSA VETAT MORI On a de Mr Krasicki différens ouvrages, tous en langue polonoise. Le premier & le plus connu, est *la Guerre des rats*, poëme héroï-comique en dix chants, dont on a fait plusieurs éditions ; la première est de l'an 1775. La *Monacho-machia*, ou *la Guerre des moines*, a été traduite en allemand. Il a écrit des fables, des contes, des satires, des romans comiques, tous généralement fort goûtés. Il entreprit en 1778 & 1779 des ouvrages plus graves & plus sérieux, & entr'autres un Dictionnaire encyclopédique abrégé. Mais il ne paroît pas avoir si bien réussi dans ses ouvrages de compilation & d'instruction, que dans ceux d'imagination & d'agrément. *Goldbeck*, & autres.

KRAUSE (Chrétien Gottfried) né en Silésie, mort à Berlin avocat à la justice de la ville. Il donna quelques essais sur la poësie musicale.

Les critiques allemands comparent ces essais à ceux que le comte d'Algarotti avoit faits dans le même genre; & ils avouent que les grâces du style de l'auteur italien manquent à Krause. Cela étant, il faut bien croire que comme écrivain il n'étoit que fort médiocre. Il est vrai que c'est vers l'an 1752 que ses essais ont paru; & le langage des arts n'étoit pas encore assez formé en Allemagne. Mais on trouve qu'il a donné de fort bonnes régles à ceux qui composent de la musique pour le théâtre. Mort en 1771. *Kutner.*

KRAUSE (Victor). Il n'a pas fait d'ouvrage considérable; il n'étoit que gazetier, & faiseur de vers plats, tels que ceux de Gottsched son maître. Le risque qu'il courut comme écrivain, nous engage à faire mention de lui. Il avoit inséré dans la gazette des articles qui déplurent aux commandans de l'armée russe. Lorsqu'un corps de cette armée commandé par le comte de Tottleben s'empara de Berlin, on s'informa du rédacteur de la gazette, & on le fit arrêter. On alloit le faire passer par les verges comme soldat voleur ou parjure. Il se trouva quelqu'un

qui fit comprendre au commandant que ces articles étoient fournis, tantôt par le cabinet, tantôt par des conſeillers provinciaux; & l'on nomma un bourguemaître d'une ville de la Poméranie qui avoit fait inſérer dans la gazette les traits qui avoient le plus irrité les Ruſſes, & outragé l'impératrice Éliſabeth. On pardonna au gazetier; mais le bourguemaître alloit aſſouvir la vengeance des vainqueurs à la place de Krauſe, s'il n'eût été ſauvé par une forte rançon, en régalant outre cela de pain & d'eau de vie les troupes qui ſe trouvoient dans la province. Au reſte Krauſe étoit très-mauvais poëte, & aſſez bon gazetier; ce fut lui qui mit en réputation cette gazette qui ſe ſoutient encore ſous le nom des libraires Haude & Spener. Quoique les annonces y ſoient toujours un peu exagérées, le roi, le gouvernement & le public y trouvoient de l'amuſement. Dans le temps que Krauſe la rédigeoit encore, ſe fit le mariage d'un des princes de la maiſon royale, pour lequel le roi ordonna de faire des illuminations & des feux d'artifice. La perſonne qui eut la direction de cette fête, repréſenta à Fréderic II qu'avec la ſomme qu'on y deſtinoit on ne pou-

voit faire quelque chofe d'affez magnifique. Le roi répondit : " Ne nous mettons point en peine, „ Haude & Spener y fuppléeront". *Not. part.*

Kretschmer (Pierre) s'eft rendu célèbre en fait d'économie & d'agriculture. Ses premiers fuccès étonnèrent d'abord ; mais le résultat ne fit qu'augmenter l'impôt au profit du roi fon maître. Il eft mort vers l'an 1765, âgé d'environ foixante-quatre ans. Voici ce que les auteurs du Dictionnaire hiftorique ont tiré des journaux du temps. " Un grand nombre „ d'expériences fur ces matières l'avoient conduit à des découvertes. La plus utile eft celle „ renfermée dans un excellent mémoire au fujet „ de la multiplication extraordinaire d'un grain „ d'orge. Ce fut en marcottant les tiges d'une „ touffe d'herbe produite par ce grain femé „ au printemps, & en les transplantant ailleurs, qu'elles produifirent d'autres touffes ; „ & ainfi de fuite par le même procédé ce grain „ d'orge produifit jusqu'à quinze mille épis. La „ fagacité de l'auteur furprit alors la nature dans „ fa prodigieufe fécondité. Si cette culture demandoit moins de bras, elle feroit de la plus

„ grande utilité". Nous avons tâché de con-noître ces faits, & de nous inſtruire de l'hi-ſtoire de cet homme. Né vers 1700, il vint à Berlin au commencement du règne de Fré-deric II; il fit voir ſes rares connoiſſances en fait d'agriculture. Le roi, qui ne négligeoit rien à cet égard, lui aſſigna une terre des domaines royaux dont le rapport devoit lui tenir lieu des gages qu'on croyoit que ſes talens méri-toient. Cette terre étoit affermée auparavant à un bailli qui payoit huit cents écus à la cham-bre des domaines. On crut ſur ſa parole & d'après les expériences faites dans des pots & des jardins que ſuivant la méthode de culti-ver qu'il enſeignoit, les bailliages devoient rap-porter plus, ſi on les faiſoit valoir; & ſur cela la fixation des fermes fut d'abord hauſſée. Dieu ſait à la charge de qui cette augmentation a porté; mais elle ſubſiſta pourtant. Car les fer-mes du fiſc vont bien en croiſſant, mais elles ne diminuent pas. On a douté ſi la terre qu'on avoit aſſignée à Kretſchmer lui a jamais rapporté ce qu'elle avoit été affermée. Il fut ſans doute convaincu que les expériences faites dans un jardin & des pots à fleurs, n'ont pas le même

ſuccès

ſuccès lorsqu'on les fait dans de vaſtes champs. Mais une choſe dans laquelle il ſe trompa ſur-tout, ce fut de croire que la couche de terre qui repoſe ſous la première couche labourée & ſemée devoit avoir acquis de la fécondité par ce repos; au lieu que c'eſt par les rayons du ſoleil & les ſels dont elle s'imprégne par toutes ſortes d'engrais, même par la neige qui y tombe, que la ſurface de la terre acquiert de la fécondité, pour multiplier au triple ou quadruple & ſelon la nature du ſol, les grains qu'on y ſème. Cependant ſon erreur même tourne à l'avantage de l'agriculture, parce qu'on s'accoutuma à y donner plus de ſoin, & à remuer mieux le terrain.

KRONEGK (Jean Fréderic, baron de). Je n'ai d'autre titre de placer ici le baron de Kronegk, ſinon qu'il étoit ſujet d'une branche de la maiſon de Brandebourg & qu'il étudia à Halle, où il ſe fit recevoir dans cette ſociété d'amateurs de belle littérature, que le profeſſeur Gottlob Samuel Nicolaï y avoit formée à l'imitation de celle que Gottſched avoit fondée à Leipſic. Mais ce gentilhomme franconien, né à Anſpach l'an

1730, & mort de la petite vérole en 1754, sera toujours célèbre par sa tragédie de *Codrus*, quoique cette pièce ne se représente plus; par d'autres tragédies qu'il ébaucha, & par de bonnes observations qu'il publia sur la poësie dramatique. Il avoit voyagé en France, en Espagne, & en Italie. Il s'étoit formé le goût, & il avoit pris connoissance des grandes sources qui pouvoient nourrir & former le théâtre allemand. Il parut surtout frappé de la richesse du théâtre espagnol. *Kutner*, *Schmid*.

KRUGER (André Louis) né à Potsdam en 1743, neveu d'un André Kruger dont le baron de Knobelsdorff s'est beaucoup servi pour conduire les ouvrages dont il donnoit les plans, préféra la peinture à l'art que son oncle lui vouloit enseigner; & y a assez bien réussi dans les desseins & dans la gravure. Il a eu part aux portraits qui sont dans le fameux ouvrage du diacre Lavater sur les physionomies.

KRUGER (Jean Chrétien) né à Berlin en 1722 de parens assez pauvres, fit ses premières études dans cette ville à l'école qu'on appeloit alors *du cloître gris*. Il se voua ensuite à la

théologie, qu'il étudia à Halle, puis à Francfort sur l'Oder. Forcé de pourvoir à sa subsistance, il entreprit le misérable emploi d'informateur, qui est fort au dessous de celui de pédagogue. Il le quitta pour en prendre un autre plus noble, mais pas plus lucratif: c'étoit de faire des vers. Il se sentoit pour cela quelque talent. S'étant fait connoître à un chef de troupe de comédiens, appelé Schœnmann, il devint poëte comique & acteur. Il plut dans cette seconde qualité; & en apprenant & jouant les rôles de roi, de tyran, & autres personnages de caractère fier & hautain, quoique ce ne fût que dans des comédies, il forma un peu son style. En passant de ville en ville avec la troupe, il fit connoissance avec des littérateurs de bon goût, tels que Gellert, Rabener, Krause, Giske, Gærtner, Ebert, Zachariæ. Il composa plusieurs pièces en vers qui eurent des succès, & dont quelques-unes ont encore été jouées long-temps après que la mort l'eut enlevé au Parnasse & au théâtre, à l'âge de vingt-huit ans. Le *Diable coquin* qui est une petite pièce en vers, finit par des coups de bâton que le héros de la pièce reçoit. Au reste il imita assez

bien Molière. Ses caractères sont bien soutenus & les situations bien choisies. Mais il n'étoit pas encore assez formé dans l'art d'arranger l'ensemble. L'on ne trouve pas sa diction assez serrée ni assez arrondie; il est trop babillard & diffus dans le dialogue, & il tient un peu de la bouffonnerie d'Arlequin. *L'Époux* [illegible], & *le Candidat*, sont ses deux meilleures pièces. *Kutner*, & *Schmid.*

KRUNITZ (Jean George) débuta à Francfort sur l'Oder par une dissertation, *De Matrimonio multorum morborum remedio.* Il traduisit ensuite des ouvrages de toute espèce: *l'Art de plaire* de Moncrif; *les Fondemens de la morale* par Mr Formey; *l'Histoire des Amazones* par Guyon; quelques déductions de droit public sur les affaires de Neuchâtel; *l'Histoire de l'électricité* de Priestley, qui étoit déjà traduite en françois; les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens* de Mr l'abbé Pauw, & quantité d'autres ouvrages de toute sorte d'auteurs françois, anglois, suisses, & genevois, depuis *les Lettres juives* du marquis d'Argens jusqu'à *l'Essai sur l'inoculation de la petite vérole* du docteur Bo-

lies, En 1773 il entreprit la rédaction d'une Encyclopédie économique; il en a donné trente-quatre parties. L'ouvrage étoit immense; & en le regardant on ne peut s'empêcher de dire: *Quis leget hæc?* Cependant il en est à la seconde édition, quoique l'ouvrage ne soit pas achevé.

KURELLA (Ernest Gottfried) né à Peitschendorff près de Sobsten dans la Prusse occidentale, établi depuis long-temps à Berlin, où il est membre du collége supérieur de médecine & de celui de la santé, ayant le département de Clève, de la Mark & de Mœurs. On a de lui différens traités sur la chimie & la médecine, particulièrement sur les maladies vénériennes. Il s'est fort occupé des ouvrages de Scharrschmidt. (*V. cet Article.*) Pendant la disette de bled, l'année 1771 & 1772, il écrivit sur les moyens de procurer la nourriture aux paysans; objet également digne d'un sage économiste, & convenable à un médecin. Les premiers hommes qui ont créé la médecine, étoient aussi bien les maîtres des cuisiniers & des boulangers, que des apothicaires. *Goldbeck, Meusel.*

KURELLA (Jean Henri) né à Neidenbourg en Prusse, mort professeur de droit à Kœnigsberg en 1764, est auteur de quelques traités sur le droit civil, qu'il avoit étudié à Halle. *Hamberger*, *Weidlich*.

KURELLA (Michel) frère d'Ernest Gottfried, né à Peitschendorff en 1722, pasteur de deux villages en Prusse, a écrit sur la culture des abeilles. *Meusel*.

KUSTER (Charles Daniel) né à Bernbourg dans le pays d'Anhalt en 1727, pasteur & inspecteur à Magdebourg. Il a traduit de l'Anglois Hoadly un ouvrage intitulé : *De la plus sûre manière de plaire à Dieu*. Il publia ensuite quantité de sermons, & quelques autres ouvrages de piété.

KUSTER (George Godefroi) très-renommé à Berlin par un ouvrage volumineux qu'il publia sur l'histoire de cette capitale & du Brandebourg. Il étoit né en 1696 à Halle, où son père, natif de Zell, étoit tailleur. Destiné à l'état ecclésiastique par ses parens, il fit le cours

ordinaire de théologie & de langues orientales, & fut ensuite placé comme précepteur auprès des fils d'un pasteur de Berlin, nommé Schanderbach. Mr Kuster retourna alors à Halle, & crut devoir s'appliquer à la jurisprudence, pour être à même de faire des répétitions à son élève, qui se destinoit à l'étude du droit. Il se fit connoître au célèbre Heineccius, & à Thomasius, qui voulurent l'engager à se vouer à cette faculté; mais le candidat ne voulut pas déplaire à ses parens qui aimoient de le voir établi dans les chaires ecclésiastiques. Le pasteur Schanderbach étant mort, le précepteur du fils passa dans la même condition chez un conseiller Hérold, où il ne resta pas long-temps. L'archidiacre d'une des églises luthériennes de Berlin, nommé Pape, au fils duquel Kuster avoit donné des leçons en latin, le proposa pour recteur de l'école de Tangermunde. C'est une des villes les plus remarquables de la Marche électorale, dans laquelle l'empereur Charles IV avoit résidé. En moins de deux ans qu'il vécut à Tangermunde, Kuster écrivit ou publia cinq ouvrages sur les antiquités de cette ville. En 1723 il fut transféré au collége de la capitale,

dit *de Cologne*, qui est actuellement réuni à celui du *Cloître* que dirige Mr Busching. Cinq ans après le magistrat de la troisième partie de la ville qu'on appelle *le Werder*, l'élut recteur au collége de ce nom. Mais un ordre du cabinet fit donner cette place à un autre. Son zèle pour l'honneur de ses souverains & de leurs états ne se refroidit point pour cette exclusion, peut-être injuste. Il publia les œuvres latines de Nicolas Leutinger, auteur d'une histoire latine des électeurs Joachim I & Joachim *II*, & une collection d'autres ouvrages latins concernant le Brandebourg. En 1732 il obtint avec l'agrément du roi Frèderic Guillaume I ou de son cabinet le rectorat du collége du Werder, & il le tint quarante-quatre ans, étant mort âgé de quatre-vingt & un ans en 1776. Il fut membre de la société royale, & associé ensuite de l'académie des sciences. On a de lui des dissertations savantes & curieuses insérées dans le Recueil de l'académie. Sa description de Berlin est en cinq volumes in-folio, en allemand, qui comprennent une histoire ecclésiastique de Berlin; car on y trouve la vie des pasteurs ou prévôts des églises de cette ville. Sa biblio-

thèque historique brandebourgeoise est en latin. Il écrivoit mieux le latin que l'allemand. Je ne sais en quelle langue il a fourni à Fréderic quelques renseignemens sur les antiquités du Brandebourg, ni si c'est Kuster ou Fréderic qui a confondu les Venèdes avec les Vandales. Ce savant ecclésiastique maître d'école ne laissa que des filles; mais il prit soin du fils de son frère, dont nous allons parler.

KUSTER (Samuel) né dans la moyenne Marche vers l'an 1730, est néveu de l'académicien George Godefroi, qui prit soin de lui. Il est pasteur & inspecteur à Berlin. Mais il n'a livré à la presse que quelques sermons, & traduit de l'anglois un ouvrage, digne d'un ecclésiastique, *sur la vie, la mort, & l'éternité.* Ce pasteur sage & tranquille donna lieu très-innocemment en 1786 à une tracasserie littéraire qui fit quelque temps parler de lui & de deux autres écrivains berlinois. Il montroit un jour à l'abbé Denina, qui étoit allé lui rendre visite, le portrait de ce Bær ou Ursinus que Fréderic III avoit fait évêque pour qu'il assistât à son couronnement & qu'il fît la cérémonie du

sacre, lorsque cet électeur prit la couronne & le titre de roi de Prusse. L'abbé Denina lui dit là-dessus, que si le roi de Prusse ordonnoit que quelques-uns de ses pasteurs luthériens ou réformés reçussent l'ordination, c'est-à-dire l'imposition des mains d'un évêque catholique, quand même on ne pratiqueroit pas toutes les cérémonies ordinaires, l'ordination & le caractère épiscopal pourroit être censé subsister dans l'église prussienne, comme le fameux père Courayer prétendoit que l'épiscopat s'étoit perpétué dans l'église anglicane; que par conséquent ces évêques protestans en ordonneroient d'autres valablement, & que suivant les principes de cet auteur on pourroit regarder comme valable, même pour des catholiques, l'administration des sacremens par leurs mains. (*V.* STARCK.) Mr Kuster parla de cet entretien dans quelques sociétés où se trouvoit Mr Biester, qui dans son journal dénonça l'abbé Denina comme un homme qui cherchoit à répandre le catholicisme, & qui avoit voulu persuader à un des premiers pasteurs de Berlin de se faire tonsurer ([a]).

([a]) Voyez la *Monatschrift*, & la *Gazette littéraire de Berlin*, du mois d'Août 1786.

KYPKE (George David) né à Neukirke en Poméranie en 1724, professeur de langues orientales à l'université de Kœnigsberg, & inspecteur de la juiverie de cette ville. En cette dernière qualité il devoit assister à la synagogue, pour observer si les juifs n'insèrent point dans leurs prières des malédictions contre les chrétiens. Fréderic Guillaume, fort dévot, & attaché à sa religion, avoit établi cette inspection. Mais Fréderic II l'abolit. On a de ce Kypke différens ouvrages sur le vieux Testament & sur la langue hébraïque. Il a aussi traduit quelques ouvrages de l'anglois. Mort vers l'an 1779. *Arnold*, *Goldbeck*.

KYPKE (Jean David) père ou frère du précédent, né à Neukirke en Poméranie, professeur d'humanités & de théologie à l'université de Kœnigsberg, a écrit tant en françois qu'en latin sur l'éducation & la manière d'instruire les enfans. Il a précédé Basedow dans ce genre de littérature; mais celui-ci & ses disciples l'ont fait totalement oublier. Mort en 1758. *Arnold*, & *Hamberger*.

L.

LAMBERT (Jean Henri) naquit en 1728 à Muhlhauſen, ville de la haute Alſace, confédérée des Cantons ſuiſſes. Fils d'un pauvre tailleur huguenot réfugié, il commença à gagner ſa vie & même à ſecourir la nombreuſe famille de ſon père par de petites figures qu'il peignoit à la plume. Il fut enſuite un des ſavans qui, hors de la règle ordinaire, ont eu une belle écriture. De même les beſoins auxquels il fut contraint de ſuppléer par ſon induſtrie rendirent ſon eſprit fort inventif. Il fut à l'âge de quinze ans teneur de livres chez un entrepreneur d'exploitation de mines en Alſace, où il apprit un peu de françois. De là le célèbre Iſelin bâlois, conſeiller du margrave de Bade-Dourlach, le prit pour ſecrétaire; & il s'en trouva fort content. Mais pour procurer un meilleur ſort à ce jeune homme, il le plaça comme gouverneur dans la maiſon de Salis à Coire, où il acheva de ſe former; & il voyagea enſuite avec ſes élèves, particulièrement en Hollande. Un traité qu'il donna *ſur la route de la lumière*, qu'il livra à un libraire de la Haie, ouvrage qui paſſe en-

tore pour un des meilleurs qu'il ait faits, l'annonça favorablement à l'Europe savante en 1756. Cependant la premiére fois qu'il alla à Leide pour connoître le célébre Musschenbrœck, celui-ci le prenant à sa mine pour un écolier, commença à l'endoctriner, en lui disant des choses qui étoient fort au dessous des connoissances que Lambert avoit déjà acquises. Le jeune mathématicien lui répondit avec un ton ferme & décisif; de sorte que le bon vieillard changea de personnage, & se mit à interroger & écouter Lambert comme on écoute un maître. Ayant quitté la Hollande il vint à Berlin, dans l'espérance d'obtenir une place à l'académie des sciences. Il l'obtint effectivement l'an 1765 à la recommandation de Mr de Catt son compatriote, qui répara le tort que Lambert s'étoit fait auprès du roi par ses réponses sèches, & qui marquoient encore plus de présomption que de savoir. Car le roi lui ayant demandé ce qu'il savoit, il répondit: Je sais tout. Quoiqu'il fût réellement beaucoup, une pareille réponse n'étoit pas propre à lui concilier de l'estime. Au reste son caractère étoit honnête, mais singulier & d'une naïveté un peu rude. Il conserva quelque chose

dans sa contenance & dans ses manières qui t noit probablement à des habitudes contracté dans un état d'indigence. Une de ses coutume singulières, étoit de ne jamais regarder en fac les personnes qui lui parloient, de tourner le visage, & de baisser les yeux contre terre. Le femmes l'ont toujours trouvé désagréable. I faut bien croire qu'à l'âge de vingt ans il fu déjà connu pour un grand homme, & que se talens avoient fait respecter ses singularités dans la maison de Salis, à laquelle il avoit été attaché pendant huit ans. Car d'ailleurs la plupart des gens de lettres qui ont été comme lui gouverneurs de jeunes gentilshommes, ont ordinairement le moins de ces tics & de ces coutumes qui rendent les gens de lettres désagréables en société. Au reste les hommes sensés & les savans en parlent constamment comme d'un excellent homme. Ses ouvrages sont très-estimés; & les mémoires qu'il a lus à l'académie pendant douze ans, offrent des inventions utiles & des réflexions lumineuses. Mort en 1777. Il eut une correspondance suivie avec le professeur Kant, célèbre métaphysicien de Kœnigsberg. Mr Bernoulli l'a publiée. Elle n'est certainement pas

inutile pour développer les principes souvent abstrus du philosophe prussien. Un autre de ses collégues académiciens a rédigé ses Lettres cosmologiques, & en a fait un très-bel ouvrage. (*V.* MERIAN.) Mr Lambert fut un des premiers membres de l'académie de Bavière, qu'il avoit aidé à former. Il en tiroit une pension, mais qu'on lui retrancha, parce qu'il ne vouloit pas résider à Munich, ni même y paroître. *Mém. de l'acad.*

LAMÉTRIE. *V.* MÉTRIE (de la).

LAMPRECHT (George Fréderic de) né à Berlin en 1759. Après les premières études faites dans les écoles de la capitale il étudia le droit à Halle, & il y fut fait professeur extraordinaire. Il s'appliqua surtout à la partie des finances, & aux sciences qu'on appelle *statistiques.* Quelques ouvrages qu'il publia dans ce genre lui méritèrent des honneurs & un nouvel emploi. Il fut fait gentilhomme, professeur ordinaire, conseiller de guerre & des domaines. Il donne des leçons publiques dans cette partie de droit, soit civil, soit politique, qu'en Italie & en Allemagne on appelle science *camérale.* Les François n'ont pas encore généralement adopté ce mot.

LAMPRECHT (Jaques Fréderic) natif de Hambourg, fut employé à Berlin sous le roi Fréderic Guillaume I. Il jouissoit de quelque réputation dans la littérature, & se trouvoit membre de l'académie à son renouvellement en 1744. Il fut même secrétaire de la classe philologique; mais il mourut la même année avant la présidence de Mr de Maupertuis. Son éloge se trouve très-court dans l'Histoire de l'académie.

LANDI (Antoine) né à Livourne en Toscane, étudia à Pise un peu de théologie, parce qu'il étoit destiné à l'état ecclésiastique; mais il s'appliqua par goût à la belle littérature. Il fit des vers comme en font presque tous les Italiens qui ont quelque culture, & s'essaya dans le genre dramatique. Un mélodrame qu'il envoya à l'abbé Metastasio, le fit connoître à ce poëte célèbre, qui le proposa à Fréderic II, lorsque ce monarque le fit prier de nommer quelque sujet capable de composer ou de refaçonner des opéra pour son théâtre de Berlin. L'abbé Landi y vint. Il se trouva alors deux abbés livournois poëtes de théâtre, l'un en Autriche, l'autre en Prusse. Mais Costellini fit à

Vienne

Vienne de meilleures pièces que Landi n'en a fait à Berlin. Dans le fond il n'étoit pas poëte. Son talent auroit été bien plutôt celui d'hiſtorien, ou du moins de compilateur. Nous avons vu parmi ſes manuſcrits un abrégé de l'Hiſtoire de France, qu'il a tiré de Mezerai, & un autre de l'Hiſtoire de l'Amérique de Robertſon, qui nous ont paru aſſez bien faits. Mais il ne trouva point de libraire au deçà des Alpes qui voulût s'en charger, parce qu'ils étoient italiens; & il n'y a que quelques pièces de théâtre qui dans cette langue puiſſent avoir du débit en Pruſſe. Il avoit fait une Hiſtoire des Empereurs ſaxons; & il fut obligé de la faire traduire en allemand ſur le manuſcrit, pour pouvoir la publier. (*V.* MEBES.) Il fut plus heureux dans l'abrégé qu'il fit en françois de l'Hiſtoire de la littérature italienne de Tiraboſchi, quoique le ſtyle de cet abrégé ne fût rien moins que bon françois. Quelque aventure ſcandaleuſe lui ayant attiré des remontrances de la part du curé catholique, lorsqu'il ſe préſenta pour dire la meſſe, il quitta l'habit eccléſiaſtique. Il obtint, je ne ſais quand, le titre inſignifiant de conſeiller de cour. Il eſt mort en 1785, âgé de cinquante à ſoixante ans.

LANGE (Joachim) né en 1670 dans la vieille Marche, mort à Halle en 1744, fut à l'âge de vingt-cinq ans précepteur d'un fils du baron de Canitz célèbre par ses poësies allemandes. La bibliothéque du baron servit plus au précepteur qu'au disciple. Lange, après quelques autres emplois & quelques voyages, obtint une chaire de professeur de théologie à Halle, où il se rendit fameux pour avoir persécuté Wolff. A la vérité il ne fut pas le seul qui trouva les principes du fatalisme dans les ouvrages de Leibnitz & dans ceux de Wolff. Lange écrivit aussi sur le *Piétisme* que Philippe Jaques Spener avoit introduit dans le Brandebourg. Lorsque Wolff fut rappelé à Halle, le roi de Danemark appela Lange à Copenhague; mais il s'en excusa par rapport à son âge avancé: il avoit alors soixante & dix ans. On assure que son zèle pour la religion étoit fortement animé par l'intérêt de sa famille. Il souhaitoit de procurer à son fils une chaire de philosophie, & il comptoit que l'expulsion de Wolff la lui feroit avoir. Au reste Lange étoit fort savant; & à ce qu'il semble religieux. Il avoit beaucoup de crédit, même à la cour. Deux officiers géné-

raux convives de Fréderic Guillaume I, le feld-maréchal Natzmer, & le lieutenant général baron de Lœben, en parlant avec le roi de la désertion des soldats & d'autres crimes, disoient qu'on devoit l'attribuer à la doctrine qu'on enseignoit à Halle, surtout de celle de *l'harmonie préétablie.* En vertu de cette harmonie, disoit-on, la machine corporelle du soldat est prédéterminée de toute éternité à l'acte de la désertion, comme une horloge à celui de marquer & de sonner les heures. Le bouffon Gundling, dont le frère étoit jaloux de la réputation de Wolff, appuyoit avec ses plaisanteries le parti du théologien Lange. *V.* WOLFF.

LANGE (Samuel Gottlob) fils du précédent, né à Halle en 1711, se rendit aussi recommandable pour avoir contribué avec Pyra à répandre le bon goût parmi les poëtes allemands, & par son esprit bienfaisant, que son père étoit fameux par son zéle & par les persécutions qu'il suscita à Wolff. Il fit quelques pièces qui trouvèrent de l'approbation. Cependant il n'étoit pas moins porté à la controverse que son pére. Sa traduction d'Horace, quoi-

que bonne, eſt oubliée depuis que l'on a vu paroître celle de Ramler. Il fut un grand adversaire de Bodmer & de Haller. Il mourut l'an 1781, âgé de ſoixante & dix ans. C'eſt un des exemples qui prouvent que les chagrins que cauſent les disputes littéraires n'abrégent guere la vie des gens de lettres.

LANGER (Charles Henri) né en Siléſie vers l'an 1740, commença à paroître au rang des auteurs par un traité qu'il fit imprimer à Lubeck, ou du moins avec cette date, en 1763, ſur les véritables fondemens de la conſtitution britannique (*die weſentlichen Grundſætze der Staatsverfaſſung von Groſsbritannien*). Étant enſuite profeſſeur de rhétorique à Moſcau, quelques ſeigneurs ruſſes l'engagèrent à les accompagner dans leurs voyages en 1774. Par ce moyen Mr Langer vit plus d'une fois l'Italie, une grande partie de l'Allemagne, & la Suiſſe; & paſſa quelque temps à Lauſanne. Il connut dans cette ville le célèbre Servent, avocat général au parlement de Grenoble, dont les converſations amicales lui ont été très-utiles pour ſe perfectionner dans la langue françoiſe. Son eſprit,

fon genre de connoiffances plurent beaucoup au célèbre Éphraïm Leffing, qui le prit en affection, & contribua probablement encore à le former. Mr Langer ne fouhaitoit rien tant que d'avoir une place de bibliothécaire telle que l'avoit Leffing. C'étoit l'homme qu'il falloit à Fréderic II. Les amis, les parens qu'il avoit à Berlin l'auroient propofé pour remplacer Mr l'abbé Pernetty, lorsque celui-ci demanda fon congé, fi à cette époque, en 1783, Mr Langer n'eût pas été bien placé ailleurs. Il avoit depuis deux ou trois ans remplacé fon ami Leffing à Wolffenbuttel, où fa collection particulière de livres nouveaux & d'éditions choifies de livres claffiques ajoute encore à la richeffe de la bibliothèque publique. Cependant le duc régnant, qui ne manquoit point d'autres fujets pour leur confier en l'abfence de Mr Langer le foin de fa grande & belle bibliothèque, ne crut point trouver un homme plus propre pour accompagner le prince héréditaire, & enfuite un autre de fes fils dans leurs voyages. Mr Langer paffa quelques années en Suiffe avec eux, d'où il revint en 1789. Étant éloigné ainfi de fon cabinet & de la bibliothèque, &

que bonne, est oubliée depui
paroître celle de Ramler. Il
versaire de Bodmer & de H
1781, âgé de soixante &
exemples qui prouven
causent les disputes
la vie des gens de

LANGER (
l'an 1740, co
teurs par u
ou du me
véritable
nique
versa
pro
g

...dacteurs de

...(Charles Gotthard) né à Lands-
...lésie en 1733, étudia dès sa jeunesse
...mathématiques, le dessein & l'agriculture.
A l'âge de vingt-six ans il voyagea en Hollande
& en Angleterre, & passa par Hambourg. A
son retour il donna le dessein du nouveau pa-
lais que fit bâtir le prince de Hatzfeld à Bres-

lau, & qui eſt le plus beau qui ſoit dans cette riche & grande ville. Pluſieurs autres maiſons & différens édifices de Breslau furent élevés ſur ſes deſſeins. Cependant il ſentoit qu'il lui étoit néceſſaire de voir l'Italie. Il y alla en 1769 par Vienne, & il en revint en 1770 par le Piémont & la Suiſſe. Quelques années après il alla de nouveau en Hollande & en Angleterre; & il vit la France & la Weſtphalie. En 1776 il fut fait ſurintendant des bâtimens de la Siléſie. Il vint pluſieurs fois travailler à Berlin. Mais Fréderic II ne l'employa guère. Auſſi dans les dernières années de ſon règne ce grand roi, qui continua toujours à bâtir, n'a-t-il rien fait faire de grand, & presque rien qu'on puiſſe louer. Fréderic Guillaume II, à peine parvenu au trône, appela Langhans à Berlin, le fit conſeiller dans une commiſſion établie pour la direction des bâtimens; & l'employa pour élever des édifices nouveaux, & pour en redreſſer quelques autres qui demandoient des réparations. Les belles maiſons bourgeoiſes qu'on voit dans une rue qui tient à celle de Schœnhauſen, l'hôtel du coin de la rue du Margrave à côté de la bibliothèque royale ſont de lui; & l'on bâtit

de même d'après ses desseins l'école vétérinaire dans le jardin jadis d'un comte de Reuss, & la porte dite *de Brandebourg*, qui doit ressembler à une des portes que Périclès *fit bâtir* dans la LXXXV olympiade. C'étoit la porte de la citadelle d'Athènes au *Propylée*.

LANGHAUSEN (Christophe) *né* à Koenigsberg en Prusse en 1691, fut professeur & prédicateur dans cette même ville. Il étoit théologien, littérateur, astronome, & surtout bon géomètre. Dans une de ses dissertations il soutint qu'*on avoit tort de reprocher à Luther de n'avoir pas fait des miracles*. Dans une autre il prétendit prouver *que tout ce qui existe, existe nécessairement*; dissertation dont il dut ensuite faire l'apologie. Il n'écrivit qu'en latin, comme faisoient la plupart des savans allemands de son temps. Mort en 1770.

LAVAUX. *V.* VAUX (de la).

LAUBMEYER (Jean Chrétien) né à Koeslin l'an 1718, professeur de médecine à Koenigsberg. On a de lui un ouvrage en latin *sur les*

vices qui empêchent la propagation des hommes. Il est mort en 1756.

LAUR (.........) né en 1752, fils d'un marchand de Halle, fit ses études dans cette ville; & après avoir achevé son cours de droit à l'âge de dix-huit ans, il fut fait référendaire à la chambre des domaines de Magdebourg. Le feu margrave de Schwedt s'étant adressé au savant pasteur Patzke, pour qu'il lui cherchât un secrétaire, ce pasteur lui recommanda Mr Laur, qui de secrétaire devint conseiller, & eut bientôt sous sa direction toutes les affaires du margrave, consistant en trois villes & trente-trois villages. A la mort de ce prince, la princesse abbesse de Herford, l'aînée des deux filles héritières, lui continua ce plein pouvoir. Il est auteur de quelques poësies qui se trouvent dans l'Almanach des Muses, dans les œuvres musicales d'André, & dans d'autres recueils.

LEBAULD DE NANS (Claude Étienne) né à Besançon en 1735, étoit depuis deux ans acteur à la comédie françoise de Berlin en 1778. Mr d'Arnim, qui en étoit le directeur, trou-

voit que les dix mille écus que le roi donnoit pour soutenir ce théâtre ne suffisoient pas pour suppléer à la recette, & vouloit en faire augmenter l'état. Fréderic II, qui étoit alors engagé dans la guerre de Bavière, répondit à la demande, qu'on n'avoit qu'à fermer le théâtre; & depuis-lors il n'y eut plus de comédie françoise à Berlin. Mr Lebauld y resta cependant avec sa famille. Ses connoissances, surtout dans la langue françoise, lui procurèrent des ressources; & il trouva beaucoup de pratiques pour donner des leçons. La *princesse* de Prusse l'employa pour diriger son théâtre particulier, faire des prologues & autres petites pièces, l'exercer elle-même & *ses* Dames à la déclamation. Cette princesse, devenue reine, & conservant toujours son caractère bienfaisant, aussi bien que ses manières extrêmement obligeantes envers toutes les *personnes* qui ont l'honneur de l'approcher, fit à Mr Lebauld une pension de six cents écus, & continua de l'employer comme auparavant à sa cour. Le comédien auteur, après la mort de Mr *de Francheville*, se chargea de continuer à rédiger la gazette littéraire de Berlin en françois. Si l'ancien ré-

daƈteur pouvoit parler en maître d'hiſtoire & de physique, le continuateur ſemble pouvoir s'attacher plus particulièrement à parler de poëſie, de beaux arts, & ſurtout du théâtre. On trouve dans une ſuite de ſes feuilles de l'an 1788 de fort bonnes réflexions ſur le théâtre allemand. Un libraire françois avoit entrepris de donner une édition des pièces de théâtre de cet auteur, conſiſtant ſurtout en ſix comédies; mais ce libraire a décampé depuis. Nous avons ſous les yeux un des discours que Mr Lebauld a prononcés en 1787 dans la loge des francs-maçons, appelée *la royale Yorck*, qui eſt la plus connue des trois grandes loges qui ſont à Berlin. Elle a une maiſon à elle avec un jardin. Mr Lebauld en eſt le grand maître depuis 1787. Un des fils de Mr Lebauld enſeigne les mathématiques, & ſeroit en état de traduire des ouvrages ſcientifiques de l'allemand en françois; ce que peu de gens en Allemagne ſont en état de faire.

Lefebvre (Simon) étoit capitaine au ſervice de France lorsque le colonel Balbi, très-habile en de pareilles négociations, le perſuada d'entrer au ſervice du roi de Pruſſe. Il ſervit avec

autant d'habileté que de fidélité pendant toute la guerre de sept ans. Il se trouva surtout au siége de Schweidnitz que le roi entreprit en personne. Il avoit eu des disputes avec Mr de Griboval, qui défendoit la place sous les ordres du général Guasco ([a]). Ils avoient écrit l'un & l'autre sur l'attaque & la défense des places. *Lefebvre* se trouva avoir raison par le fait. Fréderic II, très-satisfait du service de cet ingénieur qui par la prise de Schweidnitz le rendoit de nouveau maître de la Silésie, l'avança au rang de major, & lui confia la conduite des fortifications de Neisse. Le roi visita cette place en 1771, & en fut très-content. Mais Lefebvre impatient d'achever ces ouvrages, les précipita. Une des casernes à laquelle on travailloit, s'écroula & ensevelit dans ses ruines quelques ouvriers ([b]). Les ennemis de l'ingénieur, parmi lesquels il se trouvoit des généraux qui en étoient jaloux, le firent arrêter comme coupable du malheur qui étoit arrivé, & l'accusèrent d'avoir détourné à son profit les sommes destinées à cette construction, qui passoient par ses

(a) V. *Von Schlesien* 2ter Theil p. 129.

(b) V. *Souvenirs d'un Citoyen*. Tom. II. p. 144.

mains. Le roi en fut enfin informé. Lefebvre craignant les fuites de sa disgrâce, rentra chez lui, & se tua. C'est un des deux académiciens dont on n'a pas fait l'éloge.

Less (Gottfried) né en 1736 à Conitz dans la Prusse occidentale, étudia à Kœnigsberg, à Jéna, à Halle. Il s'établit ensuite à Danzic, & fut fait professeur extraordinaire de théologie à un collége de cette ville en 1761. Il fit deux ans après un voyage en Angleterre & en Hollande; & à son retour on lui offrit une place de professeur ordinaire à Gœttingue. Il l'accepta; & il fut l'année d'après, 1764, promu à une chaire ordinaire de théologie. Long-temps après il fut fait conseiller au consistoire. La plupart de ses ouvrages sont des sermons, des traités théologiques, & des discussions sur des passages de la sainte Écriture; mais il en a donné aussi sur l'histoire ecclésiastique de France, & sur l'état des protestans dans ce royaume.

Lessing (Charles Gotthelf) né à Camenz en 1738, est actuellement directeur de la monnoie à Breslau. Il cultiva, comme son frère qui

fuit, la belle littérature, mais ſans étudier comme lui la théologie. Il a donné au théâtre pluſieurs bonnes comédies; & l'on dit de lui ce que l'on dit de Thomas Corneille: qu'il feroit plus célèbre, ſi la célébrité de ſon frère n'étoit pas ſi grande Loin d'être jaloux de la réputation de ſon aîné, il travaille pour en faire vivre plus long-temps la mémoire. Il a publié ſes œuvres poſthumes, tant dramatiques que théologiques. Au reſte ſes occupations ſont toutes trop éloignées de la théologie & de la poëſie.

LESSING (Gottlieb Éphraïm) né en 1729, fils d'un curé luthérien de Camenz en Luſace, reçut ſa première inſtruction d'un de ſes couſins qui étoit auſſi miniſtre à Biſchoffswerder. Il fut enſuite envoyé à l'univerſité de Leipſic & à celle de Wittenberg, pour y étudier la théologie. Il prit dans cette dernière ville le grade de maître (*magiſter*). Nous avons déjà dit ailleurs que ce grade donne à ceux qui l'obtiennent le droit d'enſeigner: mais on ne l'obtient qu'en ſoutenant publiquement des thèſes, comme on fait ailleurs pour le doctorat. (*V.* ENGEL.) Un marchand leipzicois, nommé Winckler, le donna

pour gouverneur à un fils qu'il vouloit faire voyager; mais ce marchand étant mort, le fils ne crut pas avoir besoin de Mentor, ni chez lui, ni en voyage. Lessing commença à publier quelques écrits; & en 1750, âgé alors de vingt-un ans, il fit voir par ses premiers essais que la théologie ne devoit pas l'avoir uniquement occupé; car c'étoit sur l'histoire du théâtre. Il vint deux ans après s'établir à Berlin, où pendant quatre ans il gagna sa vie en écrivant pour des libraires. Il se lia d'amitié avec le professeur Ramler, le libraire Nicolaï, & le Juif Mendelsohn. De cette société de littérateurs dont le plus âgé n'avoit pas trente ans, sortirent les Lettres sur la littérature allemande, qui ont beaucoup contribué à ses progrès. Lessing traduisit en même temps de l'espagnol un excellent ouvrage de Huarte, & du françois l'Histoire des Arabes de Marigny. Ce pauvre métier de traducteur, peu digne de son esprit, lui en procura un autre non moins mauvais, celui d'écrire la gazette politique, lorsque la guerre commença en 1756. Mais cette nouvelle occupation le fit connoître davantage. Le général Tauenzien le prit pour secrétaire, & le con-

duifit à Breslau, où il commandoit. *Leffing* dans cette place étoit chargé d'expédier les paffe-ports au nom du général, qui les fignoit. Il s'en acquitta avec affez de défintéreffement. Malgré l'embarras de ces expéditions & la diftraction du jeu qu'il aimoit beaucoup, il donna des ouvrages qui ont eu du fuccès. Après *les Bagatelles*, (*die Kleinigkeiten*,) & un livre de fables avec des réflexions fur ce genre d'ouvrage, qu'il publia en 1759, il donna la même année une édition des œuvres de Logau, & y ajouta des réflexions fur le langage du poëte. Enfuite il compofa quelques pièces de théâtre, & traduifit le Théâtre de Diderot. D'abord après la guerre de fept ans, ayant quitté la place de fecrétaire, il devint précepteur d'un baron de Bringhaupt, avec lequel il demeura à Berlin, & travailla à un excellent ouvrage qui établit folidement fa réputation; c'eft le *Laocoon*, ou *Obfervations fur les bornes de la poëfie & de la peinture.* Depuis-lors il fut regardé comme le plus profond littérateur de l'Allemagne, & comme celui qui avoit le plus de goût. La bourgeoifie de Hambourg voulut l'avoir pour directeur de fon théâtre, & lui fit un appointement confidé-

rable.

table. Leſſing vécut à Hambourg, où il donna ſa *Dramatourgie* en 1767. C'eſt un traité de l'art dramatique, où il critique beaucoup de pièces de Voltaire, & d'autres François. Cet ouvrage & le drame d'Emilia Galotti, de Nina, de Nathan le Sage, ajoutèrent encore à ſa célébrité; & l'on s'accoutuma depuis-lors à l'appeler le grand Leſſing. Le bon Gellert fut éclipſé par ce concurrent; Gottſched & Bodmer, deux rivaux, ne furent plus regardés que comme des pédans & de lourds écrivains. Leſſing quitta la direction du théâtre de Hambourg, pour être bibliothécaire du duc de Brunswic à Wolfenbuttel. Cette place étoit doublement de ſa convenance, parce qu'il eut en même temps l'occaſion de faire un nouveau voyage en Italie, en y accompagnant le prince Léopold, le cadet des fils du duc Ferdinand alors régnant. Nous qui l'avons vu ſouvent à Turin, ne pouvons pas nous empêcher de dire qu'il nous a donné lieu d'admirer ſes vaſtes connoiſſances, même dans la littérature italienne. Il a fait ſentir dans ſes entretiens l'averſion qu'il avoit pour la haute tragédie, & un grand penchant à changer de place & d'occupation. Il

nous a dit qu'il n'avoit jamais continué trois ar dans le même emploi. Auſſi à ſon retour d'Italie étoit-il diſpoſé à quitter le pays de Bronswic pour aller diriger le théâtre de Manheim. Mais étant luthérien & l'électeur bon catholique, cela fut cauſe que Leſſing reſta à Wolfenbuttel. Il trouva dans cette grande & riche bibliothèque quelques vieux manuſcrits qui le jetèrent dans la controverſe. Il publia un fragment de Bérenger de Tours, qui n'admet pas la préſence réelle dans l'euchariſtie. Cela plut à la plupart des théologiens proteſtans. Mais le ſuccès de cette découverte encouragea Leſſing à faire une autre entrepriſe qui devoit le brouiller avec tous les théologiens, parce qu'il ſapoit le fondement du chriſtianiſme. On ne doute preſque point que les nouveaux & fameux fragmens qu'il diſoit avoir tirés de la bibliothèque de Wolfenbuttel, ne ſoient ſortis de la plume de ce Hermann Reimarus, connu de l'Europe ſavante par ſon édition de Dion Caſſius. Ce ſavant Hambourgeois, qui juſqu'à l'âge de ſoixante ans ne s'étoit occupé que de littérature ancienne, & n'avoit écrit qu'en latin, s'appliqua dans ſes quinze dernières années à la théologie natu-

relle, & à la physique; & il se mit aussi à écrire en allemand. Ceux qui l'ont connu prétendent reconnoître son style dans ces fragmens. Mais Reimarus étoit mort plus de dix ans avant que ces fragmens eussent paru. On suppose que Mr le docteur Jean Reimarus son fils les a communiqués à Lessing, soit directement soit indirectement. Cela a donné lieu à de grandes disputes. (*V.* MENDELSOHN.) Au reste Lessing ne passa jamais pour fort orthodoxe. Aussi ne fut-il pas à l'abri des attaques du zélé pasteur Goetze. Il est impossible de nier qu'il n'ait dans ses derniers jours concouru à ébranler l'édifice du christianisme; mais il a infiniment mieux réussi à élever la belle littérature.

LEUCHSENRING (a) (François Michel) né à Langenkandel en Alsace en 1746, fut connu du landgrave de Darmstadt, qui le donna pour gouverneur à son fils, avec lequel il passa quelque temps à Paris. Un ouvrage périodique qu'il publia sous le titre de *Journal de lecture* en 1775—1779, fit connoître au public ses ta-

(a) Les François l'écrivent LEISERING, & même LISERIN.

lens & ses connoissances. Ayant quitté la cour du landgrave de Darmstadt, il trouva un asile auprès du landgrave de Hombourg, prince digne d'être né dans le siècle de Fréderic II, & d'être le contemporain du prince de Dessau & du duc de Weimar. Étant venu ensuite à Berlin, il fut fort goûté de la plupart des gens de lettres, tant françois qu'allemands. Comme Éphraïm Lessing, Mr Ramler, & d'autres beaux esprits de Berlin, il vécut beaucoup avec la nation juive, qui n'est rien moins que méprisable dans cette capitale. Fréderic II le destina à enseigner la philosophie à son petit-neveu le prince de Prusse. Mais la philosophie & l'humeur de Mr Leuchsenring ne convenoient point avec celle de l'instituteur ordinaire de S. A. R.; & le nouveau précepteur demanda & obtint sa démission. On croyoit que s'il eût continué dans cet emploi, qui, quelque modique qu'en fût le rapport, lui donnoit un état respectable en Prusse, Mr Leuchsenring auroit peut-être donné un exemple singulier de tolérance dans ce royaume. Il vouloit épouser la petite-fille du fameux Juif Éphraïm; & en restant lui-même dans sa religion il vouloit que son

épouse restât dans la sienne. Mais dès qu'il quitta la place de précepteur du prince royal, il repartit aussi de Berlin, & on ne parla plus de son mariage. Il voyagea ensuite en compagnie du baron de Labes. Il connut en Suisse le fameux Lavater: mais ce ne fut point pour en devenir le prosélyte ou le panégyriste. Ce qu'il dit & ce qu'il écrivit contre le physionomiste zuricois, mit Mr Leuchsenring plus que jamais en relation avec Messieurs Biester, & Nicolaï, tous aussi peu partisans de Lavater que lui. Sa brouillerie avec le diacre zuricois semble l'avoir compromis avec un célèbre professeur de Gœttingue; du moins il fallut en venir à quelques éclaircissemens ([a]). Mr Leuchsenring retourna pour la troisième ou quatrième fois faire sa demeure à Berlin, où il est encore vers la fin de 1789. Il n'a encore rien publié sous son nom, à l'exception de ce qu'il a adressé à Mr Schlœzer. Mais comme ses talens & son savoir sont fort connus en Allemagne, & que l'on sait qu'il peut écrire très-facilement & très-

(a) Voyez le *Museum allemand* du mois de Janvier 1787, & *Nicolai*, Description de son voyage en Allemagne & en Suisse, de 1782. Tom. VIII, à la fin.

bien, tant en françois qu'en allemand, on lui attribue ſouvent des ouvrages qui paroiſſent ſans nom d'auteur, tels que le *Syſtème des Cosmopolites dévoilé*, & les *Lettres d'un voyageur françois.* Ces lettres ont paru anonymes en allemand, portant ſur le titre qu'elles étoient traduites du françois. Mais on a ſu depuis qu'elles ſont d'un ſoi-diſant baron de Riesbeck zuricois, original aſſez ſingulier. Il eſt pourtant vrai que quantité d'idées non communes qu'on trouve dans ces lettres, peuvent être de Mr Leuchſenring, qui ſe communique aſſez facilement, & qui a ſouvent parlé avec Riesbeck. On nous aſſure qu'il s'occupe à préſent d'un ouvrage conſidérable, & qu'il ſe propoſe ſurtout de faire voir aux Allemands que la littérature françoiſe n'eſt pas auſſi frivole qu'ils ſemblent le croire, & de prouver aux François que les auteurs allemands ne ſont pas ſi lourds qu'ils ſe l'imaginent. Nous ne connoiſſons point de littérateur auſſi capable que Mr Leuchſenring de s'acquitter d'une pareille tâche, ſi ce n'eſt Mr Merian, (*V. ſon Article*,) & Mr Schwab, profeſſeur à Stuttgard. Voici le témoignage que Mr Nicolaï rend au littérateur dont nous parlons ici. "Je trouvai

„ en lui un homme d'une grande érudition, „ de diverſes connoiſſances, & d'une converſation très-intéreſſante. Autant que je me le „ rappelle, il n'a rien fait imprimer en langue „ allemande, quoique l'on veuille lui attribuer „ différens livres dont il n'eſt point l'auteur. „ Mais il peut certainement paſſer dans toute „ la force du terme, de préférence à tant d'au„ tres qui ont fait des livres, pour un très-ſa„ vant homme. Il étoit connu d'une manière „ très-avantageuſe d'un grand nombre de ſa„ vans de Berlin, & d'autres perſonnes d'ici, „ gens de goût & de connoiſſances; moi-mê„ me je le voyois auſſi ſouvent, & trouvai du „ plaiſir dans ſa converſation qui étoit très-in„ téreſſante.... (a)". Quoique ami de Meſſieurs Nicolaï & Bieſter, & certainement point ſuperſtitieux, Mr Leuchſenring n'eſt rien moins qu'acharné contre le catholicisme. C'eſt ſans doute parce qu'il en connoît mieux le véritable eſprit, & que les catholiques françois ne ſont pas les bavarois & les autrichiens.

(a) Voyez l'Appendice qui ſe trouve dans le Tom. VIII de la Deſcription citée ci-deſſus. p. 189.

LEUPOLD (Benjamin) né dans un village près de Hirſchberg en 1734 de parens luthériens, fit ſon cours de théologie à Halle, & commença fort jeune à travailler ſur l'hiſtoire de la Siléſie. Il écrivit en latin juſqu'à l'époque de la troiſième guerre de Fréderic II. La langue nationale prit alors plus de vogue; & le prédicateur Leupold continua de donner de petits ouvrages hiſtoriques en allemand. Un de ceux-ci eſt un Eſſai ſur l'ordre de St Jean, ſéparé de celui de Malte; (*V.* VERNOIS) un autre eſt ſur l'antiquité, la célébrité, la *littérature*, la religion de la famille de *Kottwitz;* pièce panégyrique qui ne peut ſervir qu'à faire d'autres panégyriques de cette famille.

LEUSCHNER (Jean Chrétien) recteur d'une grande école de Breslau, naquit à Freyberg en 1759. Ses diſſertations latines ſur des paſſages de Xénophon, ſur Denys d'Halicarnaſſe, ſur Épictète, ſur Aulu-Gelle, & Prodicus Céjus, ſur les ſectes des hérodiens, des elpiſtiques, ſur la religion des Grecs & des Romains, & autres ſujets d'antiquités, ſont curieuſes & remplies d'érudition. Il en a donné quelques-unes qui

regardent l'hiſtoire littéraire de la Siléſie ; & l'on eſtime ſurtout la *Sileſia togata* ([a]). Malgré l'uſage devenu général d'écrire en langue allemande, Mr Leuſchner continua toujours à compoſer en latin.

LEVEZOW (Émanuel Fréderic) né dans un village de la Poméranie ultérieure, recteur d'une école de Stettin, a fait des recherches ſur l'introduction & les progrès de l'imprimerie, & ſon état préſent, vers 1777, en Poméranie. C'eſt là une entrepriſe peu importante, mais patriotique. Il montra une autre eſpèce de patriotisme en eſſayant de traduire en grec la Meſſiade de Klopſtock. Ce fut pour faire honneur au poëte allemand. (Car au reſte on ne lira pas plus ce poëme traduit en grec, que Télémaque traduit en vers latins par Cariſius.) La nobleſſe du pays lira certainement plus volontiers ce que le recteur Levezow a écrit ſur les charges héréditaires dans le duché de Poméranie.

LEVISON (George) médecin berlinois au ſervice de Suède, après avoir beaucoup fré-

(a) *Von Schleſien vor und nach* 1740. Tom. II. p. 514.

quenté les hôpitaux de Londres, a donné une relation de la pratique des médecins d'Angleterre, qu'il propose aux Allemands (a). Cet ouvrage pourroit servir tout aussi bien aux Italiens & aux François qu'aux Allemands. L'auteur vit depuis quelque temps à Hambourg, où il fait des journaux pour les personnes de sa profession. L'un est intitulé *les Médecins* (*die Aerzte*); l'autre *Journal de médecine.*

LEYSER (Fréderic Guillaume de) né à Magdebourg en 1731, conseiller de guerre & des domaines à Halle, pourroit être compté parmi les meilleurs botanistes prussiens. Il s'est surtout attaché aux plantes qui croissent naturellement dans le pays où il vit; & il en a trouvé beaucoup de remarquables. C'est ce qu'il montra dans sa *Flora hallensis*. On a aussi de Mr de Leyser des Tables minéralogiques, tracées d'après la Minéralogie de Kirwan, avec un appendice sur les pétrifications.

LICHTWER (Magnus Godefroi) poëte célèbre, naquit à Wurzen en 1719. Des brouilleries de famille l'obligérent de quitter Qued-

(a) Imprimée à Berlin en 1782.

linbourg, où il s'étoit fixé, & de s'établir à Halberſtadt, où un oncle maternel lui procura une prébende par la protection du général Still. Lichtwer obtint enſuite une place de référendaire & de conſeiller de guerre. Il livra à la preſſe l'an 1740 un volume de fables, qui quoique imparfaites, comme il l'avoua lui-même, ne laiſſèrent pas de trouver des approbateurs & des lecteurs. Il eſt le premier des poëtes allemands qui ſe ſoit plaint de la malhonnêteté des contrefacteurs ([a]), & ſurtout de ceux qui ſe mêlent de faire des changemens aux ouvrages des autêurs vivans. Il n'étoit pas un génie créé pour la fable & les contes comme l'étoit La Fontaine; mais ſa manière eſt auſſi plus raiſonnable & plus grave. Il écrivoit très-purement & très-correctement en ſa langue; & ſes vers ſont auſſi coulans que le génie de ſa langue & le mètre qu'il emploie pouvoient le permettre. On trouve ſes fables traduites en françois. Mort l'an 1783. *Schmid.*

LIEBERKUHN (Chrétien Louis) né à Berlin, parent du célèbre médecin qui ſuit, étudia

([a]) V. la Préface de l'édition de 1775.

la jurisprudence à Halle, & la professa à Stettin jusqu'en 1781. Il vit depuis ce temps-là en particulier sur des biens qu'il posséde près de Berlin. Il a écrit autant sur la médecine que sur la jurisprudence; mais il ne paroît pas que ses travaux ayent eu beaucoup de succès.

LIEBERKUHN (Jean Nathanaël) né à Berlin en 1711 d'un orfèvre de la cour, a *été* d'abord destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, comme son frère aîné. Sa physionomie, sa conduite, son caractère, sembloient être faits pour annoncer la parole de Dieu & inspirer la vertu chrétienne. Il étudia effectivement la théologie. Mais son goût le portoit aux mathématiques & à la mécanique, & la réflexion à la médecine. Un pasteur, nommé Reinbeck, confident & presque favori du roi Fréderic Guillaume I, connut le jeune candidat Lieberkuhn; & quoiqu'il eût été charmé de faire une pareille acquisition au ministère ecclésiastique, il le recommanda au roi comme un sujet très-propre à un autre genre d'étude. Le roi, sévère & dévot, mais très-populaire & d'un grand bon sens, voulut connoître & examiner par lui-

même le jeune homme. Il résolut de le tirer de l'état ecclésiastique, & de le faire appliquer aux mécaniques & à la médecine. Il le fit voyager en Hollande, en Angleterre, & en France, pour connoître & entendre les professeurs célèbres de ce temps-là. Le jeune Lieberkuhn connut Boerhaave, Albinus, van Swieten, Gaubius. On ne nomme pas ceux qu'il connut à Londres; mais l'on a su qu'il s'y étoit lui-même fait une très-grande réputation. Il étoit encore à Paris lorsque le roi son protecteur mourut Le successeur, Fréderic II, fut impatient de l'avoir; & Lieberkuhn étoit déjà de retour de ses voyages avant la fin de 1740. Il n'avoit pas encore trente ans; mais cela n'empêcha point qu'il ne fût bientôt cherché & consulté comme le médecin le plus habile de la capitale. Il étoit décisif dans ses pronostics sans être avantageux, & plus courageux que ses confrères dans le choix des remédes. Il s'attacha beaucoup à ses malades. Il pratiqua la médecine comme une profession lucrative, & d'ailleurs nécessaire à la société; mais son goût dominant étoit pour les mécaniques. Il est l'inventeur des microscopes solaires, qui sont d'une

grande utilité aux anatomistes. Ayant été à son retour admis à la société royale, il se trouva de l'académie à son renouvellement. Ce corps perdit trop tôt un membre qui lui faisoit un honneur infini. Lieberkuhn mourut en 1756, âgé de quarante-cinq à quarante-six ans (a). Son habileté dans ce genre le fit admirer en Hollande & en Angleterre, où le roi Fréderic Guillaume I l'avoit fait voyager pour se perfectionner dans la médecine. Il étoit fort estimé de tous ceux qui le connoissoient; & on le trouve cité très-souvent. Un détail de sa vie, qui ne fut pas longue, contiendroit un tableau de l'état des sciences à Halle, à Jéna, à Amsterdam, à Londres, à Berlin, au commencement du siècle. Fréderic II fait mention de lui dans son épître au marquis d'Argens dont il étoit le médecin. Je n'ai trouvé ni vie ni éloge de ce rare génie que dans les Mémoires de l'académie de Berlin.

LIEBERKUHN (Philippe Jules) né à Berlin de la même famille que les deux précédens, étant recteur d'école à Ruppin, s'est fait

(a) *Mémoires de l'académie*, de l'an 1756.

de nouveau connoître dans la classe des pédagogues; mais il semble s'être borné à des rôles subalternes. Depuis 1784 il est professeur de théologie ascétique & exégétique, & inspecteur de quelques écoles à Breslau. On accusoit les jésuites de ne faire presque lire dans leurs colléges que des livres faits par des auteurs de leur compagnie. Ne diroit-on pas que la secte de nos pédagogues fait de même, lorsqu'on voit Mr Lieberkuhn traduire en latin, à l'usage de ses disciples, *Robinson le jeune*, roman composé par Mr Campe? Le *Robinson* de ce célèbre pédagogue, quelque mérite qu'il ait, vaudra-t-il mieux que l'*Alexandre* de Quinte-Curce?

LILIENTHAL (Théodore Christophe) né à Kœnigsberg en 1717, a été professeur d'humanités, & de théologie, ensuite curé d'une église luthérienne de la même ville vers l'an 1770. Dans le temps qu'il fit ses études à l'université de Kœnigsberg, elle n'étoit rien moins que florissante. C'est à l'époque que Fréderic II la trouva plongée dans la plus crasse ignorance. Lilienthal alla étudier à Leide, où il publia un essai latin *sur le Canon Grégorien de la Messe.*

Il passa ensuite à l'université de Halle. Il y prit le doctorat, & donna à cette occasion une dissertation latine en forme de lettre sur les docteurs juifs qui se nomment νομικοι, ou *Doctores privati utriusque juris*, &c. Ayant passé quelque temps à Danzic, il écrivit l'histoire de sainte Dorothée protectrice de la Prusse. Peu de temps après, en 1744, il donna encore à Kœnigsberg deux dissertations latines sur *l'ange qui lutta avec Jacob*. Depuis-lors jusqu'à 1756 il ne fit rien imprimer; & l'on dit que la vogue que prenoit d'un côté la littérature allemande, de l'autre la langue françoise introduite dans l'académie de Berlin par Fréderic II, suspendirent sa plume. Il se remit enfin à l'œuvre, & fit imprimer en allemand des *Leçons sur la bible*, qu'il donna dans une suite de cahiers ou petits volumes pendant seize ans; dont voici le titre, qui montre assez clairement quel étoit l'objet que l'auteur s'étoit proposé: *Les bonnes choses qui se trouvent dans la sainte Écriture de l'ancien & du nouveau Testament, & qui prouvent & défendent la révélation divine contre ses ennemis.* On voit par-là que d'un bout à l'autre de l'Europe les théologiens s'occupoient à

combattre

combattre le déisme & l'athéisme que la nouvelle philosophie cherchoit à répandre. L'usage de faire imprimer des leçons suivies sur la sainte Écriture devint alors général dans toute la chrétienté. Un jésuite, nommé Nicolaï, conseiller théologien de l'empereur François I, grand duc de Toscane, commença dans ce même temps à publier à Florence des leçons sur le vieux Testament; & depuis-lors on fut inondé de pareils écrits, surtout par les jésuites & ex-jésuites, qui avoient par-là trouvé le moyen de s'attirer une espèce de droit paroissial. Lilienthal a aussi fourni quelques articles à des ouvrages périodiques qui se publioient en Prusse. *Arnold*, *Hamberger*.

LINCK (Erman) pasteur à l'église d'Elbing, où il est né en 1731, a fait des poësies, des sermons, & des discours politiques. Un de ces discours a pour titre: *Un grand génie peut être bien haut & bien bas.*

LINDINGER (Jean Simon) né à Stendal dans la vieille Marche en 1723, a donné une dissertation latine sur l'utilité que peut tirer un

théologien de la lecture des anciens auteurs païens, grecs & latins. C'est le sujet d'un discours célèbre de St Basile. Mr Lindinger a écrit *sur la médecine des Juifs*, sur le gouvernement & les caractères des peuples anciens les plus célèbres, tels que les Athéniens & les Romains. Mort en 1784.

LINDNER (Jean) né à Breslau, chanoine pénitencier dans la cathédrale de cette ville, est mort l'an 1771. Il donna une instruction latine pour les jeunes gens qui aspirent aux ordres. C'est un *Apparatus clericorum* qui ne donne pas à la vérité une grande idée aux protestans du savoir des prêtres catholiques.

LINSINGÉN (Adolphe Ernest de) né en 1723, a été officier dans l'armée prussienne pendant les premières guerres de Silésie; & il s'acquitta d'une fonction très-convenable à un militaire instruit. En 1747 il prononça une harangue aux funérailles du feld-maréchal Glasenapp qui s'étoit fort distingué dans la guerre de Poméranie, lorsque Fréderic Guillaume I conquit Stettin. Depuis que Mr Linsingen a

quitté le service, il s'est occupé de l'histoire de sa famille. Il l'a fait imprimer à Erfurt en 1774 in-folio.

Lippius (Andreas Martin) né à Cottbus, a publié à Breslau l'an 1762 une Introduction à la Science des finances. C'étoit vers la fin de la guerre, qui toute affreuse qu'elle étoit ne retarda pas beaucoup les progrès des études.

Liszewska (Rosine) née à Berlin de George Liszewsky, peintre polonois, établi dans cette ville, apprit l'art de son père, & le surpassa. Elle fut mariée avec un autre peintre, nommé David Matthieu. Veuve de celui-ci elle épousa en secondes nôces Mr de Gasc, professeur à Bronswic, & s'établit dans cette ville en 1765 avec une pension, en qualité de peintre. Plusieurs de ses peintures ont été gravées à l'eau forte par Hayd.

Loeffler (Frédéric Chrétien) a été professeur de théologie & prédicateur à Francfort sur l'Oder depuis 1782 jusqu'en 1788, dans laquelle année il fut appelé à Gotha pour remplir une place aussi honorable que lucrative.

(*V.* SILBERSCHLAG.) On dit qu'il a mêlé plus de philosophie dans ses leçons & ses écrits que les orthodoxes ne voudroient. Il a traduit du françois un ouvrage fameux, intitulé : *Le Platonisme des pères de l'église.* La préface n'est guère plus favorable à la théologie de ces pères que celle de Barbeyrac mise à la tête de sa traduction de Puffendorff ne l'est à leur doctrine morale : les annotations partent du même esprit.

LOEN (Jean Michel de) conseiller intime du roi de Prusse, mort président de la régence de Tecklenbourg & Lingen dans la Westphalie prussienne, étoit né à Francfort sur le Mein en 1694. La liste de ses œuvres, qui datent depuis 1724, fait voir que la science qu'on appelle *statistique*, & même l'usage de la langue françoise, étoient déjà fort avancés au sud-ouest de l'Allemagne, avant l'impulsion qu'ils reçurent sous Fréderic II au nord-est ; mais que la philosophie ne l'étoit pas encore.

LOMBARD (Jean Guillaume) est né à Berlin en 1766 d'un père originaire du Dauphiné, & d'une mère native de Berne. Il étudia au

collége françois; & à l'âge de treize ans il fit quelques ouvrages en vers qui étonnèrent les plus grands connoisseurs. Le premier essai qu'il publia, ce fut un poëme sur la mort du prince Léopold de Bronswic. Il fut bientôt après placé par Fréderic II dans le cabinet en qualité de secrétaire adjoint aux conseillers qui minutent les lettres & les réponses du roi à ses ministres & à tous ceux qui s'adressent à Sa Majesté (a). Malgré le travail immense qui l'accable dans cette place, Mr Lombard profitant

(a) Nous connoissons dans une résidence royale d'Italie un bel esprit, Mr Bossi, employé comme Mr Lombard en qualité de secrétaire du roi, qui a traduit des poësies de l'anglois, & qui a fait la plus belle & la plus noble de toutes les pièces qui ont paru en italien sur le même sujet sur lequel Mr Lombard a exercé ses talens poëtiques. En parlant soit de l'un soit de l'autre, on a souvent proposé comme problême : S'il est mieux que les souverains fassent un sort à de tels sujets, de manière qu'ils puissent suivre leur inclination, & faire honneur à leur patrie par des productions de génie ; au lieu de les employer dans les bureaux, où les deux tiers de leurs occupations ne sont qu'un mécanisme capable d'éteindre le feu qui les anime. Il est probable que d'autres feroient à peu près dans une chancellerie ce que font Mr Bossi & Mr Lombard ; & que très-peu de gens d'esprit feroient des vers comme eux. Mais quelles en seroient les suites, si les rois donnoient des pensions à de jeunes poëtes de vingt ans ? V. les Additions aux *Vicissitudes de la littérature*, de l'édition françoise de Berlin.

de tous les momens de relâche, continue à cultiver la poësie. Il a mis en très-beaux vers françois quelques parties de la prose angloise de Macpherson, auteur ou traducteur des poëmes qui portent le nom d'Ossian. S'il continue & qu'il vienne à bout d'achever sa traduction, l'auteur écossois, soit ancien ou moderne, paroîtra aussi noblement vêtu en françois qu'il l'est en italien par l'abbé Cesarotti, & en allemand par Mr Denis. Dans cette dernière langue il a aussi été traduit en prose par Mr Jani, & par un professeur de Dusseldorff, nommé Harold. Mr Lombard, dans une modeste & belle préface qui précède cet essai, paroît être persuadé que les poëmes qui portent le nom d'Ossian ont été composés dans le troisième siècle; & avec une ingénuité qui lui concilie le lecteur, il se déclare de l'avis contraire à un homme de lettres *dont l'autorité est infiniment respectable*, qui lui a semblé convaincu que le rédacteur de ces poëmes en étoit le seul auteur. Nous ne demandons pas qui est cet homme de lettres (*V.* MERIAN); mais nous avouerons que c'est aussi notre sentiment. Il nous paroît d'abord peu probable que parmi

des peuples qui dans le troisième siècle étoient regardés comme des anthropophages ([a]), il y eût des poëtes si nobles & si sublimes qui chantassent des compatriotes vertueux. Il n'est pas moins inconcevable que par la seule tradition un poëme aussi long se soit conservé pendant près de quinze siècles, dix fois plus long-temps que les anciens rhapsodes & sophistes n'auroient conservé les poëmes d'Homère, en les apprenant par cœur les uns des autres. Mais après tout, d'où vient que depuis trente ans qu'on dispute sur l'existence des originaux, personne ne dit encore les avoir vus? Macpherson les a-t-il appris & retenus par cœur pour lui seul? A-t-il fait sa traduction de mémoire? Ce seroit bien un plus grand effort que d'avoir fait parler ses héros & d'avoir parlé lui-même en se gardant de faire allusion à toute autre histoire qu'à celle de la patrie de Fingal. Nous sommes au reste de l'avis de Mr Lombard, que ces poëmes perdroient de leur intérêt, si on les regardoit comme l'ouvrage d'un moderne anglois ou écossois. Et c'est par cette même rai-

(*a*) V. *Pelloutier*, *Hist. des Celtes.* Tom. I. p. 241. Voyez aussi le *Diction. philosoph.* de Voltaire à l'art. *Anthropophages.*

son que Macpherson a tâché de les faire passer pour des ouvrages anciens.

Luc (Monsieur de) né en Savoie vers l'an 1711 d'une maison noble, nommée autrement *des Maisons*, est du nombre infini des François, Italiens, Westphaliens qu'un enthousiasme de jeunesse, ou l'avarice des parens ont fait entrer dans les ordres religieux par des vœux prématurés, & qui s'en repentent dans un âge avancé. Mr de Luc, capucin jusqu'à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, quitta son froc & sa patrie, & alla d'abord à Bâle pendant la guerre de sept ans. Ayant fait quelques vers en l'honneur de Fréderic II, il fut attiré traîtreusement sur le territoire françois, & enfermé dans la forteresse de Huningue. Il en sortit au bout d'un an; & il vint chercher un asile à Berlin en conduisant une femme avec lui. Comme il venoit de la patrie de Vaugelas & de St Réal, il parloit assez bien le françois; & pouvant d'ailleurs se donner pour un homme de naissance, il fut placé à l'école militaire parmi les six gouverneurs des gentilshommes qui y sont élevés. Il y régentoit provisionnellement la

classe de grammaire françoise, lorsqu'il mourut en 1787. On a de lui quelques poësies qui sont peu de chose, mais qui font voir qu'il auroit pu faire beaucoup, s'il eût fait de meilleures études dans sa jeunesse (a).

LUCCHESINI (Jérôme, marquis de) chambellan & envoyé du roi de Prusse à Varsovie, membre de l'académie des sciences de Berlin, naquit à Luques en 1752 d'une famille patricienne également illustre par des titres littéraires & par des charges civiles. Comme Luques est la ville de l'Italie où la noblesse s'est le plus appliquée de tout temps aux lettres & aux sciences, plusieurs de ses oncles & grands-oncles se sont distingués dans la littérature latine. Sa mère, née comtesse de Montecatini, étant à la

(a) Si la *Prusse littéraire* est privée des Mémoires aussi intéressans que le sont ceux du baron de Tott, que pourroit nous donner un habile général prussien, compatriote de Mr de Luc, ce sera peut-être par la même raison. Les choses ont changé depuis quelque temps dans la Savoie. Non-seulement la noblesse y est mieux instruite, mais les autres classes aussi. L'on a vu à Berlin en 1784 un jeune Savoyard très-capable de soutenir des chaires de mathématiques. Fréderic II l'avoit fait venir; mais le jeune mathématicien n'étant pas content de la place qu'on vouloit lui donner lorsqu'il fut ici, s'en retourna dans sa patrie.

cour de Modène, voulut le faire instruire dans un collége très-renommé de cette ville. Il eut entr'autres pour maître le célèbre abbé Spallanzani. Après avoir achevé son éducation à Modène & à Luques, il voyagea dans d'autres villes d'Italie, & s'arrêta particulièrement à Rome, à Naples, & à Turin, où son esprit, ses connoissances, son caractère lui firent des amis & des admirateurs. Il voulut ensuite voir l'Allemagne, & passa quelque temps à Vienne, où il fit autant connoître la noblesse de ses sentimens patriotiques, que ses qualités littéraires. A Dresde on auroit souhaité de l'attacher au service de l'électeur à qui il plut beaucoup; mais Mr le marquis de Lucchesini vint à Berlin avant que d'écouter les propositions de la cour de Saxe. Il fut présenté à Fréderic II, qui trouva complètement dans le gentilhomme italien les talens qu'il souhaitoit pour en faire sa société ([a]). La manière dont il vécut avec un roi vieilli dans la littérature & dans la politique, a ajouté infiniment à un fonds de connoissances qu'il y apporta en venant en Prusse, & lui acquit de la considération dans toute l'Eu-

([a]) *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II.* P. II. Ch. 10.

rope. On ne doute pas que Mr de Lucchesini n'ait contribué aussi bien que Mr le comte de Hertzberg à faire prendre à Fréderic II une plus juste & meilleure idée qu'il n'avoit de la littérature allemande. Et il est singulier qu'un écrivain qui n'existe qu'en traduisant ou en compilant des livres allemands, ait voulu en faire un reproche au gentilhomme italien; comme si au lieu de parler au roi des Garve, des Biester, des Schwab, des Gleim, des Nicolaï, ou de Messieurs Kæstner, Wieland, Zimmermann, il eût prôné un maître de langue dont on n'avoit vu que des pamphlets. Malgré cela il n'a pas dépendu de Mr de Lucchesini qu'on n'eût Mr du Puis, & Levêque, qui en étoient bien dignes, à l'académie des sciences & au collége des nobles à Berlin. Par sa réserve respectueuse & sa présence d'esprit, Mr de Lucchesini sut prévenir tous les revers qu'avoient essuyés tant d'autres beaux esprits qui avoient vécu avec Fréderic. On ne cite pas un seul sarcasme que le roi ait lâché sur lui. Le roi prit presque toujours son avis sur les sujets qu'il appela en qualité d'hommes de lettres. Tout le monde sait qu'il rendit service à tous ceux auxquels il lui a été possible de le

faire sans trahir son devoir & son honneur. Il eut cependant le bonheur de se conserver l'estime & la bienveillance de Fréderic II, & de gagner la confiance du prince de Prusse, qui dès les premiers instans de son règne lui marqua combien il avoit été satisfait de sa conduite. Comme on le connoissoit pour très-lettré, *le* nouveau roi voulut que ce fût lui qui composât l'ode funèbre qui devoit être chantée à l'enterrement de Fréderic II. Quoiqu'elle ait été faite à la hâte, cette pièce fut généralement très-applaudie, & fit sentir aux Allemands que le goût de la bonne latinité s'étoit conservé en Italie. Les acclamations faites à l'auteur de l'ode à l'occasion des funérailles du feu roi, & du discours que Mr le marquis de Lucchesini prononça à l'académie, où il fut reçu membre honoraire au mois de Septembre 1786, furent suivis d'autres succès de différent genre. Le nouveau monarque le chargea de commissions importantes pour le cercle de Westphalie, & pour la cour de Rome en 1787. A son retour d'Italie S. M. lui doubla la pension de deux mille écus dont il avoit joui jusqu'alors. Il le désigna envoyé extraordinaire en Hollande au-

près du prince ſtathouder ſon beau-frère, & ſa ſœur chérie, dans des circonſtances connues de tout le monde. D'autres affaires, de plus grande importance pour l'intérêt général, lui firent deſtiner la miſſion de Ruſſie avant qu'il partît pour la Hollande. Il avoit déjà expédié ſes équipages à Pétersbourg, lorsqu'il reçut des ordres & des inſtructions pour négocier en Pologne en paſſant. Il y réuſſit ſi bien au gré du roi ſon maître, que les affaires de la république devenant de jour en jour de plus grande conſéquence, S. M. jugea à propos de le continuer dans cette miſſion. Il n'eſt pas beſoin de dire ſi le ſuccès, qui eſt très-connu, a juſtifié le choix du monarque. Mr le marquis de Lucchefini n'a encore publié, que l'on ſache, que quelques pièces de poëſies, tant italiennes que latines, & ſon discours de réception à l'académie. Mr Buſching, dans ſon Caractère de Fréderic II, parle de quelques mémoires qu'il lui a fournis ſur l'Italie; & Mr Merian, directeur de la claſſe de belles lettres, devoit publier une diſſertation ſur les guerres civiles de la Toscane, que ce gentilhomme italien lui avoit fournie, pour ſervir d'éclairciſſement à ſes mémoires ſur

Dante; mais le marquis la redemanda pour la revoir; & des occupations plus importantes l'empêchèrent de la renvoyer avant l'impreſſion du volume dans lequel ce discours hiſtorique auroit dû être inſéré. Perſonne ne doute en Pruſſe que de tous les gens de lettres, de quelque claſſe qu'ils ſoient, aucun, après Mr le comte de Hertzberg, ne fût plus en état d'écrire l'hiſtoire de Fréderic II que Mr le marquis de Lucchesini; & il pourroit l'écrire également en latin, en italien, en françois, & peut-être en allemand. Mais ſi d'un côté l'on ſouhaite avoir de lui ou de Mr de Hertzberg une telle hiſtoire, l'on ſouhaite de l'autre côté qu'ils ne ſe trouvent jamais dans des circonſtances propres pour y travailler. Car depuis Thucydide jusqu'à Clarendon & Torcy il n'y a eu que les hommes d'état qui avoient quitté leur poſte, qui ayent jamais publié d'hiſtoire.

LUCHET (Jean Pierre Louis, marquis de) né dans l'Orléanois, compoſa dans ſa jeuneſſe une hiſtoire de cette province, dont je vois que les auteurs de *l'Allemagne ſavante* n'ont point eu connoiſſance, & qui lui ſuſcita quelque per-

fécution. Le duc de Choifeul parut une fois s'intéreffer au fort de ce favant orléanois, & de fon époufe fuiffe, née Dillon. Mais cette faveur ne fut que momentanée; & d'ailleurs Mr de Choifeul ayant quitté le miniftère, fa protection devint inutile. Le marquis de Luchet fe retira dans le pays de Vaux, & vécut quelque temps avec Voltaire à Ferney. Il entreprit un journal, reffource de tous les gens de lettres qui fe trouvent fans état fixe. Mais cette reffource n'en fut point une pour Mr de Luchet. L'auteur l'abandonna après avoir donné vingt-quatre cahiers, fous le titre de *Nouvelles de la République des lettres*, en 1775 & 1776. Le fort que lui offrit le feu landgrave de Caffel, le tira du Pays de Vaux; & il devint en 1777 confeiller intime de ce prince, directeur de fon théâtre françois, fecrétaire perpétuel de l'académie des antiquités, furintendant de la chapelle & des fpectacles, premier bibliothécaire, hiftoriographe, vice-préfident d'une chambre de commerce, préfident du comité; en un mot favori. Dès les premières années de fon féjour à Caffel, il donna un Effai fur la minéralogie & la métallourgie; & un an après il publia

l'Hiſtoire de la vie-de Voltaire (a), qui eut quelque ſuccès. Depuis-lors les emplois dont il fut chargé l'empêchèrent de faire des livres. Et quel eſt le favori qui puiſſe compoſer autre choſe que des complimens à ſon maître ou à ſa maîtreſſe ? La mort du landgrave réduiſit Mr de Luchet à peu près dans l'état où il *étoit* lorsqu'il ſe retira à Lauſanne. On lui demanda compte de l'adminiſtration précédente ; & il eſſuya pour cela un procès dont la déciſion lui fut favorable. Il ſe retira à Berlin dans les derniers mois du règne de Fréderic II ; & *il* s'y ſeroit fixé moyennant une modique penſion de l'académie dont il pouvoit être membre utile, ſoit comme littérateur, ſoit comme phyſicien ou minéralogiſte. Mais cela n'eut pas lieu. Et la mort de Fréderic II rendit plus difficile aux François l'entrée dans toute ſorte de places. Cependant le prince Henri, frère de Fréderic, accueillit Mr de Luchet, le logea dans ſon hôtel, & lui fit une penſion fort honnête qu'il lui promit d'augmenter à la mort du margrave de Schwedt, dont le prince devoit hériter, & dont

(a) V. le Nouveau Dictionnaire hiſtorique, Art. *Voltaire.*

dont il hérita peu de temps après. S. A. R. le conduisit même à Paris dans le second voyage qu'elle y fit en 1788, & en partant elle permit à Mr de Luchet de s'y arrêter encore quelque temps. Les troubles de la France survinrent. Le comte de Mirabeau, qui avoit connu à Berlin Mr de Luchet, le détermina à s'attacher aux affaires d'état & à son parti. Et ce savant préféra de vivre dans les troubles de Paris à jouir de la tranquillité de Rheinsberg. Il renvoya au prince le contrat par lequel S. A. R. lui assuroit une pension viagère. Cette étrange résolution peut être excusable, louable même, parce que dans les discordes civiles tout homme qui n'est pas un parfait chrétien, ou épicurien décidé, prend un parti. Mais comment excuser le marquis de Luchet, s'il eut part aux abominations qu'on a publiées sur la cour de Rheinsberg, après avoir reçu tant de bien du prince Henri, dont d'ailleurs l'attachement pour la nation françoise est si connu?

LUDCKE (.........) né à Berlin vers l'an 1760, fils d'un marchand, ou plutôt d'un nautonnier qui faisoit son trafic en transportant par

eau les marchandises de Hambourg à Berlin, & d'ici à Hambourg. Ce garçon, né avec d'autres talens, ne pouvoit s'accommoder des occupations auxquelles son père auroit voulu le fixer ; & le père humain céda aux inclinations du fils, le laissa voyager, & lui fournit même pour cela l'argent nécessaire. Le jeune homme alla en Italie, où il se trouva lorsque le tremblement de terre de la Calabre fit changer de face à tant de villes. Il s'appliqua à la peinture ; il se forma sans maître, simplement en voyant travailler les peintres à Rome, & partout où il en trouva de renommés. Il réussit surtout dans les paysages ; & un de ses tableaux représentant l'Etna, a remporté dans cette année 1789 le prix de l'académie de peinture de Berlin. A la vérité les figures n'y sont pas parfaitement faites ; défaut assez commun parmi les peintres de son genre. Mais comme il est jeune & qu'il conserve toute son ardeur pour l'art auquel il s'est voué, il pourroit encore se perfectionner dans cette partie, comme Vernet & Berghem. Si une certaine fierté de caractère est une preuve de talens dans les artistes, Mr Ludcke peut être compté même à cet égard, dans la première classe.

LUDECKE (Chriſtophe Guillaume) né en 1738. J'ignore pourquoi cet eccléſiaſtique qui a marqué l'année de ſa naiſſance, a laiſſé ignorer le nom du pays où il eſt né. Mais il paroît que ç'a été dans les provinces méridionales des états pruſſiens. Après avoir étudié la théologie, & beaucoup voyagé, il obtint une place de prédicateur à Magdebourg, & il publia entr'autres ouvrages une Deſcription de la Turquie, & de l'état préſent de la religion & de la conſtitution de l'empire turc dans la ſeconde moitié du dix-huitième ſiècle. En 1773 il fut appelé à Stockholm pour être paſteur de l'égliſe allemande de cette ville. Il y a apparence que ſes écrits ſur la Turquie lui ont ſervi de recommandation dans un pays naturellement allié de l'empire ottoman. Mais ce qui eſt certain, c'eſt qu'il eſt presque le ſeul écrivain allemand établi en Suède ([a]).

LUDECKE (Jean Chrétien) curé luthérien dans un village de la vieille Marche, a écrit ſur l'économie rurale, & ſur l'hiſtoire naturelle de la province où il vit.

(a) V. l'art. CATTEAU dans les Additions du Tome I.

LUDERWALD (Jean Balthasar) né en 1722 à Fahrland, village de la moyenne Marche, où son père étoit pasteur, se destina à la théologie & à l'état ecclésiastique, & fut d'assez bonne heure employé à Wolfenbuttel, à Bronswic, à Helmstedt, comme docteur en théologie. Il a beaucoup écrit sur la religion. Il est depuis vingt ans premier pasteur à Vansfelde.

LUDKE (Fréderic Germain) diacre & prédicateur à l'église de St Nicolas de Berlin, naquit à Stendal dans la vieille Marche en 1730. Il eut dans sa jeunesse quelqu'emploi à Danzic, & fut pendant la guerre de sept ans aumônier d'un régiment prussien qu'on appelle à présent Bornstædt. Les distractions des campagnes ne l'empêchèrent pas d'écrire; & il fit imprimer à Breslau quelques sermons. Établi ensuite dans la capitale, comme adjoint d'un très-célèbre prédicateur philosophe, (Spalding,) il composa un ouvrage sur la tolérance, & d'autres livres de ce genre. Il seroit en état de rendre service à ceux qui écrivent l'histoire de la guerre de sept ans. La femme qu'il vient de perdre, en 1789, lui a laissé six enfans; & il n'est pas

l'eccléſiaſtique berlinois qui a la plus nombreuſe famille.. *V.* TROSCHEL,

LUDWIG (Jean Pierre de) mort chancelier de l'univerſité de Halle, en 1743, étoit né en 1670 d'un bailli du château de Hohenhard près de Halle en Souabe. Il étudia d'abord à Tubingue, puis à Wittenberg, enſuite à Halle en Saxe, où il fut fait profeſſeur de philoſophie ſpéculative en 1691. Cependant il ſe fit une grande réputation dans l'hiſtoire & le droit public qui en reſſort; & on lui permit, ou peut-être on lui ordonna ſecrètement de faire un voyage en Hollande pour ſe trouver, ſous prétexte de curioſité littéraire, aux conférences de Ryswyck. Après la concluſion de ce traité, il fit un ſéjour de neuf mois à la Haie, & viſita quelques cours ſur le Rhin. Il ne retourna à Halle qu'en 1700. On travailloit alors avec ardeur pour faire ériger la Pruſſe en royaume; & il fit ſur cette affaire quelques écrits par ordre de la cour. En 1703 il obtint la chaire de profeſſeur d'hiſtoire, & l'année d'après il ſe fit recevoir docteur en droit. Il avoit alors trente-quatre ans. Il fut fait profeſſeur dans cette faculté,

& en même temps historiographe du roi. En 1709 il eut le titre de conseiller privé. Quelque temps après il se fit anoblir, & il acquit des terres nobles. Son mérite & son savoir furent de jour en jour plus reconnus. Le roi Fréderic Guillaume I le créa chancelier de Magdebourg & de l'université. Cette place qu'avoit eue Mr de Seckendorff dès la création de l'université, avoit été vacante pendant quelque temps, apparemment parce qu'il n'y avoit point parmi les savans & les professeurs des personnes assez distinguées pour l'occuper dignement. On sait que dans les anciennes universités ce sont les évêques & les archevêques qui ont cette charge. Ludwig, devenu illustre par différens titres, parut propre à la soutenir avec dignité. Il l'a tenue un peu plus de dix ans. Lorsque Fréderic II fit la conquête de la Silésie, il ordonna au savant chancelier de Halle de composer les déductions de ses droits sur cette province. Ludwig avoit donné au public quantité d'ouvrages sur le droit public d'Allemagne, la plupart sous des noms empruntés, tantôt de Pierre de Giovanni, tantôt de Jean Pierre de Hohenhard, ou de Pharamond Clovis. Il fut

attaqué par une infinité de jurisconsultes & d'historiens de son temps, par Gebauer, par Sextor, par Moser, & même par ses collégues Thomasius & Gundling. Ces deux derniers, & surtout Thomasius, étoient des rivaux dignes de lui. Son érudition étoit immense; & la collection des livres où il puisa, & qu'il commença à rassembler pendant son voyage en Hollande en 1695, étoit étonnante pour un particulier, surtout dans un temps où la librairie ne s'étoit pas encore aussi prodigieusement accrue qu'elle l'a été depuis. La bibliothèque de Mr de Ludwig consistoit en huit cents manuscrits, & treize mille quatre cent soixante volumes imprimés, dont une grande partie contenoient cinq, sept, souvent plus de dix pièces différentes, reliées ensemble. Lorsqu'on fut obligé de la vendre, Jean David Michaëlis en rédigea le catalogue, qui fut imprimé en 1745, en quatre volumes in-8°, & en trois volumes petit caractère. Le célèbre baron de Wolff y ajouta une préface.

LUSI (Spiridione, comte de) n'est connu en Allemagne que comme militaire & politi-

que; puisqu'il fit la guerre avec honneur en 1778, & qu'il a été huit ans envoyé du roi de Prusse à Londres. Cependant avant que d'entrer dans cette double carrière, il étoit très-connu en Italie comme homme de lettres (a). Il est né à Céphalonie en 1741 d'une des principales familles de cette île. Il reçut les premières instructions dans un collége grec à Venise, & continua ses études à l'université de Padoue. Étant à peine âgé de vingt ans, le magistrat qui préside aux études le chargea d'enseigner la langue grecque, c'est-à-dire l'ancienne, & les mathématiques à quelques jeunes Grecs que la république faisoit élever à ses frais. Il connut alors, tant à Padoue qu'à Venise quelques nobles Vénitiens très-instruits, entr'autres Mr Flangini, aujourd'hui cardinal, qui dans ce temps-là s'occupoit de belle littérature & du droit civil. Il fut encore plus particulièrement lié avec Paul Rayneri, mort doge en 1788. Ce savant patricien, qui étoit alors un des présidens de l'université qu'on nomme *Riformatori dello studio*, engagea le jeune de Lusi à traduire du

(a) *Vicissitudes de la littérature.* Part. II. chap. 3.

grec les ouvrages de Lucien. Il avoit donné quatre volumes de cette traduction successivement en 1763—1765, lorsque le désir d'un genre de vie plus actif, d'autres études & d'autres occupations lui firent quitter Padoue & l'Italie. Il partit en 1771, dans l'intention d'aller servir comme militaire en Russie, où l'on étoit alors en guerre avec les Turcs. Mais étant encore à Vienne lorsque la paix entre les Russes & les Turcs fut faite, au lieu d'aller en Russie il s'arrêta à Vienne. Il se fit connoître & estimer particulièrement du comte de Zinzendorf, neveu du célèbre ministre de ce nom, & du prince Dietrichstein, grand écuyer de l'empereur. Ce dernier venant en Silésie en 1774, y conduisit Mr de Lusi, & le présenta au grand Fréderic & au prince de Prusse, aujourd'hui régnant. Invité par ce prince de venir à Berlin, il y vint en 1777. Il vit de nouveau Fréderic II, qui après les premiers entretiens lui fit insinuer qu'il lui feroit un sort s'il vouloit s'attacher à son service. Le comte de Lusi l'accepta; & la guerre de Bavière étant survenue, il fut désigné capitaine, & envoyé à Francfort sur le Mein pour lever un bataillon franc, dont il eut une compagnie

ſous le colonel Steinmetz, & dans la brigade que commandoit le général Zaremba. Le chef de ce corps franc ayant été tué à Commerde près de Jægendorff, le comte de Luſi en prit le commandement. Il repouſſa un corps d'ennemis quatre fois plus fort que le ſien, & alla même les attaquer dans leurs retranchemens, dont il s'empara ([a]). Cette action le fit avancer au rang de major. La paix de Teſchen ayant mis fin à la guerre de Bavière, les corps francs furent congédiés, & le roi retint le comte de Luſi dans l'intention de l'employer d'une autre manière. Effectivement deux ans après il le deſtina ſon envoyé en Angleterre. Les deux cours n'étoient pas alors trop d'accord. Le comte de Luſi eut le bonheur de plaire au roi George & à ſes miniſtres. Il obtint du gouvernement anglois tout ce que la cour de Pruſſe ſouhaitoit. Frédéric II, très-ſatisfait de la manière dont ſon envoyé s'étoit comporté dans des circonſtances critiques, l'avança au rang de colonel; ce qui étoit une très-grande diſtinction dans l'armée pruſſienne, vu le peu

([a]) *Hiſtoire de la guerre de 1778*, par Holzendorf.

de temps qu'il avoit servi. La confédération germanique où le roi d'Angleterre comme électeur de Hanovre entra des premiers, la révolution de la Hollande opérée de concert avec l'Angleterre, le traité conclu pour la garantie de la constitution des Provinces unies, enfin le traité général conclu en 1788 entre les deux puissances prussienne & britannique, ont été négociés & stipulés pendant la mission de Mr le comte de Lusi à Londres. Vers la fin de la même année 1788, le roi Fréderic Guillaume le rappela près de sa personne à Potsdam, lui fixa une pension convenable, lui conféra l'ordre pour le mérite militaire. Il est par son rang actuel à portée de devenir bientôt général.

LYNAR (Henri Casimir Gottlob, comte de). L'intérêt que peut offrir cet article fera pardonner à l'auteur de l'avoir inséré ici, en cas que l'on trouve que le comte de Lynar n'appartienne pas à la Prusse, n'étant point né, n'ayant jamais été employé dans les états du roi. Il suffit qu'il ait été fort souvent & fait de longs séjours dans le pays, pour pouvoir parler de lui sans sortir des bornes que nous avons mises à

notre travail. La famille de Lynar est originaire d'Italie; elle descend de Roch Guarini, ingénieur très-habile qui a servi sous un electeur de Brandebourg. Il prit le nom de comte de Lynar, d'un château de la Romagne appelé Linara; & c'est une des familles nobles transplantées, soit en Saxe, soit en Prusse, qui a le plus prospéré. Le père du comte Casimir de Lynar dont nous parlons, étoit envoyé de Saxe à Copenhague lorsqu'il dut songer à l'éducation de ses trois fils, dont le comte Casimir est le cadet. Il en chargea Mr Busching qui venoit depuis peu d'achever ses études. Et le comte Casimir qui n'avoit alors que trois ans, apprit à épeler d'un des hommes les plus célèbres de l'Allemagne (*a*). Cependant ce ne fut que le frère aîné qui eut pour instituteur & compagnon de voyage ce savant aussi illustre par ses ouvrages imprimés

(*a*) *Noch nie hatte ich mich mit kleinen Kindern so viel beschäftiget, als hier mit den Enkeln der græflichen Herrschaft, dem Grafen Heinrich Casimir Gottlob zu Lynar, und Heinrich dem XXXVII, einem Sohn des Grafen Heinrich des IX Reuss aus Berlin, geschahe. Bey der Tafel hatte ich den letzten neben mir sitzen, und den ersten auf dem Schoos. Gemeiniglich riefen beide zugleich, einer* Ma, *und der andere* Gister, *und also das ganze Wort* Magister. Voyez *Büschings Lebensgeschichte.* p. 119.

que par le bon ordre qu'il a mis dans des écoles illustres de Pétersbourg & de Berlin. Pour qu'il y eût un exemple de plus dans l'histoire du genre humain & de la littérature, qui servît à prouver que les éducations les plus soignées ne sont pas celles qui ont le plus de succès, le comte de Lynar qui eut pour Mentor Mr Busching, n'a pas écrit une ligne ni fait une action que l'on puisse citer; au lieu que le comte Casimir se fait de plusieurs manières estimer des honnêtes gens & des gens de lettres; & il a fait des livres dont des personnes respectables font beaucoup de cas. Le premier ouvrage qui annonça au public allemand, en 1768, les dispositions du comte Casimir de Lynar, a été la traduction d'un livre françois sur les progrès & la décadence du goût. Peu de temps après ce seigneur alla vivre parmi les frères de l'unité, dits autrement *Moraviens* ou *Hernouthiens*. Il adressa en 1774 une lettre à Mr Lavater; & c'est depuis-lors qu'on le regarde comme piétiste. En 1779 il publia un écrit sur l'origine, les progrès, & la constitution présente de ces frères, auxquels il s'étoit agrégé; & l'année suivante il ajouta à cette relation quelques réflexions qui

avoient été faites dans la maison de Barby, un des plus considérables établissemens de cette société. Mr Busching fit quelques additions à ces remarques; & mit une préface de sa façon à la tête d'une seconde édition fort augmentée que le comte de Lynar en a donnée en 1781. En s'affectionnant à cette espèce de communauté religieuse, le comte Casimir ne perdit pas le souvenir de ses parens; il publia en 1782 la Vie du comte Roch Fréderic de Lynar son père. Cependant les progrès de la piété, l'édification du prochain, lui tinrent plus au cœur que l'honneur de sa famille. Car il entreprit en même temps les *Contributions hebdomadaires*, (*wöchentliche Beyträge*,) pour servir aux progrès de la véritable piété; il y mit pour épigraghe *Jésus-Christ tout en tous* (*Alles in allen Christus*); ce qui marque assez l'intention de l'auteur. Il y a aujourd'hui près de vingt cahiers de ce journal. Un autre, qu'il intitula *Magasin pour les enfans de Dieu*, a eu moins de suite. En 1785 on vit paroître sous le nom du comte de Lynar, avec quelques remarques de l'éditeur anonyme, une réponse à la question: *D'où vient que les écrivains qui enseignent l'erreur & qui tournent*

tout en ridicule, ont tant de vogue? Cet ouvrage étoit fait probablement contre le docteur Bahrdt. Mr le comte de Lynar a fait plusieurs autres ouvrages de cette nature. Il vit habituellement avec des savans & des professeurs à Leipsic, à Halle, à Jéna. Il ne va guère dans les villes où résident des cours; & depuis long-temps on ne l'a vu à Berlin, où il a une sœur mariée avec Mr le comte de Kameke.

M.

MADIHN (George Samuel) naquit à Wolfenbuttel en 1729. Son père etoit auditeur général & aſſeſſeur de juſtice à la cour de Bronswic. George Samuel eut dans ſon enfance une maladie qui lui ôtoit l'uſage de la parole. Dès qu'il fut délivré de cette indiſpoſition, il fit ſes études à Wolfenbuttel, enſuite à Halle, puis au collége Carolin de Bronswic. Il les continua à l'univerſité de Helmſtedt pendant trois ans encore. A vingt-un ans il fut fait précepteur des barons de Veltheim; après cela il ſe fit recevoir docteur en 1754 à Halle, où il fut fait profeſſeur à l'univerſité, & aſſeſſeur de l'échevinat. Mais en 1758 Mr de Steck, aujourd'hui conſeiller intime au cabinet à Berlin, ayant quitté ſa place de profeſſeur à Francfort, Mr George Madihn lui succéda lorsqu'il fut transféré de l'univerſité de Halle à celle de Francfort ſur l'Oder On a de lui vingt-cinq à trente traités ou diſſertations ſur le droit, la plupart en latin.

MADIHN (Louis Godefroi) frère du précédent, né en 1748, eſt auſſi profeſſeur de droit

à

à Francfort fur l'Oder. Il a écrit fur l'hiftoire du droit criminel.

Maimon (Salomon) Juif lithuanien, vivant à Berlin, s'eft totalement adonné aux fpéculations métaphyfiques. Ceux qui le lifent & qui le connoiffent le trouvent plus original & plus profond, & même plus philofophe que Mendelfohn. Mais il n'égale pas celui-ci dans l'élégance du ftyle. Il eft grand partifan de Kant, à qui il vient d'adreffer un effai fur la philofophie tranfcendante. L'Anglois Shaftesbury, le François Malebranche, le Napolitain Jean de Vico, tous célèbres métaphyficiens, & tous auffi abftrus que le profeffeur pruffien, n'ont pas eu la gloire d'avoir des Juifs pour fectateurs, & de fervir à expliquer le Talmud. En s'attachant à Kant, le Juif Maimon ne négligea pas Plouquet, autre métaphyficien célèbre de nos jours.

Mainvillers (......... de) gentilhomme françois, qui joua un rôle affez comique dans la littérature pruffienne. Il vint à Berlin dans les premières années du règne de Fréde-

ric II; & on le préſenta à la cour. Il fut quel-
que temps copiſte ou co-laborateur du marquis
d'Argens, avec lequel il ſe brouilla dans la ſuite.
Je n'ai pu trouver les mémoires que Mainvil-
lers a écrits ſur ſa vie & ſes aventures; mais l'on
ſait qu'il enleva la comédienne Cochois, belle-
mère du marquis d'Argens, ou qu'il ſe laiſſa
enlever par elle, ainſi qu'il le racontoit. Il re-
parut pluſieurs fois à Berlin, quelquefois aſſez
galamment habillé, d'autres fois couvert de
haillons, plein de vermine, & demandant l'au-
mône. Il alloit de Paris à Pétersbourg; de là à
Conſtantinople ou à Lisbonne, toujours à pied,
& demandant l'hoſpitalité aux gentilshommes
dans leurs terres, & aux eccléſiaſtiques dans
leurs paroiſſes. Plus d'une fois il fut volé ſur le
chemin. Un jour il arriva à Berlin, presque nu;
& en ſe préſentant à quelques paſteurs françois
pour avoir quelque ſecours, il raconta les mal-
heurs qui lui étoient arrivés; mais il paroiſſoit
s'en conſoler, parce qu'il avoit ſauvé *ſa Pétréade*.
C'eſt un poëme ſoi-diſant épique ſur Pierre le
grand, où il n'y a peut-être pas dix vers ſup-
portables dans tout le volume *C'eſt le ſeul ou-
vrage de lui que nous ayons eu ſous les yeux,*

& que l'on ne manque jamais de citer lorsqu'on nomme le chevalier de Mainvillers

MANGELSDORFF (Charles Ehregott) né à Dresde, donna des leçons particulières à Halle, & fut ensuite un des maîtres du célèbre philantropin de Dessau. Il est depuis l'an 1782 professeur d'histoire & d'éloquence à Kœnigsberg. C'est, après Mr Campe peut-être, un de ceux qui font le plus d'honneur aux établissemens littéraires du prince de Dessau, & même au fameux Basedow, dont il a traduit de l'allemand en latin quelques ouvrages sur l'éducation. Il a fait des abrégés historiques & des tables qui servent pour étudier l'histoire.

MANGER (Henri Louis) surintendant des bâtimens & des jardins du roi à Potsdam, est né en 1728 à Kitscher, petit village de la Saxe, entre Borna & Altenbourg. Son père n'étoit que jardinier; mais il avoit quelque connoissance du dessein; & après avoir envoyé ce fils aux écoles de Leipsic, il lui apprit lui-même à dessiner, autant qu'il put. Un architecte de Leipsic, nommé Schiendlein, prit chez lui le jeune gar-

çon, lui fit apprendre le dessein, & même les mathématiques, & l'employa dans la conduite de plusieurs bâtimens. Le jeune Manger, qui vouloit ensuite se destiner à l'architecture militaire, alla à Dresde, & s'appliqua à cette partie sous la direction de Canway de Wate, capitaine ingénieur au service d'Auguste III, roi de Pologne. Les connoissances qu'il avoit à Potsdam l'attirèrent dans cette ville. Son intention étoit d'être placé dans le corps du génie: mais il le fut dans le comptoir des bâtimens; & il eut la conduite de plusieurs édifices sous le vieux Boumann hollandois, & sous un autre architecte, nommé Hildebrand. Depuis-lors il fut toujours employé à Potsdam & dans les environs. Il donnera lui-même une notice exacte des bâtimens dont il a eu la conduite, ou donné les plans, dans un ouvrage dont nous avons déjà le premier volume sous nos yeux. Le titre en est: *Histoire des bâtimens de Potsdam, particulièrement sous le règne de Frèderic II*, (*Baugeschichte von Potsdam, &c.*)

MANSTEIN (Christophe Herrmann de) naquit à Pétersbourg en 1711. Son père, lieute-

nant général au service de Russie, envoya ce fils à Berlin pour être élevé dans la maison des cadets de cette ville; & il devint ensuite officier. Mais étant allé voir ses parens à Rével en 1736, il s'arrêta auprès d'eux, demanda son congé au roi de Prusse (a), & prit service en Russie. Il se distingua par sa bravoure dans la guerre de Turquie. Dans la fameuse révolution de 1740, par laquelle le duc de Courlande fut renversé, Mr de Manstein fut chargé de la commission d'aller se saisir de la personne de ce terrible favori. Fréderic II l'attira de nouveau en Prusse en 1747. Il étoit lieutenant général en 1757, lorsque par sa valeur fougueuse il engagea la bataille de Prague, & causa la perte de celle de Colin (b). Il fut tué peu de jours après par la troupe de Laudon. Les Mémoires qu'on a de lui comprennent particulièrement l'histoire de la Russie depuis la mort de Pierre I jusqu'au règne d'Élisabeth. Comme il savoit plusieurs langues, & passablement la françoise,

(a) Voyez ses Mémoires, sa Vie par Pauli, & l'Histoire de Russie.

(b) V. *Oeuvres posthumes de Fréderic II.* Tom. III. p. 152 & 180. édit. de Berlin.

bord à la chambre de justice, il ne jugea pas à propos de paroître comme auteur. Mais l'on n'ignore pas qu'une suite de lettres qui parurent en Hollande sous le titre de *Lettres d'un ami de Leide à un ami d'Amsterdam*, est sortie de sa plume. Ce sont des réflexions politiques sur les affaires du temps depuis 1756 jusqu'en 1762. Après la paix de Hubertsbourg Frédéric II fit Mr de Marconnay conseiller privé & secrétaire d'état. Il a la place qu'avoit le comte de Hertzberg, lorsque celui-ci fut fait ministre du cabinet. Ils ont très-souvent travaillé de concert, puisque toutes les déductions que le cabinet de Berlin fit paroître en allemand, étoient traduites en françois par Mr de Marconnay.

MARGRAVE (André Sigismond) né en 1707 à Berlin, où il mourut directeur de la classe de physique à l'académie des sciences l'an 1782. Il étoit regardé comme le premier chimiste de son temps. Il doit sa réputation à un réglement de l'académie, en vertu duquel les mémoires devoient s'imprimer en françois. Il auroit été connu beaucoup moins & plus tard, si on avoit dû attendre que ses ouvrages fussent

traduits ailleurs. Il écrivoit en allemand; n'étant qu'apothicaire de profession, c'étoit beaucoup qu'il sût le latin pour lire des livres. Ces mémoires académiques, traduits d'abord en françois, ont été très-bien reçus & infiniment estimés en France, ainsi que dans toute l'Europe. Ils ont été recueillis par Mr de Machi, & réimprimés à Paris en deux volumes in-8°. Un de ses grands mérites, c'est l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il faisoit & refaisoit ses expériences; de sorte que l'on peut s'y fier, & que les chimistes s'y fient en effet sans réserve.

MARPOURG (Fréderic Guillaume) le plus grand enthousiaste que la musique ait eu à Berlin, & peut-être en Allemagne, débuta l'an 1749 par un petit ouvrage en allemand, qu'il intitula *le Musicien critique sur les bords de la Sprée.* Depuis il donna presque tous les ans quelque chose au public dans ce genre. Il s'appliqua au calcul. Sa connoissance avoit intéressé feu Mr Sarti, célèbre compositeur italien, qui dans le temps qu'il passa par Berlin pour aller en Russie, nous parut fort occupé de l'algèbre pour la rapporter à la musique. Mais dans

le peu de jours que Mr Sarti s'arrêta dans cette ville, il n'eut pas le temps de voir Mr Marpourg.

MARSCHALL (Fréderic Guillaume de) fils du suivant, est né à Berlin vers l'an 1725. Après les premières instructions qu'il reçut dans la maison de son père & dans les colléges de la capitale, il alla continuer ses études à Leipsic, particulièrement sous Jean Jaques Mascow, célèbre professeur d'histoire & de droit public. Il ne se borna pas à cette partie; il voulut embrasser toute l'universalité des connoissances humaines; & à son retour à Berlin il rassembla une grande bibliothèque de toutes sortes de livres & des plus belles éditions. Il n'avoit que vingt-cinq ans environ, lorsque l'idée qu'on avoit conçue de son savoir lui ouvrit les portes de l'académie en 1750. Dans la vue de fournir une carrière brillante dans le ministère, il épousa la fille du comte de Podewils, premier ministre du cabinet. Mais la haine que lui voua sa propre mère, parce qu'il s'étoit marié contre son avis, & peut-être par d'autres raisons, lui fit beaucoup de tort; & la protection du beau-père lui fut d'autant plus inutile, qu'il se sépara avec éclat de

son épouse. Brouillé avec ses parens, & chargé de dettes par son goût pour les livres, pour les filles de théâtre & pour la chimie, il quitta Berlin en 1752. Il alla à Havelberg, où il avoit un canonicat, qu'il vendit; & de là il s'enfut en Espagne, où il comptoit d'être chargé de la négociation dans laquelle Mr de Cagnoni, & Milord Maréchal, avoient échoué (*). Il espéroit de faire quelque chose de plus que ces deux nobles émissaires; car aucun d'eux n'y a été avec caractère public. Sur cela Mr de Marschall demanda d'être accrédité formellement en Espagne, ou d'être envoyé à quelque autre cour. Le roi le lui refusa. Mr de Marschall par dépit ne voulut plus revenir à Berlin, & ne resta point en Espagne. On dit que s'il eût voulu se faire catholique il y auroit pu faire une fortune assez brillante. Il alla vivre à Rome en 1754. Ne recevant aucun appointement, ni les revenus des biens paternels dont la mère étoit usufruitière & maîtresse, Mr de Marschall se vit réduit à la plus grande détresse, que son goût pour la chimie augmentoit encore. Quelques seigneurs romains à la persuasion desquels

(a) *Essai sur la vie & le règne de Fréderic II.* P. I. Ch. 12.

il s'étoit enfin résolu d'embrasser la religion catholique, lui firent une pension de soixante écus ou trente ducats par mois; & avec cela il subsistoit honnêtement. Il vit à Rome depuis trente-six ans, avec le titre de chevalier de robe & d'épée. Il ne s'est point remarié. La Dame dont il s'est séparé, s'est depuis mariée trois fois très-honorablement. Le second & le troisième mari sont morts; le quatrième vit encore, & se trouve très-heureux dans son ménage. *V.* HORDT.

MARSCHALL (Samuel de) naquit à Kœnigsberg d'un père qui prétendoit descendre & qui descendoit peut-être d'une famille écossoise de ce nom illustre ([a]); mais qui dans le fait n'étoit que négociant. Samuel, après avoir achevé ses études à Leipsic, vint s'établir à Berlin, où il gagna la confiance du roi Fréderic Guillaume I, qui l'avança par degré, & le fit enfin

(*a*) Un professeur de Francfort sur l'Oder, nommé Dithmarus, composa la généalogie de la famille Marschall. Il y a en Savoie une famille très-ancienne & très-illustre de ce nom, partagée en différentes branches, celles des barons de la Valdisère, & des comtes de Chaumont, qui n'ont pas été réduites à subsister par le commerce.

ministre d'état. Il fut un des premiers membres du grand conseil des finances que le roi établit sous le nom de grand directoire en 1723. Le département que lui confia Fréderic Guillaume, outre celui du commerce, étoit d'une nature singulière. C'étoit la caisse des recrues, à laquelle ce roi passionné pour les hommes de haute taille avoit assigné tout ce que devoient payer ceux qui ambitionnoient des titres & des priviléges: on les vendoit quelquefois à l'enchère. Le produit de ces ventes de parchemin, en remplissant la caisse royale, augmenta le crédit & les revenus du ministre. Au reste Mr Samuel de Marschall étoit homme de beaucoup d'esprit, ayant de grandes connoissances, & aimant la société des gens de lettres. Il paroît avoir été de l'ancienne société des sciences, puisqu'on le trouve dans le catalogue parmi les membres honoraires de l'académie de l'an 1747, sans qu'on ait marqué nulle part dans les actes l'année de sa réception, comme l'on trouve celle de son fils. Il publia en concurrence de Mr de Still quelques brochures en françois, sous le titre de *Bouquets*. Il mourut en 1749. Je ne sais par quelle raison on n'en a point fait l'éloge.

MARTINI (Jean Matthias) né à Rostock dans le Mecklenbourg en 1738, étudia dans l'université de sa patrie, & fut ensuite professeur à celle de Lutzow. Il l'est à présent à celle de Halle. Ses ouvrages roulent la plupart sur le droit féodal, & particulièrement sur celui du Mecklenbourg. Quelques-uns appartiennent au droit criminel.

MARTINI (Fréderic Henri Guillaume) naquit en 1729 à Ohrdorff, petit village dans la Thuringe, où son père étoit pasteur. Ce père, qui le destinoit à l'étude de la théologie & surtout des langues orientales, dans lesquelles il étoit lui-même profondément versé, mourut lorsque le fils n'avoit que dix ans; & la collection de livres arabes, & en toutes sortes de langues anciennes & modernes, qu'il avoit rassemblés, se dispersa. D'ailleurs Fréderic Martini se sentit porté de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle, malgré que sa mère l'eût voulu voir suivre la carrière de son mari défunt. Il vint à Berlin, où il avoit un parent dans la magistrature. La mort de ce parent lui ôta les espérances qu'il avoit conçues d'en être secouru.

Il retourna en Thuringe, & ſe deſtina à la médecine. Il étudia à Jéna, enſuite à Francfort ſur l'Oder. Après avoir été pluſieurs fois à Berlin pour voir les perſonnes qu'il y connoiſſoit, il s'y établit enfin. Il épouſa la fille d'un organiſte, nommé Lehmann, & exerça la médecine. En même temps il raſſembla des coquilles & toutes ſortes de foſſiles, & entreprit un journal, qu'il intitula *Magaſin berlinois*, dont il publia quelques cahiers depuis 1764 jusqu'à 1768. Il le continua ſous le titre de *Lettres amicales de différens auteurs pour la ſatisfaction du cœur.* Il ſe mit enſuite à traduire un ouvrage de Godefroi ſur les coquilles & quelques traités du célèbre Tiſſot. Peu de temps après il entreprit la traduction de l'hiſtoire naturelle du comte de Buffon. Ce travail lui mérita de grands éloges. Mais ce qui le rendit encore plus célèbre & plus cher aux Pruſſiens & à toute l'Allemagne ſavante, ce fut l'établiſſement de la ſociété des Curieux de la nature qui eut lieu en 1769. La première idée de cette ſociété eſt due à un Franconien, nommé Jean Laurent Rauſch (*a*),

(*a*) Voyez *Buchner*, *Acad. Natur. Curioſ. hiſt.* p. 17—24. Ulm & Magdebourg. 1775. in-8°.

qui l'établit à Schwein, très-petite ville de la Franconie en 1652. Toutes les sociétés les plus célèbres, hors celle de Berlin, ont commencé de la même manière. Les réglemens qui datent de l'année même de sa fondation, sont très-sages ; & il seroit à souhaiter qu'on en eût de pareils & qu'on les observât dans toutes les académies. Cette société, nommée souvent *Naturæ curiosorum*, (*Naturforschender-Freunde*,) étoit presque oubliée lorsque Martini la rétablit à Berlin. Il ne survécut qu'environ neuf ans à cette fondation si utile. Sa conduite & sa vie suffisent pour prouver que des esprits trop libres ont eu tort d'écrire qu'un chrétien ne peut être bon naturaliste. Il étoit aussi attaché à la religion qu'à l'histoire de la nature. Malheureusement cet homme savant, bon ami, bon mari, père tendre, mais infortuné, ne jouissoit pas d'une fort bonne santé. Sa constitution fut toujours un peu foible dès le commencement de sa carrière. Il fut père de cinq filles qu'il eut la douleur de se voir enlever dans l'enfance. Il les suivit âgé de quarante-neuf ans en 1778. Les *curieux de la nature* regrettent encore sa perte, quoique leur société n'ait cessé de croî-

tre

tre & de prospérer après la mort du restaurateur. Fréderic II n'a rien fait pour cet établissement; mais son successeur s'en est déclaré le protecteur, & lui a fait présent d'une maison située dans la rue françoise près de l'église catholique. Le savant pasteur Gœtze son ami en a écrit la vie, où l'on trouve le catalogue de ses ouvrages au nombre de trente, tous en allemand, excepté la dissertation inaugurale, & une autre sur l'utilité des bains de vapeurs, pour faciliter l'expulsion de la petite vérole. Mr. Chemnitz, aumônier de la garnison allemande à Copenhague, a ajouté trois gros volumes in-4° à la *Conchiologie* de ce savant docteur.

MASIUS (Chrétien) naquit en Poméranie en 1711. Agé de vingt-sept ans il se fit recevoir docteur en droit à Leipsic. Il fit quelque séjour dans cette ville, & il y publia en latin une dissertation où il prouve l'inutilité des projets de ceux qui voudroient empêcher toutes les disputes & tous les procès. Devenu professeur à l'université d'Erlang, il donna une autre dissertation, pour prouver une chose qu'on ne lui disputera peut-être pas: c'est l'utilité de l'hi-

ſtoire de ſon propre pays. Il n'a écrit qu'en latin. Mort en 1787.

Massow (Éwald de) né en Poméranie dans une des terres que poſſède ſa famille, entra au ſervice dans le régiment du célèbre maréchal Schwérin, qui eſt à préſent celui de Béville. Il quitta le ſervice militaire, & ce dut être par des motifs honnêtes, puisqu'en même temps Fréderic II le fit préſident de la chambre des domaines à Kœnigsberg, & en 1754 miniſtre dirigeant de la Siléſie, à la mort du comte de Munchow. On le fit alors membre de l'académie. Une attaque d'apoplexie qui lui prit quelques mois après l'ayant obligé de ſe rendre aux bains de Carlsbad pour ſe rétablir, il ſe laiſſa entraîner par la vivacité de ſon caractère dans des liaiſons aſſez imprudentes avec des généraux autrichiens. Le prince évêque de Breslau, ſon ennemi déclaré, profita de cette circonſtance pour le perdre. (*V.* Schaffgotsch.) Fréderic II prit ce prétexte pour lui faire demander ſa démiſſion vers la fin de l'année 1755. Peut-être le véritable motif étoit-il la trop grande franchiſe avec laquelle Mr de Maſſow

parloit quelquefois au roi ſur les affaires de la province confiée à ſon adminiſtration. Mais on doit avouer que malgré ſon eſprit & ſes connoiſſances, en le conſidérant comme homme d'état, il n'étoit pas propre à remplir une telle place dans des circonſtances fort critiques. Le roi s'en étoit apperçu quelques mois après lui avoir deſtiné ce poſte. Comme on s'attendoit dès l'an 1755 à une guerre, il croyoit néceſſaire d'avoir en Siléſie un miniſtre capable de le mieux ſervir. Il y mit ce Mr de Schlaberndorff dont il eſt tant parlé dans l'hiſtoire de la Siléſie. Mr de Maſſow ſe retira à Bartin, où il étoit né, & il y mourut en 1769, âgé de ſoixante & douze ans. Valentin de Maſſow qui dans la ſuite a été premier miniſtre des finances à Berlin, quoique parent de celui dont nous parlons, étoit de la branche ou de la maiſon de Rohr.

Maupertuis (Pierre Louis Moreau de) né en 1698 à Saint-Malo d'un père négociant d'origine, enſuite gentilhomme & député au conſeil de commerce de la ville. Il fut élevé & inſtruit auprès de ſes parens. Il eſt du petit nombre des ſavans illuſtres qui n'ont pas

fait leurs études dans des colléges, ni aux universités; & cet exemple ne tire guère à conséquence contre l'instruction publique. Mr de Maupertuis ressentit pendant toute sa vie les effets d'une éducation domestique trop molle & trop délicate, qui n'influe jamais avantageusement sur le caractère. Il avouoit-lui même à ses amis qu'il lui fallut faire de grands efforts dans la suite pour souffrir la moindre opposition à ses sentimens, parce que dans sa jeunesse il n'avoit jamais été contredit. A l'âge de vingt ans il entra dans les mousquetaires gris; & son père lui acheta une compagnie deux ans après. Dans cet état il passa quelques étés à Lille en Flandre où étoit le régiment; mais il alloit passer les hivers à Paris, pour fréquenter les gens de lettres. Le fameux Freret lui conseilla de se vouer à la géométrie; & quelques autres de ses amis le déterminérent après de longues délibérations à quitter le service militaire, & à entrer dans l'académie des sciences. Il y fut reçu au mois de Décembre de l'an 1723, âgé de vingt-cinq ans. Il se donna alors lui-même les maîtres qu'il n'avoit pu souffrir tandis qu'il étoit adolescent. Il prit des leçons de Mr Nicole, un de ses con-

frères académiciens. Il fit un voyage à Londres, conduit par l'enthousiasme qu'avoit excité en France le nom de Newton; & se vantoit d'avoir été le premier à faire adopter aux François le newtonianisme ([a]). Peu de temps après il alla à Bâle, ville devenue alors plus que jamais célèbre par les découvertes géométriques de Jaques, de Jean & de Daniel Bernoulli, qu'on peut regarder comme les créateurs de la géométrie sublime. Jaques étoit mort, Jean étoit septuagénaire; Maupertuis en fit son maître & presque son père, & devint véritablement le frère de ses deux fils, de Daniel & de Jean ([b]). C'est dans le sein de cette famille qui a tant contribué aux progrès de la géométrie sublime que Mr de Maupertuis s'est perfectionné. Après plu-

(a) Voyez Lettre XII. p. 253. dans le second volume de ses œuvres.

(b) Je crois nécessaire d'ajouter ici que l'Europe savante a connu & connoît six ou sept Bernoulli mathématiciens & auteurs, & trois qui ont le même nom de Jean. Le premier de ces trois, Jean, frère de Jaques, est mort en 1747; le second vit encore à Bâle, âgé de quatre-vingts ans; il est frère de Daniel. Un fils de celui-ci, petit-fils de Jean, petit-neveu de Jaques, & neveu de Daniel, né en 1744 (non en 1741, comme il s'est glissé dans son article par faute d'impression) est à Berlin comme astronome, & membre de l'académie.

ſieurs autres mémoires qu'il avoit lus pendant ſix ans à l'académie des ſciences de Paris, il en lut un en 1733 ſur la figure de la terre & ſur le moyen de la déterminer. Il fut alors nommé pour aller vers le cercle polaire à la tête de trois autres académiciens, Clairaut, Camus, & le Monnier, afin de déterminer cette figure de la terre ſur laquelle on diſputoit. Le ſuccès de cette entrepriſe augmenta ſa réputation, lui acquit une grande célébrité, & lui ſuſcita en même temps des ennemis parmi les ſavans de France, & ſurtout parmi ſes confrères de l'académie qui avoient ſoutenu que la terre n'étoit pas applatie vers le pôle comme Maupertuis venoit de le prouver. Il trouva une diſtraction aux chagrins que lui causèrent ces disputes, en allant vivre à Cirey chez la fameuſe marquiſe du Châtelet avec Voltaire, & Samuel Kœnig, que lui-même recommanda à la marquiſe pour lui apprendre les mathématiques.

§. 1. Mr de Maupertuis n'avoit point connu perſonnellement le prince de Pruſſe Fréderic à Rheinsberg. En allant aux terres polaires il étoit paſſé de Dunkerque à Stockholm, & étoit retourné en France ſans paſſer par Berlin. Mais

son nom étoit très-connu à ce prince, qui monté sur le trône le jugea l'homme le plus capable de remplacer Leibnitz dans la direction de l'académie qu'il vouloit rétablir. Mr de Maupertuis vint auprès de Fréderic II dans le moment que ce monarque fit la conquête de la Silésie l'an 1741. Il vouloit être non-seulement spectateur, mais acteur, autant qu'il le pouvoit. Aussi fut-il fait prisonnier à la bataille de Molwitz. Maupertuis, conduit à Vienne prisonnier de guerre, fut non-seulement mis en liberté, mais comblé de politesses par la reine de Hongrie & le grand duc de Toscane son mari. Il revint à Berlin, & il retourna encore à Paris, où il écrivit sur la comète qui parut en 1742. L'année d'après il fut reçu à l'académie françoise. Il se rendit cependant comme volontaire à l'armée de France qui assiégeoit Fribourg. La place étant prise, il fut expédié au roi de Prusse pour lui en porter la nouvelle. Cette mission lui procura tout ce qu'il pouvoit désirer de plus honorable. Il fut mis à la tête de l'académie que Fréderic rétablit en 1744 sur les débris de l'ancienne société que Leibnitz avoit fondée sous son prédécesseur Fréderic I, & que quel-

ques seigneurs avoient déjà un peu relevée pendant que Fréderic II étoit occupé des deux guerres de Silésie. (*V. l'art.* SCHMETTAU.) Les réglemens, qui conféroient une autorité absolue à Monsieur de Maupertuis comme président, ne furent signés & publiés formellement que deux ans après. Par un article de ces réglemens, quatre seigneurs des plus distingués de la cour, qui avoient le titre & faisoient les fonctions de curateurs, furent subordonnés à un étranger qui n'avoit encore eu d'autre rang que celui de capitaine, ni d'autre place que celle de simple académicien. Cela dut un peu étonner le public ignorant, mais le roi vouloit pour chef de l'académie un savant uniquement appliqué à cette présidence. L'on voit par les apostilles que le roi fit de sa main aux réglemens que Mr de Maupertuis avoit dressés, que S. M. confioit au président le pouvoir le plus étendu (a). Aucun savant, sans changer d'état, n'avoit jamais fait une fortune plus brillante. Il eut comme président de l'académie une pension de trois mille écus, qui jointe à ses propres

(a) V. l'Histoire de l'académie à part, & le second volume de ses mémoires.

iens le mettoit très-fort à son aise. La même nnée qu'il fut désigné président de l'académie, l se maria à Berlin avec une demoiselle de la première qualité, fille d'un ministre d'état & dame d'honneur de la reine mère. Mademoiselle de Borck, que Mr de Maupertuis épousa, quoique d'une famille qui a de l'esprit, ne se piquoit pas de briller par là; mais elle étoit très-honnête, & très-vertueuse, d'une humeur fort douce, & douée des qualités les plus essentielles pour rendre un mariage heureux. Mr de Maupertuis le fut complétement à cet égard, excepté qu'il n'eut point d'enfans. Cependant deux personnes qu'il avoit comptées parmi ses meilleurs amis, Kœnig devenu professeur à Franecker, & Mr de Voltaire, vinrent en 1750 à Berlin troubler le repos du président. Kœnig lui communiqua une dissertation où il annonçoit que le principe de la moindre quantité d'action avoit été trouvé par Leibnitz. Maupertuis le reçut un peu brusquement. Alors une guerre plus que littéraire s'alluma entre le président de l'académie de Berlin & le professeur de Franecker. Voltaire, jaloux de la faveur dont Maupertuis jouissoit auprès de Fréderic II, se déclara publi-

quement pour Kœnig, & fit imprimer à cette occasion la fameuse *Diatribe du docteur Akakia.* C'est un des plus agréables ouvrages de Voltaire, par où l'on voit comment une même chose peut être présentée sous des aspects très-différens. En lisant les lettres de Maupertuis, qui ont fourni la matière de cette raillerie à son rival, on ne peut s'empêcher d'en adopter les idées; & on est charmé des plaisanteries qu'on trouve dans la *Diatribe.* Aussi le roi s'en amusa-t-il beaucoup; & son estime pour Maupertuis ne diminua pourtant en rien. Il en vint même, en faveur du président de son académie, à un acte qui fait exception à son système de tolérance. Il avoit exigé de l'auteur de l'Akakia qu'il supprimât cette satire. On en avoit jeté à la cheminée même du roi les exemplaires imprimés clandestinement à Potsdam [a]. Mais Voltaire en envoya un exemplaire par la poste en Hollande; & l'Akakia reparut & se répandit à Berlin. Fréderic fit brûler le livre par les mains du bourreau dans les places de Berlin. Cependant ni cette satisfaction éclatante, ni

(a) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Chap. 13.

le départ de Voltaire accompagné de traitemens assez rudes, ne rendirent point la tranquillité à Maupertuis. Il eut vers le même temps une dispute philosophique & théologique avec un autre des plus fameux auteurs du siècle, à cause d'un petit ouvrage rempli d'idées aussi singulières que neuves sur la formation des corps, qu'il intitula *Systême de la Nature.* Il le publia la première fois en latin sous le nom supposé du docteur Baumann, & sous la forme d'une thèse qui porte Erlang pour le lieu de l'impression, & 1751 pour l'année. Mr Diderot, dans son Interprétation de la Nature, §. 4, attaqua cette thèse, & parut croire qu'on en pouvoit tirer des conséquences terribles en faveur du matérialisme. Ce n'étoit pas ce qui effrayoit Mr Diderot, qui ne fut jamais soupçonné d'être fort contraire à la doctrine que la thèse lui parut contenir. Il se servit probablement de cette occasion pour la répandre. Mais Mr de Maupertuis sachant qu'on n'ignoroit pas que cet essai étoit de lui, fut fort fâché de se voir accusé de matérialisme. Il répondit aux objections de Mr Diderot. Et ce fut après avoir fait cette réponse qu'il donna une édition complète de ses

œuvres, où cette réponſe a été inſérée. L'édition faite à Lyon, parut en 1756 au moment que l'auteur, à l'ouverture de la troiſiéme guerre de Siléſie, obtint un nouveau congé pour aller en France rétablir ſa ſanté: c'étoit la troiſiéme fois qu'il y alloit depuis ſon mariage. Il ſe rendit à Paris & à St Malo, & de là à Bourdeaux, d'où il comptoit revenir par mer à Hambourg; & de là à Berlin. Mais les circonſtances de la guerre rendoient ce trajet dangereux. Il obtint une prolongation de congé; & dans l'idée de faire un voyage en Italie, il alla d'abord en Languedoc. S'étant arrêté près de ſept mois à Toulouſe, il renonça au projet de voyager en Italie, & ne ſongea plus qu'à ſe rapprocher de Berlin. Il ſe rendit à Lyon au mois de Juillet 1758, & de là à Neuchâtel, où Milord Maréchal ſon ami, gouverneur de ce petit état, le retint trois mois. Vers l'automne Mr de Maupertuis ſe transporta à Bâle dans un état plus que languiſſant. Madame de Maupertuis, à laquelle on avoit caché autant qu'il étoit poſſible l'état de ſon mari, partit de Berlin pour aller le voir, lorsqu'elle apprit enfin qu'il étoit dangereuſement malade.

Elle se fit accompagner par Mr Merian, ami du président, & compatriote de Mr Bernoulli chez qui il étoit logé. Les lettres qu'on reçut en route obligèrent Madame de Maupertuis de s'arrêter à Strasbourg. Mr Merian la devança: il trouva le président encore en vie, mais sans connoissance; & il retourna le même soir à Strasbourg rejoindre Madame de Maupertuis, qui n'arriva plus à temps de recevoir les derniers soupirs de son mari. Il étoit mort un jour avant qu'elle arrivât à Bâle, au mois de Juillet de 1759.

Fréderic II regretta beaucoup la mort de ce savant, & le montra en plusieurs occasions, surtout dans la réponse qu'il fit à Voltaire, lorsqu'il parut insulter les manes de son adversaire (a). Il ne fut point remplacé dans la présidence de l'académie; mais les sujets dont il l'avoit composée se trouvèrent en état d'en soutenir la réputation, & de se gouverner longtemps sous la protection immédiate du roi. Une des premières choses que fit le roi, lorsque la paix de 1763 lui permit de songer à l'académie, ce fut d'y appeler un des fils de Mr Jean

(a) Voyez les *Lettres de Fréderic II* dans ses Oeuvres posth. (édit. de Berlin.) Tom. IX. p. 248. & Tom. XI. p. 124-125.

Bernoulli, dans la maison duquel le présider étoit mort (a).

§. 2. La vivacité de Mr de Maupertuis étoit extrême. Elle éclatoit dans sa tête & dans ses yeux; & cette vivacité jointe à la manière dont il s'habilloit & dont il se présentoit, devoit le rendre un peu singulier: mais cette singularité n'avoit rien de désagréable. Il étoit d'ailleurs poli, caressant même, parlant avec facilité & avec esprit; & il plaisoit dans la société. Il étoit bon ami, bon & fidelle mari, & sujet reconnoissant. On lui reproche un amour propre trop sensible, & quelque chose d'ardent, de sombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractère. Il semble à la vérité avoir donné lieu à ces reproches par la manière dont il avoit traité Mr de Cassini dans sa dispute sur la figure de la terre (b), par quelques différens qu'il eut avec le maréchal de Schmettau, par la manière dont il traita quelquefois Kœnig, par le ton qu'il prit une fois avec Mr de la Lande (c);

(a) V. l'article BERNOULLI, & la Note citée ci-dessus.

(b) V. la Lettre XIII. p. 264.

(c) Ce fut lorsque celui-ci fut reçu personnellement membre de l'académie, quoiqu'en qualité de membre étranger.

enfin pour avoir renvoyé de l'académie un Mr Paſſavant. Mais dans toutes ces occaſions la conduite de Mr de Maupertuis étoit pour le moins excuſable. Avec Mr de Caſſini il avoit raiſon dans le fond de la choſe. Kœnig auroit indiſpoſé tout homme un peu ſenſible (a). Quant à Mr de Schmettau, nous verrons ailleurs qu'il avoit bien auſſi ſes caprices. La jalouſie & la méchanceté de Voltaire ſont aſſez connues. Mr de la Lande étoit alors jeune, & pouvoit bien avoir beſoin des leçons de Mr de Maupertuis. Paſſavant avoit ſurement des torts quand il fut congédié. Au reſte je n'ai trouvé perſonne de tous ceux qui eurent affaire avec Maupertuis pendant ſa préſidence de l'académie qui ne rende juſtice à ſon caractère, tant moral que ſocial. Mr de Maupertuis aimoit l'ordre & la décence, & cherchoit le bien & l'honneur du corps dont il étoit le chef, & n'uſa jamais qu'avec modération du pouvoir que le roi

(a) Un jour Mr de Maupertuis étant dans une diſpute d'avis contraire à Kœnig, celui-ci lui dit: "Mon pauvre ami, penſez „ donc, &c". A ces mots *mon pauvre ami*, le préſident, qui ſe croyoit quelque choſe de plus que le profeſſeur de Franecker, jadis ſon protégé, perdit contenance. Un humble capucin l'auroit peut-être conſervée.

lui avoit conféré. Il a procuré autant qu'il a pu le faire honnêtement tous les avantages possibles aux académiciens ses confrères, ses dépendans. Un de ses plus anciens confidens, & d'ailleurs son panégyriste, nous fait savoir que Mr de Maupertuis a été esprit fort en France, & qu'il parut se ranger du parti des croyans lorsqu'il fut à Potsdam & à Berlin. Il seroit difficile de ne pas louer ce changement, quel qu'en ait été le motif. „Il ne portoit pas à cet égard, dit ailleurs Mr Formey, „de notions aussi distinctes que l'étoient celles „qu'il avoit des sciences. Plutôt attaché à sa re„ligion qu'à la religion proprement dite, il „n'étoit pas remonté à la grande & unique „source de l'examen (o); & cela n'est ni sur„prenant, ni rare dans des personnes, qui com„me lui, n'ont reçu que des instructions fort „superficielles, bientôt effacées par une vie tu„multueuse. Il avoit donc bon nombre de „préjugés qui le rendoient un controversiste „peu exact, & qui lui ont inspiré le goût de

„des

(o) Quelle est cette grande & unique source? Mr Formey vouloit-il faire de Mr de Maupertuis un réformé ou un déiste?

ces menues observances dont les gens les plus éclairés de sa propre communion ne font pas grand cas. Mais après tout il vaut mieux un lien, quoique foible, que d'aller au hasard. Nous louons donc sans difficulté Mr de „Maupertuis de tout ce qu'on a pu nommer „en lui zèle & dévotion. Il en a donné des „preuves en particulier par rapport à la con„struction de l'église catholique de Berlin : & „il étoit entré sur ce sujet dans une correspon„dance avec le pape Benoît XIV, qui lui a „procuré des réponses très-gracieuses de la part „de ce pontife, que sa sagesse & ses vertus „ont rendu respectable à toute l'Europe. Il cor„respondit aussi avec Benoît XIV au sujet de „la coadjutorerie de Breslau, que le roi sollici„toit pour le comte de Schaffgotsch". *V. cet Art.*

Mr de Maupertuis a trop intéressé la république des lettres pour que je puisse m'empêcher de rapporter encore ici quelques traits de sa vie privée. Je suivrai ce qu'en dit le secrétaire de l'académie de Berlin dans ses *Souvenirs*, d'autant plus volontiers que cela est très-conforme à ce qu'en disent constamment d'autres académiciens qui l'ont familièrement fréquenté.

" Si j'avois retenu toutes les faillies de Mr
„ de Maupertuis, dit l'auteur des Souvenirs,
„ j'en ferois un recueil plus gros que tous ceux
„ qu'on a publiés fous le titre *bons mots &c.* Le
„ roi Fréderic Guillaume I avoit fait fubir un
„ châtiment ignominieux à une jeune, aimable,
„ innocente perfonne, fille d'un recteur d'école
„ à Potsdam, pour avoir eu avec le prince royal,
„ depuis Fréderic II, des liaifons qu'on affure
„ n'avoir été relatives qu'à la mufique (*). Elle
„ fe maria depuis à un commiffaire des fiacres;
„ & elle demeura pendant quelques années dans
„ ma maifon avec fon mari & fa famille. Elle
„ avoit confervé un air trifte & languiffant; &
„ ce ménage paroiffoit fouffrir de la pauvreté.
„ Je m'entretenois un jour avec Mr de Mau-
„ pertuis; à mefure que j'entrois dans les dé-
„ tails de la fituation de cette perfonne, fon
„ étonnement augmentoit; & à la fin il s'écria:
„ *Comment cela eft-il poffible? Je lui aurois*
„ *donné l'abbaye de Quedlinbourg.* Mr de Mau-
„ pertuis avoit un Nègre fort fpirituel, & qu'il
„ affectionnoit beaucoup. Il lui avoit donné le

(*) V. *Effai fur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I.
chap. 4.

„ nom d'Orion. Ce Nègre le fervoit ordinaire-
„ ment à table, fe tenant derrière fa chaife. Un
„ jour il y avoit à un dîner divers convives, &c.
„ entr'autres un miniftre d'état qui avoit beau-
„ coup de morgue & de gravité. Mr de Mau-
„ pertuis fe mit à raconter les fingularités phy-
„ fiques de fon voyage du nord, l'excès du
„ froid, la neige qui fe formoit dans un poêle
„ exceffivement chauffé, dès qu'on ouvroit la
„ porte, les aurores boréales, &c. Le miniftre
„ écoutoit tout cela, fans que fa phyfionomie
„ fouffrît aucune modification. Orion, perfuadé
„ que fon maître débitoit des contes, & que le
„ miniftre les gobоit, touche doucement l'é-
„ paule de Mr de Maupertuis, & lui dit à voix
„ baffe: *il le croit*. Je n'imagine rien de plus
„ plaifant que ce double jugement.

„ La maifon de Mr de Maupertuis étoit une
„ véritable ménagerie, remplie d'animaux de
„ toute efpèce, qui n'y entretenoient pas la pro-
„ preté. Dans les appartemens, troupes de
„ chiens & de chats, perroquets, perruches, &c.
„ dans la baffe-cour, toutes fortes de volailles
„ étrangères. Il fit venir une fois de Hambourg
„ une cargaifon de poules rares avec leur coq.

„Il étoit dangereux quelquefois de passer à tra-
„vers la plupart de ces animaux, par lesquels
„on étoit attaqué. Je craignois surtout beau-
„coup les chiens islandois. Mr de Maupertuis
„se divertissoit surtout à créer de nouvelles espè-
„ces par l'accouplement de différentes races;
„& il montroit avec complaisance les produits
„de ces accouplemens, qui participoient aux
„qualités des mâles & femelles qui les avoient
„engendrés". C'étoit une curiosité qui venoit naturellement à la suite de son ouvrage sur la génération, ou *Vénus physique.* Mais au reste, quel est l'homme sensé qui ne préférât ses entretiens domestiques à ceux de tant d'autres savans, dont les délassemens n'étoient ordinairement que des médisances, ou des parties de débauche? Mr de Maupertuis alloit quelquefois le soir faire la partie avec les parens de son épouse; & elle en étoit ordinairement. Il a prévu sans doute qu'un jeune gentilhomme (a) qui faisoit la partie d'hombre avec lui chez Madame de Knyphausen, & qu'il avoit lui-même proposé au roi pour être fait membre de l'académie, seroit un jour à la tête de cette

(a) Mr le comte de Hertzberg.

compagnie, & qu'il se trouveroit en même temps dans la première classe des hommes d'état. Mais je ne sais s'il lui est jamais passé dans l'esprit que ce même gentilhomme académicien feroit en grand & fort en grand des expériences d'une utilité plus réelle que n'étoient les accouplemens de différentes espèces d'oiseaux, de chiens, ou de singes. L'économie politique ne faisoit que de naître lorsque Mr de Maupertuis présidoit à l'académie (a). Le nom même n'étoit pas encore connu, & bien moins celui de *statistique*; & il n'est pas surprenant que parmi ses ouvrages il n'y en ait aucun dans ce genre. Mais Maupertuis en sentit l'utilité, dès le moment que cette nouvelle science sortit des îles britanniques, passa la mer, & se répandit dans notre continent, & surtout en Allemagne. Il se félicitoit d'avoir été l'ami intime de Mr Melon, qui a le premier donné l'idée de l'économie politique aux François. On ne sera pas fâché de trouver ici ce qu'il en dit dans l'éloge de Montesquieu, qui est le dernier discours qu'il lut à l'académie, & qui prouve évidemment que rien ne lui échappoit de ce qui

(a) Voyez les articles GASSER, JUSTI, &c.

pouvoit contribuer, tant à l'utilité des états qu'à leur splendeur; & que s'il n'a pas tout fait, il a vu ce qu'on pouvoit & qu'on devoit faire.
„ Comme le plan de Mr de Montesquieu ren-
„ fermoit tout ce qui peut être utile au genre
„ humain, il n'a pas oublié cette partie essen-
„ tielle qui regarde le commerce, les finan-
„ ces, la population: science si nouvelle parmi
„ nous, qu'elle n'y a encore point de nom.
„ C'est chez nos voisins qu'elle est née: elle
„ y demeura jusqu'à ce que Mr Melon lui fit
„ passer la mer. Ce n'est point dans ce mo-
„ ment l'amour qui m'aveugle, ni la mémoire
„ d'un ami qui est mort entre mes bras; mais
„ je ne craindrai point de mettre son *Essai po-*
„ *litique sur le commerce* au rang de ce qu'il y a
„ de mieux en ce genre dans le livre de l'Esprit
„ des loix. Cette science négligée, ou plutôt
„ entièrement omise par les anciens, est une de
„ celles qui demande le plus de pénétration &
„ le plus de justesse; & sans contredit une des
„ plus utiles. Ses problêmes, plus compliqués
„ que les problêmes les plus difficiles de la géo-
„ métrie & de l'algèbre, ont pour objet la ri-
„ chesse des nations, leur puissance, & leur

„ bonheur. Le même amour du bien public
„ qui fit entreprendre à Mr. de Montesquieu
„ son ouvrage, avoit porté Mr Melon à donner
„ le sien ; des lumières égales lui avoient assuré
„ le même succès". *Éloge de Montesquieu.*

§. 3. Les ouvrages de Maupertuis avoient été recueillis & imprimés à Lyon en quatre volumes in-8°, la même année, 1756, qu'il partit pour la dernière fois de Berlin. La plupart appartiennent à la cosmographie, & ce sont ceux qui lui ont fait une grande réputation parmi les savans ; tels que *la Figure de la terre déterminée* ; — *la Mesure d'un degré du méridien* ; — *Discours sur la figure des astres* ; — *Élémens de géographie* ; — *Astronomie nautique* ; — *Élémens d'astronomie*, auxquels il faut ajouter son *Essai de cosmographie*. Sa *Vénus physique*, ou Traité de la génération, a eu assez de vogue parmi les gens du monde. L'*Essai de philosophie morale* a fait dire qu'il y rend malheureux en parlant du bonheur. Il est vrai qu'il ne peut qu'attrister le lecteur qui n'est pas soutenu par des sentimens de religion. Malgré cela cet ouvrage eut un succès prodigieux parmi toutes les nations de l'Europe, & divisa en deux partis les

moralistes. En Italie le docteur François Zanetti, littérateur philosophe, & le père Ansaldi, théologien philosophe autant qu'il est permis de l'être à un dominicain, ont donné de gros volumes pour & contre les principes de Maupertuis; & le savant pape Benoît XIV prit part à cette dispute, sans se décider pour aucun parti; parce qu'il estimoit Maupertuis, & protégeoit Zanetti qui étoit du parti contraire. On a dit des *Lettres* de Maupertuis (a), qu'on y trouve les petitesses du bel esprit & les vues du philosophe. Il seroit plus juste de dire que ces lettres ne sont point des lettres; ce sont des pensées sur différens objets dont il s'étoit occupé. Il le dit lui-même très-nettement dans la première. C'est le contenu de ces lettres surtout que Voltaire a tâché de tourner en ridicule dans son Akakia. Il y en a une où Maupertuis expose le projet d'une ville latine. On ne voit pas s'il eut connoissance d'un pareil projet qu'on avoit envoyé au grand électeur (b). L'éloge

(a) Nouveau Dictionnaire historique, art. *Maupertuis*.

(b) Le projet d'une ville latine, ou une université pour toutes les nations, dans laquelle tout le monde ne parlât que latin, proposé au grand électeur, fut rendu public par Mr Ulric vers 1754. Voyez l'INTRODUCTION. Sect. 3.

qu'il a fait de Montesquieu, ajoute-t-on, est fort inférieur à celui dont *un des premiers génies de notre siècle* a orné le Dictionnaire encyclopédique. Il est aisé de voir que les rédacteurs ont parlé ici d'après ce que Voltaire, ennemi de Maupertuis, avoit répandu contre ce savant; & ils ont cru devoir ménager la vanité de d'Alembert encore vivant. Nous ne nous érigerons pas en juges de ces deux hommes, qui ont joui d'une réputation presqu'égale l'un après l'autre; car on parloit de Maupertuis vers l'an 1750 à peu près comme vingt-cinq ans après on parloit de d'Alembert. Mais après avoir mille fois entendu ce que disent de l'un & de l'autre des personnes qui les ont connus de près, & étudiés de propos délibéré; après avoir beaucoup lu les œuvres de l'un & de l'autre, & ce que différens auteurs postérieurs en ont écrit, je ne balancerai point à dire que le président de l'académie de Berlin n'étoit pas inférieur au secrétaire de celle de Paris. Les ennemis de d'Alembert trouvent dans son style l'affectation de bel esprit, à peu près comme ses amis prétendent en trouver dans celui de Maupertuis. Ils étoient l'un & l'autre plus corrects que coulans. Ils écri-

voient tous deux avec quelque peine. On fait pour très-sûr que Maupertuis n'étoit jamais content; & le soin extrême qu'il donnoit à ses ouvrages a fourni quelques motifs apparens au reproche qu'on lui fait d'être sec, roide ou affecté. Peut-être est-il vrai de dire que la littérature de Maupertuis étoit médiocre; mais celle de d'Alembert étoit-elle au dessus de la médiocrité? Ils étoient l'un & l'autre plus versés dans les sciences que dans la littérature. D'Alembert s'est plus mêlé de celle-ci; mais il n'a rien fait qu'on se soucie de lire à présent, excepté le discours sur l'Encyclopédie. Maupertuis l'auroit fait également, s'il se fût trouvé dans l'occasion de s'en charger. Il auroit de même fait les éloges des académiciens aussi bien que d'Alembert, quoique ni l'un ni l'autre n'ayent dans cette partie égalé Fontenelle. Outre celui de Montesquieu son ami, composé par exception à la règle qui ne demande point qu'on fasse l'éloge des membres étrangers, Mr de Maupertuis a fait ceux de trois membres honoraires, Messieurs de Schmettau, de Borck, & de Kayserling.

MAYER (Jean Christophe André) est né en 1747 dans la Poméranie suédoise à Greifswalde, où son père, qui étoit un des sept fils d'un marchand d'Augsbourg, étoit devenu professeur. Il étudia d'abord à l'université où étoit son père, ensuite à Leide, puis à Gœttingue. Il s'appliqua à toutes les parties de la médecine. En 1771 il fut fait second professeur d'anatomie au collége de médecine & de chirurgie de Berlin; d'où il fut transféré en 1778 à l'université de Francfort sur l'Oder & fait professeur ordinaire d'anatomie. Il donna au public différens ouvrages sur cette partie de la science qu'il enseignoit, les uns en latin, d'autres en allemand. Il fit imprimer dans cette dernière langue une description du corps humain fort exacte, d'après les nouvelles découvertes des anatomistes. On dit que c'est un des ouvrages allemands les mieux imprimés qu'il y eût avant l'*Aréthuse* de Mr le comte de Finckenstein. Cependant son goût le portoit à la botanique. Effectivement le premier écrit qu'il avoit publié en 1772, roule sur l'utilité du système botanique dans la médecine & l'économie. La place de professeur de botanique & de directeur du jardin de l'acadé-

mie de Berlin étant venu à vaquer par la mort de Mr Gleditsch, le roi régnant la conféra à Mr Mayer, qui fut alors agrégé à l'académie des sciences, établi à Berlin avec le titre de conseiller privé, & attaché au collége de médecine. Peu de temps aprés il remplaça aussi Mr Cothenius en qualité de médecin de la personne du roi & de premier commissaire de l'apothicairerie royale.

MAYET (Étienne) directeur des fabriques de soie du roi de Prusse, & assesseur à la chambre de commerce & de manufacture de Berlin, naquit à Lyon en 1751. Son pére, qui étoit négociant, le destinoit au négoce; & il l'envoya à l'âge de dix-huit ans à Paris, pour lier connoissance avec ses correspondans, & y acquérir des lumiéres relatives à son art. Mais entraîné par son goût & encouragé par quelques complimens de Voltaire, à qui il avoit adressé une épître en vers, le jeune Mayet chercha à Paris plus la connoissance des gens de lettres que celle des négocians. Il donna au jour quelques autres essais qu'on avoit insérés dans les étrennes du Parnasse & dans l'Almanach des Muses, & citée

cités avec éloge dans les journaux de Mr Rousseau & de Mr Fréron. Ce succès le fit recevoir à l'âge de vingt ans à l'académie de Ville-Franche. Ce fut lui qui, lorsque Madame Clotilde, sœur du roi de France & épouse du prince de Piémont, passa par Lyon en 1775, composa les couplets qu'une troupe choisie de nouveaux mariés chantèrent à cette occasion, & qui les présenta à S. A. R. Cependant un oncle maternel, nommé Chanony, qui étoit directeur des fabriques à Berlin depuis 1766, l'appela auprès de lui en 1776. On ne sait si ce fut par tendresse ou dans la vue de l'employer sous lui. Chanony mourut quelques mois après, & ses amis conseillèrent à Mr Mayet qui se trouvoit à Berlin de demander au roi l'emploi que la mort de son oncle rendoit vacant. Fréderic II le lui accorda, à condition qu'il fût examiné devant la chambre, comme c'est l'usage dans l'administration prussienne. Au moment qu'il alloit être être examiné, le roi, qui recevoit des postulations, écrivit au département que la place étoit donnée au Sieur Mayet, & qu'on devoit l'installer. La direction qui lui fut confiée avec l'appointement de douze cents écus, ne lui

fit point perdre le goût qu'il avoit pour la poësie & la littérature, quoiqu'il ne pût s'y livrer que dans des heures de loisir. Il tâcha même de diriger ses études vers l'objet pour lequel il jouissoit d'un appointement honnête. L'académie de Lyon ayant proposé un prix pour des mémoires relatifs à ce même objet, Mr Mayet travailla, & son traité, imprimé à Paris, eut du succès. Tous les journaux, tant françois qu'allemands, en parlent avantageusement; & l'académie de Lyon ouvrit ses portes à l'auteur. Il continua cependant à donner quelques pièces de poësies en différentes occasions. Un recueil de ces poësies parut à Berlin en 1785 chez le libraire de La Garde. Mr Mayet vient d'annoncer dans le mois de Décembre 1789 un Traité de la soie, ou moyens d'améliorer la culture, le commerce & les fabriques de cette matière dans les états du roi de Prusse. Voici le précis de son annonce. Dans la première partie du premier volume, " on s'attache d'abord à prouver aux sujets du " roi que le sol & le climat qu'ils habitent, " sont aussi favorables à la culture de la soie " que les contrées de l'Europe les plus renom-

„ mées à cet égard. La qualité de la soie ne „ dépend point du ver qui la file, ni de la „ graine d'où il provient. Elle n'est due qu'à „ la qualité de la feuille dont l'insecte se nour- „ rit". L'auteur traite dans la seconde partie de l'éducation du ver à soie; dans la troisième partie, de l'art de tirer la soie de dessus le cocon, de l'art de la mouliner, de lui donner les divers apprêts qui lui sont nécessaires pour être ouvrée. Dans le second volume, " la première „ partie comprend l'histoire générale des soies, „ leurs diverses qualités; la manière dont les „ différens peuples en font le commerce; les „ avantages que les Prussiens pourroient retirer „ de ce commerce, établi sur d'autres principes „ que les leurs; & cela d'après l'exemple des „ négocians françois. La seconde partie contien- „ dra l'histoire des fabriques de soie du Bran- „ debourg, depuis leur origine; il fera voir de „ quel avantage elles sont au royaume, les „ moyens de les conduire à leur perfection, „ avec des détails sur la fabrication, tels que „ l'art de faire de beaux taffetas, &c. &c., se- „ crets, manipulations, mécaniques, &c. Dans „ la troisième partie il proposera divers projets

„ d'amélioration, d'extension concernant les fa„ briques & le commerce d'étoffes de soie; des „ éclaircissemens sur un article inséré dans l'hi„ stoire de la *Monarchie prussienne*". (*V.* MIRABEAU.) Il ajoutera un mémoire sur les fabriques de Lyon, où l'on découvre la source de leur prospérité, & d'où l'on peut tirer de grandes lumières sur ce qui regarde les progrès des autres fabriques. Mr Mayet annonce cet ouvrage comme un livre national; puisque tous les objets qu'on y traite n'y sont considérés que relativement au sol, au climat & à la prospérité du royaume. Il est composé en françois; mais il en paroîtra en même temps une traduction allemande.

AVERTISSEMENT.

Les articles les plus confidérables qui ont été oubliés dans ce volume, ou que l'auteur n'avoit pas cru devoir embraffer dans fon plan, font Fischer, Floegel, Forster fils, Hauchecorne, Hoffmann, Holland, Goldbeck, Gompertz, Gonthard, Knoebel. Ils feront rapportés dans le Supplément, qui fervira auffi à rectifier ce qu'il pourroit s'être échappé de faux ou d'inexact dans les articles qui fe trouvent dans le préfent volume & dans le précédent.

On a jugé à propos de divifer en paragraphes quelques articles un peu longs qu'on a eu lieu de citer dans d'autres endroits de l'ouvrage.

ERRATA.

Page 19. ligne 21. philosophie, *lisez* physique.
— 35. — 5. 1740, *lisez* 1741.
— 169. — 18. marié en 1780, *lisez* en 1770.
— 172. — 13. HAUSE, *lisez* HAUSEN.
— 179. — 13. en 1771, *lisez* en 1781.
— 224. — 2. Coblenz, *lisez* Cobenzl.
— 285. — 13. Ami des enfans, *lisez* Ami de l'école.
— 287. — 19. d'Orville, *lisez* de Dorville.
— 290. — 18. né en 1766, *lisez* en 1736.
— 306. — 10. *forces vivantes*, lisez *forces vives*.
— 318. — 2. Charles, *lisez* Pierre.
— 336. — 2 & 3. parallaxe de la, *lisez* en longitude & en latitude.
— 380. — 14. le célèbre Iselin, *lis.* le célèbre Isaac Iselin.
— 384. — *dern.* Costellini, *lisez* Coltellini.
— 405. — 20. Schloetzer, *lisez* Schlosser.



